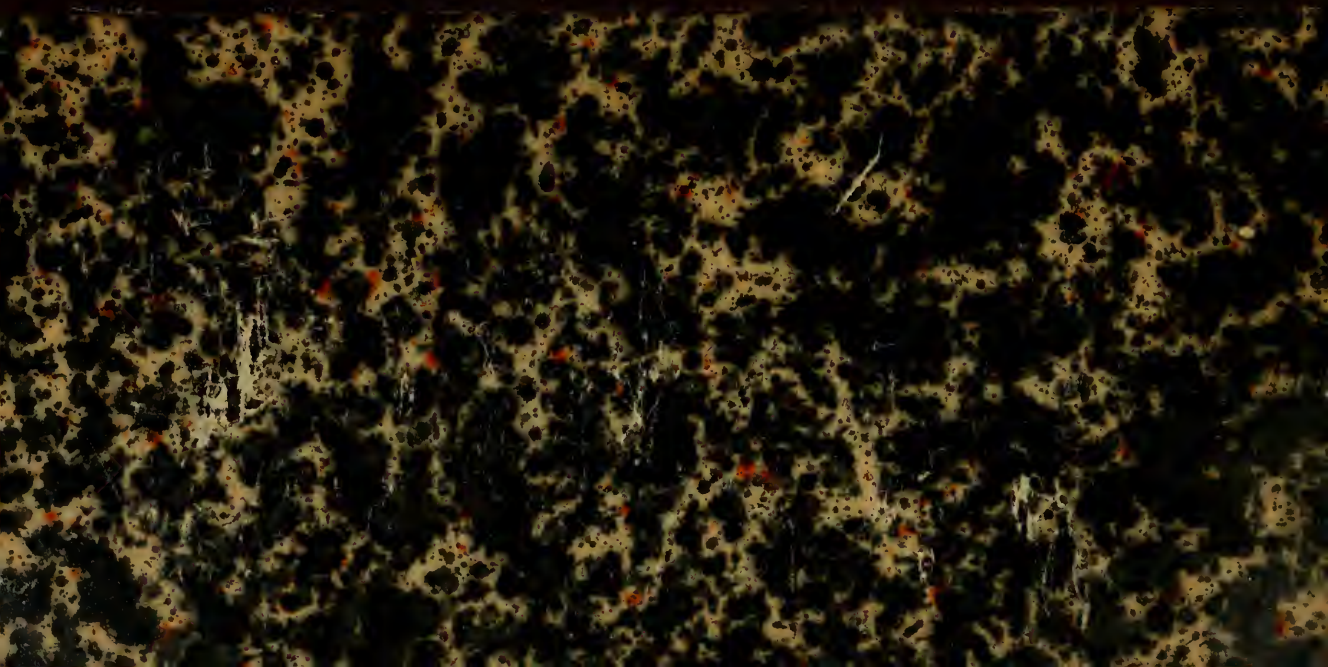
3 1761 07828176 3



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lamricanisme00hout

L'AMÉRICANISME

OUVRAGES DE L'AUTEUR

Les Origines de l'Eglise d'Angers. — La légende de saint René. — Laval, A. Goupil, novembre 1901. In-8°, 76 p. — Prix : 2 fr.

Mes difficultés avec mon Evêque. — Imprimé en avril, mis en vente en décembre 1903. In-8°, 62 p. — Chez l'auteur. — Prix : 1 fr. 50.

ÉTUDES D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE SUR LE XIX^e^ SIÈCLE

Dom Couturier, abbé de Solesmes. — Angers, Germain et G. Grassin, rue du Cornet, juillet 1899. In-18, 384 p. avec portrait. — Prix : 3 fr.

Le Petit Séminaire Mongazon. Essai publié dans la *Semaine religieuse du diocèse d'Angers* de janvier à novembre 1900.

Un dernier Gallican. Henri Bernier, chanoine d'Angers. Publié dans la *Revue de l'Anjou* de novembre 1898 à février 1901. — In-8°, 364 p. — Le tirage à part est épuisé.

Lettre à Dom Chamard sur un dernier Gallican. — 25 août 1901. In-8°, 26 p. — Chez l'auteur — Prix : 1 fr.

La Question Biblique chez les catholiques de France au XIX^e^ siècle. — Deuxième édition, revue et augmentée. — Paris, Picard (rue Bonaparte, 82), novembre 1902. In-8°. IV-378 p. — Prix : 4 fr.

La Controverse de l'Apostolicité des Eglises de France au XIX^e^ siècle. — Troisième édition, revue et augmentée. — Paris, Picard, mars 1903. In-12. 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Américanisme

PAR

ALBERT HOUTIN

PARIS
LIBRAIRIE EMILE NOURRY
*11, rue des Saints-Pères, VI*e
—
1904
Tous droits réservés

« La première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir; la seconde de ne pas craindre de dire vrai ; en outre que l'historien ne prête au soupçon ni de flatterie ni d'animosité. »

Lettre de LÉON XIII *sur l'Histoire*,
18 août 1883.

« Nous devons vivre avec notre siècle, le connaître et nous tenir en contact avec lui. Il ne nous servira de rien de comprendre le XIII^e^ siècle mieux que le XIX^e^ siècle, d'être plus familiers avec les erreurs d'Arius et d'Eutychès qu'avec celles des infidèles et des gnostiques contemporains, d'étudier plus profondément les causes de l'hérésie des Albigeois, des Luthériens, ou de la Révolution française, que les causes des soulèvements sociaux de notre temps. »

Discours de l'archevêque IRELAND,
10 novembre 1889.

LIBRARY
APR 6 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

BX
1407
A5H68

789943

AVANT-PROPOS

Plusieurs jugeront certainement qu'il est trop tôt pour écrire, ou même pour esquisser, l'histoire de l'américanisme. Je dois m'excuser de l'avoir tenté.

Un grand combat se livre en France. Il n'est pas près de finir et, peut-être, la lutte qui passionnera l'humanité tout entière au XX^{e} siècle sera-t-elle une lutte religieuse.

Il importe donc de montrer aux champions comment se posent les conflits, si l'on veut les réduire autant que possible. Tout le monde y est intéressé. Ceux-là mêmes, qui se prétendent indifférents à ces sortes de choses en subissent le contre-coup.

Combien les peuples d'Europe, par exemple, n'ont-ils pas gaspillé d'efforts à débattre les problèmes des concordats, du pouvoir temporel, des rapports des Eglises et de l'Etat, de l'ins-

truction neutre ou confessionnelle, alors qu'en Amérique un peuple neuf, ayant trouvé judicieusement les solutions définitives ou temporaires qui lui convenaient, a pu consacrer son activité à réaliser ces progrès qui l'ont mis à la tête des grandes nations ?

N'est-il pas affligeant pour les Français, quand tout les convie aux réformes sociales, à la mise en valeur des colonies, de voir le parlement, la presse, une partie de la nation, consumer tant de forces vives dans des dissensions intérieures, les plus pénibles et les plus irritantes, puisque ce sont des querelles religieuses ? Pour comble de malheur, beaucoup de publicistes ou d'orateurs ne connaissent point exactement sur quel terrain ils se débattent, quel est le passé, quel est le présent des différents partis ou de leurs chefs.

Comme les questions en jeu ne sont point de celles qu'un coup d'Etat ou le vote d'une majorité peut résoudre, comme elles ne seront tranchées que par la justice et par la vérité, une telle manière de lutter n'entraîne pas seulement une inutile dépense de talents et de travaux individuels, elle cause l'affaiblissement ou même la ruine d'un pays.

C'est pour remédier autant que possible à ces inconvénients et à ces dangers que j'ai résolu de

jeter un peu de lumière sur un champ de bataille où beaucoup de combattants sont encore aux mains, et qui pourrait bien redevenir le théâtre d'une grande guerre.

Si les notes et les pièces que je publie sont insuffisantes, et peut-être inexactes en quelques points, ceux qui ont pris part à l'affaire ou leurs héritiers et ayant cause, pourront facilement les compléter ou les rectifier. Je serais le premier à m'en réjouir et le public y trouverait profit.

L'amour de la religion et de la patrie me feront pardonner ce que l'exécution de mon dessein présente d'imparfait.

Je l'espère d'autant plus qu'on a témoigné de la faveur aux ouvrages où j'ai étudié l'attitude des catholiques de France vis-à-vis des questions historiques et bibliques. Puisse-t-on lire avec autant d'utilité ce livre consacré à leur position vis-à-vis des questions politiques et sociales !

Paris, 1er décembre 1903.

PREMIÈRE PARTIE

L'Américanisme aux Etats-Unis.

I

Le catholicisme aux Etats-Unis dans la première moitié du XIX[e] siècle. — Les débuts. — L'immigration. — Nationalisme. démocratie et religion.

Quand éclata la guerre qui les constitua (1775-1783), les Etats-Unis de l'Amérique du Nord comptaient trois ou quatre millions d'habitants parmi lesquels il n'y avait guère plus de trente mille catholiques. Ce petit troupeau était gouverné par un vicaire apostolique, le docteur John Carroll, qui fut sacré évêque de Baltimore, le 15 août 1790. Il fonda la hiérarchie romaine dans la nouvelle République. Trente prêtres formaient tout son clergé ; les monuments du culte se réduisaient à quelques pauvres églises et chapelles. Pour instruire les

jeunes gens, la petite « secte » ne possédait que le collège de Georgetown, tenu par les jésuites.

La véritable situation du catholicisme était encore plus misérable qu'on aurait pu le supposer en considérant la statistique de ses membres et de ses possessions. En 1785, dans son rapport qu'il envoyait à la Propagande, Carroll déclarait qu'un esprit « schismatique » existait dans son clergé et parmi ses fidèles. En 1789, il écrivait encore :

« Chaque jour me donne matière à de nouvelles réflexions et presque chaque jour produit de nouveaux évènements qui alarment ma conscience et excitent mes craintes pour l'avenir. Vous ne pouvez concevoir la peine que je souffre déjà et la peine plus grande encore que je prévois de ce pêle-mêle d'ecclésiastiques de différents pays et de formation diverse qui viennent chercher ici un emploi. Je suis forcé d'en employer quelques-uns, et ils se mettent bientôt à causer du désordre. »

Le tableau que l'évêque John-Lancaster Spalding trace des débuts n'est guère plus flatteur :

« A New-York, à Boston, à Philadelphie, des prêtres égoïstes et insubordonnés, au lieu de promouvoir l'union et la charité parmi le peuple, semaient les germes de la discorde et du scandale. Un schisme déplorable se produisit à la Nouvelle-

Orléans, en 1805, et l'évêque Dubourg (1) se trouva sans prêtres et sans moyens de propager la religion. Finalement, après beaucoup de difficultés, il se retira à Saint-Louis.

« Dans la Caroline du Sud, les progrès de l'Eglise furent troublés par de misérables dissensions. A Charleston, quoique le nombre des catholiques eût augmenté par immigration, tout progrès réel fut empêché par ces scandales. En 1809, trois catholiques seulement, dit-on, reçurent la communion pascale. Une petite colonie de catholiques du Maryland s'était établie en Géorgie. Les prêtres qui en avaient la charge la négligèrent ; elle apostasia. Le mauvais système du « trusteeism » (sorte de conseils de fabrique) fut une autre source de troubles constants. A plusieurs reprises il sembla menacer de désorganiser l'Eglise encore si jeune et qui avait tant d'autres ennemis à combattre. Les « trustees » cherchaient parfois à étendre leur pouvoir sur l'évêque, le prêtre, l'église. Les laïques catholiques, suivant l'exemple des protestants, semblaient sur le point de réclamer que l'administration des affaires ecclésiastiques fût remise entre leurs mains, que le clergé devint leur serviteur et s'apprêtât à célébrer les services religieux dans la manière qu'ils l'exigeraient. Ce mal continua d'être une source de scandales et de schisme pendant plusieurs années, et il éloigna incontestablement de l'Eglise un grand nombre de fidèles. On courut alors le danger que ce mouvement ne donnât le prétexte à l'autorité civile de s'immiscer dans la propriété de l'Eglise et dans les autres affaires ecclésiastiques.

(1) Mort archevêque de Besançon, le 12 décembre 1833.

« Ce fut alors qu'une vaste immigration catholique commença à s'épandre sur une contrée où l'Eglise romaine était à peine capable de lutter avec les difficultés qui l'entouraient déjà. Il était évidemment impossible de pourvoir aux besoins religieux de cette nouvelle population. Les immigrants s'établirent par tout le pays et bien souvent là où il n'y avait ni église ni prêtre.

« En pareil cas, ils étaient nécessairement privés des sacrements et leurs enfants grandissaient sans instruction religieuse. Les prêtres étaient forcés de restreindre leurs efforts principalement aux villes dans lesquelles vivaient la plus grande partie des catholiques. Il est aussi digne de remarque, que beaucoup de ces premiers missionnaires ne parlaient l'anglais que très imparfaitement, et qu'ils n'étaient guère familiarisés avec les habitudes et les manières du peuple au milieu duquel ils étaient appelés à travailler.

« Il n'y avait rien alors qui ressemblât à un système d'instruction catholique, et pendant longtemps les rares écoles catholiques existantes, à l'exception d'un petit nombre de collèges et d'académies, furent de la plus misérable espèce. En vérité, je crois que je puis dire que c'est seulement récemment que beaucoup de penseurs et d'observateurs, dans l'Eglise des Etats-Unis, ont compris la souveraine importance de l'éducation catholique.

« D'autres circonstances encore conspiraient contre le progrès de l'Eglise. Les catholiques immigrants, généralement pauvres, souffraient évidemment beaucoup des rigueurs d'un climat qui n'était pas le leur. Leur mortalité était grande et, en conséquence, nom-

bre d'orphelins dont l'Eglise était incapable de se charger tombaient chaque année aux mains des protestants qui les élevaient dans leur propre foi. Nous devons ajouter que les Irlandais, le peuple à qui l'Eglise des Etats-Unis doit plus qu'à tous les autres, rencontraient des difficultés spéciales dans l'accomplissement de la mission que Dieu leur a donnée. L'évêque England expose ainsi comment ils furent un obstacle au progrès de l'Eglise. « L'Angleterre, dit-il, a malheureusement bien réussi en attachant du mépris au nom des Irlandais dans toutes ses colonies. Lorsque les Etats-Unis rejetèrent son joug beaucoup d'autres causes se combinèrent pour continuer d'attirer sur les Irlandais catholiques la raillerie des orgueilleux, le dédain des vaniteux et les ennuyeuses dissertations de ceux qui se croient sages.

« Ce qu'une coutume plus que séculaire a rendu habituel ne peut pas être effacé dans une année... Quand une race a été une fois dégradée, si injustement que ce soit, et à quelque degré que nous puissions être identifiés avec elle sur plusieurs points, nous désirons montrer que la similitude n'est pas complète. Vous pouvez bien être Irlandais, mais pas catholiques ; vous pouvez bien être catholiques, mais pas Irlandais. Il est clair que dans l'un et l'autre cas vous n'êtes pas un Irlandais catholique !!! Mais quand la grande majorité des catholiques aux Etats-Unis était Irlandaise d'origine ou de race, le préjugé régnant contre les Irlandais catholiques portait contre la religion catholique, et ce préjugé fut beaucoup plus nuisible qu'on ne le croit généralement. »

« Une autre source de trouble a été le mélange de

diverses nationalités dans la même congrégation où les préjugés et les différences de coutumes et de langage devenaient cause d'antagonisme et fréquemment de dissensions. Ce fut un mal sérieux dans un temps où l'Eglise luttait pour conquérir un point d'appui sur le sol américain. Alors les prêtres appartenaient eux-mêmes à quatre ou cinq nationalités différentes. Elevés dans diverses parties du monde ils ne pensaient point de même sur beaucoup de points non essentiels. L'organisation ecclésiastique était imparfaite.

« Les cinq ou six évêques du pays, séparés par de grandes distances se voyaient rarement les uns les autres, et les particularités individuelles des prêtres n'étaient souvent ni restreintes ni contrôlées par un fort gouvernement central (1). »

Ce furent principalement des prêtres français qui prêchèrent le catholicisme aux Etats-Unis, et quand des secours pécuniaires les aidèrent ce fut de l'argent français.

Le clergé des autres pays ne se préoccupa guère de la mission américaine que quand leurs compatriotes commencèrent à y émigrer dans de grandes proportions. Mais, lorsque les prêtres irlandais et allemands devinrent plus nombreux aux Etats-Unis, le clergé français garda une grande influence. Elle dura toute la première partie du siècle et ne fût peut-être pas heureuse.

(1) *Life of Archbishop M.-J. Spalding*, p. 324-327.

L'évêque England, qui était Irlandais, écrivait à l'un de ses amis, le 25 février 1835 :

« Je suis chaque jour de plus en plus convaincu que le génie de la nation et l'administration des Français ne sont pas facilement conciliables. En outre, l'un des plus forts préjugés contre notre religion est qu'elle est étrangère, qu'elle n'est pas Américaine.

« Les Irlandains se fondent facilement avec les Américains. Leurs principes, leurs dispositions, leur politique, leurs idées de gouvernement, leur extérieur deviennent très promptement américains. Ils vantent l'Amérique et la préfèrent aux oppresseurs de leur patrie. Les Français ne peuvent jamais devenir Américains. Leur langage, leur amour de *la belle France*, leur air, leurs idées, leur maintien, leur façon de s'habiller, la manière dont ils parlent de leur religion, tout, tout est étranger. Un Américain dit alors : « Cela peut être très bon, mais c'est de l'aristocratie étrangère ». — Si insignifiant que puisse paraître ce préjugé il n'en a pas moins étonnamment empêché le progrès de notre religion. Les Français se réfèrent généralement à la France comme au type de la perfection. Les prêtres français sont généralement de braves gens, ils aiment la religion, mais ils font que la religion catholique paraît exotique, et ils ne peuvent pas comprendre pourquoi on ne lui donnerait pas une apparence conforme aux principes américains.

« Aussi je n'hésite pas à dire qu'avec toutes leurs vertus ils sont bien loin d'être des pasteurs convenables pour cette République. Avec un grand zèle et

une excellente conduite morale, ils ont, en beaucoup de circonstances, empêché l'introduction d'autres prêtres qui seraient plus utiles. »

Si dur que soit ce jugement pour l'amour propre français il semble fondé. Les prêtres français recevaient, depuis la réouverture des séminaires après la Révolution, et devaient recevoir bien longtemps encore, une formation qui les rendait étrangers aux aspirations intellectuelles, politiques et sociales de leur propre pays. A plus forte raison devaient-ils le paraître dans une nation démocratique et nouvelle.

De nombreuses défections furent la conséquence de cet état de choses.

L'évêque England estimait que le nombre des catholiques des deux Carolines, en 1832, était de dix mille sur cinquante mille descendants de catholiques. Il pensait que son diocèse ne formait point une exception, quoique, dit l'évêque John Spalding, il se trompât probablement sur ce point (1).

La victoire du clergé sur les conseils de fabrique, le développement de la hiérarchie, de judicieuses réformes accomplies par les conciles provinciaux produisirent une amélioration continue.

(1) *Life of M.-J. Spalding*, p. 323, note.

Si les défections ne cessèrent jamais, du moins elles étaient largement compensées par l'immigration.

Cette immigration donna et maintint pendant longtemps un caractère particulier au catholicisme des Etats-Unis.

Presque tous les nouveaux arrivés viennent à la recherche de la fortune. Ils ont dépensé leurs ressources à traverser l'Océan : ils s'établissent dans les grandes villes de l'est, comme ouvriers, sans avoir le moyen d'aller fonder des colonies rurales vers l'ouest. Aussi le catholicisme est-il aux trois quarts urbain et surtout répandu dans les Etats du nord-est, voisins de l'océan Atlantique.

Ce groupement rendit plus facile la constitution des paroisses ; elles furent des centres de ralliement et sauvèrent la foi des immigrés. Mais l'établissement de la hiérarchie, avec ses prêtres et ses évêques ordinairement nés en Europe, ressemble plutôt à l'arrangement ecclésiastique d'une colonisation au service d'une immigration, qu'à la propagation d'une foi dans un pays de mission. On ne s'occupe pas des nègres ; les jésuites sont à peu près les seuls à évangéliser les indiens ; on néglige les catholiques qui vivent à la campagne ; on ne sait guère s'adresser aux protestants des villes. Presque tous les

soins sont absorbés par les paroisses urbaines, et ces paroisses se composent en très grandes partie de nouveaux arrivés. Même quand elles ne sont plus éprouvées par les querelles des conseils de fabrique, elles manquent de cohésion. Le curé n'est pas assez cultivé pour être initié aux génies nationaux de tous les immigrés auxquels il doit ses soins.

Les choses restèrent longtemps dans cet état parce que le clergé ne se recruta point parmi les Américains. De bonne heure toutes les dénominations religieuses aux Etats-Unis eurent proportionnellement moins de ministres qu'en Europe. On bâtissait des temples, mais ils restaient souvent sans desservants fixes et attitrés, pour une raison que La Rochefoucauld-Liancourt notait en 1795, à Savannah : « les candidats étant rares et la dévotion peu commune (1) ». L'Eglise romaine souffrit particulièrement. En 1833, un journal français bien renseigné le reconnaissait ainsi : « Le grand malheur de la religion catholique aux Etats-Unis, c'est qu'il ne se fait point de prêtres dans le pays (2) ». La jeunesse indigène ne pense point à se consacrer au service de Dieu ; les parents n'y poussent

(1) *Voyage,* IV, p. 154. Pour les principaux ouvrages cités ou consultés, voyez à l'appendice les notes bibliographiques.

(2) *Ami de la religion*, 12 mars 1833, p. 278.

point leurs enfants. La très grande partie de ceux qui sont élevés pour l'Eglise sont de petits Irlandais, nés en Irlande ou fils d'immigrants pauvres et chargés de famille. Tout comme dans les pays catholiques d'Europe le clergé tend à se recruter dans les classes pauvres et ignorantes, dans une couche sociale inférieure à celle des pasteurs des grandes sectes protestantes. Pendant tout le XIX^e siècle, aux Etats-Unis, les prêtres instruits et distingués seront presque tous des membres de congrégations religieuses, et même ces congrégations auront de la peine à égaler la culture des membres de l'Eglise épiscopale et de l'Eglise unitarienne.

D'heureuses circonstances qui n'avaient point été remarquées au milieu de ces pénibles débuts assuraient cependant un avenir meilleur. Esprit libéral, Carroll avait été un ami de Washington. Tandis que les ministres épiscopaliens, par loyalisme et par intérêt, n'avaient secondé que mollement le mouvement émancipateur, ou même y avaient résisté, les catholiques, opprimés jusque là et qui ne pouvaient que gagner au changement, le soutinrent de toutes leurs forces. Ils acquirent par là même un droit à la reconnaissance de tous les républicains et ceux-ci d'ailleurs, depuis le commencement de la guerre d'indépendanee, s'étaient montrés à leur égard

d'autant mieux disposés qu'il fallait se concilier l'amitié de la France, puissance catholique.

Mais si le catholicisme n'eût qu'à se louer du gouvernement central, il dut lutter contre les préjugés dans nombre de régions.

Bien que la constitution fédérale eût proclamé les principes de la liberté de conscience, chaque Etat conserva le droit de se donner une église nationale particulière, et plusieurs en usèrent. Là même où ils ne furent pas écartés des affaires publiques, les catholiques restèrent longtemps tenus en suspicion par la population protestante et ses ministres (1). L'intolérance protestante ne cessa de se faire sentir que vers 1850, dans l'affaiblissement des orthodoxies.

Les orthodoxies furent beaucoup plus entretenues et réchauffées par des motifs politiques que par des convictions théologiques. Quand l'immigration européenne devint considérable, après 1829, les descendants des premiers colons jaloux des nouveaux venus, constituèrent une sorte de parti nationaliste qui s'appela le « nativisme ». Plus tard, vers 1855, le mouvement se dirigea spécialement contre les Irlandais catholiques et s'appela « le know-nothingism (2) ». Les

(1) Baird, *op. cit.*, II, p. 288.

(2) « Je ne sais rien », telle était la réponse donnée par les membres du parti quand ils étaient interrogés par des profanes.

divergences religieuses furent habilement exploitées au profit d'intérêts purement humains.

Les catholiques ne gagnèrent que lentement la liberté et le respect. Ils furent redevables de leur victoire à la prudence des évêques qui s'ingénièrent à dissiper tous les préjugés.

M. de Cheverus, par exemple, sacré premier évêque de Boston en 1808, voyant que les conceptions théologiques ne plaisaient guère à l'esprit essentiellement utilitaire de ses concitoyens, crut devoir s'appliquer aux études qui étaient le plus en faveur auprès d'eux, et, par ce moyen, il entra en rapport avec des savants et des lettrés qui l'apprécièrent beaucoup. Depuis lors, des évêques n'ont jamais craint de donner des conférences sur des sujets scientifiques et sociaux. Ils montrent par là qu'ils ne sont point uniquement compétents pour les choses du ciel, mais qu'ils connaissent aussi les affaires de ce monde. Ils ne croient point au-dessous de leur dignité de se produire devant les auditoires les plus mêlés (1) et même de parler comme n'importe quel conférencier, jusque dans les théâtres (2).

---

(1) Jannet, *op. cit.*, 4e édit., t. II, p. 287.

(2) En juillet 1895, l'archevêque Corrigan, de New-York, préside dans le théâtre de Plattsburg, des séances du *summerschool*. En 1898, à l'occasion de son jubilé épiscopal, il

Les ministres des différentes sectes, aux Etats-Unis, ont l'habitude de s'inviter les uns les autres, en témoignage d'estime, à prêcher dans leurs églises. M. de Cheverus accepta de telles invitations avec d'autant plus de reconnaissance qu'il tirait toujours beaucoup de fruit de ses sermons aux dissidents. Il eut aussi plusieurs fois des conférences publiques et contradictoires avec des ministres protestants (1). Son exemple a trouvé des imitateurs. Des prêtres catholiques vont prêcher quelquefois dans les temples des hérétiques, mais il n'est pas d'usage qu'ils les invitent jamais chez eux (2). Quant aux confé-

---

assiste à une soirée donnée à l'opéra de New-York, où il est complimenté « comme citoyen » par ses concitoyens sans distinction de religions, d'opinions politiques et de nationalités. En novembre 1902, lorsque le député Irlandais John Dillon donne une conférence à l'opéra de Baltimore le cardinal Gibbons l'honore de sa présence.

Les statuts synodaux du diocèse de Paris promulgués en 1902, défendent à tous les clercs et, sous peine de suspense, à tous les prêtres et ecclésiastiques dans les ordres sacrés, de paraître dans les théâtres, pour quelque réunion que ce soit (article 234).

(1) *Vie du Cardinal de Cheverus*, par l'abbé Huen-Dubourg (1837), pp. 106, 112.

(2) Vers la fin du XIX[e] siècle on s'est mis dans certaines églises catholiques à donner des sermons spéciaux pour les dissidents. Les fidèles catholiques ont généralement l'habitude de se confesser comme d'un péché d'aller entendre le sermon des églises protestantes : ils commettent fréquemment ce péché surtout par l'attraction des concerts musicaux.

rences contradictoires, elles n'ont jamais cessé de se tenir.

Ces rapports des catholiques avec quelques autres sectes ont éteint bien des haines. Quand les habitants de Boston apprirent le décès de M. de Cheverus, rentré en France, à la Restauration, et mort cardinal archevêque de Bordeaux, ils en parlèrent comme d'un grand homme et tous les temples protestants sonnèrent son glas (1). Pareillement, quand au mois d'août 1846, mourut à Boston le deuxième évêque, Benoît Fenwick, deux temples lui rendirent cet hommage suprême.

Après avoir donné autant qu'il était en son pouvoir l'exemple de l'amour du pays, du zèle pour la science et de la tolérance, le clergé se trouva encore conduit par les circonstances à ne point se créer de difficultés politiques. Il avait eu beaucoup de peine à obtenir de ses ouailles

(1) M. Bargy résume ainsi le rôle de Cheverus. « Quand les Assemblées législatives revisèrent le serment civique, elles adoptèrent sa rédaction ; et quand le président Adams visita Boston, les deux plus hauts sièges au banquet furent pour lui et pour Cheverus. Ses qualités civiques, ses visites aux Indiens, ses secours à toutes les sectes dans une épidémie, ses efforts en faveur de l'instruction publique firent dire à Channing qu'aucun ministre de la Nouvelle-Angleterre ne se risquerait à se comparer à lui, et lui valurent les souscriptions même des protestants et du président Adams quand il quêta pour une église catholique. » *Ouv. cité*, p. 180.

la permission de traiter ses propres affaires temporelles, il ne chercha point à s'immiscer dans celle des citoyens. Il réclama simplement l'égalité. Etranger, il redouta l'accusation d'une ingérence qui eût été funeste à son ministère. Pour quelle cause d'ailleurs aurait-il pris parti ? La politique n'avait qu'un caractère commercial : établir un régime permettant de bonnes affaires, tout en assurant aux citoyens la plus grande somme de liberté possible.

Les catholiques de la république se trouvèrent ainsi à l'abri d'une politique cléricale ou d'une religion politique, et ils suivirent librement leur instinct ou leur intérêt vers les tendances démocratiques. La manière dont ils y ont été conduits est parfaitement expliquée par M. de Tocqueville qui visita les Etats-Unis, en 1831.

« La plupart des catholiques sont pauvres, et ils ont besoin que tous les citoyens gouvernent pour arriver eux-mêmes au gouvernement. Les catholiques sont en minorité, et ils ont besoin qu'on respecte tous les droits pour être assurés du libre exercice des leurs. Ces deux causes les poussent, à leur insu même, vers des doctrines politiques qu'ils adopteraient peut-être avec moins d'ardeur, s'ils étaient riches et prédominants.

« Le clergé catholique des Etats-Unis n'a point essayé de lutter contre cette tendance politique : il cherche plutôt à la justifier. Les prêtres catholiques

d'Amérique ont divisé le monde intellectuel en deux parts : dans l'une, ils ont laissé les dogmes révélés, et ils s'y soumettent sans les discuter ; dans l'autre, ils ont placé la vérité politique, et ils pensent que Dieu l'y a abandonnée aux libres recherches des hommes. Ainsi, les catholiques des Etats-Unis sont tout à la fois les fidèles les plus soumis et les citoyens les plus indépendants (1). »

L'adaptation générale qui se produisit aux Etats-Unis de toutes les sectes chrétiennes et même des catholiques à la démocratie, entraîna de grandes conséquences. M. de Tocqueville les exposait ainsi :

« A mesure que les hommes deviennent plus semblables et plus égaux, il importe davantage que les religions, tout en se mettant soigneusement à l'écart du mouvement journalier des affaires, ne heurtent point sans nécessité les idées généralement admises, et les intérêts permanents qui règnent dans la masse ; car l'opinion commune apparaît de plus en plus comme la première et la plus irrésistible des puissances, il n'y a pas en dehors d'elle d'appui si fort qui permette de résister longtemps à ses coups. Cela n'est pas moins vrai chez un peuple démocratique, soumis à un despote, que dans une république. Dans les siècles d'égalité les rois font souvent obéir, mais c'est toujours la majorité qui fait croire ; c'est donc à la majorité qu'il faut complaire dans tout ce qui n'est pas contraire à la foi.

(1) Tocqueville, I, ch. XVII, p. 350.

« J'ai montré dans mon premier ouvrage comment les prêtres américains s'écartaient des affaires publiques. Ceci est l'exemple le plus éclatant, mais non le seul exemple, de leur retenue.

« En Amérique la religion est un monde à part où le prêtre règne, mais dont il a soin de ne jamais sortir ; dans ses limites il conduit l'intelligence ; au dehors, il livre les hommes à eux-mêmes et les abandonne à l'indépendance et à l'instabilité qui sont propres à leur nature et au temps. Je n'ai point vu de pays où le christianisme s'enveloppât moins de formes, de pratiques et de figures qu'aux Etats-Unis et présentât des idées plus nettes, plus simples et plus générales à l'esprit humain. Bien que les chrétiens d'Amérique, soient divisés en une multitude de sectes, ils aperçoivent tous leur religion sous ce même jour. Ceci s'applique au catholicisme aussi bien qu'aux autres croyances. Il n'y a pas de prêtres catholiques qui montrent moins de goût pour les observances individuelles, les méthodes extraordinaires et particulières de faire son salut, ni qui s'attachent plus à l'esprit de la loi et moins à la lettre, que les prêtres catholiques des Etats-Unis ; nulle part on n'enseigne plus clairement et l'on ne suit davantage cette doctrine de l'Eglise qui défend de rendre aux saints le culte qui n'est réservé qu'à Dieu. Cependant les catholiques d'Amérique sont très soumis et très sincères.

« Une autre remarque est applicable au clergé de toutes les communions : les prêtres américains n'essayent point d'attirer et de fixer tous les regards de l'homme vers la vie future ; ils abandonnent volontiers une partie de son cœur aux soins du présent ;

ils semblent considérer les biens du monde comme des objets importants, quoique secondaires ; s'ils ne s'associent pas eux-mêmes à l'industrie, ils s'intéressent du moins à ses progrès et y applaudissent, et tout en montrant sans cesse au fidèle l'autre monde comme le grand objet de ses craintes et de ses espérances, ils ne lui défendent point de rechercher honnêtement le bien-être dans celui-ci. Loin de faire voir comment ces deux choses sont divisées et contraires, ils s'attachent plutôt à trouver par quel endroit elles se touchent et se lient (1).

« Tous les prêtres américains connaissent l'empire intellectuel que la majorité exerce, et le respectent. Ils ne soutiennent jamais contre elle que des luttes nécessaires. Ils ne se mêlent point aux querelles des partis, mais ils adoptent volontiers les opinions générales de leur pays et de leur temps, et ils se laissent aller sans résistance dans le courant de sentiments et d'idées qui entraînent autour d'eux toutes choses.

« Ils s'efforcent de corriger leurs contemporains, mais ils ne s'en séparent point. L'opinion publique ne leur est donc jamais ennemie ; elle les soutient plutôt et les protège, et leurs croyances règnent à

---

(1) Ailleurs Tocqueville dit encore : « Les prédicateurs américains reviennent sans cesse à la terre, et ils ne peuvent qu'à grand'peine en détacher leurs regards. Pour mieux toucher leurs auditeurs, ils leur font voir chaque jour comment les croyances religieuses favorisent la liberté et l'ordre public, et il est souvent difficile de savoir, en les écoutant, si l'objet principal de la religion est de procurer l'éternelle félicité dans l'autre monde ou le bien être en celui-ci. » Tome III, p. 207.

la fois et par les forces qui lui sont propres et par celles de la majorité qu'ils empruntent (1). »

M. de Tocqueville résumait ses impressions dans cette antithèse :

« J'avais vu parmi nous l'esprit de religion et l'esprit de liberté marcher presque toujours en sens contraire. Ici, je les retrouvais intimement unis l'un à l'autre : ils régnaient ensemble sur le même sol (2) ».

En effet, au moment où écrivait l'illustre observateur, dans les pays latins, le clergé catholique était si intimement lié aux vieux partis antilibéraux qu'il semblait en constituer l'armature. Il était légitimiste en France, carliste en Espagne, particulariste et ennemi de l'unité nationale en Italie, partout absolutiste et obscurantiste.

Aux Etats-Unis, le catholicisme pouvait se vanter d'avoir été la première secte libérale, celle du glorieux lord Baltimore. Depuis, le clergé avait coopéré de toutes ses forces à la

---

(1) Tocqueville, III, p. 43-45. Dans son opuscule *The Predictions of Hamilton and De Tocqueville* (p. 43, note 1), J. Bryce dit des pages de Tocqueville sur l'influence du christianisme aux Etats-Unis « they are among the wisest and most permanently true that he has written. »

(2) Tome I, ch. XVII.

fondation de la république, et fidèle à ses traditions, au lieu de se mettre en travers de l'évolution sociale, il marchait dans le sens des événements.

Jamais la nation ne pourra lui reprocher une obstruction politique. Quand deux partis se dessineront, le républicain et le démocrate, il aura soin de ne s'inféoder ni à l'un ni à l'autre et, pour qu'ils ne se réunissent pas contre lui, il ne se constituera pas à l'état de parti distinct. Il tire toutes ses espérances de la diffusion des idées de liberté, pendant que le clergé du vieux monde considère ces idées comme filles de la Révolution et la Révolution comme satanique.

Il en résultera que dans les pays latins où tout le monde naît catholique, un parti sécularisateur et progressiste se formera d'hommes nés catholiques, mais qui, sans sortir de l'Eglise romaine, se déclareront contre ses alliances politiques, ses tendances, l'enseignement suranné de ses prêtres par rapport à la Bible et à l'histoire et enfin contre tout ce qui, à tort ou à raison, se résume dans « le cléricalisme ». Et c'est ce parti qui avec des oscillations, après des défaites momentanées, assurera le triomphe des idées modernes en France, en Italie, en Espagne, en Portugal. Que l'on prenne l'histoire de ces pays et l'on y constatera, par exemple après

chaque période de vingt-cinq ans, que la société est de plus en plus laïque, et l'on croira que l'Eglise y est plus affaiblie, parce que son clergé fait opposition aux idées modernes et qu'au lieu d'accepter le présent, il rêve encore du passé.

Rien de tel aux Etats-Unis. Les catholiques qui composaient la dernière des sectes lors de la proclamation de l'indépendance, acquièrent sans cesse le prestige du nombre et du pouvoir social. Tous les dix ans on voit qu'ils se sont augmentés, qu'ils ont plus d'évêques, plus de prêtres, plus de biens au soleil. Les belles réunions conciliaires frappent l'esprit public. C'est là qu'on fortifie l'organisation ecclésiastique et qu'on l'étend ; tout y est pratique, actuel, social.

Tandis que le clergé du vieux monde, après avoir lutté contre les idées politiques modernes, emploie le reste de son activité à des controverses comme celle de la liturgie romaine, à propager de nouvelles dévotions, à défendre des positions désespérées en exégèse et en histoire, le clergé des Etats-Unis décide, sans aucune discussion, qu'il n'aura qu'un seul rituel, qu'un seul catéchisme ; il enregistre de confiance toutes les discussions dogmatiques et, chacune selon son degré de probabilité, toutes les opinions théologiques qui lui viennent des pays latins,

mais il tourne ses préoccupations vers l'essentiel, l'amour de Dieu, l'organisation de la charité. Il prêche une religion où, beaucoup plus qu'en Europe, il est question des vertus naturelles, de responsabilité et d'activité morale. Il s'ensuit que tout en étant le même de chaque côté de l'Atlantique, dès la première partie du XIX^e^ siècle, le catholicisme des Etats-Unis présente des particularités et des modifications comparables à celles que le climat, les croisements, la nourriture produisent dans la population immigrante.

Si le catholicisme aux Etats-Unis ne se fût augmenté que par les naissances, nul doute qu'il eût formé de bonne heure une variété très spéciale. Mais les tendances américaines étaient sans cesse combattues par l'immigration étrangère apportant le catholicisme d'Europe, et comme la majorité des immigrants était irlandaise, le catholicisme celte. Bien plus, l'Eglise américaine subit toujours l'influence de congrégations religieuses dont les supérieurs généraux vivent à Rome ou en France, dont les supérieurs locaux sont français ou italiens, et dont les membres, lors même qu'ils sont nés en Amérique, ont presque tous fait leur noviciat en Europe. Cet élément tend à ramener à l'uniformité le catholicisme du nouveau monde. On y

retrouve les dévotions à saint Patrick et à sainte Brigitte, comme celle de Notre-Dame de Lorette, et comme on y trouvera plus tard celles de Lourdes et de saint Antoine de Padoue.

L'Eglise romaine sur le territoire représente toujours moins une conquête qu'une colonisation. A part une poignée de fidèles, originaires du Maryland et de la Louisiane, et qu'on peut appeler véritablement américains, les catholiques sont étrangers et fils d'étrangers. S'ils étaient restés dans leurs pays, ils auraient été catholiques et même moins exposés à perdre leur foi. Leur entourage et les traditions locales les auraient retenus. Aux Etats-Unis, ils ont d'abord à subir le dangereux contact du protestantisme et plus tard, vers 1840, ils entrent dans une atmosphère d'indifférence religieuse produite par la dissolution du dogmatisme protestant de la majorité des habitants de la République.

En tant que protestants, ceux-ci professaient primitivement un christianisme déjà simplifié. Ils furent promptement amenés à le réduire encore davantage. Dispersés dans un immense territoire, privés de communications faciles, éloignés des centres de prédication, ne recevant que rarement la visite de pasteurs, beaucoup se firent une religion sans dogme et toute morale. Elle n'avait plus guère de chrétien que l'habitude de lire la

Bible. Mais comme les colons s'établissaient dans un pays complètement neuf, sans légendes ni traditions, que l'enseignement religieux leur faisait défaut, que le sens pratique se développait extraordinairement en eux, ils prirent le dégoût du surnaturel. Le merveilleux biblique si réfractaire à l'esprit moderne, tendit à devenir pour eux lettre morte, bien avant l'introduction de la critique et lorsque les préjugés de l'éducation les empêchaient de le rejeter expressément.

Résumant ses voyages aux Etats-Unis, en 1795-1797, La Rochefoucauld-Liancourt disait déjà : « En tout, à quelques individus, et aussi à quelques sociétés près, la religion est un des articles qui occupe le moins le peuple américain, et l'on assure que dans les Etats où le presbytérisme a conservé le plus d'apparence d'influence et de rigidité, il ne l'exerce généralement que par et pour la forme (1). L'étude de la théologie est très bornée dans les collèges d'Amérique (2) ». Au sujet de la situation du catholicisme au Maryland, il ajoutait : « Cette religion, sévèrement observée par ceux qui la suivent, fait peu de nouveaux prosélytes. En

(1) *Ouv. cité*, VIII, p. 150.
(2) *Ibid.*, VIII, p. 140.

général l'esprit du Maryland n'est pas plus religieux que celui des autres Etats (3). »

L'indifférence dogmatique commença donc à se répandre dès la fin du XVIII[e] siècle, aux Etats-Unis. Au commencement du XIX[e], elle s'épanouit dans quelques doctrines particulières l'unitarisme et l'universalisme, en attendant l'agnosticisme. Les catholiques qui voulaient rester fidèles à leur religion ne furent point sans se ressentir de cette crise théologique.

Le plus souvent ils furent préservés d'une perte totale de la foi, parce qu'ils vivaient en communautés compactes groupées dans les villes, et parce que leurs prêtres ne la leur rendaient pas un fardeau insupportable.

Le clergé semble en effet avoir eu conscience de la situation. Il dégagea la foi de tous les accessoires traditionnels en Europe et qui l'auraient infailliblement perdue dans un pays de libre-examen et de tiédeur dogmatique. Il comprit particulièrement, comme l'explique M. de Tocqueville, « que les religions doivent moins se charger de pratiques extérieures dans les temps démocratiques que dans tous les autres ». C'est une nécessité.

---

(3) *Ibid.*, VI, p. 206.

« Rien ne révolte plus l'esprit humain, dans les temps d'égalité, que l'idée de se soumettre à des formes. Les hommes qui vivent dans ces temps supportent impatiemment les figures; les symboles leur paraissent des artifices puérils dont on se sert pour voiler ou parer à leurs yeux des vérités qu'il serait plus naturel de leur montrer toutes nues et au grand jour; ils restent froids à l'aspect des cérémonies et sont naturellement portés à n'attacher qu'une importance secondaire aux détails du culte. Ceux qui sont chargés de régler la forme extérieure des religions dans les siècles démocratiques doivent bien faire attention à ces instincts naturels de l'intelligence humaine pour ne pas lutter sans nécessité contre eux...

« Une religion qui deviendrait plus minutieuse, plus inflexible et plus chargée de petites observances dans le même temps que les hommes deviennent plus égaux, se verrait bientôt réduite à une troupe de zélateurs passionnés au milieu d'une multitude incrédule (1) ».

Composées de fidèles de différentes races et de différentes langues, vivant ordinairement en bonne harmonie, beaucoup plus en peine de s'assurer une bonne vie présente que préoccupées d'une vie future, mettant la morale et la charité au-dessus des dogmes et des rites, les communautés chrétiennes des Etats-Unis ont toujours étonné les habitants de la vieille Europe,

(1) *Op. cit.*, III, p. 40-41.

élevés généralement dans l'intolérance confessionnelle par des ministres qui insistaient sur la foi plus que sur les œuvres et qui prêchaient la seule nécessité du « salut ». Dès 1795, La Rochefoucauld-Liancourt notait curieusement le spectacle religieux que lui offrait la petite ville de Reading.

« Il y a trois églises à Reading, une des quakers, une des catholiques, une des luthériens. Les deux dernières sont fréquentées par les Allemands : on y prêche dans leur langue ; chacun paie pour le culte qu'il choisit, que souvent il ne suit pas, mais qu'il est dans son goût, dans son habitude et dans sa fantaisie de payer. Peu d'hommes vont à l'église habituellement, au moins peu de la première classe. Le culte est abandonné aux femmes, qui, moins occupées, vont à l'église comme aux spectacles ; souvent le matin à l'église luthérienne et le soir à l'église catholique. Les prêtres sont payés par souscription ; ils ont environ 400 dollars par an ; comme ils ne sont rien en politique, qu'ils ne peuvent être que prêtres, ils sont religieux, humains et tolérants. S'ils se conduisaient mal, on en changerait comme d'un cordonnier qui ferait mal des souliers. Ils vivent entr'eux dans la meilleure intelligence ; les sermons, dans les différentes églises, ne portent sur aucun point de doctrine, tous sur la morale. Les quakers épousent des luthériennes et des catholiques ; les luthériens et les catholiques se marient entr'eux, et avec des quakers. M. Read, auquel nous avons été adressés, a dix enfants ; deux seulement ont été baptisés, les

autres ne le sont pas ; ils choisiront leur culte eux-mêmes, s'ils en veulent un, quand ils seront plus âgés (1) ».

Esquissé à la fin du XVIII[e] siècle ce tableau religieux d'une ville des Etats-Unis restera vrai pendant tout le siècle suivant ; il n'y aura qu'un trait à modifier : la multiplication des sectes. Mais toutes ces sectes tendront de plus en plus à considérer les choses religieuses du même point de vue positif et social.

De même que s'opérera la fusion politique de toutes les races, une certaine unité religieuse s'établira pour tout le continent : elle formera la religion américaine.

---

(1) *Voyage*, t. I, p. 44.

II

Le P. Hecker converti et apôtre (1819-1888).
Ses disciples : les Paulistes.

Au milieu du XIX^e^ siècle, le clergé catholique des Etats-Unis se consolait de toutes ses petites misères en regardant le nombre toujours croissant des fidèles.

Un missionnaire qui l'évaluait à deux millions, émettait les réflexions suivantes :

« Deux millions de fidèles sur un total de vingt millions d'habitants, c'est un catholique sur dix Américains, tandis qu'à la fin du siècle dernier on n'en comptait qu'un sur deux cents. Si prodigieux qu'ait été le développement des Etats-Unis, on est donc en droit de conclure que les conquêtes de la foi ont marché plus vite encore, puisque les progrès du catholicisme sont vingt fois plus rapides que l'accroissement général de la population. Une autre différence utile à signaler entre les deux époques, c'est qu'autrefois l'Amérique était protestante de nom et de fait, et qu'elle ne l'est plus que de nom. Ses 18 millions de dissidents peuvent se classer ainsi : 4 millions seulement sont attachés à quel-

qu'une des innombrables sectes qui fourmillent aux Etats-Unis et dont aucune, prise à part, n'égale en nombre l'Eglise catholique ; 14 autres millions n'ont pas encore opté pour aucun culte, mais ils espèrent bien ne pas mourir, disent-ils, avant d'avoir fait leur choix. Pour qui sera leur préférence un jour ? A en juger par les discours qu'ils tiennent, notre foi aurait plus à gagner qu'une autre dans cette moisson flottante. Ce qui résulte de ces données, c'est que l'esprit du protestantisme se retire du corps américain dans la même proportion que le catholicisme y pénètre, que pour la grande majorité, cet esprit se repose déjà dans l'indifférence et tend chaque jour à disparaître dans le néant de son origine (1).»

Les quatorze millions d'Américains qui, d'après le correspondant des *Annales de la Propagation de la Foi*, devaient opter en grand nombre pour le catholicisme, sont morts dans les sectes où le hasard les avait fait naître. Les conversions furent relativement peu nombreuses, mais plusieurs convertis ont joué un grand rôle parmi leurs nouveaux coreligionnaires.

De tous ces convertis, le plus célèbre est Hecker.

Isaac Thomas Hecker naquit à New-York, le 18 décembre 1819, d'une famille allemande.

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXII (1850), p. 337. — Ce tableau encourageant ne comportait pas moins des ombres : voyez, *ibid.*, p. 313, la pauvreté lamentable du diocèse de Chicago en 1849.

Comme ses parents étaient peu fortunés, ils le retirèrent de l'école à l'âge de dix ans. Pendant une année, il apprit le métier d'imprimeur. A onze ans, il devenait ouvrier boulanger et portait le pain en ville tous les matins. C'était un enfant sérieux qui consacrait ses petits loisirs à la lecture. De sa mère, méthodiste fervente, il tenait un profond mysticisme. Souvent, la nuit, couché sur des copeaux devant le four de sa boulangerie, il se réveillait en sursaut, et, comme à l'appel d'une voix mystérieuse, il s'en allait le long des quais d'Eart-River, regardait au clair de lune l'eau couler et se demandait du fond du cœur : « Qu'est-ce que Dieu veut de moi? Pourquoi m'a-t-il mis au monde ? »

Vers sa quatorzième année, ses sentiments religieux s'affaiblirent. Il s'occupa de politique et de philosophie. A quinze ans il était réformateur et tribun. Rencontrant un jour un sociologue distingué, le docteur Brownson (1), qui lui aussi devait se convertir, il lui posa cette question : « Comment puis-je être certain de la réalité objective des opérations de mon âme? » Le docteur répondit : « Si vous n'avez pas atteint cette période de votre vie mentale, vous y arriverez dans peu d'années. » La philosophie

(1) Sur Brownson, voy. *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1858, *Une conversion américaine*, art. de Em. Montégut.

captivait le jeune ouvrier ; elle remplaça dans son intelligence toute foi chrétienne. Il ajustait au-dessus de son pétrin un exemplaire de la *Critique de la raison pure*, afin de pouvoir étudier tout en pétrissant le pain, et ne pas perdre son temps dans un simple travail manuel. Il était si bon que les honnêtes gains de son métier finirent par lui donner des remords. « L'idéal païen de la concurrence en affaires » le chassa du monde (1). En proie à des rêveries mystiques, il se retira à l'âge de 24 ans dans un phalanstère. Il y ressentit une nouvelle et ineffaçable impression de saint-simonisme. Mais aucun système politique, social, philosophique, ne pouvait donner le repos à son esprit inquiet. L'un de ses compagnons, George-William Curtis, le jugeait « plus impressionnable que logique (2) ». De fait, des formules absolues pouvaient seules le satisfaire. Il quitta le phalanstère et se mit à la recherche de la vérité dans les différentes sectes chrétiennes.

Brownson lui écrivait à cette époque, en 1844 : « Voici la croix que vous devez charger sur vos épaules. Votre croix est de résister au mysticisme, au luxe de sentiments qui réelle-

(1) *Le P. Hecker*, 7e édit., p. 34.
(2) *Ibid.*, p. 62.

ment affaiblit votre âme et vous empêche d'atteindre à la vraie félicité spirituelle (1). »

Le 1er août 1844, Isaac Hecker recevait le baptême des mains de l'évêque de New-York, Mgr Mac-Closkey, qui fut depuis le premier cardinal américain. « A la différence de la plupart des convertis protestants qui examinent surtout la succession apostolique, la suprématie de Pierre et les autres questions de doctrine, Hecker semble les avoir tenues pour secondaires. S'il avait demandé à être admis dans l'Eglise, c'est parce qu'il avait vu en elle la seule société enseignante à même de l'éclairer sur les grands problèmes qui tourmentaient particulièrement son esprit (2). »

Il préfère le papisme à l'épiscopalisme à cause de son autorité infaillible (3). Bien plus, la controverse religieuse n'était pas pour lui une question entre le catholicisme et le protestantisme, entre le « romanisme » et le « germanisme », c'était une question entre le christianisme et l'infidélité (4). Même à la fin de sa vie, il disait encore : « Religion signifie christianisme pour tous les hommes, ou à peu près tous les

(1) *Le P. Hecker*, p. 136 (p. 146 de la vie anglaise).
(2) *Ibid.*, p. 163.
(3) *Ibid.*, p. 122, 128, 163-164, 365, 376.
(4) *The Church and the Age*, p. 44.

hommes, qui professent une religion parmi les nations européennes. Le christianisme clairement compris signifie l'Eglise, l'Eglise catholique. L'Eglise est Dieu agissant directement sur les hommes par une organisation visible, et par les hommes sur la société (1) ».

Hecker semble avoir pratiqué tout naturellement une grande vertu. Il dit expressément à une amie de sa mère qu'il n'avait jamais bu à l'excès, jamais péché contre la pureté, jamais blasphémé, jamais menti. Avec un tel passé et de telles dispositions, il était bien évident que le néophyte ne resterait point dans le monde, mais qu'il entrerait dans le sacerdoce ou dans un ordre religieux. Pour se préparer aux études ecclésiastiques, il se remit au grec et au latin dont il avait appris les rudiments au phalanstère. Le travail intellectuel ne lui réussit pas. Il écrivait dans son journal, le 28 août 1844 : « N'est-ce pas pour m'être trop adonné à la lecture et à l'étude que j'ai, pour ainsi dire, perdu mon centre de gravité ?... Je ne consacre pas autant de temps au travail que je ne le devrais et le pourrais. Je ne ferai jamais rien de bon, je n'y apporte pas tous mes efforts. Ce genre d'études m'a jeté dans une autre sphère ; je ne l'aime pas. Je redoute quelque chose, sans

(1) *Ibid.*, p. 22.

trop savoir quoi. Dans dix ans ma destinée sera fixée, si tant est que j'en aie une (1) ».

En 1845, Hecker entra au noviciat des rédemptoristes, et il y fit profession l'année suivante. On lui imposa deux années de philosophie et l'étude plus approfondie du latin. « En dépit de ses efforts les plus énergiques, le travail lui devint tout d'un coup impossible, soit à cause des méthodes employées, soit parce que ses facultés avaient été surmenées par des phénomènes spirituels et par l'excès de ses austérités (2). Après des semaines de travail, raconte-t-il lui-même, je parvins à réciter le *Pater* en latin. Finalement, la mémoire me fit tellement défaut pour mes études, que de guerre lasse, je portai tous mes livres à la bibliothèque et je dis au préfet des études que je ne pouvais plus rien acquérir par les livres. Je demeurai dans cet état d'incapacité deux ans en Hollande et un an en Angleterre. Je ne suivis aucune classe pendant ce temps (3). » Le P. Hecker devint un objet de scandale et de risée aux yeux de ses confrères, qui le prenaient pour un idiot, le méprisaient et s'amusaient même à lui jeter de la terre à la figure.

(1) *Le P. Hecker*, p. 170-171.

(2) Ces deux hypothèses de l'hagiographe ne semblent pas concorder avec la citation précédente.

(3) *Le P. Hecker*, p. 196-197.

Après s'être formé tant bien que mal à la vie des missions, Hecker y consacra cinq années dans son pays. En 1857, des débats relatifs à l'institution d'un noviciat spécial pour les Etats-Unis le déterminèrent à aller, au nom des religieux ses compatriotes, entretenir à Rome le supérieur général de la Congrégation. Il semble que les rédemptoristes étaient facilement tentés d'entreprendre ce voyage, car pour en prévenir les inconvénients, leurs constitutions le leur défendaient sous peine d'exclusion. Le P. Hecker le fit néanmoins. Il arrivait dans la ville éternelle le 26 août, et trois jours après, agenouillé dans la salle du Conseil de l'ordre, il recevait du Père général, du Recteur Majeur, l'avis qu'il était expulsé de l'ordre du Très-Saint Rédempteur.

Hecker paraît avoir ressenti une douleur aussi sincère que profonde, mais sans récriminer sur le passé ni perdre le temps à pleurer sur le présent, il se chercha des défenseurs et des protecteurs. Le résultat de ses négociations fut la fondation d'une nouvelle société religieuse, les Paulistes, composée de quelques rédemptoristes américains groupés autour de lui et relevés de leurs vœux.

Yankees de naissance et se destinant à l'apostolat des Etats-Unis, les nouveaux religieux

prirent de propos délibéré un air américain très caractérisé.

Hecker avait toujours regretté que le catholicisme et ses prédicateurs eussent, dans son pays, un air étranger. Il voulut lui donner en tout un aspect populaire et national, à tel point qu'il porta sa barbe avec la coupe américaine. Comme il avait un type de figure bien américain et un extérieur qui n'était pas précisément ce qu'on appelle clérical (1), ce missionnaire semblait véritablement un « yankee ».

L'auteur de sa vie raconte ainsi combien il en fut frappé quand il le rencontra : « C'est sur l'estrade du conférencier que nous vîmes pour la première fois le P. Hecker. Il était alors en plein succès, conscient de l'occasion propice et sûr d'en pouvoir profiter. Nous n'oublierons jamais l'impression d'américanisme que nous fit sa personne. Nous avions entendu les plus grands orateurs encore vivants de notre pays, et leur type était trop familier à tous pour pouvoir être copié. Le P. Hecker était si bien un homme de ce même type, il était si évidemment issu de nos institutions mêmes, qu'il imprimait le cachet américain à tous les arguments catholiques qu'il développait devant son auditoire. La force de cette impression n'était qu'augmentée par

(1) *Le P. Hecker*, p. 350.

les murmures étouffés de quelques catholiques à l'esprit étroit, pour lesquels ce trait vraiment apostolique n'était qu'une cause de méfiance (1). »

Les suspicions de ceux qui croyaient qu'une physionomie exotique devait nécessairement caractériser le catholicisme étaient encore augmentées de ce que le P. Hecker présentait sa foi d'une manière essentiellement moderne, pratique, adaptée à ses auditeurs. Le monde travaillant et pensant dans lequel s'était écoulée sa jeunesse, la faiblesse de ses études chez les rédemptoristes, l'originalité persistante de sa nature l'avaient empêché d'accepter la religion archaïque et routinière de nombre de ses coreligionnaires européens. On lui a reproché de s'être ressenti d'idées protestantes. « Il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un converti ne garde pas une teinte de sa première éducation religieuse (2) ». Mais justement cette teinte particulière que l'on trouve dans la religion du P. Hecker existe ordinairement chez les catholiques américains, et son catholicisme

(1) *Ibid.* p. 345.

(2) Dom Laurent Janssens, dans la *Revue bénédictine,* oct. 1897, p. 469, à propos du cardinal Manning qu'il accuse d'un manque de « sens catholique ». Les mêmes reproches ont été formulés contre le cardinal Newman et d'autres convertis qui ont généralement rendu à l'Eglise romaine beaucoup plus de services que leurs critiques.

est par là même représentatif de celui de ses compatriotes. Ce qu'il prêchait, ce qu'il pensait, c'était véritablement la conception catholique d'un citoyen des Etats-Unis de son temps, d'un homme qui, pour trouver le repos de son âme, avait hésité entre de nombreuses sectes, d'un homme qui, pour gagner son pain quotidien, avait été obligé de travailler chaque jour.

C'est pourquoi son catholicisme prit un caractère social et démocratique. « Toute sa vie, raconte son biographe, il demeura sympathique aux aspirations des apprentis et des journaliers de New-York : *Je suis toujours*, disait-il, *pour le chien qui tire la charrette*. Et cette expression familière caractérisait à merveille les tendresses sociales dont il ne se départit jamais (1) ». Le Christ auquel il s'était converti était un Christ social (2) ; les études ecclésiastiques que sa carrière lui fit entreprendre et continuer toute sa vie, lui révélèrent assurément le Christ théologique et même le Christ scolastique, mais Hecker n'en resta pas moins toujours le disciple du

(1) *Op. cit.* p. 25.

(2) Voyez sa vie, pages 29-33. M. Brunetière dit du P. Hecker : « Il lui a paru que toutes les formes du protestantisme étaient encore trop aristocratiques, étant trop individualistes, et c'est pour pouvoir être socialiste en sûreté de conscience qu'il s'est fait catholique. » *Le progrès religieux* dans *Discours de combat*, 2e série, p. 288.

sociologue Brownson et l'ancien phalanstérien intéressé à beaucoup de points tenus pour subsidiaires par ses coreligionnaires. Jusqu'à lui, par exemple, les chefs du catholicisme en Amérique ne s'étaient point occupés des sociétés de tempérance ; elles avaient été presque entièrement protestantes. Le P. Hecker et ses disciples s'honorèrent en déclarant une guerre implacable à l'ivrognerie et à sa cause immédiate : le cabaret. Une telle attitude était bien nouvelle pour les pauvres curés la plupart élevés en Irlande et qui trouvaient de bons auxiliaires dans leurs débitants de liqueurs (1).

L'intelligence qu'avait le P. Hecker des besoins démocratiques et sociaux des temps nouveaux ne lui inspirait aucune sympathie pour les catholiques d'Europe, attardés dans l'attachement aux régimes finis. Leur manière de comprendre la religion ne le séduisait pas plus que leurs tendances politiques. Il « avait une antipathie instinctive pour la dévotion exprimée par beaucoup de pratiques extérieures, comme cela se rencontre dans les pays méridionaux (2)». Il pensait que « le malheureux état des pays catholiques est l'effet de trois siècles d'insistance sur la soumission et la négligence des vertus

(1) *Vie*, p. 327.
(2) *Revue du Clergé français*, 1er mars 1898, p. 11.

actives. Il appelait ainsi l'énergie, l'esprit d'initiative, la virilité, qu'il opposait aux vertus *passives*, c'est-à-dire à celles qui rendent l'homme humble, obéissant, effacé dans la proportion des sacrifices qu'il fait aux exigences de l'autorité. Sur cette division des vertus en deux catégories, il avait échafaudé tout un système.

« L'énergie que réclame la politique moderne n'est pas le fait d'une dévotion comme celle qui règne en Europe ; ce genre de dévotion a pu, dans son temps, rendre des services et sauver l'Eglise, mais c'était lorsqu'il s'agissait surtout de ne pas se révolter. L'exagération, par le protestantisme, du principe d'individualité, a forcément amené l'Eglise à réagir et à restreindre les conséquences de ce principe, afin que sa propre et divine autorité pût avoir tout son jeu et exercer sans obstacle sa légitime et salutaire influence. Les erreurs et les maux de l'ère de la Réforme eurent pour origine l'indépendance personnelle affranchie de tout joug. Il fallait y opposer le frein d'une dépendance personnelle plus étroite : *Contraria contrariis curantur*. L'influence de l'Eglise fut donc, par les circonstances, amenée à s'exercer en quelque sorte au détriment des vertus naturelles qui, sagement dirigées, font la virilité du chrétien dans le monde. Le point gagné fut le maintien et la victoire de la vérité ainsi que le salut des âmes ; la perte fut une certaine défaillance de l'énergie, entraînant avec elle un affaiblissement de l'activité dans l'ordre naturel. Le gain reste permanent et inestimable ; la perte n'est que temporaire et se peut réparer.

« Les vertus passives, cultivées sous l'action de la Providence pour la défense de l'autorité extérieure de l'Eglise alors menacée, produisirent d'admirables effets comme uniformité, discipline et obéissance. Elles eurent leur raison d'être alors que presque tous les gouvernements étaient monarchiques. Maintenant ils sont ou républicains ou constitutionnels, et sont censés être exercés par les citoyens eux-mêmes. Ce nouvel ordre de choses demande nécessairement l'initiative individuelle, l'effort personnel. Le sort des nations dépend du courage et de la vigilance de chaque citoyen. C'est pourquoi, sans détruire l'obéissance, les vertus actives doivent être cultivées de préférence à toutes les autres, aussi bien dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. Dans le premier, il faut développer tout ce qui peut fortifier une légitime confiance en soi ; dans le second, on doit faire une large place à la direction intérieure de l'Esprit-Saint dans l'âme individuelle (1) ».

Quant à cette direction, Hecker la définissait et l'expliquait ainsi :

« C'est une action croissante du Saint-Esprit dans l'âme, résultant d'une plus grande attention dirigée vers la vie intérieure et d'une plus parfaite intelligence de cette vie. C'est l'intelligence claire des rapports entre ce qui est extérieur et intérieur dans l'Eglise ; l'action du Saint-Esprit dans l'âme, ainsi que ses dons, remèdes aux maux de notre temps. C'est le développement du côté intelligible des mys-

(1) *Vie*, p. 400-401.

tères de la foi, et des raisons intrinsèques de croire les vérités de la révélation divine. Ce mouvement provoquera le retour des races saxonnes. J'étudie attentivement les Celto-Latins dans leurs rapports avec le développement de la hiérarchie, de la discipline, du culte et de l'esthétique de l'Eglise ; je scrute les causes du protestantisme, qui sont l'antagonisme et les jalousies de race ; les persécutions actuelles ; l'idée que se font les Saxons de l'Eglise catholique... Quelle est la raison de leurs préjugés ? Ils ne voient que le côté extérieur et humain de l'Eglise. — Quel serait le remède à tant de maux ? Retour des Saxons, grâce à cette nouvelle phase de développement et à la manifestation qui sera faite à leur intelligence du côté intérieur et divin de l'Eglise. Evolution de l'esprit des races ; dans l'avenir, le Saxon surnaturalisera le naturel, le Celto-Latin naturalisera le surnaturel (1). »

Il est très sûr que les Celto-Latins « naturalisent le surnaturel », mais en ce sens qu'ils s'éloignent sans cesse davantage de la religion médiévale et qu'ils « apostasient » le catholicisme ; quant aux progrès du catholicisme chez les Anglo-Saxons, et à leur « surnaturalisation du naturel » ce sont des « progrès » beaucoup plus apparents que réels. Les causes du protestantisme sont d'ailleurs autrement graves que l'antagonisme et les jalousies de races. Alléguer

(1) *Le P. Hecker*, p. 405.

les notions de races, disserter sur leurs qualités d'attraction et répulsion, c'est ordinairement expliquer les problèmes historiques par des mots auxquels ne correspond aucune réalité. Le Père Hecker s'est assurément beaucoup honoré en cherchant loyalement la solution de ces questions et en ayant le courage de proposer le résultat de ses méditations. Mais il était incapable d'aboutir parce qu'il ne connaissait pas l'histoire, ou qu'il ne connaissait que l'histoire confessionnelle qui alors avait cours parmi ses coreligionnaires : il croyait au moyen âge de convention, tel qu'il est représenté dans les vies des saints. Il disait avec une naïveté touchante : « Notre siècle n'est pas un siècle de martyrs, d'ermites et de moines. Bien qu'il ait ses martyrs, ses reclus, ses communautés monastiques, ce ne sont pas là et ce ne seront vraisemblablement plus là les types dominants de la perfection chrétienne. Nos contemporains vivent dans leurs marchés, dans leurs comptoirs, leurs ateliers, leurs foyers, dans toutes les situations variées qui forment la société humaine, et c'est là qu'il faut introduire la sainteté (1) ». Les martyrs ont toujours été fort peu nombreux, l'immense majorité des chrétiens n'a jamais vécu dans le désert ni dans

(1) Préface, p. XLIII (7e édit.)

le cloître, mais dans « le siècle ». Ayant toujours prêché toute la société humaine, dans ses situations variées, l'Eglise n'a point besoin d'inaugurer des méthodes nouvelles, au sens où semble l'indiquer le P. Hecker.

Le manque d'informations chez le P. Hecker s'aggravait encore d'un réel péril d'illusion : il donnait des noms mystiques à des phénomènes naturels, attribuait au Saint-Esprit le mérite de ses propres imaginations, croyant que les impulsions très vives ne pouvaient, chez les personnes pieuses, ne venir que d'En-Haut. Il avait d'ailleurs pleinement conscience d'être fort original ; quelques-uns de ses meilleurs amis personnels ont, paraît-il, dit qu'il était toqué *(crazy)*. Des contradicteurs modérés de ses panégyristes l'ont déclaré « peu équilibré, passablement névrosé (1) », et des critiques favorables ne se sont pas éloignés de prononcer un semblable jugement (2).

---

(1) Cf. le P. Martin. *Etudes*, n° du 20 juillet 1898, p. 222.

(2) « On ne manquera pas d'insister un jour sur les anomalies nerveuses du R. P. Hecker. Esthésiophobe, oniromane, impulsif, il présente un très net dédoublement de la personnalité ; ses amis le croient illuminé et ses admirateurs le poussent à prophétiser ; il offre des stigmates neurasthéniques (insomnies, perturbations gastriques, amnésie, apathie, asthénie complète névro-musculaire), enfin, pour tout couronner, la stupidité, la folie, l'idiotie : il éprouvait une joie à être traité d'idiot. Ajoutons à cela que les 17 dernières années de sa vie

En 1868, l'historien James Parton écrivait du P. Hecker qu'il mettait une machine américaine dans la vieille arche et s'apprêtait à la faire marcher à la vapeur (1). Cette ardeur d'adaptation cessa bientôt, car il tomba malade et consuma les dix-sept dernières années de sa vie dans la souffrance. Il mourut le 22 décembre 1888. Des théologiens l'ont jugé très sévèrement. Pourtant ni son activité, ni sa mystique ne présentaient de grave danger d'hétérodoxie : Il fut en tout un fils soumis de l'Eglise. « Le premier postulat d'un bon catholique, disait-il est celui-ci : L'Eglise est divine, conduite par l'instinct du Saint-Esprit dans tous ses actes vitaux et suprêmes. Le catholique qui ne considère pas cela comme une base formelle et immuable, a perdu ou n'a jamais eu la vraie con-

---

ne furent qu'un long martyre : notons sa parole devenue trop lente pour sa pensée, l'obsession des phobies, les crises d'angine de poitrine (le seul terme médical de tout le volume de M. Klein) et nous pouvons nous convaincre que le R. P. Hecker n'était pas d'un type normal. » Le Dr Fortuné Mazel, dans *Le Spectateur catholique* d'octobre 1897, p. 169. Il faut remarquer que le P. Hecker fut élevé dans le méthodisme, qu'il se crut prédestiné dès son enfance par des grâces spéciales (Vie, p. 12-13, 200); sur différents phénomènes de ses crises religieuses, voyez sa Vie, pp. 105-106, 117, 138, 172, 199, 204. — Ces défauts ont été gazés dans la biographie; de plus, on a complètement oublié de marquer qu'il ne corrigea pas son manque d'éducation première et n'acquit jamais des manières de *gentleman*.

(1) *Life*, p. 346.

ception de l'Eglise, et il est en danger immédiat de devenir rebelle et hérétique, s'il ne l'est déjà (1) ». Dès 1867, Hecker se rendait compte que le P. Hyacinthe dépassait les bornes des opinions libres. Pour lui, si les directions nouvelles étaient bonnes, elles seraient sanctionnées par l'Eglise, et s'il inclinait vers ces directions, c'est que les temps étaient nouveaux. « La vie de l'homme, disait-il, dans l'ordre naturel et temporel, marche vers la liberté et l'indépendance personnelle, et c'est un changement radical. » Parce que l'homme moderne devient partout un citoyen libre, Hecker jugeait qu'il fallait lui façonner un tempérament moral différent du temps où il était sujet d'une monarchie. Il fallait développer sa volonté, éduquer son sentiment de la personnalité. Cette émancipation semblait au P. Hecker devoir entraîner une liberté spirituelle qui restait inoffensive puisqu'elle était toujours soumise à l'Eglise, aux papes infaillibles, à ceux que Dieu a choisis pour les conducteurs des hommes dans le chemin du salut.

Son œuvre a été continuée par sa communauté : les Paulistes. Ils n'ont jamais été nombreux. En 1897, après quarante ans d'existence, leur société n'avait compté que trente deux

(1) *The Church and the Age*, p. 146.

prêtres. La profession qu'elle fait de nationalisme n'y attire point les étrangers, et les congrégations se recrutent toujours difficilement parmi les Américains. De plus, par ses constitutions mêmes, cette compagnie est un groupe d'élite. La perpétuelle vie de prédication que mènent ses membres, ordinairement dans des milieux protestants, exige un tempérament spécial. Comme les paulistes ne font point de vœux, ceux qui auraient cessé de travailler de bon cœur dans la société ou qui auraient des motifs d'en sortir, ne sont point retenus.

Célébrer dignement les cérémonies de l'Eglise, réformer la musique ecclésiastique, élever le niveau de la prédication, encourager la littérature catholique et l'apostolat de la presse, lutter pour la tempérance, prêcher des missions aux fidèles et surtout aux non-catholiques, telles sont les œuvres auxquelles n'ont cessé de se consacrer les disciples du P. Hecker. Jusqu'en 1897, où ont éclaté en Europe les discussions sur « l'américanisme », il a été convenu qu'ils y avaient excellé. A cette époque et depuis, on leur a reproché leur propagandisme et leur réclame.

Dans une de ses paraboles les plus célèbres, le Christ montre le Maître disant à son serviteur d'aller par les chemins chercher ceux qui

y étaient et de les forcer d'entrer dans sa maison afin qu'elle fût remplie, et que les invités qui avaient décliné l'invitation de son festin fussent remplacés : *Compelle intrare* (1). Telle est la devise de nombreux missionnaires (2) et l'on ne peut nier que le P. Hecker l'ait prise. « Je voudrais, disait-il, aider les catholiques de ma main gauche et les protestants de ma main droite. » « Je voudrais ouvrir les portes de l'Eglise aux rationalistes ; elles me semblent fermées pour eux. Je sens que je suis le pionnier qui ouvrira la voie. Je me suis faufilé dans l'Eglise comme en contrebande. Brownson de même. » Et son historien ajoute : « Il aurait voulu abolir la douane, faire l'entrée de l'Eglise facile et large à tous ceux qui n'auraient conservé que leur raison pour guide (3). »

Les disciples du P. Hecker ont certainement conservé le même idéal. Nés pour la plupart américains et protestants, ils connaissent par expérience l'opinion que l'on se fait du catholicisme dans la plus grande partie de la nation et les objections qu'on y oppose. Ils ont consacré à leur réfutation un grand zèle ; ils se sont ef-

(1) Luc, XIV, 23.

(2) Mgr Ireland dit : « *Obligez-les d'entrer*, tel est le commandement du Maître. » *L'Eglise et le Siècle*, p. 102.

(3) *Le P. Hecker*, p. 348.

forcés de supprimer les malentendus et les barrières de séparation. Dans cette tentative, auraient-ils sacrifié des croyances essentielles du catholicisme ; auraient-ils habilement et déplorablement diminué l'objet de la foi ? On ne peut être surpris, *a priori,* que ceux pour lesquels il n'y a jamais assez de mystères, de dogmes, de miracles, de rites et d'observances aient été enclins à le penser. Ceux qui veulent enserrer obligatoirement la religion de chaque individu dans une uniforme camisole de force, ne peuvent pas certainement goûter la prédication des paulistes. « Leur grand effort a été de montrer dans le catholicisme, avec tous ses ordres et toutes ses ramifications, la plus multiple, et pratiquement la plus élastique, la plus individuelle des religions. » Sous l'influence des idées heckériennes, « le catholicisme, qui en Europe, ne se fait fort que de son unité, en Amérique se fait fort aussi de sa variété ; il s'y vante d'être toutes les religions en une ; il tire argument non de ce qu'étant un il fait les hommes plus pareils entre eux, mais de ce qu'y ayant en quelque sorte autant de catholicismes que d'individus, il se plie à toutes les personnalités et les développe toutes (1). »

Les nombreuses conversions que les paulistes

(1) Bargy, *op. cit.*, p. 270.

ont opérées leur ont valu des éloges hyperboliques (1), les ont amenés à se servir d'une forte réclame (2) et à user de procédés nouveaux pour des catholiques (3).

---

(1) Les exagérations sont fréquentes aux Etats-Unis. En avril 1897, le *Catholic Sentinel* (Portland), décernait le titre de « Newman de l'Eglise d'Amérique » au successeur du P. Hecker comme second supérieur des paulistes, le P. Hewit. — L'archevêque Pierre-Richard Kenrick, qui fut d'ailleurs un remarquable prélat, a été appelé « le Richelieu de l'Eglise américaine » (*New-York Herald*, 4 juin 1895). — On a aussi, et même en France, donné des éloges excessifs à la revue publiée par les paulistes, *Catholic World*, que l'on a comparée aux plus importantes publications périodiques. Ce n'est qu'un *Magazine*, ce n'est pas une revue savante, mais il serait désirable que les revues catholiques prétendues savantes du vieux monde fissent preuve d'autant de bon sens.

(2) En tête du numéro d'octobre 1898 du *Catholic World* figurait un portrait de leur supérieur, le P. Elliot. On lisait, en gros caractères, la légende suivante : « Rev. Walter Elliot, C. S. P., l'auteur de *La Vie du P. Hecker,* le fondateur des paulistes, est universellement connu aux Etats-Unis comme l'esprit dirigeant des missions aux non-catholiques. Cette biographie en est maintenant à sa troisième édition anglaise et à sa sixième édition française. C'est un livre d'un intérêt international qui en est arrivé au point de devenir le directeur de la pensée catholique des deux continents. » *La Vérité*, 16 novembre 1898.

(3) Par exemple la façon dont on s'y prend pour procurer des ressources aux missions ou aux paroisses : bazars de charité, représentations théâtrales, organisations de fêtes, « excursions de nuit, accompagnées d'un souper et de sauteries ». Voyez l'*Univers* du 26 septembre 1897, et *Le P. Hecker est-il un saint ?* p. 98-99. — L'usage de donner un bal dans les salles de réunion attenant à l'église et en dépendant, existe dans un grand nombre de sectes, par exemple chez les Episcopaliens. C'est défendu chez les Presbytériens.

Ces éloges, cette réclame, ces procédés ont été suffisamment critiqués par des Européens défenseurs des traditions latines. Il est seulement regrettable que les censeurs aient oublié de regarder si dans les coutumes du vieux monde et même des anciennes sociétés religieuses, on ne pourrait pas non plus relever d'étranges usages, une réclame autrement savante et captieuse, qui seraient arrivés à abuser l'opinion publique d'une manière beaucoup plus déplorable (1).

(1) Malgré tous mes efforts, je ne me flatte point d'avoir tracé un tableau définitif de la question du P. Hecker et des paulistes. Si leurs partisans semblent avoir dit et publié tout ce qui est à leur avantage, leurs adversaires paraissent disposés à faire valoir plus tard des objections. Un prêtre qui fut novice chez les paulistes s'exprimait ainsi, en janvier 1898, dans une lettre (texte original) :

« Au sujet des paulistes, écrire ce que j'ai vu là serait scandaliser même les moins pharisaïques du monde. Il y a des objets qu'on ne saurait toucher en raison des exhalaisons inévitables.

« Le P. Hecker fut un illuminé, mais de bonne foi. Il a écrit plus de sottises que de lignes ; mais il ne savait rien de mieux. Cet Hélie détraqué a passé son manteau à l'Elisée Elliot, un autre illuminé, mais un sous-saint aussi, autant qu'il soit permis de l'être en ce pays.

« Pour parler de ces personnes et de ces choses comme il conviendrait, c'est-à-dire en vérité, il faut attendre une autre ère, où la liberté dans l'Eglise se fasse un peu de jour, et la vérité retrouve sa place. »

III

Prélats d'Amérique : le cardinal Gibbons (1868), l'archevêque Ireland (1875), l'évêque Spalding (1877).
Un catholicisme moderne. — Influence du libéralisme catholique français.

L'archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland, écrivait en 1893, dans l'introduction de la Vie du P. Hecker : « Le courant américain qui, depuis un quart de siècle, coule si manifestement dans l'océan du catholicisme, remonte, ce me semble, en très grande partie au P. Hecker et à ses premiers coopérateurs. »

En effet, grâce à leurs succès incontestés dans les missions protestantes, les paulistes furent pris pour modèles non seulement par beaucoup de membres du clergé des Etats-Unis, mais encore par d'autres sociétés religieuses elles-mêmes. Ceux qui ne les admiraient pas leur reprochaient d'être « catholiques yankees », mais la nécessité de s'adapter fit tomber peu à

peu cette épithète. On peut dire qu'il fut admis, vers 1870, que le catholicisme aux Etats-Unis eût un air américain.

Le P. Hecker a fait école parmi les prélats les plus distingués des Etats-Unis. Le cardinal Gibbons lui a rendu, ainsi qu'à ses religieux, un magnifique témoignage dans des circonstances importantes (1). L'archevêque Ireland déclare qu'il lui doit les plus salutaires impressions de sa vie et qu'il le prit comme modèle (2). L'archevêque John Keane fut novice chez les paulistes. Thomas O'Gorman, l'évêque de Sioux-Falls, est un ancien membre de cette société. John-Lancaster Spalding, l'évêque de Péoria, les honore de son amitié.

Le plus considérable de tous ces personnages qui ont donné à l'épiscopat d'Amérique un caractère spécial est le cardinal Gibbons (3). Doué du rare talent de tirer tout ce qu'il est possible de moyens ordinaires, le cardinal a gagné dans l'Eglise et dans la grande République un rang véritablement à part. La sûreté du coup d'œil

(1) Lettre du 14 avril 1898.

(2) Introduction à la *Vie*, p. XLIX.

(3) Né à Baltimore en 1834, vicaire apostolique de la Caroline du Nord en 1866, sacré évêque en 1868, nommé au siège de Richmond en 1872, nommé coadjuteur du docteur Bayley, archevêque de Baltimore, en 1877, cardinal de la Sainte Eglise romaine en 1886.

avec lequel il vit l'avènement définitif de la démocratie et le tact avec lequel il l'empêcha de se brouiller avec Rome l'ont rendu justement célèbre. Son libéralisme, sa tolérance, le sens rassis avec lequel il s'est exprimé sur les miracles contemporains et les dévotions actuelles, le respect qu'il témoigne aux autres confessions chrétiennes, lui ont acquis une sympathie générale. On a traduit ses ouvrages en plusieurs langues. Le plus connu d'entre eux est intitulé : *La foi de nos pères*. Adaptation d'un bon vieux livre français (1) à l'esprit américain et aux temps modernes, cette apologie est l'œuvre de jésuites, de sulpiciens, de rédemptoristes, de prêtres séculiers. Le cardinal, qui ne néglige aucune information, aucune bonne volonté, et qui ne s'inféode à aucune école, y a mis sa modération et sa justesse. Ce livre peut symboliser l'œuvre entière de celui qui l'a signé et qu'on pourrait indifféremment surnommer, comme l'un des rois de France, « le victorieux » ou « le bien servi ».

Le cardinal Gibbons semble un homme de bureau et presque un contemplatif à côté de

(1) *La foi de nos pères ou la perpétuité du catholicisme*, ouvrage dédié à ses anciens coreligionnaires par le baron Marie-Théodore de Bussierre (Paris, Poussielgue, 1844, in-8, VIII-588 pp.)

Mgr John Ireland (1). Les affaires de son diocèse et même de l'Eglise ne suffisent point à l'activité de l'archevêque de Saint-Paul, il s'occupe volontiers de celles de la République et des autres pays : c'est un homme politique. Il prêche sans cesse la marche en avant afin que l'Eglise soit de son temps. Dans un pays qui n'a point de traditions, où mille liens du passé n'enchaînent pas les institutions ecclésiastiques, ces propos progressifs sont faciles à tenir. Dans le vieux monde, on aimerait à y voir joindre l'indication de solutions pratiques. Partout où il parle, l'archevêque Ireland conquiert néanmoins son auditoire. On est charmé du bon sens de ses observations, de la manière convaincue et vivante dont il les expose et qui contraste si fort avec les rapsodies ecclésiastiques ordinaires.

John-Lancaster Spalding fut sacré évêque de Péoria en 1877, à l'âge de trente-sept ans (2).

(1) Né en Irlande en 1838. Quand il avait onze ans, sa famille émigra en Amérique. Il fut élevé à l'école de la cathédrale de Saint-Paul. Mgr Crétin, premier évêque de cette ville, né à Lyon, l'envoya faire ses études classiques à Meximieux (Ain), et ses études théologiques à Montbel, près Hyères. Retourné au Minnesota, en 1861, John Ireland fut ordonné prêtre et nommé vicaire à la cathédrale. Il en devint curé. En 1875 il fut nommé vicaire apostolique de Nebraska, puis coadjuteur de l'évêque de Saint-Paul auquel il succéda en 1884. En 1888 Saint-Paul fut érigé en archevêché.

(2) J.-L. Spalding est né dans le Kentucky, en 1840, d'une vieille famille américaine. Il fit ses études en Europe et re-

Il a été élevé dans l'Eglise et pour l'Eglise par son oncle, Martin Spalding, archevêque de Baltimore. C'est un poète et un philosophe, qui s'est nourri des pensées modernes et surtout des allemands. Leurs citations émaillent ses sermons comme autrefois dans le vieux monde celles des Pères de l'Eglise. Il ne s'occupe point des controverses religieuses ou politiques : il expose ses conceptions et les affirme. On chercherait en vain dans ses œuvres ce qu'on appelle en France « la doctrine », c'est-à-dire un système dogmatique. A beaucoup de lecteurs français, elles sembleraient chrétiennes, sans pouvoir se rattacher à aucune secte caractérisée. L'évêque Spalding, en effet, accepte les dogmes, il se meut dans leurs limites, mais n'en parle presque jamais. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, il personnifie parfaitement une nouvelle génération épiscopale. Il est, d'ailleurs, américain de race, et, dans une église qui est presque toute entière irlandaise, c'est une bonne fortune. A la fin d'octobre 1902, le président Roosevelt le nomma membre de la commission d'arbitrage de la grève des mineurs d'anthracite, de préférence au cardinal Gibbons et à l'archevêque Ireland, tous deux d'origine

---

tourna aux Etats-Unis en 1865. Il fut vicaire et curé à Louisville, puis vicaire à New-York d'où on l'éleva à l'épiscopat.

irlandaise. Le choix flattait les catholiques dont il s'agissait de s'assurer la bienveillance aux prochaines élections, et il n'indisposait personne chez les Yankees, toujours peu portés pour les immigrés de la verte Erin. Dès lors, l'évêque Spalding devint un personnage politique et social. On répandit sa photographie, le représentant en uniforme de mineur, prêt à descendre dans le souterrain. Il donna des conférences dans les villes où l'appelaient ses nouvelles fonctions. Des foules énormes allèrent l'entendre et se déclarèrent très satisfaites. Certainement ses auditeurs n'ont pas pu savoir quelle était la différence spécifique de la doctrine de ce très révérend gentleman avec celle des autres « dénominations », mais ils ont dû penser que si cette différence causait sa supériorité, cette doctrine est la vraie, et son caractère social et positif était bien fait pour leur plaire.

Ces chefs de l'épiscopat des Etats-Unis ont émis sur l'Eglise et les temps nouveaux, des aperçus qui sont peu familiers aux catholiques des pays latins :

L'humanité, disent-ils, est en marche vers le progrès, sous la direction de l'Eglise qui la guide non seulement vers la vie future, mais encore qui bénit, encourage et favorise toutes ses tentatives d'amélioration de la vie présente.

« Le siècle est ambitieux de savoir. » Eh bien, « le désir de l'Eglise c'est de voir la lumière intellectuelle se répandre sur tous les hommes et sur toutes les régions du savoir (1). » « Toute vérité est orthodoxe (2). » La science est autonome et n'a rien à craindre du clergé.

« Jésus-Christ n'a enseigné ni la littérature, ni la philosophie, ni l'histoire, ni la science, et par conséquent ce n'est pas pour enseigner ces choses qu'il a établi son Eglise. C'est une Eglise qu'il a fondée, et non une académie (3). »

Nous sommes dans le siècle de la démocratie, mais les principes de la démocratie « se lisent à chaque page de l'Evangile ».

« L'histoire de l'Eglise catholique, c'est l'histoire de l'affranchissement des esclaves, de la répression des tyrans, de la défense du pauvre, du peuple, de la femme et de tous les êtres sociaux que l'orgueil et la passion se plaisent à opprimer (4). »

Le siècle est un siècle de justice sociale :

« On ne répète pas assez que les principes qui ser-

(1) Ireland, *L'Eglise et le siècle*, p. 40 ; voyez aussi Spalding, *Opportunité*, p. 91, 120, 245, et l'opuscule *L'éducation supérieure des femmes*.

(2) Spalding, *Opportunité*, p. 96.

(3) *Ibid.*, p. 93 ; et sermon prêché à Washington en octobre 1902, dans *New-York Freeman's journal* du 15 novembre.

(4) Ireland, *Op. cit.*, p. 42.

vent de point d'appui au mouvement social de notre époque, dans tout ce qu'il a de légitime, sont des principes constamment enseignés par les écoles de théologie catholique (1). » « Le résultat de la civilisation, si nous continuons à marcher dans la voie du progrès, doit être d'assurer à tous un travail qui, avec le confortable et le nécessaire, donne à chacun sa part de joie et de consolation, de force, de pureté et de lumière. Quand ce jour-là sera venu, le XIX^e^ siècle ne paraîtra guère supérieur au IX^e^, car une société où des milliers d'individus sont condamnés à un travail abrutissant sous peine de mourir de faim est une société de barbares (2). » « Notre société fait les criminels, et nos lois pénales les endurcissent dans l'habitude du mal (3). »

Loin de penser que ce monde soit une vallée de larmes et que la vie chrétienne doive être une pénitence continue, ces évêques se réjouissent de ce que notre siècle est un siècle de progrès matériel :

« C'est la doctrine même de l'Eglise, que la terre a été donnée à l'homme pour qu'il la soumette à ses besoins (4). » « On ne saurait dénaturer plus grossièrement la vérité chrétienne qu'en attribuant à l'Evangile l'idée que, pour parvenir à la béatitude éternelle, il faille se rendre malheureux en ce monde.

(1) Ireland, *ibid.*, p. 43
(2) Spalding, *Op. cit.*, p. 54.
(3) *Ibid.*, p. 56.
(4) Ireland, *Op. cit.*, p. 44.

Ceux qui suivent le Sauveur marchent dans les voies de la paix et de la joie (1). » « Ici, en Amérique, plus que partout ailleurs, les temps nouveaux s'annoncent riches en opportunités. Ici, l'œuvre n'est que commencée, nous n'avons fait que frayer des voies, dessécher le marais, jeter des ponts sur la rivière, nous n'avons qu'éclairci les forêts et assaini l'atmosphère pour une race appelée à des pensées plus hautes et à des œuvres autrement divines (2). »

« Notre siècle est un siècle d'action par excellence. Tout est à l'action autour de nous; dans le monde matériel, dans le monde social, dans le monde de l'intelligence. Et cependant trop souvent, alors que sont en jeu les intérêts les plus sacrés, qu'il y va notamment de l'avenir de l'Eglise et de la Patrie, on ne trouve chez ceux qui ont la garde de ces grandes choses qu'une immense et inerte indifférence. Ils restent timides et indolents, parfois même ils ont l'audace d'abriter leur timidité et leur indolence sous le manteau de leur confiance en Dieu et du respect qu'ils doivent à la Providence. Il en est qui érigent leur apathie en une véritable doctrine religieuse : habitués à ne rien faire et à ne voir rien faire autour d'eux, ils en arrivent à croire que l'inaction est l'état normal voulu du Ciel et que le service de Dieu consiste à blâmer ceux qui font preuve d'activité.... Travaillez pour la patrie et pour l'Eglise, travaillez avec énergie et persévérance, travaillez quand d'autres travaillent avec vous, travaillez encore si vous êtes seuls, travaillez selon la

(1) Spalding, *Op. cit.*, p. 70.
(2) *Ibid.*, p. 57.

volonté de Dieu. Là où il n'y a pas de travail, il n'y a pas la vie; là où il n'y a pas la vie, c'est la mort (1). »

Quant aux objections historiques que l'on peut faire aux conceptions de ces prélats en prouvant qu'elles ne sont pas toujours conformes à la théorie et surtout à la pratique de l'Eglise romaine, ils n'en ont cure, et s'ils montrent quelques fois qu'ils les connaissent, c'est pour les écraser de leur plus profond mépris. Ils ne s'embarrassent pas du passé. L'Eglise est une société vivante.

« L'Eglise, fondée par le Christ pour subsister dans tous les siècles, vit dans chacun d'eux et prend, pour ainsi dire, la forme qui leur est propre. Nous trouvons, par conséquent, dans sa manière d'être extérieure, le variable et le contingent. L'Eglise impérialiste à une époque dans ses alliances politiques, a été féodale à une autre époque, mais jamais elle ne s'est liée par principe ni à l'empire, ni à la féodalité. Elle a parlé grec à Athènes et latin à Rome, et ses fils ont porté la chlamyde ou la toge; mais jamais elle n'a été une institution confinée dans les limites de la Grèce ou de l'Italie. Plus tard, elle a balbutié le langage primitif des Goths et des Francs, et dans sa marche à travers leurs contrées, elle a reçu plus d'une empreinte de leur barbarie et de leur civilisation défectueuse, sans qu'on ait pu jamais identifier

(1) Ireland, *Jeanne d'Arc*, p. 30-31.

sa vie et son organisation avec celle des Goths et des Francs, ses contemporains d'alors. Ses connaissances scientifiques aux différentes époques étaient bornées comme celles de ces époques mêmes, ses lois et ses coutumes étaient aussi grossières et primitives que les leurs. Par ses éléments humains, l'Eglise était tout simplement de son époque, ses éléments divins restaient toujours les mêmes quoique tout changeât à ses côtés sur la scène du monde.

« Il y a deux ou trois siècles, sous le règne de Charles V d'Espagne ou de Louis XIV de France, elle s'était adaptée à la cour et à l'aristocratie; mais ce n'était encore qu'une phase transitoire de son existence, et elle peut être, en d'autres temps, aussi démocratique dans sa conduite que la démocratie la plus ardente peut le souhaiter. Son droit canon, qui est l'expression de son adaptation aux circonstances, s'inspire tantôt du code de Justinien, tantôt des capitulaires de Charlemagne, tantôt des édits des Habsbourgs ou des Bourbons, mais jamais elle ne s'est momifiée dans le moule des Justinien ou des Bourbons, et son droit canonique peut être américain comme il a été romain; il peut aussi bien être le reflet du vingtième siècle comme il a été celui du moyen âge. Si tout ceci n'était pas l'exacte vérité, l'Eglise ne serait pas catholique comme son fondateur était catholique, étant le Docteur et le Sauveur de tous les siècles et de toutes les nations (1). »

Si l'histoire de l'Eglise contient des pages peu brillantes, la faute en est aux éléments humains

(1) *L'Eglise et le siècle,* pp. 36-37.

de cette société divine, à « ce que les pasteurs catholiques et le peuple catholique ont envisagé le monde d'un œil plus ou moins perspicace et ont manié l'épée spirituelle avec plus ou moins d'ardeur ». L'un des faits les moins heureux, que désavoue le plus volontiers le libéralisme américain, c'est l'Inquisition. Voyons comment en parle le cardinal Gibbons, le plus grand apologiste catholique d'outre-mer.

Il ne connaît pas l'inquisition romaine, il ne connaît que l'inquisition espagnole qu'il renie complètement sans paraître soupçonner que son établissement et sa législation ont été sanctionnés par les Papes. Il dit :

« J'abhorre de tout mon cœur et je condamne toute espèce de violence, d'injustice et de persécution dont l'inquisition espagnole a pu se rendre coupable. En élevant la voix contre la violence sous prétexte de religion, j'exprime non seulement mon sentiment, mais celui de tous les prêtres catholiques du monde. Nos pères dans la foi, pendant les trois derniers siècles, ont tellement souffert pour la liberté de conscience, qu'ils s'élèveraient contre nous si nous devenions les avocats et les défenseurs des persécutions religieuses. N'attirerions-nous pas sur nous la disgrâce de nos pères si nous venions à fouler aux pieds ce principe de la liberté qu'ils estimaient plus que leur vie ?

« Quand je dénonce les cruautés de l'inquisition, je ne me sépare pas de l'Eglise, mais je marche sur

ses traces. L'effusion du sang et la persécution n'appartiennent pas au *Credo* de l'Eglise catholique. Elle abhorre tellement l'effusion du sang, qu'un homme devient inhabile à servir comme ministre à ses autels, lorsque, par acte ou par conseil, il contribue volontairement à répandre le sang d'autrui. Avant de pouvoir convaincre l'Eglise d'intolérance, vous devez auparavant produire un acte authentique de ses papes ou des conciles sanctionnant la justice de la vengeance. Après toutes mes lectures, j'en suis encore à chercher un de ces décrets faisant appel à la torture ou à la mort au nom de la conscience....

« Mais, me direz-vous, les auteurs de l'inquisition n'étaient-ils pas les enfants de l'Eglise, et n'ont-ils pas exercé leurs énormités en son nom ? Je vous l'accorde. Mais, je vous le demande aussi, est-ce juste et loyal de rendre l'Eglise responsable des crimes de ceux de ses enfants qu'elle désavoue ? Vous ne dénoncez pas la liberté comme une dérision parce qu'un grand nombre de crimes sont commis en son nom ; vous ne rendrez pas non plus un père responsable des fautes de ses enfants indociles (1). »

Une telle candeur dans la transposition des faits de l'histoire désarme les controversistes les plus agressifs. On ne peut mettre en doute la sincérité de ce libéralisme, quand on voit ceux qui le professent s'en inspirer dans leur propre conduite. Le cardinal Gibbons a critiqué la démarche de certaines Eglises de Balti-

(1) *La foi de nos pères*, trad. Saurel, p. 255.

more qui pressaient le maire de supprimer une école du dimanche antichrétienne, et il donnait pour raison de son blâme que la contrainte en matière religieuse est antichrétienne, outre qu'elle est impolitique. Par dessus le moyen âge, le clergé d'Amérique va chercher ses inspirations dans l'Evangile. Il n'accepte l'héritage du passé que sous bénéfice d'inventaire. S'il se présente des difficultés doctrinales, que les prêtres du vieux monde les résolvent dans les loisirs de leurs prébendes ou leurs quartiers d'hiver.

Toutefois, la manière dont les disciples du P. Hecker, le parti irlandais, et les promoteurs de l'adaptation du catholicisme ont parlé de la personne de Léon XIII montre leur conviction que, sans les vues particulières de ce pontife, ils n'auraient pu, avec la même facilité, opérer l'évolution qu'ils jugeaient nécessaire. « Le titre, dit Mgr Ireland, le titre que, par dessus tous les autres, Léon XIII a mérité et que l'histoire lui décernera est celui-ci : le pape de son temps (1)... La réconciliation de l'Eglise avec les temps modernes est l'œuvre de Léon (2). » « Prions Dieu que Léon XIII vive encore longtemps et que, lorsque enfin la mort viendra,

(1) *Church and modern Society*, p. 390.
(2) *Ibid.*, p. 405.

son esprit règne toujours au Vatican, et tout ira bien (1). »

Quoique les personnes en faveur sous Léon XIII n'aient point représenté les opinions chères à Pie IX, Rome n'a pas vu sans ombrage les allures d'une partie de l'épiscopat des Etats-Unis. Le troisième concile national qui s'est tenu à Baltimore en 1884, a semblé menaçant à la curie romaine, traditionnelle et centralisatrice. Les archevêques des Etats-Unis furent mandés à Rome pour préparer cette réunion sous les yeux de Léon XIII. On mit de côté les projets de statuts qu'ils avaient rédigés et on leur en donna d'autres qu'ils furent chargés de faire adopter aux évêques du concile.

Mais s'il était facile d'imposer aux prêtres des Etats-Unis une discipline romaine, il était plus difficile de leur donner l'esprit scolastique et on n'y a pas réussi.

Un des traits principaux du catholicisme américain à mesure qu'on approche du XX^e^ siècle est le peu de place qu'y tient la prédication du dogme (2). Sans doute le clergé progressiste

(1) *L'Eglise et le Siècle*, p. 54 ; voyez aussi p. 49.

(2) La prédication populaire fut toujours principalement morale, mais les évêques et les prédicateurs des grandes solennités exposaient de préférence autrefois, comme en Europe, les mystères de la foi. Il n'en est plus ainsi. Que l'on compare les œuvres de l'archevêque Martin Spalding et celles de son

des Etats-Unis croit aux sept sacrements, à la transsubstantiation, à l'Immaculée-Conception, mais il en parle de moins en moins, et de moins en moins il argumente sur ces matières controversées avec les protestants. Il n'y a qu'un dogme auquel il se réfère sans cesse — en cela il imite le P. Hecker — c'est celui de l'infaillibilité du pape. Du moment que le pape enseigne, c'est suffisant pour croire, on est dispensé de pénétrer ces matières difficiles, il faut pratiquer, mettre en œuvre. On ne se livre donc point à des spéculations sur les dogmes définis : ils sont ainsi ; ils auraient pu être autrement ; ce sont des faits, il n'y a qu'à en tirer le meilleur parti. Il y aurait beaucoup plus de dogmes, tout sans doute n'en irait que mieux : ce serait autant de réglé, les théologiens d'Europe se chicaneraient moins. Dans ce monde aussi actif que récent, les discussions d'école semblent du byzantinisme. Saint Ignace de Loyola et M. Olier apparaissent à peu près sur le même plan que les pères apostoliques. La scolastique ne cause aucune préoccupation. L'archevêque Ireland dé-

---

neveu, l'évêque John Spalding, on aura une illustration de l'enseignement épiscopal dans deux générations et de l'abandon actuel de ce qu'on appelle, en France, les questions de doctrine. En lisant les discours de l'évêque de Péoria dans l'ordre chronologique, on suit les phases de l'évolution.

clare qu'il a des tentations de pessimisme quand il voit « les futilités auxquelles les soldats de la vérité passent leur temps » (1). L'archéologie rituelle et la vieille éloquence sacrée lui paraissent aussi surannées.

« La religion qu'il nous faut aujourd'hui ne consiste pas à chanter de belles antiennes dans des stalles de cathédrale, vêtus d'ornements brodés d'or, tandis qu'il n'y a de multitude ni dans la nef ni dans les bas-côtés, et qu'au dehors le monde meurt d'inanition spirituelle et morale (2). Cherchez les hommes, parlez-leur non en phrases montées sur des échasses ou par sermons dans le style du dix-septième siècle, mais en paroles brûlantes qui trouvent le chemin de leurs cœurs en même temps que de leurs esprits. »

Cette position a été prise par les catholiques d'autant plus facilement que les Eglises protestantes, aux Etats-Unis, ont laissé dans l'ombre une partie de leur propre enseignement. La lutte se concentre, entre les sectes, de plus en plus sur le terrain de la charité et de l'administration. L'une des conséquences qui s'en dégagent encore pour les catholiques américains, est le peu d'enthousiasme avec lequel ils consi-

(1) *L'Eglise et le siècle*, p. 62.

(2) *Ibid.*, p. 102. Comparez ce passage avec les réflexions de Tocqueville, rapportées p. 27.

dèrent les ordres contemplatifs. Sans doute l'Eglise des Etats-Unis en possède dans son sein : il faut bien qu'elle puisse montrer tout ce dont se glorifie le vieux monde et tout ce qui prouve la variété et la richesse de ses institutions, mais le clergé d'outre-mer aime surtout les congrégations utilitaires, celles qui rendent des services extérieurs, et quand on parle de fondation religieuse, on exprime toujours le désir que ses membres soient « pratiques ».

Les œuvres absorbent de plus en plus l'activité de cette Eglise. Tous les évêques s'occupent de sociétés de tempérance. En 1894, celui qui administrait le diocèse de Columbus, le T. Rév. John A. Watterson, promulgua même une ordonnance particulièrement zélée. Toute société ou branche de société catholique existante dans son diocèse ne pourrait désormais avoir à sa tête ou parmi les membres de son bureau, une personne s'occupant du commerce des liqueurs enivrantes. Ces mêmes personnes seraient désormais absolument exclues de toute nouvelle société ou d'une nouvelle branche d'une vieille organisation.

L'intérêt que les évêques ont également témoigné aux questions ouvrières les a fait accuser, dans le vieux monde, de socialisme. Un économiste français qui a étudié le cas,

donne cette conclusion à son examen : « A l'inverse de quelques-uns de leurs frères d'Europe, ils ne s'effrayent peut-être pas beaucoup du mot, mais ils ne font rien pour la chose (1). »

L'esprit pratique des évêques s'explique par leur mode de nomination. Quand un siège est vacant, les curés inamovibles ainsi que les prêtres dits « consulteurs » d'une part, et les évêques de sa province ecclésiastique, d'autre part, dressent, chacun de leur côté, une liste de trois candidats. Pareillement, quand il s'agit de donner un coadjuteur à un évêque, le clergé du diocèse choisit trois noms. Les candidats sont placés par ordre de mérite et qualifiés respectivement de *dignissimus, dignior*, *dignus*. Les listes sont envoyées à Rome. Les membres de la congrégation de la Propagande se réunissent et, au scrutin secret, nomment l'évêque. Ils

(1) Joly, *Le socialisme chrétien*, pp. 245-252. — L'évêque Spalding s'est déclaré partisan de la journée de huit heures; voy. *New-York Freeman's Journal*, 18 avril 1903.

Le duc de Noailles dit : « Actuellement, en Amérique, le catholicisme est une précieuse sauvegarde de l'ordre social contre les risques de naufrage et les menaces du fanatisme révolutionnaire. Le clergé catholique et son épiscopat libéral autant que dévoué luttent pour la bonne cause, et s'efforcent d'imprimer un caractère pacifique et chrétien au mouvement socialiste, dont ils connaissent la violence et les dangers. Puissent-ils ne pas être entraînés eux-mêmes! De leur côté est le sauvetage, de l'autre on n'entrevoit que le radeau de la Méduse. » (*Ouv. cité*, II, p. 444).

choisissent ordinairement celui qui est le premier sur la liste des prélats, et, bien fréquemment, c'est le même sur les deux listes. Il faut de graves raisons pour que la congrégation choisisse un élu en dehors de l'ordre de présentation et surtout en dehors des listes. Or, les suffrages américains vont ordinairement à un ecclésiastique éminent, non point par la force de sa pensée, mais par son action. On élit un homme qui a fait ses preuves, qui a réussi dans le clergé paroissial. L'évêque se trouve par là même s'être occupé dans sa carrière sacerdotale de tout le *business* ecclésiastique : il a été agent d'affaires, tenancier de bureaux de placement, entrepreneur d'écoles, de patronages, d'églises, mêlé à toutes les choses de la vie publique. Ce n'est point un sacrificateur, un bénisseur, un docteur. C'est un bon administrateur qui sait haranguer ses ouailles et rendre ses comptes. Même s'il adopte un train de maison qui égale celui de ses collègues d'Europe, il ne prétend point devenir un grand seigneur ou un pontife et le Français qui le rencontre le juge beaucoup plus semblable à un évêque protestant qu'à l'évêque catholique qu'il a pu entrevoir ou fréquenter dans sa patrie.

L'Eglise romaine aux Etats-Unis ressemble ainsi à une grande organisation de charité. Elle

réussit surtout dans les œuvres difficiles telles que les hôpitaux, les maisons du Bon-Pasteur, la prédication de la tempérance. L'homme d'Etat, pour les besognes sociales, peut compter sur la coopération du prêtre. Quand, au commencement de 1903, le président Roosevelt dénonça la diminution des naissances, le clergé fit écho. Il y mit même d'autant plus d'empressement que leur augmentation est surtout le fait des Irlandais, des Franco-canadiens et des Allemands catholiques :

« Si la race diminue sur notre continent, dit l'archevêque Farley, ce n'est point dans les limites de l'Eglise catholique qu'il faut en chercher les preuves. Nous tenons que le mariage est un sacrement, et pas un homme, pas une femme, ne peut éviter ses conséquences naturelles, si ce n'est en péchant mortellement, en se rendant coupable d'une impiété abominable et sacrilège. »

Pour le cas où on lui objecterait la dépopulation dont souffre la catholique France, l'archevêque ajoutait, avec moins de justesse que de zèle confessionnel :

« La décroissance de la population ne peut être imputée qu'au paganisme qui règne dans une grande partie de sa population. Les catholiques pratiquants de France, ceux qui suivent vraiment les enseigne-

ments de leur Eglise, n'évitent pas les conséquences de la paternité et de la maternité. C'est la partie infidèle, sceptique, athée de la France, qui a cessé d'être une source de force pour la nation (1). »

Le clergé des Etats-Unis a certainement pu faire tomber bien des préjugés en prêchant que les catholiques devaient être à la tête de tous les progrès et en s'efforçant d'aider à l'avancement de la civilisation par leur prédication. Mais les ecclésiastiques de tous les pays ne sont point avares de belles déclarations, seulement, tandis que dans tous les pays catholiques il y a eu de grandes rivalités entre l'Eglise et l'Etat, la religion n'a cessé d'exercer un « empire paisible » dans la grande république d'outre-mer. M. de Tocqueville recherchant la cause de ce phénomène, dit que tous les laïques et prêtres qu'il a rencontrés, à quelque croyance qu'ils appartinssent, s'accordaient à l'attribuer principalement à un point : la séparation de l'Eglise et de l'Etat (2). Cette opinion n'a point changé et, maintenant encore, tous les Américains célèbrent ce régime politique. Ils ont été conduits à

(1) *New-York F. J.*, 21 février 1903. — Les pasteurs protestants ne sont pas moins stricts sur le même sujet ; voyez dans *Review*, 21 octobre 1897, la citation d'un discours du Rév. W. Moreland, de l'Eglise épiscopale.

(2) *Ouv. cité*, I, XVII, p. 358.

l'adopter par l'expérience (1). Les différents Etats ont vu par la pratique combien leur union avec une église, leur ingérence dans les affaires de conscience, était nuisible à l'intérêt public, et même impossible. Ils sont arrivés au régime de séparation, ils s'y tiennent. C'est un principe fondamental de la Constitution. Chez eux, l'Eglise romaine, comme les autres, est rangée parmi les associations volontaires de citoyens privés, régies par le droit commun (2). L'Etat, cependant, n'est « ni athée, ni anti-chrétien, ni même indifférent ; il regarde le christianisme, entendu dans un sens large, comme la religion du pays, et, presque partout, punit par ses lois le blasphème, la violation du repos du dimanche, la polygamie, l'adultère et les crimes contre nature (3). »

---

(1) Voyez l'article *Religious Liberty in the U. S.* par Lucian Johnston dans *The Catholic University Bulletin*, janv. 1903, à propos du livre de Sanford H. Cobb.

(2) Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que les mots, aux Etats-Unis, n'ont pas toujours la même signification qu'en France. Le marquis Adolphe de Chambrun fait cette remarque sur le « droit commun » appliqué aux Eglises : « S'il s'agit du droit commun, tel qu'il est entendu aux Etats-Unis, ce régime convient on ne peut mieux au développement de la foi chrétienne ; quant au régime de l'Eglise libre en Europe, dans l'état actuel où s'y trouve le droit public, ce serait simplement l'absolue servitude de l'Eglise, ou des Eglises quelles qu'elles soient. » *Ouv. cité*, p. 473.

(3) Tanquerey, S. S., *Dictionnaire de théologie catholique*, I, c. 1051.

Les principes de la théologie catholique ordonnent de tenir la séparation de l'Eglise et de l'Etat pour un malheur, un régime qui n'a de pire que la persécution. Il existe donc une sorte de conflit entre la situation dont s'accommode le clergé des Etats-Unis et les enseignements orthodoxes.

L'esprit positif du clergé a tourné l'objection. Il se place sur le terrain des faits sans aborder celui des principes. Malgré toutes les théories de l'ultramontanisme, les catholiques d'Amérique ne cessent de parler de la manière la plus avantageuse de leur sort, et de la manière la moins capable de porter ombrage à leurs concitoyens.

Dans un discours prononcé à Baltimore, le 10 novembre 1889, l'archevêque P.-J. Ryan, « sans méconnaître qu'en d'autres temps et d'autres contrées, l'union de l'Eglise et de l'Etat avait été salutaire autant que légitime, déclara qu'il n'est pas dans la constitution des Etats-Unis de disposition plus bienfaisante que celle qui, dans ce pays, les tient séparés (1). »

(1) *L'Eglise et le Siècle*, p. 68, note. — Le même jour, Mgr Ireland prononça des déclarations semblables, cf. *Ibid.*, p. 84-85.

En prenant possession de son église titulaire à Rome, le 25 mars 1887, le cardinal Gibbons fit également l'éloge de la liberté américaine : « Je dis avec un sentiment profond d'orgueil et de gratitude que j'appartiens à un pays où le gouvernement

Les théologiens du vieux monde ont toujours été enclins à soupçonner de telles déclarations de s'inspirer d'un libéralisme caché. Beaucoup d'entre eux les ont considérées comme une sorte de reprise du catholicisme libéral français. Toutefois, à première vue, il y a une différence entre les deux positions. L'hérésie française se formula, bien qu'elle fît tous ses efforts pour se dissimuler et pour vivre, malgré le pape infaillible.

Le clergé des Etats-Unis ne dogmatise pas et ne prétend point justifier, par des théories générales, ses pratiques particulières. Il les adopte uniquement à cause de la nécessité des temps et des lieux, en déclarant adhérer sincèrement et loyalement aux enseignements des pontifes romains. Mais si par hasard on l'attaque, si on l'accable d'objections, on s'aperçoit qu'il a réponse à tout, qu'il a tiré la philosophie des faits et qu'il sait beaucoup mieux généraliser qu'il ne prétend. Quelquefois des Américains ne manquent pas l'occasion de donner une leçon aux théoriciens du vieux monde. Par exemple,

---

civil étend sur nous l'égide de sa protection sans s'interposer dans l'exercice légitime de notre mission de ministres de l'Evangile et du Christ. » Le discours du cardinal a été le sujet de la part d'Hecker d'un article enthousiaste réimprimé dans son volume *The Church and the Age*.

pour justifier les relations de l'Eglise et de l'Etat dans son pays, en 1897, Mgr O'Connell rappelait que « l'immense majorité des citoyens des Etats-Unis professent la religion protestante, et que si l'on avait jamais établi une religion d'Etat, il est hors de doute que la majorité aurait choisi la religion protestante ».

Immédiatement après, le prélat, s'enhardissant, ajoutait :

« Quelque belle et vraie, en théorie, que soit la doctrine de l'union légale entre l'Eglise et l'Etat, cependant en pratique, malheureusement, il est arrivé trop souvent qu'elle a pour résultat de nuire *gravement à l'Eglise*, en diminuant sa liberté et en fournissant à des laïques, souvent dépourvus de piété, l'occasion de se mêler indûment dans l'administration des affaires religieuses (1). »

L'évêque Spalding s'exprime de même :

« Ici, aux Etats-Unis, l'Eglise vit et agit en vertu de son propre pouvoir, sans posséder ni désirer le soutien de l'Etat, sans regretter les privilèges qui, à d'autres époques, résultaient de conditions *sociales* différentes des nôtres.

« Nous voudrions obtenir ces privilèges que nous ne le pourrions pas ; et si nous les obtenions, ils nous seraient plus nuisibles qu'utiles (2). » « C'est ici

(1) *L'Américanisme*, p. 14.
(2) *Opportunité*, p. 178.

que, pour la première fois peut-être dans l'histoire, l'Eglise possède une vraie liberté (1). »

« La séparation de l'Eglise et de l'Etat existe, et au témoignage de personnes compétentes, cette séparation sera durable... C'est un état de choses que les catholiques des pays de langue anglaise acceptent sans réserves, sans défiance et sans vains regrets ; les droits communs dont nous jouissons au sein d'une liberté universelle ont éveillé en nous une énergie de pensée et d'action qui nous a conduits dans le siècle admirable qui s'achève, à des conquêtes et à des triomphes inconnus ailleurs (2) »

Bien que le clergé d'Amérique ait été amené par les circonstances à prendre cette position, on ne peut nier qu'il n'ait subi l'influence des Lamennais, des Dupanloup, des Gratry, des Montalembert, des Lacordaire et des d'Hulst. Ils ont toujours été en grand honneur aux Etats-Unis parmi les prêtres instruits. D'autre part, la formation du clergé séculier y est surtout aux mains de la Société de Saint-Sulpice, très attachée à plusieurs de ces écrivains. En quittant le séminaire, les élèves ne rompent point les relations avec leurs maîtres, et, en Amérique comme en France, les sulpiciens restent toujours des directeurs très écoutés et très influents. Le conseiller du cardinal Gibbons,

(1) *Ibid.*, p. 257.
(2) *Ibid.*, p. 143-144.

l'abbé Magnien (1), le sixième président du séminaire de Baltimore, fut un grand admirateur de Mgr Dupanloup.

Un autre sulpicien encore plus distingué, M. Hogan, certainement catholique libéral, a joui auprès de l'épiscopat des Etats-Unis, de l'université de Washington et de la congrégation des paulistes, d'une influence si considérable, que l'on peut se demander s'il n'est point, en réalité, le vrai docteur et le théoricien de ce catholicisme progressif d'outre-mer, qui devait être appelé « l'américanisme religieux » (2). On ne peut donc s'étonner que les disciples du cardinal Pie, de dom Guéranger, de Louis Veuillot (3), école adverse, aient retrouvé le libéralisme théologique d'Europe aux Etats-Unis (4).

---

(1) Il mourut le 22 décembre 1902. Voyez *Very Rev. A.-L. Magnien. A Memorial* (St-Mary Seminary, Baltimore, 1903, in-8, 102 pp.), et *Catholic World*, mai 1903, pp. 814-822.

(2) M. Hogan mourut à Paris le 30 septembre 1901. Il naquit le 24 juin 1829 en Irlande, et fit ses études au petit et au grand séminaire de Bordeaux. Il entra dans la Compagnie de Saint-Sulpice. Après avoir été 32 ans professeur au séminaire de Paris, il alla fonder le séminaire de Boston en 1884. De 1889 à 1894, il organisa et présida le séminaire universitaire de Washington. De 1893 à 1901, il fut derechef supérieur du séminaire de Boston.

(3) Voyez une appréciation de Louis Veuillot par Mgr Keane dans Maignen, *Le Père Hecker est-il un saint?*, p. 261.

(4) En ce qui concerne Mgr Ireland, il faut noter les influences de son collège. Un ancien élève du petit séminaire de

Au total, le courant américaniste que l'on rattache au P. Hecker n'est point isolé. Le besoin d'adapter le catholicisme à l'évolution intellectuelle et politique de la société moderne avait antérieurement déterminé en France un courant similaire : le menaisianisme. Si les deux mouvements ont eu une fortune diverse, il faut en chercher l'explication dans la différence des milieux où ils se sont produits et dans leur distance de Rome.

Meximieux écrivait au *Temps* : « La plupart de nos maîtres étaient d'ardents catholiques libéraux, partisans avoués des disciples de Lamennais et fort hostiles à Veuillot. » Lettre reproduite dans la *Vérité*, 25 septembre 1898.

IV

Fondation de l'Université catholique de Washington (1889). — La question des langues et des écoles. — Etablissement de la délégation apostolique (1893).

Les besoins de l'apologétique firent de bonne heure désirer à l'épiscopat des Etats-Unis, la fondation d'une université catholique. En 1830, Mgr Jean Dubois, évêque de New-York, conçut le dessein de l'établir dans sa ville. La congrégation de Saint-Pierre que venait d'instituer l'abbé Féli de la Mennais, en aurait pris la direction. Quatre ecclésiastiques, parmi lesquels étaient Lacordaire et Jules Morel, allaient s'embarquer pour faire cette fondation, quand éclata la révolution de juillet qui détourna leur activité vers d'autres objets.

Loin d'être abandonné par les évêques d'Amérique, le projet fut pris en considération au second et au troisième conciles nationaux tenus à Baltimore en 1866 et en 1884. Il put être réalisé grâce à un don de 1.500.000 francs

que fit, à l'évêque Spalding, Miss Mary Caldwell (1). En peu de temps on put réunir, grâce à d'autres souscriptions, la somme de quatre millions. Naturellement, l'exécution du projet entraîna des discussions. Des personnes puissantes voulaient que New-York fût le siège de l'université (2).

Les évêques, pour affirmer le caractère national de l'institution, choisirent Washington et décidèrent qu'elle resterait sous le contrôle de l'épiscopat tout entier des Etats-Unis.

Une vaste propriété fut acquise, et la première pierre fut solennellement posée le 24 mai 1888, en présence du cardinal Gibbons, du président de la République et d'une foule immense. Mgr Spalding prononça le discours principal :

« Ce n'est pas, dit-il, au nombre ou à la richesse que nous devons notre importance parmi les nations, mais à ce que nous avons montré que le respect des lois est compatible avec la liberté civile et religieuse ; qu'un peuple libre peut prospérer et grandir, qu'il peut maintenir l'ordre sans souverain et sans armée permanente ; que l'Etat et l'Eglise peuvent se mouvoir dans des orbites séparés et cependant agir pour le bien public ; que des hommes de différentes races et de différentes croyances peuvent vivre ensemble

(1) Mme la marquise des Monstiers-Mérinville.

(2) On avait peur de faire tort à l'université de Georgetown (près Washington), dirigée par les jésuites.

en paix; qu'en dépit de la surprenante rapidité du développement de la population et de la richesse, qu'en dépit des nombreux maux qui en ont résulté, la tendance à la santé de la pensée et du sentiment a prévalu, montrant ainsi manifestement la vigueur de notre vie et de nos institutions; que le gouvernement de la majorité, quand les hommes ont foi en Dieu et à la science, est, après tout, le gouvernement le plus juste et le plus sage.... Cette expérience nous assure la place d'honneur parmi les nations qui aspirent à une vie de plus en plus libre et de plus en plus noble... Jamais la sympathie parmi les hommes n'a été aussi répandue ; jamais le désir de soulager ceux qui souffrent n'a été ni si général ni si intelligent. Maintenant, nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades, semble comparativement une petite affaire. Notre dessein est de préparer l'avènement d'une organisation sociale qui assurera à chacun l'abri, la nourriture et le vêtement. Conformons-nous au divin commandement : « O Israël, tu ne souffriras pas qu'il y ait au dedans de tes frontières, un seul mendiant, un seul misérable!» La bonté pour les esclaves a cessé d'être une vertu quand nous avons aboli l'esclavage, et nous aspirons au jour où pas un homme, pas une femme, pas un enfant ne restera condamné, malgré son travail, à mener une vie de misère. La grande tache du livre de l'histoire, le sort de la femme, est en partie effacée, et nous touchons au temps où, dans le monde comme dans le Christ, il n'y aura pas de distinction entre l'esclave et l'homme libre, entre l'homme et la femme....

« Le progrès de la science nous a permis de pro-

longer la vie humaine, d'éteindre quelques-unes des plus virulentes maladies, d'accomplir sans douleur des opérations chirurgicales, de fertiliser la terre, d'assainir des régions pestilentielles, de donner, la nuit, à nos villes et à nos maisons, la lumière du jour, de fournir aux travailleurs des habits et des demeures que des princes n'avaient pas à d'autres époques... Plus nous apprenons du passé, mieux nous nous rendons compte que notre siècle surpasse tous les autres en savoir et en pouvoir. Le puissant mouvement qui a causé un tel progrès ne s'affaiblit pas, mais il semble gagner de jour en jour de nouvelles forces. Les merveilleux changements politiques, sociaux, moraux, intellectuels et physiques, qui donnent son caractère au XIX^e^ siècle, sont seulement le prélude d'un drame qui nous fera paraître tous les progrès antérieurs de notre race mesquins et méprisables. Prétendre que notre supériorité n'est que mécanique et matérielle, c'est refuser de voir les choses telles qu'elles sont. D'autres époques ont vu passer des figures plus saisissantes que nous n'en voyons aujourd'hui, mais jamais le monde n'avait été gouverné avec autant de sagesse et autant de justice (1). »

On avait pensé que le recteur de la nouvelle institution serait l'évêque Spalding, mais une sourde et puissante opposition lui fit préférer Mgr John Joseph Keane, l'évêque de Richmond, qui reçut alors le titre d'évêque d'Ajasso. On

(1) *An address...*, p. 5-9.

ne constitua d'abord que la Faculté de théologie. On la pourvut de professeurs recrutés à l'étranger, en attendant qu'on pût établir petit à petit des Facultés indigènes véritablement dignes du nom d'Université.

Le pape lui conféra l'institution canonique le 7 mars 1889 et l'ouverture solennelle eut lieu au mois de novembre de la même année. Elle coïncida avec les fêtes du centenaire de l'introduction de la hiérarchie catholique en Amérique. Un délégué pontifical, l'archevêque, depuis cardinal, Francesco Satolli, et le président Harrisson, assistaient à cette cérémonie.

Il semble bien que la présence d'un délégué apostolique n'était pas seulement un hommage rendu à l'épiscopat américain, mais qu'elle avait surtout un but politique : se renseigner sur l'état du catholicisme alors troublé par un grave débat, la « question des langues ».

En général le clergé catholique, étant d'une religion toute d'autorité, préfère les petits groupes de langues où le mouvement littéraire est peu actif, aux langues que l'on peut appeler universelles et dont la littérature compte de nombreuses productions impies. C'est ainsi que les prêtres français ont entretenu le plus qu'ils ont pu l'usage du breton, du basque, du flamand, et, en Alsace, d'un patois allemand.

Pour les paysans qui ne savent que ces langues, le curé reste un docteur et ils ne peuvent objecter à sa prédication que les réflexions d'un bon sens court et fruste. Aucun écho ne leur parviendra probablement jamais, non-seulement de Voltaire et de Renan, mais encore de tous les Homais qui écrivent dans les journaux français du département.

Le clergé des Etats-Unis s'est servi de la même tactique. Il remarqua de bonne heure que les immigrés qui parlaient anglais couraient de grands risques de se faire protestants ou de tomber dans l'indifférence religieuse, tandis que ceux qui étaient d'une autre langue conservaient leur foi. En conséquence, le clergé s'efforça de grouper les immigrés par nationalités et de leur donner des écoles où les enfants apprenaient la langue de leurs pères. Les Allemands catholiques, qui sont nombreux, c'est-à-dire environ deux millions, très attachés au souvenir de leur patrie, sont entrés dans ce système. Ils l'ont même vanté avec un nationalisme étonnant chez des émigrés. En 1903, un prêtre de Cincinnati, le révérend A.-H. Walburg disait encore :

« Avec la langue allemande, existe ou tombe le Germanisme. Quand la langue est perdue, tout est perdu. Si nous voulons conserver les idées et les mœurs allemandes, nous devons continuer à parler

la langue allemande ; sans elle, tout le reste disparaît. L'homme qui cesse de parler allemand abandonne l'habitude de penser et de sentir en allemand. Il n'est pas allemand et ne désire pas l'être (1). »

L'esprit national et le zèle religieux s'entraidant, les Allemands ont fondé des écoles, des sociétés de bienfaisance, des journaux confessionels en leur langue. Comme pendant longtemps le tiers des prêtres catholiques étaient allemands, et que la plupart d'entre eux étaient nés en Allemagne, il se constitua dans l'Eglise des Etats-Unis un véritable parti allemand. Il se différencie des prêtres d'origine irlandaise, en ce qu'il est méticuleusement attaché à la doctrine et aux pratiques religieuses du vieux monde.

Le pieux germanisme devint si désireux de cohésion et de perpétuité qu'il proposa, en 1886, à la Sacrée Congrégation de la Propagande, de ne permettre à aucun Allemand ou fils d'immigré allemand de s'éloigner de sa paroisse sans l'autorisation de l'évêque.

---

(1) *The Review*, 30 juillet 1903, p. 467 ; déclarations faites dans une motion relative à l'établissement d'une chaire de langue et de littérature allemande à l'université catholique de Washington. Naturellement pour se mettre à l'abri du reproche de fanatisme nationaliste, l'auteur dit que cette chaire n'aura pas pour objet l'usage courant et quotidien de la langue ; il ajoute cependant : « C'est par son établissement que nous assurerons le mieux la prospérité du Germanisme. »

C'était vraiment constituer, comme on l'a dit, une petite Allemagne à demeure. La demande ne fut pas acceptée. Dans de moindres proportions, des groupes d'immigrés catholiques de nations ne parlant point l'anglais eurent les mêmes prétentions et firent les mêmes efforts que les Allemands pour leur langue.

On devine ce que pouvaient penser de ces tentatives ceux qui voyaient dans le caractère étranger du catholicisme un obstacle à sa diffusion. Mgr Keane posait les questions suivantes : « Les Etats-Unis forment-ils une nation? Peut-on parler d'un peuple américain, d'un Etat de l'Amérique du Nord, de devoirs précis et d'un caractère empreint de cette nation? Ensuite, au cas où la réponse serait affirmative, le catholicisme a-t-il le devoir et l'occasion de reconnaître cet ordre de faits et d'y accorder le développement de sa vie? »

Les catholiques d'origine irlandaise n'ayant pas à faire le sacrifice de leur langue, répondent à ces questions beaucoup plus librement que les immigrés qui ne parlent pas anglais. Ceux-ci disent simplement : « Pourvu que nous nous montrions de vrais citoyens de notre pays d'adoption, que nous respections la constitution, pourquoi ne garderions-nous pas notre langue? Puisque nous formons de véritables groupes

allemands, français, tchèques, italiens, répartis en paroisses distinctes, pourquoi n'aurions-nous pas un curé de notre langue ? Que l'anglais soit la langue nationale et la langue parlementaire, très bien ; mais chez nous, dans notre ville, nous n'avons pas besoin et quelquefois pas le temps de l'apprendre pour gagner notre vie. Et si nous sommes assez riches ou assez généreux pour entretenir des écoles paroissiales, pourquoi l'enseignement n'y serait-il pas donné dans la langue qu'on parle dans la paroisse, dans la langue de ceux qui subviennent aux frais de l'établissement ? Pourquoi ne distinguerait-on pas du groupement politique, qui doit exprimer ses actes en anglais, le groupement ethnique et social, libre de parler la langue de ses pères, de rester fidèle au souvenir de ses ancêtres ? L'assimilation se fera avec les années, nos descendants parleront vraisemblablement anglais, mais nous qui ne le parlons pas, nous n'en avons pas moins la prétention d'être de bons Américains. »

Les Irlandais raisonnent autrement. Généralement pauvres et peu considérés, ils renient volontiers leur origine et cherchent par des protestations nationalistes à se faire passer pour les plus patriotes et même les plus anciens des Américains. Celtes, ils vont jusqu'à professer

les théories de la supériorité de la race anglo-saxonne. Quant au clergé irlandais, il veut que l'Eglise aux Etats-Unis soit une Eglise nationale américaine, et non point ce qu'elle a été très longtemps, une Eglise irlandaise, c'est-à-dire comptant surtout parmi ses adhérents des Irlandais et des descendants d'Irlandais. Il accuse les particularistes de manquer de loyauté envers leur patrie nouvelle et de manquer de sagesse envers leurs enfants en les privant d'apprendre la langue nationale.

C'est ainsi que se sont formés deux partis, le parti irlandais et le parti allemand avec lequel s'accordaient, pour revendiquer l'usage de leurs langues, les autres groupes immigrés du continent européen.

Entre les deux partis, la lutte a été quelquefois très vive. Des évêques irlandais, désireux d'enlever tout caractère étranger à des paroisses d'immigrés ne parlant point anglais, y ont nommé des curés irlandais, alors qu'ils auraient pu fournir un prêtre de leur langue et de leur race. Ces mêmes évêques ont encore été accusés de donner la préférence en tout aux prêtres irlandais, avec de criantes injustices. Des évêques allemands ne se sont point interdit les représailles, et on en a vus remettre une paroisse complètement irlandaise aux mains d'un curé

allemand, c'est-à-dire d'un prêtre antipathique à ses paroissiens. Ces procédés ont produit des révoltes contre l'autorité épiscopale. Le fait n'est pas encore rare. Des paroisses refusent de recevoir le prêtre qu'on leur nomme ou de laisser partir celui qu'on leur enlève. Des curés récalcitrants sont suspendus et même quelquefois excommuniés avec leurs partisans. Quand l'évêque, de son côté, et le peuple, de l'autre, croient avoir suffisamment bataillé pour que l'honneur soit sauf, on finit par un accommodement ou le métropolitain vient mettre la paix. Généralement, dans les commentaires occasionnés par cette sorte de faits divers, les Irlandais ont été les plus maltraités. On a porté contre ce peuple opprimé pendant des siècles l'accusation d'avoir la fureur de l'oppression dans un pays de liberté, et des évêques nationalistes ont encouru le reproche d'agir plutôt en politiciens, avides de gagner les grâces des gouvernements, qu'en pasteurs soucieux du bien des âmes (1).

(1) Des évêques ont pris un soin particulier d'apprendre à leurs prêtres diverses langues. Mgr Mac Quaid, évêque de Rochester, a établi comme règle, dans son grand séminaire, que les étudiants parleraient, aux trois repas quotidiens, successivement latin, anglais et allemand. Les prêtres peuvent administrer également des paroisses irlandaises et allemandes, et son diocèse n'a pas connu les luttes qui en ont troublé tant

Pour mettre fin à ces disputes, le chef de l'œuvre des immigrants allemands aux Etats-Unis, M. Cahensly, député au Reichstag, demanda à Rome en 1890, avec le concours de l'Autriche et de l'Italie, que l'on donnât aux diverses populations des Etats-Unis quelques évêques de leur nationalité d'origine.

La proposition n'impliquait nullement une refonte des diocèses, ni qu'il y eut dans un même diocèse deux ou trois évêques respectivement attachés au service des catholiques de diverses langues. On devait comprendre que, dans l'épiscopat américain, il y aurait quelques évêques d'origine allemande, italienne, franco-canadienne, chargés, sans doute, de recommander à leurs collègues irlandais, la douceur des procédés envers leurs diocésains de langue étrangère (1).

Ce projet causa une grande agitation. Les Irlandais y prirent part en ne remarquant pas

---

d'autres. Mgr William O'Connell, évêque de Portland (Maine), fait preuve aussi d'une grande sollicitude pour empêcher de devenir protestants les immigrants ne parlant pas anglais dans son diocèse.

(1) Voyez les explications envoyées par M. Cahensly à M. Brunetière, qui avait travesti son projet. Comme M. Brunetière refusa d'insérer la réclamation de M. Cahensly, la lettre fut insérée dans *La Vérité* du 10 janvier 1899, et la *Revue canonique* (*L'Américanisme à la Revue des Deux-Mondes*, art. de M. Périès).

qu'on mettait en question la loyauté des catholiques allemands de la même manière qu'on avait attaqué la leur, récemment encore, lors du mouvement « know-nothingiste ».

Rome se prononça contre la demande de M. Cahensly, mais les disputes qu'elle causa entre catholiques furent encore aggravées par l'incident fameux dit de Faribault, relatif à la « question des écoles ».

Aux Etats-Unis, les paroisses catholiques devraient être forcées, d'après le concile de Baltimore, d'établir, aussitôt qu'elles le peuvent, des écoles paroissiales. Les paroisses d'immigrés parlant une langue étrangère, en se conformant à cet ordre, ont toujours prétendu que les écoles qu'ils fondaient ainsi pour leurs enfants devaient parler leur langue ; ils ont toujours protesté contre l'obligation où des évêques voulaient mettre ces écoles de parler anglais. C'est dans les disputes relatives à cette question, vers 1884, qu'on prononça, pour la première fois, semble-t-il, un mot appelé à une grande fortune : l'*Américanisme*.

L'Américanisme, originellement, est le système qui veut forcer les immigrés à devenir immédiatement américains. Les Irlandais ont relevé ce terme pour désigner leur loyauté à leur nouvelle patrie.

Les immigrés particularistes l'ont gardé pour stigmatiser la tyrannie américaine, l'oppression irlandaise, le fanatisme religieux, le charlatanisme ecclésiastique, l'ambition épiscopale, les déviations théologiques et, en général, tout ce qui leur semble méprisable chez leurs adversaires. L'extension que prend ainsi ce mot symbolise la complexité de la question.

Les écoles confessionnelles semblent nécessaires parce que l'enseignement communal étant neutre, les enfants grandiraient, pour ainsi dire, non seulement en dehors de toute instruction catholique, mais encore perdraient, au contact des enfants de protestants et de libres penseurs, les quelques notions religieuses qu'ils auraient pu recevoir au foyer domestique (1). De plus, les écoles de l'Etat sont « mixtes », c'est-à-dire que garçons et filles suivent les mêmes leçons (2).

---

(1) Si aux Etats-Unis l'enseignement communal est absolument et sincèrement neutre, la cause en est surtout aux catholiques. Ils veillent rigoureusement à ce qu'aucun instituteur ne fasse acte religieux — il serait protestant — et surtout ne lise ou n'explique quelques versets de la Bible « protestante » avant la leçon, selon le vieil usage.

Quand la paroisse catholique possède son école confessionnelle, elle se désintéresse de l'école communale, et, à moins que des libres penseurs n'en reprennent à leur compte la surveillance, l'école redevient ordinairement chrétienne.

(2) Cet usage vient de ce qu'au début de la colonisation, la faiblesse des ressources attribuées à l'instruction fit réunir les enfants des deux sexes dans une même école.

A moins d'être « américanistes », les prêtres voient généralement dans ce système beaucoup d'inconvénients.

Mais si désirable que puisse sembler à un groupe particulariste la possession d'écoles libres, elles sont difficiles à entretenir, d'autant plus que parfois différentes confessions organisent, dans la même ville, chacune une école privée. L'entretien de ces établissements grève fortement les communautés. Même quand il n'y a que deux écoles, leur rivalité entraîne des disputes, parce que ceux qui entretiennent une école libre doivent, de par la loi, payer la taxe des écoles publiques.

Pour obvier à ces inconvénients, les partis en viennent quelquefois à une sorte de compromis dont le type le plus célèbre est celui qui fut longtemps usité dans la ville de Poughkeepsie (New-York).

Dans cette ville, le comité scolaire *(city school board)* loua les bâtiments qui servaient d'écoles paroissiales et en conserva le personnel enseignant qui était catholique.

Durant le temps normal de l'enseignement, c'est-à-dire de 9 heures du matin à 3 heures du soir, l'école fut véritablement une école d'Etat, une école neutre où aucune instruction religieuse n'était donnée et que pouvaient fréquen-

ter, sans objections, des enfants de juifs ou de libres penseurs. Les maîtres, qui étaient catholiques, devaient passer leurs examens et tenir leur office, sous le contrôle du comité, dans les conditions ordinaires des autres instituteurs. Du moment qu'ils accomplissaient ainsi loyalement leurs fonctions, ils ne devaient pas être remplacés par des maîtres d'une autre confession.

En dehors du temps scolaire les bâtiments étaient et restaient propriété catholique, et les maîtres pouvaient y donner des leçons d'instruction religieuse.

Dans d'autres villes, les comités scolaires adoptèrent ce système en traitant avec les catholiques ou des dénominations protestantes propriétaires d'écoles. Telle fut, en Géorgie, sous l'influence de Mgr Persico, alors évêque de Savannah, l'extension de ce compromis qu'on appela « système géorgien ».

En 1891 l'archevêque de Saint-Paul passa avec les autorités civiles de Faribault et de Stillwater un contrat de cette sorte.

Or l'école de Faribault était une école catholique libre de langue française dans un centre canadien (1). Livrer l'établissement au contrôle

(1) Le curé de Faribault était Mgr O'Gorman. M. l'abbé Périès l'a présenté ainsi aux lecteurs de la *Vérité Française* (23 octobre 1896) : « Ami personnel de l'archevêque Ireland,

du comité scolaire, le soumettre au régime américain, c'était détruire un groupe particulariste, « américaniser » des Canadiens. Les questions de races et de langues donnèrent à cette affaire un retentissement extraordinaire. L'archevêque fut dénoncé à Rome comme patronant un système qui violait les directions pontificales et conciliaires sur la nécessité des écoles catholiques. Comme Mgr Ireland ne s'était jamais posé sur le terrain des principes, qu'il n'avait prétendu faire qu'un compromis local et temporaire, opportun cependant dans beaucoup de cas similaires, il ne fut pas condamné, mais le pape recommanda de nouveau avec instance l'établissement d'écoles catholiques (1).

Pendant que les catholiques d'Amérique se passionnaient sur le « cahenslysme » et l'affaire de Faribault, la grande république se préparait à célébrer le quatrième centenaire de la découverte du continent par de grandes fêtes et spécialement par une exposition tenue à Chicago. Le président du comité d'organisation de cette

---

il en a toutes les idées exagérées, avec plus de mesure. Tant qu'il sera au Dakota, dans le désert de glace, il ne sera pas dangereux, mais il serait plus compromettant pour l'Eglise que Mgr Ireland s'il arrivait à en sortir. »

(1) Cf. *American ecclesiastical Review*, supplementary issue, june, 2, 1892.

exposition demanda au Saint-Siége son adhésion et sa participation. Le pape lui prêta deux précieuses cartes de l'Amérique conservées au musée de la Propagande. L'une d'elles n'est autre que la carte historique sur laquelle Alexandre VI traça, de sa propre main, la fameuse ligne de démarcation entre les possessions espagnoles et portugaises du nouveau monde. Ce gracieux envoi occasionna une correspondance aimable entre le secrétaire d'Etat pontifical, le cardinal Rampolla et le secrétaire d'Etat de l'Union, M. Forter.

« En même temps, écrivait le cardinal, Sa Sainteté qui a tant de raisons de témoigner des égards spéciaux au gouvernement des Etats-Unis, à cause de la liberté dont y jouit l'Eglise catholique, et qui admire justement l'esprit d'entreprise et le progrès de ce pays, a décidé de se faire représenter à la manifestation publique qui aura lieu en l'honneur du grand Gênois, lors du quatrième centenaire de sa mémorable découverte, par une personne qui n'est pas moins distinguée par ses qualités personnelles que par son grade dans la hiérarchie ecclésiastique. Cette personne est Mgr Satolli, archevêque de Lépante, un prélat hautement estimé à cause de ses vertus, aussi bien qu'à cause de la science profonde, dont il a donné tant de preuves dans ses écrits (1). »

(1) T'Serclaes, t. II, p. 301. — Les principaux écrits du cardinal Satolli sont un *Enchiridion philosophiae* (pars 1a conti-

Le délégué apostolique qui avait déjà représenté le Saint-Siège à l'inauguration de l'université catholique de Washington en 1889, fut reçu avec les plus grands honneurs.

L'archevêque de Baltimore trouva le moyen de surpasser à son égard la bonne volonté de l'archevêque de New-York. Néanmoins il y eut bientôt quelques nuages dans le ciel ecclésiastique. Mgr Satolli apportait en effet, pour le règlement de l'affaire des langues et des écoles, des instructions qui n'allaient point sans blesser, pour des raisons diverses, un grand nombre d'évêques. Il donna dans l'assemblée annuelle des archevêques, tenue à New-York au mois de novembre 1892, les décisions du Saint-Père. Il ajouta que le pape avait l'intention d'établir, aux Etats-Unis, une délégation apostolique. On s'en doutait bien un peu; mais, comme toutes les fois qu'ils avaient été consultés ou pressentis sur ce sujet, les évêques américains y avaient fait opposition, on espérait qu'il n'en serait rien. Les archevêques déclarèrent presque à l'unanimité que cette mesure manquerait de sagesse (1). Rome, sans doute surprise de l'esprit

---

nens logicam universam, 1884), et *De habitibus doctrina sancti Thomae Aquinatis* (1897).

(1) Cf. *North American Review*, sept. 1894, p. 282, article de Mgr Spalding, *Catholicism and Apaism.* — *APAism* signifie

d'autonomie et de quelques tiraillements que constata son envoyé, passa outre. Au commencement de l'année suivante elle changea la mission temporaire de Mgr Satolli en légation permanente (1).

Naturellement, dans ce pays de régime de séparation des Eglises et de l'Etat, la délégation ne présente point de caractère diplomatique ; elle est purement ecclésiastique. Néanmoins, Léon XIII venait d'accomplir une grande œuvre, la centralisation si chère à la papauté. Les protestants des Etats-Unis en prirent ombrage. Ils se froissèrent de voir les journaux remplis des faits et gestes de Mgr Satolli « pape américain », étranger qui n'avait point l'intention de devenir citoyen, et qui ignorait totalement la langue et

---

American Protective Association; sur cette association voyez dans la même revue, juin 1894, un article explicatif par son président, M. Traynor.

(1) Un évêque américain justifie ainsi le fait accompli :

« Les différends qui ne peuvent manquer de surgir partout où existe l'infirmité humaine, après avoir été soumis aux jugements de l'évêque et du métropolitain, allaient presque toujours en appel devant le Saint-Siège, et la distance, entraînant nécessairement des frais et des délais, donnait lieu à des malentendus et à des décisions qui ne satisfaisaient souvent ni l'une ni l'autre partie. De là l'établissement, en 1892, de la Délégation apostolique à Washington pour examiner et trancher, sur le renvoi de la Propagande, les décisions rendues canoniquement par les évêques et les métropolitains et pour juger beaucoup d'autres questions pouvant être présentées à son tribunal. » Mgr Gabriels, art. cité, § XL.

les traditions de la république (1). Pour défendre l'Amérique contre le péril que le « papisme » faisait courir à son esprit et à ses institutions, une ligue se forma (2). Elle aurait causé les plus graves embarras à l'Eglise romaine, si les évêques américanistes n'étaient parvenus à calmer les passions.

« Nous croyons, déclarait Mgr Spalding, que la religion est un élément essentiel de la nature humaine et, par conséquent, un élément de toute bonne éducation. Là où il est possible de le faire, nous fondons et nous entretenons des écoles dans lesquelles, entre autres choses, nous enseignons aussi ce que nous croyons être la religion. Parce qu'on ne le fait point dans les écoles publiques, nous trouvons leur système incomplet, mais nous ne le condamnons point. Dans une contrée telle que la nôtre, aucun autre système d'écoles publiques ne semble possible. Nous sommes donc, ouvertement et sans réserve, favorables aux écoles laïques et, conséquemment, favorables à l'impôt scolaire. Pour ma propre part, — et je pense exprimer l'opinion catholique — non seulement je ne détruirais pas, si j'en avais le pouvoir, notre système d'écoles publiques, mais je ferais tout pour le développer et le perfectionner. Je crois dans les écoles laïques et dans l'éducation universelle. Je crois que, partout où le permet l'opinion publique, l'école doit être rendue obligatoire.

(1) Spalding, art. cité, p. 283.

(2) L'*American Protective Association*, voyez ci-dessus page 101, note 1.

« Vaine est la tentative de nous compromettre, nous autres catholiques du XIX^e^ siècle, avec les actes et les paroles de ceux du moyen âge. Nous ne croyons pas que les papes n'aient jamais eu tort. Comme le dit le cardinal Newman, nous ne sommes pas forcés « de défendre la politique ou les actes de certains papes, soit avant, soit après la grande révolte qui se produisit au XVI^e^ siècle contre leur autorité ». Si la loi publique, en Europe, au XI^e^ et au XII^e^ siècles, leur permettait de déclarer déchus de leur autorité des princes et des empereurs tyranniques, il ne s'en suit pas que ce leur soit permis maintenant. Nous sommes catholiques, mais nous sommes aussi des hommes, et, quoique les articles essentiels de notre foi soient immuables, nous changeons avec un monde qui change. Satisfaits de nous soumettre à leurs conséquences, nous acceptons avec une sincérité franche, avec un acquiescement joyeux, les principes du gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple (1) ».

(1) Art. cité, p. 285-286.

V

Les catholiques à l'Exposition de Chicago (1892).
Le Parlement des Religions (1893).
L'extension du Parlement.

L'exposition de Chicago s'ouvrit le 21 octobre 1892. « On inaugura, le matin, l'Exposition proprement dite et le soir, les travaux du Congrès auxiliaire chargé de la préparation et de la direction générales de toutes les assemblées qui devaient se tenir pendant la durée de l'Exposition. » A la cérémonie du matin la prière d'ouverture fut prononcée par le cardinal Gibbons et la bénédiction par l'évêque presbytérien de Philadelphie (1). A la cérémonie du soir, Mgr Ireland fut chargé de prononcer le discours principal. Cette place d'honneur était donnée aux catholiques et parce qu'ils forment la secte

(1) On trouvera la traduction de la prière et de la bénédiction dans Klein, l'*Eglise et le Siècle*, pp. 181-185.

la plus nombreuse et parce que l'opinion publique se déclarait très satisfaite de leur évolution durant un siècle.

Les congrès succédèrent aux congrès et les catholiques tinrent le leur du 4 au 9 septembre 1893. Le Commissaire de l'Exposition, M. C.-C. Bonney, chargé d'ouvrir les salles du Palais où ils devaient se réunir les accueillit en ces termes :

« Au nom de la Commission des Congrès universels, au nom du Gouvernement des Etats-Unis, qui a convié tous les peuples à ces congrès, au nom de cinquante millions d'Américains non catholiques qui aiment la justice et ont foi dans une égale liberté religieuse pour tous les hommes, je vous salue et vous souhaite la bienvenue. Un grand changement s'est accompli dans les relations de l'Eglise catholique et des Eglises protestantes, chacun le sait à travers le monde. Ce changement a largement accru la félicité humaine, a servi de plusieurs manières la cause de la paix et du progrès ; on le reconnaît aussi de toutes parts. Le nouveau mouvement catholique qui tend à décharger et à relever les classes ouvrières, ce mouvement qu'a porté si haut l'Encyclique pontificale sur la condition des travailleurs, a inspiré au monde protestant un intérêt profond. L'effort de l'Eglise romaine a excité l'amour et l'admiration de grand nombre d'hommes étrangers à cette Eglise. La nouvelle activité que les catholiques déploient pour répandre une éducation supérieure

a contribué également aux meilleures relations qui viennent de s'établir (1). »

Les déclarations les plus intéressantes prononcées au congrès eurent trait aux questions politiques.

Walter Smith, de Philadelphie, donna une étude sur « le gouvernement civil et le citoyen catholique » ; Edgar Gans, de Baltimore, sur « la position de l'Eglise catholique vis-à-vis des institutions sociales, civiles et politiques des Etats-Unis ». Les deux rapporteurs remarquèrent la défiance qui règne dans une large partie de la nation au sujet de l'attitude de l'Eglise catholique et des citoyens catholiques à l'égard des institutions républicaines. Ils s'efforcèrent de représenter « la véritable doctrine catholique » sur les relations de l'Eglise avec la société et le gouvernement civil. L'Eglise, dirent-ils, n'a de relations directes avec aucune forme de gouvernement. Elle ne regarde cependant pas l'Etat avec indifférence. Elle s'adapte avec toutes les formes de gouvernement, en maintenant que le gouvernement civil n'est pas un simple contrat social, mais qu'il est ordonné par Dieu et dépend de lui. Il y a une loi qui dépasse tout ce qui peut émaner d'un gouvernement humain.

(1) *Correspondant*, 10 janvier 1894, p. 5.

Avec l'Eglise, Dieu est le seul véritable souverain et la source de tout pouvoir. La souveraineté de Dieu vient de lui comme un dépôt sacré et on doit user de ce dépôt pour le bien public. Le gouvernement constitué, en établissant et en faisant exécuter les lois, n'est qu'un écho de la voix du roi des rois; obéir au gouvernement, c'est obéir à Dieu lui-même. Telle est la dernière sanction de la liberté humaine. « Nous ne prétendons pas seulement qu'un homme peut être catholique et bon citoyen américain, mais que s'il est un bon catholique, il est le meilleur et le plus loyal des citoyens. » L'Eglise catholique, elle seule a bien prêché et bien défendu la vraie liberté. Au lieu de trouver de l'hostilité dans la puissante influence morale qu'exerce l'Eglise, l'observateur sincère découvrira dans son enseignement et dans ses tendances la plus forte sauvegarde des institutions américaines, pour leur permanence et leur stabilité.

Parmi les autres déclarations faites sur le même sujet, on remarqua également celles de Mgr Foley, évêque de Détroit :

« Il n'y a pas de plus grande folie que de dire que le but de l'Eglise catholique est d'essayer de renverser la nation pour rétablir une hiérarchie papale. Nous ne demandons pas de changements, bien que nous

devenions de plus en plus forts chaque année. Nous ne demandons qu'une chose, c'est que jamais, de quelque manière que ce soit, on n'unisse l'Eglise et l'Etat, c'est que jamais on ne vote de loi qui empêche une créature humaine d'honorer Dieu selon les exigences de sa propre conscience (1). »

Deux jours sur cinq, au congrès catholique, furent consacrés à la question sociale et la présence de Mgr Satolli rehaussa l'importance de ces discussions. Dans le discours qu'il prononça, il dit que le congrès social idéal fut tenu par le Christ au Sermon sur la Montagne. Lorsque le Christ apporta sur terre, du sein de son Père, les grandes vérités, l'humanité fut surélevée et entra dans un nouveau chemin de bonheur. Il apporta à la nature le don supplémentaire du surnaturel. Le suivre dans son œuvre est le devoir des catholiques. Qu'ils restaurent parmi les hommes la justice et la charité. L'Amérique est un champ spécialement béni par la Providence. « Allez en avant tenant d'une main le livre de la vérité chrétienne et de l'autre la constitution des Etats-Unis. La vérité chrétienne et la liberté américaine vous feront libres, heureux et prospères (2). »

(1) Barrows, II. p. 1409.

(2) « Go forward, in one hand bearing the book of Christian truth, and in the other the Constitution of the United

Seules quelques étrangetés ou quelques protestations détonnèrent dans ce concert célébré en l'honneur du monde moderne. L'archevêque de New-York, Mgr Corrigan, prélat conservateur en politique et en religion, rappela que Christophe Colomb découvrit l'Amérique sous la bannière de la Sainte-Inquistion, institution dont l'objet est la défense et la protection de la foi catholique.

« C'est, dit-il, le véritable esprit du catholicisme d'aujourd'hui. »

M. M.-T. Elder, de la Nouvelle-Orléans, parla des pertes subies par l'Eglise. Il les estimait, d'après une évaluation modérée, à vingt millions.

« Les catholiques, à la campagne, dit-il, meurent d'inanition spirituelle et deviennent une proie facile pour la propagande protestante. Tant qu'on ne s'occupera pas de nos paysans catholiques, les hommes influents de la République seront des protestants, car les hommes influents, qu'il s'agisse de politique ou de religion, sortent de la campagne. Il est étrange qu'en présence de certains faits qu'on ne peut nier, les catholiques soient si contents d'eux-mêmes. Quand je réfléchis que sur les 70 millions d'hommes qui composent notre nation, nous ne sommes que

---

States. Christian truth and American liberty will make you free, happy and prosperous. » Barrows, II, p. 1410.

9 millions et que, sur ces 9 millions, il y a une si grande proportion de pauvres employés de manufactures, de boutiques, de mines, de chemins de fer et de bureaucratie, je ne trouve pas qu'il y ait lieu de se vanter ni de se réjouir. Qui peut regarder le passé et se sentir fier du présent ? Considérez la présidence par exemple. Avons-nous jamais eu un président catholique ? Sommes-nous prêts d'en avoir un ? Avons-nous même jamais eu un candidat catholique ? En aurons-nous même jamais un ? Non jamais ! Nous manquons de cet élément dont sont sortis nos plus dignes présidents, une intelligente et vigoureuse classe rurale. »

Et M. Elder préconisa comme remède la colonisation, l'attention à favoriser l'éducation des catholiques de la campagne et l'instruction des catholiques des villes en vue de la vie rurale. Tant que, dit-il, le Sud rural, l'Ouest pastoral, l'Est agraire et les Etats du Centre avec leurs grandes cultures resteront solidement protestants, la nation, le gouvernement et tout le peuple resteront solidement protestants (1).

Quelques jours après ce congrès qui fut autorisé par une lettre bénissante du pape, les catholiques assistèrent au fameux parlement des religions.

Comme leur participation à cette réunion

(1) Barrows, II, p. 1414.

causa beaucoup de polémique dans le vieux monde (1), il est préférable, pour l'exposer, de recourir aux explications officielles données par l'évêque John Keane au troisième congrès scientifique international des catholiques tenu à Bruxelles en 1894 (2).

« Parmi les organisateurs de l'Exposition universelle de Chicago, dit le prélat, il s'en est trouvé qui ont pensé, et bien sagement, que les hommes valent mieux que les choses et que s'il y avait une exposition de choses, il fallait, à plus forte raison, une exposition de toutes les manifestations de la pensée humaine.

« On a donc décidé qu'il y aurait une série de congrès relatifs à toutes les idées qui intéressent l'homme, histoire, philosophie, sciences naturelles.

« Mais le bon sens du peuple américain reconnaît que, parmi toutes les influences qui s'exercent sur la vie humaine, la principale est la religion.

« Le bon sens américain n'oublie jamais cela ! Il s'ensuivit que les principaux des congrès furent les congrès des religions, parmi lesquels a eu lieu le congrès de la religion catholique, car on s'était dit : si nous pouvons avoir des congrès de diverses religions, pourquoi n'aurions-nous pas un congrès de

(1) L'étonnement en Europe fut d'autant plus grand qu'on vit y figurer des représentants d'ordres religieux conservateurs ; on y entendit même un jésuite.

(2) Voyez une critique de ce discours, par M. l'abbé Maignen, dans *La Vérité* du 4 avril 1898, art. reproduit dans *Le P. Hecker est-il un saint ?* p. 210-232.

toutes les religions réunies ? On ajoutait : vraiment, cela serait digne de Chicago et de l'Amérique ! Et puis il y aurait bien quelque utilité à cela. Nous voyons les savants, croyants et incrédules, attacher une grande importance à l'étude comparée des religions. Quelle occasion unique de les étudier en face les unes des autres !

« De plus, nous avons pensé que nous aurions l'occasion de donner au monde entier une grande leçon. Quand nous étudions la carte de l'Europe, nous voyons là marquées de petites divisions. Des lignes traversent ces cartes en tous sens. Elles n'indiquent pas seulement des divisions territoriales ; elles signifient encore : jalousie, haine, hostilité, division des cœurs, qui se traduisent par Dieu sait combien de milliers d'hommes armés pour détruire le monde ! Or, de toutes ces nations, la Providence a permis l'émigration parmi nous. Toutes les nations se trouvent représentées chez nous ; elles y vivent mêlées entre elles, fraternellement, sans hostilité aucune. C'est le privilège que Dieu a donné à l'Amérique, de détruire ces traditions de jalousies nationales que vous perpétuez en Europe, pour les fondre toutes dans l'Unité américaine.

« Il y avait la même leçon à donner sur le terrain religieux. Toutes les fois que je me sens tenté de pessimisme, j'ai un remède : je regarde autour de moi, et je vois que le genre humain se met de plus en plus à détester la haine et l'hostilité. Il y a un effort incontestable de l'humanité vers des mœurs plus douces, une plus grande floraison de la charité. Mais n'est-ce pas là le but de la religion d'unir l'homme avec Dieu et avec ses frères ? La religion, c'est la

charité ! Lors même que nous ne pourrions nous entendre sur les croyances, n'était-il pas possible de s'accorder sur la charité ?

« Ce serait déjà beaucoup de donner cette leçon, même aux chrétiens, que pour aimer Dieu il n'est pas nécessaire de haïr son frère qui ne l'aime pas comme nous ; que pour être fidèle à notre foi il n'est pas nécessaire de demeurer en guerre avec ceux qui comprennent la foi autrement que nous.

« Mais il y avait une autre utilité très désirable, celle d'unir une protestation de toutes les formes de croyances religieuses contre le matérialisme et l'agnosticisme, contre toutes les formes d'irréligion et d'incrédulité, et de montrer par là combien elles sont contraires aux idées fondamentales du genre humain et à son bonheur.

« Il fallait essayer de faire passer ces idées dans la pratique.

« Ici, en Europe, il faut beaucoup de temps avant qu'une idée passe de la spéculation à la tentative. Mais les Américains, avec cette jeunesse de vie qui les caractérise, disent toujours : essayons.

« On écrivit, de par le monde entier, une lettre aux représentants de toutes les religions de l'univers. On attendit surtout avec curiosité la réponse de l'Eglise catholique. Prendrait-elle part au Parlement des religions ? On consulta notre plus distingué prélat, le cardinal Gibbons, et ma pauvre personne, parce que je suis par hasard recteur de l'Université de Washington. Nous nous sommes dits que ce n'était pas à nous à donner une réponse définitive et nous avons porté la question devant l'assemblée des archevêques. Ils se réunirent à New-York.

« Nous leur avons communiqué la demande qui était faite de participer au congrès des religions. Naturellement, au premier abord, on a donné des raisons contraires à ce projet, raisons conservatrices. Comment l'Eglise catholique pourrait-elle se mêler à pareille aventure ? Pouvait-elle se mettre sur un pied d'égalité avec les protestants, et pis encore, avec le paganisme ? On ajoutait : « Ne serait-ce pas favoriser l'indifférentisme religieux ? » A cause de ces raisons, l'assemblée était sur le point d'émettre un avis défavorable, quand un vieil archevêque se leva et dit : « Saint Paul était un grand fou ! Pourquoi n'a-t-il pas agi en bon catholique respectable ? Qu'allait-il faire au milieu des païens ? Pourquoi n'est-il pas resté chez lui ? »

« Ce fut un trait de lumière et, la réflexion aidant, on se convainquit que c'était la vraie lumière. On déclara donc que l'Eglise catholique prendrait part au congrès des religions, non pour s'abaisser au niveau des autres confessions, mais qu'elle irait là, comme notre divin Sauveur, pour montrer à de pauvres égarés qui sont, eux aussi, les créatures de son Père, la voie de la vérité, de la charité et de la vraie adoration.

« L'Eglise catholique, naturellement — je dis naturellement à cause de certains préjugés — n'aurait jamais proposé la convocation d'un Parlement des religions. Mais puisque la proposition était faite, puisqu'il était absolument décidé que ce congrès se réunirait, que l'Eglise catholique y fût ou n'y fût pas, notre participation s'imposait. Si toutes les religions imparfaites et tronquées venaient là, sous couleur de représenter la religion, comment la vraie religion

eût-elle pu s'abstenir ? Et on a dit : La religion catholique sera là !

« Les archevêques me prièrent d'assumer cette tâche et d'organiser la représentation des catholiques au congrès de Chicago. Le président du Parlement me dit : « Assurez les archevêques que nous sommes prêts à suivre leurs conseils en tout. Dites-leur que nous reconnaissons la religion catholique comme la première, et de tous les temps et de toutes les nations, et que nous voulons qu'elle ait sa place dans le Parlement, la place qui lui appartient. »

« Il m'expliqua qu'il n'y aurait pas de discussions du tout au congrès. Il s'agissait seulement de présenter aussi nettement et aussi efficacement que possible les meilleures choses que la religion a établies. Il ajouta que l'on désirait avoir, pour toute la durée du congrès, des docteurs catholiques qui exposeraient leurs solutions. Je lui demandai alors si l'on avait préparé un plan pour les travaux de ce Parlement ? Le président me communiqua quelques projets qui avaient été ébauchés, ajoutant qu'il n'en était pas fort satisfait. Je m'offris alors à lui préparer un programme et il me pria vivement de le faire. Je pris conseil de quelques professeurs de notre université, entre autres de mon ami le Dr Bouquillon, et nous avons envoyé un plan d'ensemble pour tous les congrès.

« La durée du parlement avait été fixée à onze jours. Nous avions indiqué une grande question à traiter pour chacun de ces jours, tout en signalant les questions secondaires qui s'y rattachaient. On a tout accepté. Seulement, on a trouvé qu'il ne suffirait pas de onze jours et on a décidé qu'on en pren-

drait dix-sept. Pour le reste, c'est notre plan qui a été complètement adopté. On n'a fait qu'ajouter quelques questions, pour remplir les dix-sept jours et pour donner à chaque forme de religion le temps d'exposer ce qu'elle avait à dire. Car chacune y était invitée, non seulement pour entendre ce que les autres avaient à dire, mais naturellement aussi avec le privilège d'exposer ce qu'elle croyait posséder pour le bien du monde.

« Ainsi donc, les matières avaient été disposées de telle sorte que chaque jour était consacré à l'étude d'une grande question.

« Pour le premier jour, Dieu ; pour le second, l'homme ; pour le troisième, les rapports essentiels entre Dieu et l'homme, la religion ; pour le quatrième, les diversités des religions et l'étude comparée des religions ; pour le cinquième, les écritures saintes. Ensuite devaient venir les rapports de la religion avec l'individu, la famille, l'Etat, les arts, les sciences, l'éducation, les rapports avec les grands problèmes sociaux, avec le péché et ce qui fait le péché ; puis, les conditions actuelles de la religion, ses espérances futures, les moyens de réunir les chrétiens, les moyens de réunir toutes les religions chrétiennes divisées.

« Tel était notre programme. Il fournissait, vous le voyez, l'occasion de produire une démonstration complète de ce qu'est la religion catholique.

« Nous insistâmes pour que, chaque jour, il y eût au moins un savant catholique pour représenter la saine doctrine.

« On décida en outre, que chaque religion pourrait avoir, si elle le désirait, dans une salle spéciale,

un jour entier pour exposer ses doctrines particulières.

« C'est ainsi que nous avons eu aussi un jour consacré au catholicisme. Ce jour-là, au matin, trois prêtres ont montré les rapports de la religion catholique avec la vérité, la sainteté, le culte, la grâce ; l'après-midi, deux évêques ont prouvé la divinité et la sainteté de Notre Seigneur Jésus-Christ et de son Eglise. Le soir, trois archevêques ont démontré que la religion catholique s'adapte merveilleusement à toutes les nécessités de l'humanité.

« Enfin arriva le premier jour du congrès, chacune des grandes salles était remplie et des milliers de personnes ne purent trouver place ; preuve évidente que dans cette immense exposition, la chose qui intéressait davantage le monde était la religion. Il y avait là des représentants de l'univers tout entier. Ils étaient venus de l'Inde, de la Chine, du Japon, de la Perse, de la Palestine, du monde entier. La première parole prononcée fut celle de la prière, la prière de notre divin Sauveur, le *Pater noster* qui fut récité par le cardinal(1). Le premier mot de

(1) « Lorsque le Président eût demandé à l'assistance de s'unir dans « la prière universelle de l'humanité » et que le cardinal de l'Eglise catholique et romaine d'Amérique eût commencé la récitation du « Notre Père », les voix de tous ceux qui l'entouraient et les milliers d'hommes qui étaient devant lui, se joignirent à la sienne, en un murmure profond comme celui de la mer. Le Chinois, l'Hindou, le Persan, le Syrien, le Grec, l'Hébreu, l'Africain, l'Américain, l'Européen, étaient là et retrouvant les dieux particuliers de leur culte dans l'unique « Père qui est aux cieux », vers lequel tous les cœurs étaient levés. » *Actes du 1er congrès international d'histoire des religions*, 1re partie, p. 245.

bienvenue fut adressé par un archevêque catholique [Mgr Feehan], et la première réponse au président du congrès fut donnée par un autre archevêque catholique [Mgr Redwood] (1). »

Après que l'archevêque de Chicago, Mgr Feehan, eût souhaité la bienvenue aux congressistes, en son nom et au nom de l'Eglise romaine qu'il représentait (2), le cardinal Gibbons prit la parole.

« Je manquerais, dit-il, à mon devoir de ministre de l'Eglise catholique, si je ne disais que c'est notre désir de présenter les titres de l'Eglise catholique à l'observation et, si c'est possible, à l'acceptation de tout homme droit qui nous entendra. Nous en appelons seulement au tribunal de la conscience et de l'intelligence. Je sens qu'en possédant ma foi je possède un trésor auprès duquel tous les trésors de ce monde sont sans valeur. Au lieu de garder pour moi ce trésor, je voudrais le partager avec les autres, d'autant plus que je ne m'appauvris pas en enrichissant les autres.

« Bien que nous ne soyons pas d'accord sur les matières de foi, il y a, grâce à Dieu, comme l'a dit le T. R. archevêque de Chicago, un terrain sur lequel nous sommes tous unis. C'est le terrain de la charité, de l'humanité et de la bienfaisance.

« Ministres du Christ, nous le remercions de s'être

(1) *Compte-rendu*, introd., p. 67-70.
(2) Neely's, p. 45.

montré notre grand modèle sur ce point particulier. Notre béni rédempteur vint sur la terre pour renverser tous les murs de division qui séparaient les races des races, les peuples des peuples, les tribus des tribus et il a fait de nous un peuple, une famille reconnaissant Dieu comme notre commun Père et J.-C. comme notre frère.

« Une belle leçon nous a été donnée dans l'Evangile de Jésus-Christ, cette belle parabole du bon Samaritain que nous devrions tous suivre. Nous savons que le bon Samaritain porta secours à un homme mourant et banda ses blessures. Le Samaritain, c'était son ennemi de religion, de foi, de nationalité et même son ennemi de vie sociale. Tel est le modèle que nous devons tous suivre.

« J'ai confiance que nous quitterons tous cette salle animés par un plus grand amour les uns pour les autres. L'amour ne connait pas de distinction de foi. Le Christ notre Seigneur est notre modèle.

« Nous ne pouvons pas, comme notre divin Sauveur donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, supprimer les infirmités des boiteux et des paralytiques. Nous ne pouvons pas accomplir les miracles du Christ, mais il y a d'autres miracles plus profitables pour nous-mêmes, que nous sommes tous en état d'accomplir : ce sont les miracles de charité, de miséricorde et d'amour pour nos semblables.

« Que personne ne dise qu'il ne peut servir son frère. Que personne ne dise : « Suis-je le gardien de mon frère ? » C'était le langage de Caïn et je vous dis à vous tous, qui êtes ici aujourd'hui, quelle que soit votre foi, que vous êtes et que vous devez être le gardien de votre frère. Est-ce que nous serions

chrétiens aujourd'hui si le Christ notre Seigneur avait dit : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Nous marcherions dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, et si aujourd'hui nous jouissons, dans ce grand et bienfaisant pays, d'incomparables bénédictions, nous le devons au Christ qui nous a tous rachetés. Remercions donc Dieu des bénédictions qu'il nous a accordées. Jamais nous ne faisons un acte aussi agréable à Dieu que lorsque nous tendons une main de confraternité et d'amour pratique à un de nos semblables souffrants. Jamais nous n'approchons plus près de notre Modèle que lorsque nous faisons rayonner la lumière du ciel sur une âme enténébrée ; jamais nous ne sommes plus dignes d'être appelés les enfants de Dieu, notre Père, que lorsque nous faisons germer les fleurs de la joie et du contentement dans des cœurs qui auparavant étaient sombres, secs, stériles et désolés.

« Car, l'apôtre l'a bien dit : « La religion pure et sans tache devant Dieu et le Père est celle-ci, visiter les orphelins, l'abandonné et la veuve dans leurs tribulations et se garder sans souillure de ce monde (1). »

Mgr Redwood, archevêque de la Nouvelle-Zélande, et originaire du Maryland, parla plus tard :

« J'estime, dit-il, que c'est un très grand honneur et un très grand privilège d'être présent, dans une occasion telle que celle-ci, à une assemblée qui commence comme une nouvelle ère pour l'humanité,

(1) Barrows, I, p. 81-82 ; Neely's, p. 45.

une ère, je crois, de véritable amour fraternel. C'est un triste spectacle, quand l'esprit passe en revue tout l'univers, de voir cette multitude de 1.200.000.000 d'êtres, créés par le même Dieu, destinés au même bonheur, divisés par des barrières multiples, de voir qu'au lieu de s'entre-aimer, les nations s'entre-haïssent. Je pense qu'une occasion comme celle-ci est un des plus puissants moyens de renverser à jamais ces barrières ».

Après avoir insisté sur le fait que la doctrine de l'Incarnation telle qu'elle est enseignée par la doctrine catholique implique non seulement la paternité de Dieu, mais la fraternité de Dieu, et la fraternité de toute l'humanité, l'orateur ajouta :

« Telles sont les grandes idées fondamentales du christianisme compris intégralement. Nous devons en ce XIX^e^ siècle renverser les barrières de haine qui empêchent les hommes d'entendre les vérités contenues dans toutes les religions.

« Dans toutes les religions il y a un vaste élément de vérité, autrement elles n'auraient pas de cohésion.. Je pense que ce parlement de religion promouvra la grande fraternité de l'humanité et pour promouvoir cette fraternité, il promouvra l'expression de la vérité. Je ne prétends pas en tant que catholique posséder toute la vérité ou être en état de résoudre tous les problèmes que se pose l'esprit humain. Je sais apprécier, aimer et estimer tout élément de vérité existante en dehors de ce grand corps de vérité.

Afin de détruire les barrières de haine qui existent dans le monde, nous devons respecter les éléments de vérité et les éléments de moralité contenus dans toutes les religions...

« L'homme n'est pas seulement un être moral, il est un être social. Or la condition de son bonheur et de sa prospérité comme être social, la condition de son bonheur et de son avancement dans la conquête mentale et physique du monde, est qu'il soit libre, libre non seulement en matières temporelles, mais aussi en matières religieuses. Aussi faut-il espérer que d'aujourd'hui datera l'aube de cette période où, dans tout l'univers et dans chaque nation, sera extirpée l'idée qu'on doit opprimer l'homme pour cause de religion. Je pense que je puis dire au nom de la jeune contrée que je représente, au nom de la Nouvelle-Zélande et de l'Eglise d'Australasie qui a fait un si merveilleux progrès dans notre temps, que nous espérons que Dieu hâtera ce jour (1) ».

---

(1) Barrows, I, 94-95; Neely's, 59-60.

Mgr Keane dans son discours de Bruxelles dit pareillement :

« On a prétendu parfois que les fondateurs des religions païennes étaient des envoyés du démon, chargés de faire abandonner la vérité et de faire embrasser l'erreur. C'est là un point de vue historiquement faux.

A tous, Dieu a donné la vérité en partage. Quand la pauvre famille humaine s'est dispersée, elle a oublié les principes religieux et moraux. Alors, Dieu a suscité, même parmi les païens, des hommes pour rappeler la vérité. Tels furent les sages de l'antiquité; Bouddha, Confucius, Zoroastre, Socrate, n'étaient point les serviteurs du démon ; ils étaient les instruments de la Providence divine, ils voyaient la vérité, mais seulement en partie, mêlée à des erreurs ; ils ont fait du mieux

Pour la journée qui fut consacrée à l'exposition de la religion romaine, le cardinal Gibbons crut qu'il ne pouvait faire de meilleure apologétique qu'en montrant comment le catholicisme subvient aux besoins de l'humanité.

Il établit un parallèle entre la société païenne et la société chrétienne ; il célébra les œuvres de la bienfaisance chrétienne qui a ouvert des asiles pour les enfants, les orphelins, les vieillards, les femmes repenties, les malades, qui a relevé et émancipé l'esclave, protégé l'ouvrier ; il insista sur des points qui passionnaient en ce moment l'opinon publique, le maintien des lois du mariage, « la sainteté de la vie humaine aussitôt que le corps est animé par l'étincelle vitale ».

« L'infanticide, dit-il, fut une tache ineffaçable de la civilisation païenne. Il était universel en Grèce, à l'exception peut-être de Thèbes. Il fut approuvé et même quelquefois commandé par des Grecs éminents, tels que Platon, Aristote, Solon et Lycurgue. La destruction des enfants fut aussi très commune parmi les Romains. Excepté à de rares intervalles, il n'y eut pas chez eux de frein légal à ce crime inhumain. Le père avait le droit de vie ou de mort sur son en-

---

qu'ils pouvaient. Pourquoi ne pas rendre hommage à leur bonne volonté, et à tout ce qui est bon et beau dans leur enseignement » ? *Compte-rendu*, p. 73.

fant. Preuve que la nature humaine ne s'améliore pas avec le temps et qu'elle est partout la même, à moins qu'elle ne reçoive le levain du christianisme, le sacrifice de la vie des enfants accompli de gaieté de cœur est probablement aujourd'hui aussi général en Chine et dans les autres pays païens qu'il l'était dans l'ancienne Grèce et à Rome. L'Eglise catholique a rigoureusement condamné l'exposition et le meurtre des enfants innocents. Elle l'a dénoncé comme un crime plus révoltant que celui d'Hérode, parce que son fauteur le commet contre sa propre chair et son propre sang. Elle a condamné avec une égale énergie l'atroce doctrine de Malthus qui suggéra des méthodes contre nature pour diminuer la population de la famille humaine. Si je n'étais pas retenu par la crainte d'offenser la modestie et de faire connaître ce dont « l'ignorance est bonheur », je m'étendrais plus longuement sur l'infanticide anté-natal qui se répand insidieusement et systématiquement parmi nous au mépris des pénalités légales et de la loi divine qui dit : *Tu ne tueras point* (1) ».

Le dernier jour du congrès l'évêque John Keane prononça un discours sur la religion dernière. Il déclara que « les religions sont des systèmes pour arriver régulièrement ou irrégulièrement au grand but : l'union de l'homme avec Dieu (2). » Il montra que l'avenir de la religion dans le monde serait vraisemblablement

(1) Barrows, I, p. 488 ; Neely's, p. 188.
(2) Barrows, II, p. 1331.

meilleur que son passé, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec la seule Eglise qu'il ait constituée, doit être à jamais le centre de la religion (1).

« La séance de clôture du Parlement, dans la nuit du 27 septembre 1893, eut plus de grandeur encore que n'en avait eu la séance d'ouverture. Elle prit un caractère si sublime, qu'elle semblait appartenir à l'éternité et non pas au temps présent. Une assistance aussi nombreuse remplissait le Columbus Hall, quatre mille personnes au moins se trouvaient également rassemblées dans le Hall de Washington, attenant à celui-là, où la plupart des procès-verbaux de cette imposante réunion étaient répétés. Elle dura trois heures; il y fut dit de nombreuses adresses d'adieu, et l'on y chanta l'Alleluïa magnifique tiré de l'oratorio du *Messie*.

« Tandis que les sons de cette divine antienne passaient sur le vaste auditoire, toutes les têtes, d'un seul mouvement, se tournèrent vers le ciel, comme pour recevoir le souffle du vent d'une nouvelle Pentecôte, et entendre une voix d'en-haut proclamer enfin l'avènement de la fraternité humaine (2) ».

L'histoire du parlement des religions ne se termine pas avec la dissolution de celui de

(1) *Ibid.*, p. 1338 : « Jesus Christ is the ultimate center of religion. He has declared that his one organic church is equally ultimate. Because I believe him, here must be my stand forever ». — Neely's, p. 841.

(2) *Actes du 1^er^ congrès international d'histoire des religions*, 1^re^ partie, p. 245-246, rapport de M. Ch. C. Bonney.

Chicago (1). Des comités se sont établis aux Etats-Unis pour en organiser la périodicité. Nombre de villes ont eu depuis 1893 leur petit congrès auquel ont assisté des catholiques. Léon XIII en écrivait ainsi, le 18 septembre 1895, au cardinal Satolli:

« Bien que ces assemblées communes aient été jusqu'à ce jour tolérées par un silence prudent, il Nous semblerait plus sage que les catholiques tinssent leur congrès à part : toutefois, pour que le bienfait n'en soit pas détourné à leur seul profit, ils pourront régler ce congrès de telle sorte que ceux-là même qui sont séparés de l'Eglise catholique puissent y être admis à titre d'auditeurs. »

La lettre de Léon XIII ne paraît avoir eu d'autre résultat, aux Etats-Unis, que d'empêcher les membres du clergé catholique de figurer dans le comité pour « l'extension » du parlement religieux (2). Les assemblées elles-

(1) Pour avoir une idée complète de la position prise par les catholiques, il faudrait étudier leurs discours prononcés aux autres congrès tenus pendant l'exposition. Voyez particulièrement deux discours de Mgr Ireland, l'un sur *le progrès humain*, prononcé au Congrès Auxiliaire et traduit dans Klein, *l'Eglise et le Siècle*, l'autre contre *l'antisémitisme*, prononcé à un Congrès Juif et publié dans *Judaism at the World's Parliament of Religions* (Cincinnati, 1894, in-8°).

(2) Sur l'interprétation donnée par l'archevêque Ireland à la lettre de Léon XIII, voy. V. Charbonnel, *Congrès universel*, p. 128-129.

mêmes n'ont pas cessé de se tenir annuellement. En 1900 il y a eu à Boston un congrès qui appela et accueillit les représentants des religions autres que le christianisme. Quand des prêtres catholiques assistent à ces réunions, les évêques ferment les yeux, tout comme ils ne les empêchent point d'aller prêcher quelquefois dans des temples protestants. La tolérance sur ces points est entrée dans les mœurs et elle constitue un des traits caractéristiques du catholicisme en Amérique (1).

(1) En mars 1895, l'archevêque Ireland prêcha dans une église congrégationnelle à Minneapolis. En avril 1903, Mgr Grace, évêque de Sacramento, présida dans l'église épiscopalienne de cette ville, aux funérailles d'un notable, protestant et franc-maçon. Le service fut accompli par l'évêque épiscopalien, et l'évêque catholique-romain, assisté d'un de ses prêtres, dit, en anglais, une prière liturgique de son rite, auprès du catafalque. Comme, de la part d'un évêque, jamais l'union n'avait été poussée aussi loin, cet acte a été commenté (Cf. *Review*, n° du 4 juin 1903.) — On peut rapprocher de ce fait, l'assistance de l'évêque Scanlan à l'inauguration de la statue de Brigham Young, le fondateur de la secte des mormons, à Salt-Lake-City, le 24 juillet 1897. L'évêque ne bénit pas la statue, mais dit des prières extra-liturgiques selon la coutume en Amérique, dans ces sortes de cérémonies. Il avait été choisi à cause de sa popularité, de préférence à beaucoup de dignitaires d'autres dénominations (Cf. *Review*, 2 septembre et 9 décembre 1897).

VI

Inquiétude papale (1894). — L'encyclique *Longinqua Oceani.* (1895). — La crise de l'université (1896). — Les Réfractaires (1897).

En 1894, l'historien officiel de Léon XIII, Mgr T'Serclaes, émettait les réflexions suivantes sur les affaires ecclésiastiques d'Amérique :

« On ne peut se dissimuler que de grands dangers menacent l'Eglise des Etats-Unis, à cause de l'esprit d'indépendance inné dans l'âme de tout Américain, et qui passe facilement du terrain politique sur le terrain religieux, et aussi à cause de la rivalité des éléments de nationalité diverse qui affluent au sein de l'immense république (1). »

Les nouvelles que le délégué apostolique transmettait à Rome devaient être mauvaises. Les pouvoirs rigoureux qu'il avait exercés au commencement faiblissaient. On n'aimait pas

(1) T'Serclaes, *Le Pape Léon XIII*, II, p. 251.

son ingérence. Il était arrivé ne sachant presque pas l'anglais ; les honneurs dont on l'avait comblé lui avaient paru dénoter le plus grand respect pour le Saint-Siège. Au fur et à mesure qu'il acquérait la connaissance de la langue, il s'étonnait de ce qu'il entendait ; beaucoup d'ecclésiastiques lui semblaient catholiques, mais pas catholiques « ultramontains », et d'autres ne lui paraissaient que chrétiens. Il avait été surtout bien accueilli par les progressistes, et voilà que leurs allures l'inquiétaient et il évoluait peu à peu du côté des conservateurs représentés par les jésuites et les Allemands.

Pour soutenir Mgr Satolli, le pape écrivit aux évêques des Etats-Unis l'encyclique *Loginqua Oceani*, datée du 6 janvier 1895.

Quand on apprit en Amérique l'envoi de cette lettre, on conjectura qu'elle confirmerait et étendrait les pouvoirs du délégué. Quand on la lut, on n'y trouva rien de tel, mais plutôt une sorte d'apologie pour son établissement. Il ne manqua pas d'ecclésiastiques bien informés pour dire que Mgr Satolli ne pouvait manquer d'être créé bientôt cardinal et que la délégation finirait avec son départ. Que si elle subsistait, elle serait sûrement réduite à un bureau d'enregistrement pour les affaires envoyées directement à la Congrégation de la Propagande.

Les événements ne confirmèrent point toutes ces hypothèses. Le délégué fut bientôt promu au cardinalat, mais il a eu des successeurs qui n'ont fait que d'affermir l'institution et d'étendre ses prérogatives (1).

---

(1) Le second délégué fut le cardinal Sebastiano Martinelli, frère du cardinal Tommaso-Maria Martinelli. Il a eu pour successeur, en octobre 1902, Mgr Diomedes Falconio, précédemment délégué apostolique au Canada.

L'influence du cardinal Satolli aux Etats-Unis a été très discutée. Il semble difficile de nier qu'elle n'ait été heureuse pour la pacification des esprits dans la question des écoles. Il allégea la fiscalité que les évêques avaient imposée au clergé et aux fidèles, répara des injustices, facilita les jugements ecclésiastiques, tempéra la justice avec de la miséricorde, opéra avec son tact et ses bons offices des réconciliations extrajudiciaires. Il fit rentrer dans le giron de l'Eglise plusieurs prêtres dont les plus connus sont Dominic Kolasinski et surtout le docteur Edward Mac Glynn, excommunié depuis cinq ans et auquel il rendit ses pouvoirs ecclésiastiques. Tandis que ses amis, ceux qui s'appelaient les ultramontains, lui ont reproché de ne pas les avoir assez soutenus, surtout dans les affaires de l'université catholique, ses adversaires l'ont critiqué pour s'y être immiscé « in some unaccountable way ». (*North Am. Review*, may 1900. p. 688).

On l'a blâmé d'avoir accepté des cadeaux en argent et d'être sorti riche d'une courte légation où il était entré pauvre. Ces derniers griefs ont souvent été répétés dans les discussions entre catholiques. Voici un exemple: En 1899 la *Civilta Cattolica* nomma comme une autorité contre l'évolutionnisme le cardinal Satolli, en disant qu'il s'opposait à ce système non seulement au nom de la métaphysique, mais encore au nom des sciences naturelles (7 gennaio 1899, p. 41). Le docteur Mivart, un ami de M. Hogan et de Mgr Keane, fit cette réflexion: « If my information is correct, the natural science to which cardinal Satolli is most devoted is mineralogy, and

Dans son encyclique *Longinqua* le pape avait rappelé que « l'enseignement sacré avait commencé à l'Université, en présence de Notre délégué, sous d'heureux auspices ». « Depuis lors, ajoutait-il, Nous avons appris que la théologie y est enseignée par des hommes remarquables dont le talent et la science sont unis à une fidélité et à une soumission toute particulière envers le Siège Apostolique. » Et il promettait à la nation américaine de tirer de très grands avantages de l'Université de Washington « si, maîtres et élèves, ce dont Nous ne doutons nullement, obéissent à Nos instructions, et si, éloignant les intérêts de parti et les disputes, ils se concilient la sympathie du peuple et du clergé. »

L'Université se développait peu à peu. A la fin de l'année 1894, on y avait ouvert « une Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres ». Mais ce progrès cachait des misères.

Aussi mélangés de races et d'opinions que le reste de la nation, les professeurs et les étudiants de l'Université avaient pris position dans les querelles qui divisaient les catholiques. Tandis que le professeur de théologie morale,

---

especially metallurgy, he having acquired in the United States a very large collection of specimens in the form of dollars. » *The Fortnightly Review*, january 1900, p. 37, note.

un Belge, le docteur Bouquillon, défendait les droits de l'Etat en matière d'instruction (1), deux professeurs allemands, les docteurs Schroeder et Pohle, soutenaient les théories favorables aux écoles confessionnelles. Le professeur Schroeder devint même bientôt, aux Etats-Unis, le véritable chef du parti Cahensly. Comme tel, il fut mis en quarantaine par l'élément irlandais-américain de l'Université.

L'harmonie qui régnait dans l'établissement depuis son ouverture cessa complètement. Mgr Schroeder et ses amis qui n'avaient pas paru y remarquer de déviations théologiques, en découvrirent d'intolérables. Accusés de libéralisme et de statolatrie, les américanistes, en manière de représailles, traitèrent leurs adversaires d'incapables.

L'accusation fut même portée contre Mgr

(1) Son écrit : *Education : to whom does it belong?* fort discuté au moment de sa publication, est maintenant ainsi apprécié par un théologien très strict : il est « non seulement d'une orthodoxie irrépréhensible, mais d'une remarquable élévation de vues, jointe à une érudition peu commune. » Dom. L. Janssens dans la *Revue bénédictine*, janvier 1903, p. 5.

M. Périès l'appelle « un pamphlet tombé bien vite dans un juste mépris et qui souleva contre lui d'énergiques et indignées protestations ». *Vérité*, 6 novembre 1896. Sur Bouquillon, voyez un article nécrologique dans *The Catholic Univ. Bull.*, janvier 1903, et une notice par le chanoine Rommel (Bruxelles, 1903, in-8°, 79 pp. ; extrait de *l'Echo religieux de Belgique*, fév. 1903).

Schroeder qui publiait des articles plus scolastiques que savants contre le libéralisme, le gallicanisme, le nativisme, le minimisme, le néo-protestantisme, l'américanisme, et qui, dit-on, se bornait de plus en plus à ne parler, dans son cours, que du pape et de la sainte Vierge. D'un autre côté, la personne du recteur lui-même ne fut pas respectée. Il eut à subir toutes sortes de désagréments. Etant allé à une session du *winter school*, donner des conférences de philosophie à la Nouvelle-Orléans, il eut un jour, parmi ses auditeurs, le délégué apostolique, de passage dans cette ville. Mgr Satolli quitta la salle au milieu de la conférence, en manière de protestation contre l'interprétation que faisait l'évêque Keane des idées de Platon et « des œuvres de Socrate (1) ». On attaqua, par ailleurs, l'administration du recteur, on le plaisanta sur son projet d'ouvrir des cours aux jeunes filles, et sur le petit nombre des élèves (2). Bref, la vie à l'Université devint pénible.

Las de la lutte, le docteur Pohle, professeur

(1) Voyez des commentaires dans un article rétrospectif du *Post*, june, 5, 1899; article inexact quant au rôle prêté au secrétaire du délégué apostolique. Celui-ci d'ailleurs comprenait alors l'anglais.

(2) En spécimen de ces polémiques, voyez *The Review*, 5 mars 1896 et l'*Observateur Louisianais* d'avril.

d'apologétique, reprit, dès 1894, le chemin de l'Europe (1).

Il ne tarda pas à être suivi par M. l'abbé Orban, le bibliothécaire, un sulpicien qui avait été le secrétaire du délégué pendant sa visite chez les évêques, et qu'on fit rappeler par son supérieur.

En 1896, le professeur de droit canonique, M. l'abbé Périès, prêtre du diocèse de Paris, apprit qu'il allait être attaqué devant le Conseil des évêques administrateurs de l'Université. Il chargea de sa défense l'évêque Hortsmann et lui remit un mémoire justificatif sur son élection à la chaire de droit canon, son enseignement, ses relations avec ses collègues. La pièce se terminait ainsi :

« Je ne veux point de scandale, mais je vous préviens que si quelque chose est tenté contre moi, le pays et la congrégation Romaine compétente seront mis au courant de l'esprit de cet établissement; et je

(1) Voyez à l'appendice sa lettre de démission. Après avoir professé la théologie à l'académie de Münster, il accepta, en 1896, une chaire à l'université de Breslau. Rentré en Allemagne, il ne s'est occupé de l'américanisme que dans trois ou quatre articles, comme il l'a déclaré par une note du *Schlesische Volkszeitung*, reproduite par *The Review*, 17 février 1898. L'un de ces articles annonce, dans le *Philosophischen Iahrbuches* (2e cahier), la publication du *Catholic University Bulletin*.

ne ferai pas cela pour me venger, mais dans l'intérêt de l'Eglise.

« J'espère néanmoins que rien de tel ne sera nécessaire et que je ne serai pas obligé, pour l'honneur de mon nom et la défense de mes intérêts, d'entamer une lutte qui serait fâcheuse pour plusieurs et causerait un grand tort au grand but que nous nous proposons dans cette institution.

G. Périès.

« Je vous prie de ne pas perdre les documents me concernant. Je pourrais en avoir besoin (1). »

Les évêques directeurs de l'Université virent dans cette position une menace et une tentative d'intimidation. Le 18 avril, il prononcèrent le renvoi immédiat de M. Périès. Un compromis fut établi un peu plus tard, par lequel le professeur garderait sa chaire encore une année (2). Le cardinal Satolli qui l'avait toujours soutenu écrivit à son sujet au cardinal-archevêque de Paris :

« Je serais heureux si, prenant en considération le vif intérêt que je lui porte et l'estime toute spéciale que j'en fais, vous vouliez bien lui tenir compte des travaux qu'il a accomplis dans des circonstances dif-

(1) Voyez à l'appendice le texte original. — Le passage cité ici fut publié en France dans la *Vie Catholique* du 23 juin 1899 et plus tard dans la brochure *Genèse de l'Américanisme*.

(2) Lettre du cardinal Gibbons, 21 mai 1896, à M. Périès.

ficiles et souvent délicates, pour l'honneur de l'Eglise en général, et aussi, pour celui du diocèse auquel il appartient. Je considérerais même personnellement comme une marque spéciale des sentiments fraternels de Votre Eminence, si vous pouviez me faire le plaisir de l'inscrire au nombre des chanoines honoraires de Votre Eglise Métropolitaine, afin de lui donner ainsi devant ses collègues du diocèse un témoignage officiel et mérité des services qu'il a rendus (1). »

L'archevêque de Paris n'accorda point la faveur demandée. Quant à M. Périès, renonçant à l'arrangement qui avait été conclu, il donna sa démission le 8 septembre (2).

Le 15 septembre Léon XIII notifiait à l'évêque Keane sa déposition de recteur. Le Saint-Père disait avoir pris cette mesure parce qu'en principe un recteur d'université ne doit pas gar-

---

(1) Lettre datée du 11 juin 1896.

(2) Lettre adressée à l'archevêque de Philadelphie. M. Périès fut nommé vicaire à la Sainte-Trinité d'où il passa, en 1903, à Saint-Thomas d'Aquin, en qualité de second vicaire. Il a publié plusieurs ouvrages de droit canonique, dirige la *Revue canonique* et collabore au *Polybiblion*, à la *Revue des questions historiques* et à la *Vérité française*. Les publications de M. l'abbé Périès concernant le droit canonique montrent combien la controverse était envenimée quand Kraus raconte « qu'il s'est montré un parfait ignorant dans les matières de son enseignement ». (*Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 3 janvier 1898, article signé Spectator). — Un savant mémoire de M. Périès, auquel l'archevêque de Paris refusa l'*imprimatur*, a eu de l'influence sur le conclave de 1903 : *L'intervention du pape dans l'élection de son successeur*.

der sa charge à perpétuité (1). Léon XIII ajoutait qu'il donnerait à Mgr Keane un archevêché aux Etats-Unis, selon le vote des évêques ; ou bien que s'il préférait venir à Rome, il le nommerait consulteur des Congrégations des Etudes et de la Propagande dans lesquelles il pourrait faire beaucoup de bien pour la religion aux Etats-Unis. Dans ce cas on lui donnerait un revenu convenable pour son honorable entretien. Par le même courrier qui lui annoncait sa destitution, le recteur recevait une lettre de M. l'abbé Périès, lui déclarant qu'il se retirait de sa chaire.

Le 5 octobre, à la rentrée scolaire, le vice-recteur Philip J. Garrigan (2) prit la charge de recteur intérimaire. Après la messe du Saint-Esprit, Mgr Keane lut à une assemblée nombreuse et

(1) Il m'a été impossible de trouver la source juridique du principe allégué. Antérieurement et postérieurement à la lettre pontificale la pratique est contraire, comme on peut s'en assurer en étudiant les listes chronologiques des recteurs d'universités catholiques.

(2) Sacré premier évêque de Sioux-City (Iowa), le 25 mai 1902. M. Périès l'a présenté ainsi aux lecteurs de la *Vérité* : « ecclésiastique honorable, mais de capacités assez bornées, n'avait dû sa situation qu'à un attachement aveugle à Mgr Keane. On a toujours compté que la chute de son protecteur l'entraînerait infailliblement » (28 novembre 1896). — « M. Garrigan était tout simplement l'économe de l'Université naissante. On le déclara *docteur* sans qu'il eût subi aucun examen, ni jamais enseigné ». (21 mai 1902).

émue la lettre pontificale et la réponse qu'il y avait faite. Il ajouta quelques déclarations au sujet de sa déposition : « Je n'ai pas demandé de raisons, dit-il ; je vous prie, mes amis, et vous étudiants, de faire comme moi. Ne demandez pas pourquoi le Saint-Père a fait cela. Il est suffisant qu'il l'ait fait pour que ce soit sagement et bien fait (1) ».

Le prélat partit immédiatement après pour la Californie où il se reposa quelque temps dans un sanatorium.

La déposition s'opérait trop subitement pour ne pas causer une vive émotion dans le monde intellectuel des Etats-Unis. On résolut de donner à l'ex-recteur une marque publique d'estime.

Le 8 octobre un immense meeting se tint dans la grande salle de l'Institut Carroll. Des hommes et des femmes de toutes les croyances, de toutes les églises, de toutes les conditions de la vie étaient réunis. Toutes les universités avaient envoyé des représentants. Sur l'estrade présidaient le juge Morris, de la cour d'appel, le commissaire du district Truesdell, le général A.-W. Greely et beaucoup de laïques et ecclésiastiques très distingués. On remarquait dans l'assemblée un certain nombre de jésuites.

(1) Sur ces incidents, voy. *Cath. Univ. Bull., II* (1896), pp. 583-592.

Le juge Morris, en ouvrant la séance, fit allusion aux rumeurs relatives à la destitution du recteur. Il dit qu'il n'y avait pas à s'en occuper, que le but de la réunion était d'honorer le recteur destitué. Il nomma ensuite un comité pour rédiger les résolutions qui seraient prises à la fin de la séance.

Le feu des panégyriques s'ouvrit alors. Le premier orateur fut le P. J. Havens Richards, de la société de Jésus, président de l'université de Georgetown et dont la présence avait pour objet de démentir que sa Compagnie fût pour quelque chose dans la destitution du recteur. Le P. Richards célébra son « influence religieuse ». Il parla des longues et amicales relations qu'il entretenait avec l'évêque Keane depuis le temps où celui-ci était curé de Saint-Patrick. Il loua également ses grands services à l'Université catholique.

Le révérend docteur Rankin, président de l'université Howard célébra « l'évêque Keane philanthrope ». Il parla de ses œuvres relatives à la tempérance, aux soins de veuves et d'orphelins et autres entreprises de charité dont le prélat s'était occupé.

« C'est l'évêque Keane, dit-il, qui me fit comprendre, pour la première fois, ce qu'est un *catholique américain*. Toute ma vie j'avais entendu parler du

catholique romain comme d'un homme imbu, au sujet de la liberté personnelle et nationale, d'idées étrangères et moyenageuses, telles qu'il devait nécessairement regarder de travers les institutions américaines, à moins qu'il ne les considérât comme quelque chose à confisquer et à s'approprier. Mais ici il y avait un homme doué du véritable esprit américain. Voici quelle était son irrésistible logique: Nos institutions sont des institutions libres: elles doivent dominer le monde; elles sont impossibles sans la liberté de la parole, sans la liberté des écoles. Nous devons donc avoir la liberté de la parole et des écoles ».

Le général Greely célébra l'évêque Keane comme « penseur scientifique », le commissaire Truesdell, comme citoyen; le révérend Whitman, président de l'Université colombienne, comme éducateur, le révérend docteur Stafford, comme homme.

Les résolutions adoptées furent celles-ci:

« Nous, citoyens de Washington, assemblés ici, sans distinction de *credo*. nous saisissons avec satisfaction l'occasion de donner une expression publique aux chaleureux sentiments d'estime et de considération que nous portons à l'évêque Keane, notre distingué concitoyen. Nous saisissons cette occasion de lui exprimer combien nous apprécions les services considérables qu'il a rendus à la grande cause de l'éducation et de la culture intellectuelle parmi nous. Nous honorons l'esprit élevé qui l'a toujours animé dans sa vie publique et l'esprit de charité chrétienne

qui lui a toujours inspiré de se mettre au premier rang dans toute entreprise destinée à servir l'humanité. Nous portons avec reconnaissance un témoignage à son esprit bienfaisant, à la rectitude de sa vie, à la dignité de conduite qui le rendit dans toutes les circonstances de sa vie un *gentleman* chrétien idéal. Nous apprenons avec un profond regret la fin de sa charge dans la grande institution avec laquelle il s'était si intimement identifié, dont il était considéré comme la véritable vie et dont il fut vraiment un des créateurs ; nous déplorons profondément toute décision qui entraînerait son départ d'au milieu de nous, mais quelle que soit cette décision, nous offrons à l'évêque nos plus chaleureux sentiments d'amitié et de bienveillance.

« Des copies de ces résolutions seront offertes au très révérend évêque Keane, à son Eminence le cardinal Gibbons et au très révérend Philip J. Garrigan, vice-recteur de l'Université catholique d'Amérique (1). »

---

(1) L'un des orateurs de cette soirée, prêtre catholique, disait à un membre de l'ambassade de France qui essayait de le calmer : « Si Rome continue, nous coupons le fil. » — Sur la réunion du 8 octobre, voyez le *Washington Post* et l'*Evening Star* du 9 octobre, le *N.-Y. Fr. s. J.* du 17 octobre, etc. — Dans *La Vérité* du 21 octobre, M. l'abbé Périès résume cette réunion en disant que l'évêque Keane « et ses amis ont réussi à provoquer un meeting de protestation au *Carroll Institute* de Washington, meeting dans lequel hérétiques de toutes dénominations et incroyants, mêlés aux ignorants catholiques du bas peuple et aux rôdeurs de rue, sont venus l'acclamer. » Naturellement les journaux conservateurs reproduisirent avec empressement cette information ; voyez, par exemple, *Le Nouvelliste* (Lyon) du 23 et *Le Patriote de Normandie* (Rouen) du 25 octobre.

Cette manifestation et d'autres protestations de moindre importance empoisonnèrent la fin de la légation de Mgr Satolli qui avait arrangé toutes choses de manière que la destitution du recteur eût lieu seulement après son départ. On découvrit son plan et ceux qu'il blessait auraient pu prendre leur revanche, s'ils n'avaient craint que le délégué, prétextant une révolte, n'eût obtenu de Rome, comme on lui en prêtait le dessein, la déposition de l'archevêque Ireland, le renvoi du docteur Rooker, secrétaire de la délégation (1) et l'imposition d'un recteur de son choix. Le cardinal s'embarqua pour l'Europe, le 17 octobre, entouré d'honneurs officiels et sans cordialité. L'effervescence était grande. Les libéraux disaient que l'impossibilité d'une université catholique était démontrée et que ce grand établissement prétendu scientifique ne pourrait être qu'une manière de séminaire professionnel sans liberté intellectuelle (2). Bien

(1) Sacré évêque de Jaro, aux Philippines, le 14 juin 1903.

(2) Quelles qu'en soient les causes, l'Université catholique de Washington, n'a jamais eu qu'une existence traînante et difficultueuse et est restée l'objet de discussions. Cf. *The Review*, 8 mai 1902, 30 juillet 1903, p. 465 et 477, *Semaine religieuse de Paris*, 17 mai 1902, *Vérité*, 21 et 24 mai 1902 (art. de M. Périès). Cet insuccès s'explique en partie par l'opposition des conservateurs et par l'importance qu'a prise le séminaire de Rochester. C'est le meilleur des Etats-Unis; les élèves y vont de beaucoup de diocèses. L'évêque choisit avec

plus, exploitant la doctrine romaine rappelée dans un passage de l'encyclique *Longinqua*, ils prétendaient que les catholiques devaient tendre à un changement radical dans la constitution de la République (1).

Les évêques directeurs de l'Université, pour montrer qu'ils n'entendaient point abdiquer leur pouvoir élirent un recteur professant absolument les mêmes idées que celui qui venait d'être

---

soin ses professeurs et les envoie se former aux différentes universités d'Europe. Le séminaire confère aussi les grades théologiques. Mais l'évêque, justement fier de son œuvre, s'oppose à l'unification du haut enseignement par l'université de Washington.

(1) Le pape disait à l'épiscopat des Etats-Unis: « Chez vous, grâce à la bonne constitution de l'Etat, l'Eglise n'étant gênée par les liens d'aucune loi, étant défendue contre la violence par le droit commun et l'équité des jugements, a obtenu la liberté garantie de vivre et d'agir sans obstacle. Toutes ces remarques sont vraies, pourtant il faut se garder d'une erreur : qu'on n'aille pas conclure de là que la meilleure situation pour l'Eglise est celle qu'elle a en Amérique ou bien qu'il est toujours permis et utile de séparer, de disjoindre les intérêts de l'Eglise et de l'Etat, comme en Amérique.

« En effet, si la religion catholique est honorée parmi vous, si elle est prospère, si même elle s'est accrue, il faut l'attribuer entièrement à la fécondité divine dont jouit l'Eglise qui, lorsque personne ne s'y oppose, lorsque rien ne lui fait obstacle, s'étend d'elle-même et se répand; pourtant elle produirait encore bien plus de fruits si elle jouissait, non seulement de la liberté, mais encore de la faveur des lois et de la protection des pouvoirs publics. » La constitution des Etats-Unis, d'après les principes théologiques, ne peut prétendre qu'à un *tolerari posse*.

destitué, Mgr Conaty (1). De plus dans le discours qu'il prononça lors de son installation, le cardinal Gibbons exprima ses sentiments de loyauté envers l'Etat, par cette déclaration qui fut très remarquée :

« Que le mot d'ordre de l'Université catholique soit : révélation et science, religion et patriotisme, Dieu et notre pays. Si j'avais le pouvoir de modifier la constitution des Etats-Unis, je n'en n'effacerais pas ou n'en modifierais pas un seul paragraphe, une seule ligne, un seul mot. La constitution est admirablement adaptée à la croissance et à l'expansion de la religion catholique, et la religion catholique est admirablement adaptée au génie de la constitution. Elles sont faites l'une pour l'autre comme deux anneaux de la même chaîne (2). »

Mgr Schroeder qui avait annoncé six mois auparavant la déposition de l'évêque Keane était victorieux, mais à l'Université il restait seul de son parti. Sentant les inconvénients de la situation, il témoigna d'intentions pacifiques

(1) Mgr Conaty est né en Irlande le 1er août 1847 ; il était âgé de quatre ans quand ses parents émigrèrent aux Etats-Unis. De 1880 à 1896, il fut curé de l'Eglise du Sacré-Cœur à Worcester. Il fut sacré évêque titulaire de Samos le 24 novembre 1901. M. Périès lui a consacré une note biographique dans la *Vérité* du 22 décembre 1896.

(2) Discours prononcé le 19 janvier 1897 et publié dans *The N.-Y. F.'s Journal* du 23.

et même fit du zèle pour l'établissement, en s'efforçant de fonder une chaire de littérature allemande (1). Ses adversaires, pleins de considération pour un homme si puissant à Rome, se montrèrent, de leur côté, disposés à cesser les hostilités.

Sur ces entrefaites, un article pseudonyme parut au commencement de janvier 1897 dans *l'Observateur Louisianais* accusant Mgr Schroeder :

« 1° D'avoir manqué de dignité en abandonnant sur le champ de bataille, au milieu de la lutte, un collègue qui l'avait toujours secondé dans la défense des doctrines conservatrices (2), et ce pour obtenir, comme un mendiant, une honteuse admission au Bulletin de l'Université, d'où on l'avait toujours exclu et d'où on l'a incontinent expulsé, après avoir officiellement constaté la *diminutio capitis* à laquelle

(1) Ce projet qui n'aboutit pas a été repris en 1903. Cf. *The Review*, 30 juillet 1903.

(2) M. l'abbé Périès. Cf. l'article cité de Kraus, p. 4, note, défavorable à Mgr Schroeder. — Il existait une vieille inimitié entre l'historien et le théologien. Mgr Schroeder avait essayé de faire mettre *l'Histoire de l'Eglise* de Kraus à l'Index. Il ne réussit pas, mais il causa à l'auteur beaucoup de tracasseries et l'empêcha de devenir évêque. Kraus fut documenté sur les affaires de l'Université par les professeurs Shahan et Grannan. Ce dernier a été nommé consulteur de la commission biblique bien que son enseignement sur l'inspiration des Saintes Ecritures ait été fortement attaqué à plusieurs reprises (*Vérité*, 26 novembre 1896; art. de M. Périès).

il s'était lui-même réduit. Les Français appelleraient cela d'un mot cinglant comme un coup de cravache : « félonie »...

« 2° D'avoir eu la naïveté d'imaginer que sa campagne pour la fondation d'une chaire de littérature allemande achèterait la dédaigneuse tolérance de ses adversaires, et lui procurerait un misérable pardon, cent fois indigne d'un homme persécuté pour une bonne cause !

« 3° D'avoir menti en niant l'opposition qu'il avait faite à Mgr Keane et à ses suppôts, et en se récusant d'accepter la responsabilité de ses campagnes passées dans les journaux allemands de Chicago, de St-Louis et de Baltimore, qui avaient au moins eu quelque mérite (1). »

L'auteur concluait ainsi :

« Tant que les Germano-Américains ont pu croire que Mgr Schroeder agissait en conformité avec ses convictions intimes pour la défense des grands

(1) J'emprunte textuellement ce résumé de l'article de janvier 1897 à un autre article paru sous la même signature dans le même périodique, en juillet. Voici quelques-unes des aménités adressées à Mgr Schroeder : « prélat *di mantellone*, qui s'affuble d'une *manteletta* qu'il n'a aucun droit de porter », « il a essayé comme réponse quelques-unes de ces grosses plaisanteries tudesques qui ont la grâce d'une botte d'égoutier écrasant un escarpin verni », « professeur prussien », « manque de vergogne », « Mammon l'a retenu ». — Un ami de Mgr Schroeder, si ce n'est Mgr Schroeder lui-même, répondit au premier article (n° de février) en disant que son auteur rentrait dans la catégorie de ces enfants « qui, après avoir reçu une bonne rossée, pleurnichent et boudent, non pas tant

intérêts de l'Eglise et la sauvegarde de la doctrine, ils ont formé, en bons catholiques qu'ils sont, un bataillon serré autour de lui ; du jour où ils l'ont vu tourner casaque et brûler ce qu'il avait adoré, ils ont compris que le professeur s'était joué de leur bonne foi et ne travaillait que pour lui. De ce jour-là, Mgr Schroeder a cessé d'être le chef du parti allemand aux Etats-Unis (1). »

Cependant Mgr Schroeder n'avait pas tellement changé qu'il ne continuât à publier dans le *Katholisches Familienblatt*, de Pittsburg, sur les devoirs des catholiques, une série d'essais qui passèrent d'ailleurs inaperçus. Un périodique intégriste, *The Review*, s'avisa, le 18 mars 1897, d'en reproduire un fragment en l'intitulant : *Un catholique libéral peut-il être un bon catholique?* La revue n'indiqua point qu'elle faisait un emprunt à une petite feuille allemande, mais imprima le morceau en anglais, sans indication de source, comme s'il eut été écrit spécialement pour elle. Il causa une grande sensation (2). Les progressistes crurent que Mgr Schroeder ne désarmait pas contre eux. Il

---

parce qu'ils ont fait la connaissance du fouet, mais surtout parce qu'ils l'ont faite seuls, et ils n'essuieront leur larme de crocodile que lorsqu'ils auront procuré la même dose à un camarade ».

(1) *Observateur Louisianais,* janvier 1897.

(2) *Washington Post*, 24 mars ; *Review*, 1er avril.

continuait à traiter les questions les plus irritantes et les plus inopportunes. Puisqu'il en était ainsi, il devait partir. Les Allemands soutinrent énergiquement leur docteur : mais sa perte était résolue, et même, comme on l'a vu, un ancien ami la facilitait (1). Grâce au cardinal jésuite Steinhuber, résidant à Rome, et qui se constitua son défenseur, le Vatican insista pour son maintien (2). Le conseil des évêques le révoqua néanmoins à la fin d'octobre 1897. On allégua contre lui qu'il était incompatible et irréconciliable avec ses collègues et même avec l'Université entière, et qu'il était incompétent comme professeur de dogme. Le cardinal Gibbons envoya au pape un rapport sur son cas, et Léon XIII ordonna que tout fût réglé conformément au vote des évêques. Mgr Schroeder retourna dans son pays (3).

Quant à Mgr Keane, bien qu'il eut déclaré

(1) Kraus (*art. cité*) dit que, du côté de l'Université, on n'avança rien contre Mgr Schroeder d'approchant (*an Heftigkeit und Bosheit*) des allégations portées contre lui par M. Périès.

(2) Sur cette affaire voyez *Evening Star*, 19-22 octobre 1897; *Washington Post*, 21-23, 27 octobre ; *New-York Herald*, 21-24 octobre ; *Review*, 11, 18, 25 novembre, 2, 9, 16, 23 décembre; 6 janvier, 17 février, 7 avril 1898 : *Vérité Française*, 12 novembre, 6 et 12 décembre 1897.

(3) Mgr Schroeder fut nommé professeur à l'Académie catholique de Münster en Wesphalie. Depuis, cet établissement a reçu le titre d'Université et Mgr Schroeder en fut le premier recteur; il mourut le 5 septembre 1903, à Elberfeld.

qu'il ne désirait aucune position officielle, pas plus à Rome que dans sa patrie, le pape l'appela près de lui.

Evidemment on ne tenait pas à lui laisser le loisir de répandre ses idées dans des livres ou des conférences. A Rome, le pape le nomma chanoine de Saint-Jean de Latran, archevêque titulaire de Damas, assistant au trône pontifical, consulteur des Sacrées Congrégations de la Propagande et des Etudes(1). Tous ces honneurs ne cachaient qu'une sorte d'exil. Les archevêques des Etats-Unis essayèrent de lui faire donner un siège archiépiscopal dans leur pays sans pouvoir y réussir. Comme sa popularité lui avait permis d'être un heureux quêteur pour l'Université de Washington, en 1899, vu que l'établissement se trouvait dans un pressant besoin, le comité des évêques directeurs demanda au Souverain Pontife que Mgr Keane fût chargé de quêter de nouveau : ils eurent de la peine à lui obtenir la permission de ce voyage(2).

---

(1) A Rome, Mgr Keane habita chez les sulpiciens, d'abord au séminaire canadien, puis à la procure. Les antiaméricanistes ont jugé cette hospitalité dangereuse pour la pureté doctrinale de la Compagnie. (Voy. *Vérité*, 11 janvier 1899, article signé F. d'H.).

(2) Mgr Keane était revenu prendre des vacances, en 1897 : il fut acclamé, voyez *Washington Post*, 10 et 14 octobre.

Naturellement, toutes ces affaires qui passionnèrent si longtemps les catholiques des Etats-Unis se compliquèrent de nombreuses intrigues (1) et chaque parti se couvrit de l'autorité suprême du pape. L'un prétendait interpréter sa pensée directement et authentiquement, l'autre déclarait se régler sur les directions immédiates de son délégué, seul bien placé pour juger sur les lieux. Les disputes ressemblaient à celles qui, à la même époque, se produisaient en France, où nombre de gens déclaraient ne pas très bien comprendre les instructions politiques de Léon XIII et se demandaient si elles n'étaient pas brouillées par le cardinal secrétaire d'Etat. Un discours prononcé par l'archevêque Ireland peint très bien la confusion qui régnait à ce moment dans l'Eglise des Etats-Unis.

« Des réfractaires, des rebelles contre Léon XIII, on en trouve hors de France. On en trouve où l'on devrait le moins s'attendre — en Amérique. Il y a,

(1) M. l'abbé Klein écrivait dans le *Correspondant* du 25 juin 1898 : « L'heure n'est pas venue de faire connaître avec plus de détails l'historique de ces deux incidents (Keane et Schroeder), ni d'expliquer comment on vit, à chaque fois, défait ou regretté par le pape « ce qu'on présentait comme émanant de lui ». Que l'heure ne soit pas arrivée d'écrire cette histoire complète, tout le monde le comprendra et même on peut souhaiter pour l'édification des catholiques qu'elle ne sonne jamais. Quant aux regrets de Léon XIII, ils semblent difficiles à prouver.

naturellement, des divisions parmi les catholiques d'Amérique, non pas à la vérité dans ce qui est strictement matière de foi et de mœurs, mais dans les tendances et les mouvements et dans les adaptations aux circonstances et aux environnements modernes. Il ne devrait y avoir pour nous qu'une tendance, un mouvement, un mode d'adaptation, ceux qui sont indiqués par Léon. La séparation d'avec Léon, l'opposition à ses directions, n'est autre chose qu'une rebellion, quels que soient ses efforts pour se dissimuler, en Amérique comme en France, sous les titres spécieux de conservatisme, de catholicisme traditionnel, de religieuse crainte des nouveautés. Ceux qui résistent en Amérique à la direction donnée par Léon sont des rebelles et des réfractaires, quoiqu'ils osent se donner comme les seuls catholiques véritables et loyaux. Les noms n'ont guère d'importance, il n'y a que les réalités qui comptent. Les loyaux catholiques n'ont qu'un nom, catholiques. Ils n'ont qu'une règle d'action, la volonté et l'exemple de Léon. On pense quelquefois que les catholiques d'Amérique sont divisés sur les questions des races et des langues. Il n'en est pas ainsi. S'ils sont divisés, c'est que la grande majorité suit la direction de Léon et que quelques-uns se tiennent à l'écart. Les loyaux catholiques et les réfractaires n'appartiennent pas qu'à une langue. Je parle maintenant pour moi-même, mais dans ce que je dis, je le sais, je parle aussi pour tous les loyaux catholiques d'Amérique. Il n'y a pas pour moi de race, de langue ni de couleur. Je m'élève au-dessus de toutes ces particularités. En cherchant mes frères, je désire trouver ceux qui travaillent pour Dieu et la

vérité, ceux qui travaillent avec Léon. Quand je m'éloigne de catholiques, c'est qu'ils sont réfractaires. Quand les catholiques français sont avec le pape, je suis avec les catholiques français ; quand ils sont contre lui, je suis contre eux. Quand les catholiques allemands sont avec le pape, je suis avec eux ; quand ils sont contre le pape, je suis contre eux. Je ne m'abaisserai pas à établir des distinctions entre catholiques à cause des races et des langues. Je suis, je dois être aussi catholique que l'Eglise de Dieu. Je diffère de certains hommes, je fais la guerre à certains hommes à cause d'idées et non pas à cause de races. Et il en est ainsi de Léon, et il en est ainsi de tous loyaux catholiques. Il est bon que cela soit compris et proclamé bien haut et de tous côtés. On s'efforce d'identifier certaines tendances réfractaires avec des races entières de catholiques. C'est mal. C'est une injustice pour ces races où le grand nombre est fidèle au pape, très ardent à suivre ses directions, très fervent à travailler avec lui. Des gens qui se constituent eux-mêmes chefs de partis pour le temple de leurs propres idées sont souvent trop prompts à appeler autour d'eux une race d'hommes en les aveuglant sur les vrais résultats, les conduisent sous la bannière du nationalisme, là où de véritables catholiques ne devraient pas aller (1). »

(1) Sermon prononcé à l'église Saint-Patrick, à Washington, le 28 mars 1897 et publié dans le *The N.-Y. F.'s Journal*, 3 avril, seul texte reconnu authentique par l'orateur. Ce sermon causa des polémiques ; voyez surtout *The Review*, 8 et 15 avril.

VII

La religion en Amérique au commencement du XX^e siècle. — Catholicisme et patriotisme. — La tolérance scientifique. — La paix du conclave. — La gloire de l'Eglise des Etats-Unis.

Au commencement du XX^e siècle, l'annexion des Philippines et de Porto-Rico aux Etats-Unis a élevé le nombre des catholiques de la grande république à dix-neuf millions. L'Eglise romaine est devenue de beaucoup la plus nombreuse de toutes ses dénominations religieuses. Pourtant, et sans même parler de la qualité inférieure des nouvelles recrues, ce triomphe numérique cache encore de grandes pertes. Tout en supposant que la tentative de la constitution d'une église nationale aux Philippines avorte complètement, de nombreux catholiques de ces îles n'en sont pas moins passés et n'en passeront pas moins au protestantisme.

Au commencement du XX^e siècle, les statistiques ecclésiastiques des Etats-Unis déclaraient

que toutes les principales dénominations religieuses gagnaient des adhérents, que le premier rang dans ces gains, sur le continent américain, appartenait à l'Eglise romaine; enfin toutes les dénominations se déclaraient (1) satisfaites et confiantes sur l'avenir. Or, on entendait le même langage, vingt-cinq, cinquante, soixante-quinze ans auparavant, et cependant, il s'est constitué aux Etats-Unis tout un goupe de personnes qui déclarent n'appartenir à aucune église, et ce groupe dépasse aujourd'hui le chiffre de quarante millions. C'est le déchet de toutes les dénominations. Mais, du moment que les anciennes familles puritaines et d'origine américaine s'éteignent, il semble que dans ce contingent, aucune église proportionnellement ne compte autant de membres que l'Eglise romaine. Les catholiques des Etats-Unis ne s'en déconcertent pas.

« Le miracle est, non que des immigrants catholiques aient des descendants protestants ou incrédules

(1) Sur les réflexions qu'inspirent ces statistiques à des écrivains de différentes communions et moins préoccupés d'apologétique, voyez Maignen, *Nouv. cath.*, 2^e édit., l'article du P. Shinnors donné en appendice: le *Chrétien Français*, 8 janv. et 7 mai 1903; Pioda, ouv. cité; l'article de M. Albert Schinz, *Revue chrétienne*, octobre 1901; *Literary Digest*, 13 janv. 1900.

mais que tant de millions d'âmes aient pu résister aux persécutions sociales, à un enseignement anti-catholique, à la licence que le divorce introduit dans la société (1) ».

L'optimisme des hommes d'Eglises américains s'appuie sans doute sur la conscience qu'ils ont d'avoir tiré le meilleur parti possible des circonstances durant tout le siècle. Mais le jugement des observateurs laïques, à quelque secte qu'ils appartiennent, quand ils apprécient les résultats en eux-mêmes semble devoir se résumer dans la parole de M. de Nevers :

« Aux Etats-Unis, les religions sont en décadence; dans tous les cultes se sont accumulées des ruines, un vent de scepticisme et d'indifférence souffle sur les consciences (2) ».

Et en effet les ministres des sectes différentes chrétiennes avouent ne plus craindre les progrès des sectes rivales, mais ceux de l'athéisme et de « l'infidélité ».

Les religions en Amérique, pour la plus

(1) Mgr Gabriels, art. cité, § XXIV.

(2) E. de Nevers, *op. cit.*, p. 143. — « En fait, près des trois quarts des Américains vivent complètement en dehors de la pratique positive et suivie d'un culte. » Cl. Jannet, II, p. 25. — « La religion, toute respectée qu'elle soit, rencontre une indifférence générale. » Rousiers, *op. cit.*, p. 323.

grande partie de la nation, semblent n'être qu'une règle morale accolée à une vague synthèse théologique, survivance du passé : Dieu créateur et rémunérateur, sentiments héréditaires se rattachant au mouvement religieux causé par le Christ. Toutes les sectes sont devenues tolérantes parce qu'elles sentent que la critique fournit des objections contre leurs positions dogmatiques : elles ne font plus guère de controverse entre elles ; elles tâchent de se surpasser les unes les autres par les bonnes œuvres.

Les haines qui, au commencement du XIX^e siècle, dans beaucoup d'endroits, excitaient les protestants contre les catholiques, se fondirent au grand soleil de la liberté et firent place à des antipathies. Celles-ci ont disparu dans une concurrence religieuse à peu près loyale. Les sectes en sont venues à se témoigner entre elles de l'estime. Les plus respectées sont évidemment celles qui se sont placées au premier rang. Il n'y en a point de plus honorée, par conséquent que l'Eglise romaine. Cela ne veut pas dire que l'on reconnaisse son *credo* comme supérieur. Les *credos* respectifs des différentes églises sont dans la nation, en général, l'objet d'une respectueuse indifférence ; on estime une Eglise pour ses œuvres et pour ses hommes. La

puissante hiérarchie des catholiques, la régularité de leurs milices religieuses, l'organisation de leurs écoles et de leurs orphelinats, les institutions charitables, voilà ce qui assure le respect dont ils jouissent, beaucoup plus que ce qu'ils croient ou ce qu'ils prêchent. Un évêque est considéré comme on considère tout homme intelligent arrivé aux premières places de sa carrière. Quand un homme d'église meurt, à quelque dénomination qu'il appartienne, la plus belle oraison funèbre qu'on puisse prononcer se résume en ces mots : il fut un homme de progrès, de savoir, d'initiative, tout dévoué à la diffusion de l'éducation et de la science, au bien être des masses. Même pour un prêtre catholique, il n'y a point de plus bel éloge. On ne parle pas, généralement, comme dans le vieux monde, de son orthodoxie, de sa modestie, de son humilité, de son obéissance, de son « esprit d'oraison ». L'action : tel est le critère incontesté d'après lequel on juge les hommes et les sectes.

Assurément il existe aux Etats-Unis comme ailleurs des esprits plus contemplatifs et mystiques : ce sont ordinairement ceux qui changent de religion. Les journaux d'une communion célèbrent les conversions qu'elle opère, ils taisent les pertes qu'elle subit. En réalité, il se produit entre les diverses dénominations, un

va et vient continuel d'âmes inquiètes et chercheuses, mouvement inconnu dans les pays où règne une foi professée par une très grande majorité. Le nombre des sectes et la diversité de la prédication religieuse, permet à chacun en Amérique, comme en Angleterre, de trouver ce qu'il peut désirer, en fait de religion, aux différentes époques de sa vie (1). Une manière très

(1) La presse française sur la religion aux Etats-Unis, ne nous parle que de conversions; il y a autre chose, comme on peut en juger par les faits et noms suivants. Le P. Léon Bouland quitta l'Eglise romaine en 1888 pour passer dans l'Eglise épiscopalienne, il retourna dans sa confession première en 1895. Vers le même temps, un prêtre de l'Eglise épiscopalienne entra chez les paulistes qui le firent ordonner sous-diacre; peu de temps après il reprit son ancien ministère. — Le nombre des prêtres et des religieux qui quittent l'Eglise romaine me semble élevé. Pour la courte période des controverses américanistes, j'ai relevé dans les journaux des Etats-Unis les noms de MM. Fitzgerald, Mac-Mahon, Murphy, James O'Connor, Ruthven, Joseph Slattery, Tobin, De Vere, Bechger (dominicain, 1893), A. Lambert (rédemptoriste belge, 1894), Edward Martin (1895), Manuel Ferrando (capucin espagnol, 1895), Miel (jésuite, mort en 1903, recteur de l'Eglise protestante française de Philadelphie). La liberté intellectuelle et pratique dont jouissent les prêtres américains rend cependant les défections plus rares qu'en France.

On trouve parfois aux Etats-Unis des prêtres dégagés de préjugés à un degré qui étonne les Américains eux-mêmes. Je crois qu'on peut citer en exemple le Rev. D^r J.-J. Doherty. Cet ecclésiastique mort en avril 1896 à Honesdale (Pensylvania), laissa par testament 14.000 dollars à différentes institutions catholiques, et 20.000 dollars pour construire un opéra dans la petite ville où il avait été curé pendant 37 ans.

On assure que des prêtres et peut-être des évêques feraient

individualiste d'entendre le catholicisme, conception qui se rattache à l'école du P. Hecker, semble attirer de nombreux convertis dans son sein et diminuer les apostasies. Le catholicisme aux Etats-Unis devient une religion aussi large que l'est en Europe l'église anglicane, et par tout le monde, l'église épiscopale. Chacun de ses membres l'entend et surtout le pratique à sa façon sans encourir les blâmes du clergé méticuleux et tracassier des pays latins.

Au total, si l'on veut caractériser l'essence même de l'évolution religieuse aux Etats-Unis, il faut dire qu'elle entraîne complètement toutes les sectes dans le sens de ce qu'on appelle en Europe, improprement, « le protestantisme libéral (1) ». « C'est une religion de l'humanité greffée sur le christianisme (2). » « Toutes les

---

partie de sociétés secrètes telles que les *Elks* et *l'Order of the Knights of Colombus*; voy. *The Review*, 15 janvier et 1^er^ mai 1902.

On m'a communiqué du papier à lettres, avec en-tête mystérieux et symbolique, dont se sert un prêtre de la province ecclésiastique de Milwaukee, qui s'est vanté, même devant son évêque, d'être « satanique ». En France, je n'ai pu constater de « satanisme ecclésiastique » que dans les romans de M. J.-K. Huysmans.

(1) Voyez Jean Réville, *Le protestantisme libéral : ses origines, sa nature, sa mission* (Paris, Fischbacher, in-12, 1903, 182 p.) et M. Hébert, *La Religion de la conscience humaine* (Bruxelles, extrait de la *Revue de Belgique*, juillet 1903, in-8, 19 pp. et reproduit dans *Le Chrétien Français*, 20 août 1903).

(2) Bargy, p. XX.

Eglises des Etats-Unis, protestantes, catholiques, juives et indépendantes ont quelque chose de commun. Elles sont plus voisines entre elles que chacune d'elles ne l'est de son Eglise-mère d'Europe et l'ensemble de toutes les religions d'Amérique forme ce qu'on peut appeler la religion américaine (1). » Cette religion s'inspire de l'esprit et des principes du peuple et de la République des Etats-Unis.

Mais pour un spectateur superficiel et ordinaire, au commencement du XX^e siècle comme dans tout le siècle précédent, c'est surtout au point de vue politique que diffèrent les clergés de l'ancien et du nouveau monde. Tandis qu'en Europe les prêtres romains boudent les idées modernes, haïssent les nouveaux régimes, désirent leur chute, paralysent les gens soumis à leur influence en gémissant sur le malheur des temps, la décadence des races, l'audace croissante des juifs et des francs-maçons, tandis qu'ils montrent l'idéal au moyen âge dans l'union du sacerdoce et de l'empire, et n'envisagent l'avenir qu'avec défiance, le clergé des Etats-Unis n'a cessé de prêcher la loyauté à une constitution adaptée aux besoins des temps nouveaux, la marche en avant, l'idéal rationnel, la foi dans un

(1) Bargy, p. VII.

bel avenir. C'est qu'en effet « la religion américaine eut toujours pour but le bien être de la race. Elle est la poésie du civisme (1) ».

Ecoutons la voix d'un des évêques les plus populaires.

« Tout comme je crois que Dieu gouverne les hommes et les nations, je crois qu'une mission divine a été assignée à la République des Etats-Unis. Cette mission est de préparer le monde, par l'exemple et par l'influence morale, au règne universel de la liberté humaine et des droits de l'homme. L'Amérique ne vit pas pour elle seule ; les destinées de l'humanité sont confiées à sa garde. Aucune doctrine de Monroe ne confine sa démocratie aux bords de l'Atlantique et du Pacifique. Le droit de cité américain soutient les droits de l'humanité. Au temps de Washington, l'esprit de l'Amérique, que les soldats de Lafayette et de Rochambeau remportèrent dans leur patrie, hâta la Révolution française. En Europe, cependant, la liberté fut retardée dans ses progrès par les sauvages excès de ses propres champions. Mais, prenant espoir et courage dans la démocratie américaine, elle n'a jamais cessé de combattre jusqu'à ce que l'Europe devint, en fait, si ce n'est de nom, libre et démocratique. Aujourd'hui la France est une république bien établie. L'Espagne et l'Italie ont atteint les confins du régime républicain. L'Allemagne élit son parlement que craint un Hohenzollern et auquel il obéit. En Angleterre, le suffrage est presque univer-

(1) Bargy, p. 31

sel ; il l'est entièrement en Belgique. En Russie le gouvernement doit compter avec les masses de la population et, même dans le lointain Japon, un parlement partage le suprême pouvoir avec celui qui occupe le trône autrefois déifié du Mikado. Mais planant au-dessus de tous, l'Amérique s'élève devant le monde entier, dans le pouvoir et la majesté de la démocratie personnifiée, espoir des amis de la liberté, désespoir des ennemis de la liberté. O Amérique garde toi bien toi même ! car si tu tombes, les espérances de l'humanité tombent avec toi (1) ».

« Laissez-moi dire ceci aux catholiques américains : Soyez américains, dans le sens le meilleur et le plus vrai du mot américain ! Aimez l'Amérique, aimez ses institutions : soyez dévoués à ses intérêts ; ardents à la défendre, lents à la critiquer. Dans le passé, l'Eglise en Amérique dut aux nécessités de circonstances d'avoir d'abord un aspect, un accent d'étrangère ; il serait ridicule de dire qu'elle n'en a pas souffert. Pour écarter, prévenir tout malentendu, toute méfiance, nous devons, pour l'amour de l'Eglise et de la patrie, presque exagérer dans nos cœurs et porter haut dans notre vie, notre américanisme. Il ne faut pas que nous fassions un geste, que nous prononcions une parole qui soit un prétexte à croire que nous ne sommes pas en intime accord avec notre pays. Sans doute, point n'est besoin d'approuver tout ce qui se fait en son nom ou tout ce qu'il a fait lui-même ; comme tout citoyen, nous avons le droit de critiquer, de travailler à modifier

(1) Mgr Ireland, discours prononcé en 1895, *Church Modern Society*, p. 175.

ou détruire ce que nous condamnons ; mais il faut que, quoique nous fassions, l'amour profond de l'Amérique transpire pour ainsi dire de tous nos actes, et que nos critiques soient évidemment inspirées par l'amour de notre pays. Il y a parmi un certain nombre d'entre nous, j'ai grand regret à le dire, une disposition à toujours critiquer, à se rejouir d'avoir à blâmer, une tournure d'esprit et de cœur qui fait exagérer le mal, amoindrir le bien, qui porte à chercher les occasions de se plaindre pour avoir le triste plaisir de se lamenter toujours. Cet état d'âme est incompatible avec un sincère amour de la patrie, ses manifestations font un grand tort à notre Eglise aux yeux des Américains sérieux et intelligents ; par pitié pour l'Eglise et la patrie qu'il n'en soit plus question.

« Quand nous avons de justes motifs de nous plaindre, comme catholiques, faisons-le en parfaits citoyens ; travaillons, par les voies que le patriotisme approuve, à faire redresser les torts que l'on a envers nous. Il est des changements désirables mais impossibles à faire réaliser immédiatement et en bloc par suite des circonstances de temps et de lieu, mais à part ceux-là, sans rien sacrifier de notre patriotisme, nous pouvons les obtenir tous et bientôt. Pour moi, j'ai une confiance sans limite en la liberté américaine et dans la justice de l'Amérique ; je crois fermement que c'est la volonté bien arrêtée de nos hommes d'Etat comme de tous les citoyens américains, que chaque classe de la société américaine, jouisse de tous ses droits. Je ne connais pas un seul cas où une réclamation juste et faite dans les formes n'ait été accueillie avec bienveillance et bientôt suivie

de ce que réclamaient la justice et l'intérêt de la patrie(1) ».

« République d'Amérique, reçois le tribut de mon amour et de ma loyauté. De toute mon âme, je te rends hommage. Je prie de tout mon cœur pour que ta gloire ne soit jamais diminuée. — *Esto perpetua!* Tu portes dans ta main les espérances de la race humaine. Ta mission, reçue de Dieu, est de montrer aux nations que les hommes sont capables des plus hautes libertés civiles et politiques. Sois à jamais libre et prospère! Que par toi la liberté triomphe sur toute la terre du levant au couchant! — *Esto perpetua!* Souviens-toi que la religion et la moralité peuvent seules donner la vie à la liberté et lui conserver une jeunesse qui ne se flétrit point. Crois-moi, ta plus sûre espérance est dans l'Eglise dont de faux prophètes voudraient t'inspirer la crainte. Crois-moi, il n'y a pas de cœurs à t'aimer plus ardemment que les cœurs catholiques, pas de langues à célébrer mieux les louanges que les langues catholiques. Dans la guerre et dans la paix, pour défendre tes lois et tes institutions aucunes mains ne s'élèveront plus volontiers et plus vaillamment que les mains catholiques. *Esto perpetua!* (2) »

Moins lyrique, l'évêque Spalding, exprime cependant les mêmes sentiments :

« Nous avons la plus intime conviction que l'Amé-

(1) Ireland, discours prononcé le 17 avril 1901 dans la cathédrale de Dubuque, à la remise du *pallium* à Mgr Keane.

(2) Péroraison d'un discours prononcé le 10 novembre 1884 dans la cathédrale de Baltimore, *Church Modern Society*.

rique est le plus grand don que Dieu ait fait sur terre à ses enfants ; qu'il l'a destinée à être la patrie d'une plus noble race, la demeure d'une humanité plus semblable au Christ et plus divine, dont l'influence bienfaisante sera aussi expansive que l'amour et qui se répandra par tout le monde universel (1).

« Ceux qui s'arrêtent la tête tournée en arrière et les regards toujours fixés sur l'Europe, ne nous impressionnent pas. Qu'y a-t-il en Europe de plus sacré qu'en Amérique. L'histoire de l'Europe n'est-elle pas faite pour une large part, d'une suite de guerres, de tyrannies, d'oppressions, de massacres et de persécutions ? Sa passion du lucre ne lui a-t-elle pas fait opprimer toutes les races inférieures du globe ? Combien de temps ses divers peuples ne se sont-ils pas regardés face à face, les armes à la main, prêts à s'entr'égorger ! Pourquoi l'Europe serait-elle pour les catholiques un si grand objet de respect et d'admiration ? La moitié de ses habitants ne sont-ils pas révoltés contre l'Eglise ? Et dans les nations qu'on appelle catholiques, mais qui sont pour la plupart gouvernés par des athées, quelle manifestation si frappante de vie et de force religieuse trouvons-nous donc à contempler ? (2). »

Telle est la manière dont parlent de politique aux Etats-Unis les évêques américanistes. Ce n'est pas à dire qu'ils s'illusionnent sur les maux existants dans leur patrie.

---

(1) *Socialism and labor*, p. 139.
(2) *Opportunité*, p, 205.

« Les difficultés sont grandes, dit l'évêque Spalding. Nous ne sommes qu'une minorité. Nous portons encore les traces et l'affaiblissement de blessures reçues au cours de plusieurs siècles de persécutions. A une époque où des sciences, des découvertes et des théories nouvelles fascinent les esprits et détournent leurs regards du passé vers l'avenir, nous demeurons attachés à une foi ancienne. A un peuple que ses richesses prodigieuses et ses rapides triomphes sur la nature poussent à exagérer la valeur du progrès matériel, nous prêchons la religion de l'esprit. A une génération intellectuelle et raffinée qui tient pour un mal tout ce qui est douloureux, qui veut laisser de côté tout ce qui est difficile, nous enseignons le devoir de l'abnégation. D'une société où les enfants commencent à ne plus accorder, même à leurs parents, le respect et l'obéissance, nous exigeons une soumission religieuse à l'égard de l'Eglise. Dans de pareilles conditions, n'est-il pas nécessaire, je ne dis point pour aller de l'avant, mais pour rester seulement sur nos positions, de ne négliger aucune des ressources qui peuvent nous aider à déployer le maximum de nos forces ? (1). »

Le clergé a toujours déploré, particulièrement avec toute la force dont il était capable, la corruption politique, la diminution du respect de la propriété, le relâchement du lien matrimonial, l'affaiblissement de l'influence du foyer, l'abaissement des principes religieux. Mais ses plaintes

(1) *Opportunité*, p. 261.

n'ont jamais pris l'expression d'une opposition au gouvernement, ni à l'évolution sociale. Et c'est ainsi que l'Eglise romaine a vaincu l'ancienne hostilité des bigots et des patriotes protestants. Cette hostilité ne pourrait-elle point revivre au soupçon que le clergé influence le vote des fidèles (1), et les doctrines du Syllabus ne causeront-elles point de conflit? Un observateur pose des problèmes :

« La puissance des catholiques s'est accrue aux Etats-Unis au point d'inquiéter certaines catégories de citoyens qui déjà se groupent pour l'enrayer (2).

---

(1) Pour éviter ce soupçon les évêques des Etats-Unis se sont toujours soigneusement tenus à l'écart de la politique. A la fin de 1894 en prenant part aux luttes électorales en faveur des Républicains contre les Démocrates, l'archevêque Ireland causa du scandale. Non content de protester contre cette ingérence, du haut de sa chaire épiscopale (voyez la traduction de sa déclaration dans Maignen, *le P. Hecker est-il un saint* ? pp. 265-270), l'évêque de Rochester, Mgr Mac Quaid envoya à la Sacrée Congrégation de la Propagande, en février 1895, un paquet de documents tendant à prouver: 1° que Mgr Ireland, pour avoir fait au Minnesota et à New-York, publiquement campagne avec les Républicains contre les Démocrates, reçut de son parti une « large compensation pécuniaire » ; 2° que depuis plus de deux ans il persécutait vigoureusement l'archevêque Corrigan directement par lui-même et avec l'aide d'autres personnages. Le cardinal Rampolla blâma Mgr Mac Quaid et dit à Mgr Ireland de se tenir tranquille. Depuis ces deux prélats se sont réconciliés.

(2) Voyez ci-dessus p. 101-103, notes sur *l'American Protective Association*.

Les libéraux, de plus, n'y sont point incontestés : les jésuites leur sont hostiles. L'Amérique réserve sans doute à nos fils, au point de vue religieux, les mêmes surprises qu'elle nous a causées à nous mêmes au point de vue social. N'avons-nous pas entendu dire que sur cette terre heureuse la question sociale ne pourrait naître (1) ? »

Quel que soit l'avenir, l'épiscopat du XIX^e^ siècle aux Etats-Unis aura eu du moins la gloire d'avoir réussi par une sage tactique à éviter tout grave conflit politique et social. Il y joint celle d'avoir su détourner l'attention du conflit scientifique.

La hiérarchie américaine honore un apologiste évolutionniste, le P. Zahm ; elle enseigne l'Ecriture sainte avec les livres de MM. Gigot et Bruneau qui tiennent compte de l'éclat actuel de la science scripturaire, et dont un catholique ne peut faire l'éloge en Europe sans passer pour frondeur. Enfin, les Etats-Unis ont un théoricien général des études ecclésiastiques, M. Hogan, qui a semblé bien hardi dans le vieux monde (2).

---

(1) P. de Coubertin, *L'Evolution Française sous la troisième république*, p. 311.

(2) MM. Gigot et Bruneau sont des sulpiciens français. Quand des ecclésiastiques français ont voulu traduire le livre de M. Hogan, *Les études du clergé*, pour éviter des incidents fâcheux, ils ont demandé *l'imprimatur* à Rome. Les négocia-

En toutes matières, le clergé des Etats-Unis a toujours voulu quelque chose de « prêchable ». Il l'a eu, quitte à présumer de Rome la permission de faire les transpositions nécessaires, tout en ne cessant de protester de son obéissance et de sa loyauté.

A la fin du XIX^e^ siècle, un archevêque américain de passage à Paris disait au nonce que si les directions pontificales continuaient encore deux ans du train dont elles étaient parties, il n'y aurait plus moyen de prêcher le catholicisme outre-mer. — Qu'a répondu le nonce? demanda-t-on à l'archevêque. — « *I don't care* » répartit le prélat, et il passa à un autre sujet.

M. de Tocqueville remarquait que toutes les sectes américaines apercevaient le christianisme sous le même jour. Elles n'ont point changé et au commencement du XX^e^ siècle, elles le considèrent encore d'un point de vue simple, général, positif. Cette manière de l'envisager semble devoir diminuer aux Etats-Unis l'inten-

---

tions ont duré un an; mais moyennant quelques légères corrections, Rome finit par accorder la permission sollicitée.

La manifestation théologique faite par un prêtre dans *The Independent*, 19 mars 1903, *A root-trouble in catholicism*, me paraît un cas trop isolé pour qu'il soit légitime d'en tirer des conclusions; mais elle est assurément très propre à entretenir les inquiétues des intégristes sur l'orthodoxie du clergé catholique aux Etats-Unis.

sité du conflit scientifique particulièrement grave en France. Du moment que l'opinion publique voit la religion dans son côté pratique et utilitaire, les objections perdent beaucoup de leur intérêt. Les œuvres de la charité catholique, les Filles de la Charité et les Petites Sœurs des Pauvres seront toujours une excellente preuve de la transcendance ou de la divinité de la doctrine. Aucun Américain ne regrettera de voir la rivalité des sectes se porter toujours davantage sur le terrain de l'assistance publique de préférence aux spéculations théologiques. L'avenir appartiendra aux mieux faisants.

Les circonstances même semblent aider l'évolution du catholicisme américain. Elle continue doucement, parce que Rome a été obligée de faire trêve aux préoccupations.

Les cardinaux italiens qui ont montré le plus d'antipathie à l'américanisme et qui ont paru le plus redouter que l'Eglise des Etats-Unis ne tombât dans le schisme et l'hérésie, ceux-là même se sont avisés que le pontificat de Léon XIII allait bientôt finir et qu'ils ne devaient point s'aliéner pour un prochain conclave le cardinal Gibbons, beaucoup plus puissant encore par son influence que par son vote. La paix s'est faite politiquement. Non seulement on a relâché Mgr Keane, mais encore, en 1900, on agréa son

élection à l'archevêché de Dubuque (Iowa) et on lui conféra le *pallium* en 1901. On a donné à Mgr Conaty le siège épiscopal de Los Angeles (Californie). Pour successeur à l'Université de Washington, on lui a choisi un « américaniste » militant, Mgr Denis O'Connell (1). Seulement, comme on ne voulait point rendre trop puissant le parti qu'il s'agissait de se concilier, on a refusé l'évêque Spalding pour l'archevêché de Chicago (2) et l'on multiplie les délais pour accorder le chapeau rouge à l'archevêque Ire-

---

(1) *Promoveatur ut amoveatur.* D'après un article anonyme de l'un des chefs de l'antiaméricanisme dans *l'Eclair* du 1er juillet 1898, Mgr O'Connell préparait l'élection pontificale du cardinal Vincenzo Vanutelli. Ce bruit persistant ne fut certainement pas étranger à sa promotion de recteur. Il fut nommé, par Léon XIII, le 12 janvier et installé à Washington le 22 avril 1903. Cette nomination fut très désagréable au parti allemand et l'un de ses journaux, dès le premier numéro qui suivit la mort du pape, disait: « Espérons que le successeur de Léon XIII nommera un nouveau recteur qui ne soit pas identifié avec l'Américanisme. (*The Review*, 30 juillet). » — En janvier 1903, Léon XIII continuant son œuvre de centralisation, plaça l'Université de Washington sous la juridiction de la Congrégation des Etudes, à l'instar du collège des jésuites à Rome et des Universités d'Insprück et de Louvain.

(2) L'évêque Spalding fut proposé pour l'archevêché de Chicago en décembre 1902. Il était présenté le premier sur la liste des évêques et le premier sur la liste des prêtres et, au même moment, le Président de la République l'honorait de la nomination de membre d'arbitrage de la grève des mineurs d'anthracite. La Sacrée Congrégation de la Propagande lui préféra le T. R. James-Edward Quigley, évêque de Buffalo.

land (1) qui, pourtant, a cru lever toute objection en proclamant nécessaire et possible le rétablissement du pouvoir temporel.

Au commencement de 1902, le cardinal Gibbons écrivit à Léon XIII, à l'occasion de son jubilé, pour lui exprimer la joie et l'admiration qu'éprouvaient les catholiques des Etats-Unis. La réponse du pape constitue, en quelque sorte, un jugement officiel, non-seulement sur les vingt-cinq dernières années de l'Eglise aux Etats-Unis, mais encore sur tout le siècle où elle a réalisé de si grands progrès.

Voici la traduction de la réponse du Saint-Père (2) :

A Notre cher Fils Jacques Gibbons, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, du titre de Sainte-Marie in Trastevere, et aux autres archevêques et évêques des Etats-Unis d'Amérique.

Notre cher Fils et Nos vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

« Dans la longue et illustre suite des Pontifes romains, Nous sommes compté comme le troisième de ceux auxquels il a été donné d'inaugurer heureu-

(1) Les discussions sur son cardinalat ont beaucoup occupé les journalistes religieux. L'un d'eux, M. Julien de Narfon, a donné dans son volume *Léon XIII intime* (p. 261), le portrait de « S. E. le cardinal Ireland ».

(2) *L'Univers*, 25 avril 1902.

sement la vingt-cinquième année de leur sacerdoce suprême. C'est à juste titre que Nous Nous réjouissons de cet évènement extraordinaire et que partout ceux qui professent la foi catholique s'en félicitent, inspirés par leur vénération envers le Siège apostolique. Mais si, dans cette couronne d'hommages, la voix de tous Nous est agréable, cependant celle des évêques et des fidèles des Etats-Unis d'Amérique nous fait éprouver une joie toute particulière, soit à cause des conditions qui rendent votre pays supérieur à beaucoup d'autres, soit à cause de l'amour singulier dont Nous vous entourons.

« Il vous a plus, Notre cher fils et Nos véritables frères, dans la lettre collective que vous Nous avez adressée, d'énumérer en détail les actes qu'animé par Notre affection Nous avons accomplis au profit de vos églises, depuis le début de notre pontificat. Il Nous est fort agréable aussi de vous payer de retour et de rappeler les consolations multiples et variées qui durant tout ce temps Nous furent apportées par vous. Si dès le commencement de Notre suprême apostolat, Nous avons été ému d'une grande joie en considérant la situation de votre pays, maintenant, ayant exercé pendant plus de vingt-quatre années ce ministère, Nous devons reconnaître qu'à aucun moment cette joie ancienne ne s'est flétrie, mais qu'au contraire elle s'est avivée de jour en jour, à mesure que devenaient plus éclatants parmi vous les progrès de la foi catholique. Il faut attribuer ceux-ci d'abord à la volonté de Dieu, mais aussi à votre zèle et à vos labeurs. On doit, en effet, féliciter votre sagesse de ce que, connaissant bien le caractère de ces nations, vous avez su faire en sorte de promouvoir avec pru-

dence toutes sortes d'institutions catholiques, conformément aux besoins et aux tendances des habitants.

« Dans votre œuvre, il est un point qui mérite d'être loué par dessus tout : vous avez travaillé et vous travaillez encore avec ardeur à établir et à maintenir une étroite union de vos églises avec cette Eglise mère et avec le Vicaire du Christ sur la terre. C'est à Rome, en effet, comme vous le déclarez justement, que réside le sommet et le centre de toute autorité, de tout magistère et de tout sacerdoce ; c'est de Rome que provient l'unité dont le Christ a revêtu son Eglise, et qui est le signe principal par lequel celle-ci se distingue de toutes les sectes humaines.

« De même que nous n'avons jamais laissé l'influence très salutaire de cette autorité et de ce magistère faire défaut à aucune nation, ainsi Nous n'avons jamais permis qu'elle manquât ni à vous ni à vos peuples. En effet, Nous avons saisi volontiers toutes les occasions de vous témoigner la constance de l'intérêt que Nous inspirent vos âmes et la prospérité de la religion dans votre pays.

« Une longue expérience Nous oblige à reconnaître que grâce à vos efforts Nous avons trouvé chez vos compatriotes des esprits dociles et des âmes ardentes, qu'ils étaient prêts absolument à répondre à Nos vœux. Aussi, tandis que presque toutes les autres nations qui depuis une longue suite de siècles professent la religion catholique, ont subi une évolution et des vicissitudes affligeantes, au contraire, l'état de vos églises, possédant pour ainsi dire une florissante jeunesse, réjouit les esprits et les comble d'allégresse.

« Assurément, le gouvernement civil ne vous ac-

corde aucune faveur légale, mais les chefs de la République méritent sans contredit cet éloge qu'ils ne vous refusent aucune des justes libertés. Vous devez donc, vous et l'armée des fidèles, profiter de ces circonstances favorables pour agir vigoureusement, afin de répandre le plus possible la lumière de la vérité, en présence des erreurs qui vont se multipliant et des opinions absurdes propagées par les sectes qui surgissent sans cesse.

« Certes, Nous n'ignorons pas, Vénérables Frères, combien chacun de vous déploie de zèle soit pour fonder, soit pour développer des écoles et des collèges en vue de la bonne éducation de la jeunesse. Cette œuvre est pleinement conforme aux exhortations du Saint-Siège et aux décrets du Concile de Baltimore, de même les soins dévoués que vous consacrez aux séminaires, inspirent l'espérance de voir le nombre des clercs s'accroître en même temps que leur mérite.

« Que dire de plus ? Pour instruire et ramener à la vérité les dissidents, vous avez sagement décidé de choisir parmi le clergé des hommes doctes et honnêtes, chargés de parcourir tout le pays, de prendre la parole en public, soit dans les temples, soit dans les autres édifices, et, au cours d'une conversation familière en quelque sorte, d'éclaicir au profit de l'assemblée les difficultés qu'on leur oppose. C'est là une institution vraiment excellente et Nous savons qu'elle a déjà produit des fruits nombreux.

« Votre charité ne ferme pas les yeux sur le sort misérable des nègres et des Indiens; en effet, en leur envoyant des ministres de la foi et en leur consacrant des sommes importantes, vous travaillez avec

beaucoup de zèle à leur salut éternel. Il Nous est agréable et doux de suivre ces efforts, de les louer comme ils le méritent, afin, s'il est nécessaire, de stimuler encore votre hardiesse.

« Enfin, pour ne point omettre de remplir un devoir de reconnaissance, Nous voulons que vous n'ignoriez point quel plaisir nous a causé la générosité avec laquelle votre nation s'efforce de venir en aide au Siège apostolique, dans des circonstances difficiles, en lui fournissant des ressources pécuniaires. Certes, elles sont pressantes et nombreuses, les nécessités auxquelles, pour combattre le mal et défendre la foi, le Vicaire du Christ doit faire face, comme Père et Pasteur suprême de l'Eglise. C'est pourquoi votre libéralité a comme conséquence la pratique et l'attestation de votre foi.

« Pour toutes ces causes il Nous plaît de vous réitérer le témoignage de Notre bienveillance. Ayez-en pour preuve et aussi comme gage des faveurs divines, la bénédiction apostolique que très affectueusement Nous accordons dans le Seigneur à vous tous et au troupeau confié à chacun de vous.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 15 avril de l'année 1902, de Notre Pontificat la vingt-cinquième.

« LÉON XIII, PAPE. »

DEUXIÈME PARTIE

L'Américanisme en France.

I

(1797-1897).

Les idées des catholiques français sur les Etats-Unis au XIX^e^ siècle. — « Enfant au maillot » ou « encore à naître » ? — Condamné par l'Immaculée Conception et le Syllabus. — « Au-dessous de notre pauvre France ! » — Phylloxéra politique et replantement américain. — Les importateurs.

En 1797, le comte Joseph de Maistre examinant la question « *la République Française peut-elle durer ?* (1) » prononçait la parole célèbre : « On nous cite l'Amérique ; je ne connais rien de si impatientant que les louanges décernées à cet enfant au maillot : laissez-le grandir. »

Plus loin, l'illustre auteur exposait ainsi une partie de sa pensée :

(1) Ch. IV des *Considérations sur la France.*

« Non seulement je ne crois point à la stabilité du gouvernement Américain. mais les établissements particuliers de l'Amérique Anglaise ne m'inspirent aucune confiance. Les villes, par exemple, animées d'une jalousie très peu respectable, n'ont pu convenir du lieu où siégerait le congrès ; aucune n'a voulu céder cet honneur à l'autre. En conséquencce, on a décidé qu'on bâtirait une ville nouvelle, qui serait le siège du gouvernement. On a choisi l'emplacement le plus avantageux sur le bord d'un grand fleuve ; on a arrêté que la ville s'appellerait Washington ; la place de tous les édifices publics est marquée ; on a mis la main à l'œuvre et le plan de la *cité-reine* circule déjà dans toute l'Europe. Essentiellement, il n'y a rien là qui passe les forces du pouvoir humain ; on peut bien bâtir une ville, néanmoins il y a trop de délibération, trop d'humanité dans cette affaire et l'on pourrait gager mille contre un que la ville ne se bâtira pas, ou qu'elle ne s'appellera pas *Washington* ou que le congrès n'y résidera pas (1). »

Si superbe qu'ait été cette confiance dans les « principes » les évènements l'ont confondue. La ville s'est bâtie, elle s'appelle Washington et le congrès y réside encore.

Néanmoins l'école pour laquelle Joseph de

---

(1) *Ibid.* ch. VII, fin. Peu flatté du jugement prononcé par de Maistre sur sa patrie, le P. Hecker dit qu'il « n'est pas moins en contradiction avec ses propres doctrines politiques qu'avec les vérités de sa foi catholique ». *The Church and the Age*, p. 84.

Maistre est un « voyant » (1), un « prophète » tout en laissant tomber dans l'oubli son oracle sur la capitale des Etats-Unis, répète toujours son jugement sur la grande république fédérative. En 1897, un théologien français, M. l'abbé Charles Maignen, le commentait ainsi :

« Cent ans ont passé sur cette boutade du grand philosophe et les faits nous prouvent que l'« enfant » n'est même pas au « maillot », il est encore à naître. Des races ennemies se heurtent et s'entrechoquent dans les flancs du continent américain, comme Esaü et Jacob dans le sein de leur mère ; peut-être de cette longue gestation, de l'enfantement douloureux qui s'annonce, un grand peuple, une puissante nation naîtra ; cela est possible ; cela est même probable et désirable : peut-être se formera-t-il sur l'autre hémisphère plusieurs nations ; mais il n'y a présentement que des prévisions et des espérances ; on ne sait pas, on ne peut pas savoir ce qui sortira de ce chaos (2). »

---

(1) Expression du chanoine Delassus, *L'Américanisme et la conjuration*, p. 1.

(2) *Le Père Hecker est-il un saint ?* p. 171. — Cf. *ibid.* p. 214; M. Maignen ajoute en s'adressant à l'archevêque Keane : « Vous qui vivez au milieu de ces populations déracinées d'immigrants qui errent sur le vaste continent américain sans trouver un lieu de repos, vous ne voyez apparaître les distinctions de nationalités et de races que dans les luttes pour la vie, les jalousies, les haines, les hostilités individuelles... » Là-dessus un yankee remarque : « Les Américains, pour lui, ne sont guère que des Bédouins. » *La Genèse...*, p. 11.

Une telle manière de juger les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, n'est pas inexplicable. En effet, pour ceux qui tirent de l'absolutisme religieux, comme corollaire, l'absolutisme politique, cette république constitue un objet de haine. Elle donne lieu à une objection d'autant plus importante que la crise de désagrégation souvent prédite recule toujours dans l'avenir. Néanmoins on ne cesse point de l'annoncer toujours. Cette répétition est salutaire, d'autant plus que les Etats-Unis ont vaincu le vieux pays catholique d'où est parti l'axiome orthodoxe : « Le libéralisme est un péché. » La prophétie de Joseph de Maistre finira par se réaliser ; un pays ne peut pas vivre dans le péché, le mal. Le cataclysme prédit doit s'affirmer avec une certitude dogmatique parce qu'en effet il y va du dogme. Un théologien dont Pie IX a récompensé les travaux en le nommant consulteur de la Sacrée Congrégation de l'Index, et qui fut rédacteur à l'*Univers,* nous l'assure en ces termes :

« L'Immaculée Conception prend à revers l'erreur capitale du XIX^e^ siècle, qui est l'indépendance et lui porte un coup mortel, comme elle l'a fait à toutes les hérésies antérieures. Car, si Marie a été conçue seule sans péché, donc l'humanité entière est conçue dans le péché et en porte les conséquences, qui sont

la blessure de la raison et du libre arbitre, et la prédominance des passions. Mais si l'homme a plus de penchant pour l'erreur que pour la vérité et pour le bien, il suit que le gouvernement des hommes aura toujours besoin d'un système préventif et répressif, et que le *self government* n'est qu'une utopie.

« Les Etats-Unis dont le succès a un instant troublé la foi des faibles ne tarderont pas à le prouver par leur histoire, si jeune qu'elle soit (1). »

Au fur et à mesure que les papes condamnèrent le libéralisme, la prospérité de cette

(1) J. Morel, *Inquisition et libéralisme*, p. 165. Auparavant l'auteur dit : « Qu'est devenue cette république des Etats-Unis qui semblait le dernier mot de la sagesse rationaliste ?... Ne commence-t-on pas à s'alarmer sur le sort de cette terre qui dévore ses habitants par l'avidité des spéculations et le mépris de la vie humaine, où le crédit le plus fabuleux recouvre un abîme de faillites, qui envoie ses flibustiers voler à main armée des îles et des contrées amies, auprès de laquelle croît le mormonisme comme la végétation naturelle du fumier de ses mœurs, dont les élections sont des batailles et que le révolver a changée en une guerre civile permanente? Voilà donc où aboutit cette liberté des cultes nés et à naître, qui se propose d'abord avec des raisons si plausibles et des dehors si bénins ! » *Ibid.*, p. VII.

Il va sans dire que la même école attendait le relèvement de cette pauvre et sympathique Espagne à qui ses doctrines ont causé tant de mal. En 1831, Gerbet, dans son *Coup d'œil sur la controverse chrétienne*, p. 245, prophétise ainsi sur son avenir : « L'intelligence catholique qui n'y a pas été énervée par ces débauches d'esprit communes dans d'autres pays, n'attend qu'une impulsion pour se développer, pour passer d'une manière puissante de la foi à la science et l'on peut croire que le temps approche où le génie espagnol reparaîtra avec un éclat qui lui sera propre. »

république libérale devint de plus en plus importune aux théologiens intégristes. Depuis la promulgation du Syllabus, ils ne peuvent pas regarder sans colère ses succès toujours croissants (1).

Les catholiques moins intransigeants, dont les convictions étaient moins fortes ou qui les appliquaient moins rigoureusement à la politique, n'en parlaient guère plus favorablement. Ils souhaitaient la restauration monarchique du comte de Chambord et soit tactique, soit conviction, lors même qu'ils se piquaient de connaissances spéciales, ils ne louaient pas un gouvernement républicain et démocratique. L'économiste Claudio Jannet aimait à déclarer que la nation américaine n'avait pas été préservée des conflits qui désolent les peuples européens :

« Sous le rapport de la paix intérieure et de la stabilité, disait-il, elle a été, en définitive moins heu-

(1) M. Maignen indique très clairement cette position quand il tance M. Brunetière pour son article de la *Revue des Deux Mondes*. 1er novembre 1898. L'abbé résume ainsi la pensée qu'il prête à l'académicien : « L'Eglise s'étant prononcée contre les libertés dites modernes, voici que ces libertés, appliquées en Amérique plus largement qu'en aucun pays, proclament par les faits leur bienfaisance, rendent à l'Eglise des services en échange de ses anathèmes... L'Amérique est le *fait nouveau* qui permet la révision du procès des libertés modernes. » *Nouv. Cath.*, p. 483-4.

reuse que les vieilles monarchies du vieux monde ; et le débordement de la corruption publique et privée la met bien au-dessous de notre pauvre France, livrée, elle aussi, depuis un siècle, à l'expérimentation des faux dogmes modernes (1). »

Catholiques et royalistes s'efforçaient d'empêcher la patrie de prendre modèle sur les Etats-Unis, et, s'ils ne pouvaient détourner ce malheur, du moins ne perdaient-ils aucune occasion de le déplorer.

Un ecclésiastique, Mgr Pasquier, recteur des Facultés catholiques d'Angers disait en 1896 : « En politique, comme en beaucoup d'autres choses, l'Amérique nous a plus nui que profité, plus d'une tache de mildew, plus d'un microbe de phylloxéra politique, nous viennent d'au delà de l'Océan (2). »

Assurément, mais pour ne pas être ruinés, nombre de viticulteurs français n'ont pas eu d'autres ressources que de replanter en ceps américains leurs vignobles dévastés par le fléau d'outre-mer. Ne se pourrait-il pas que les misères politiques qu'on dit importées de ce pays, n'eussent point d'autres remèdes que l'établissement d'une liberté constitutionnelle plus ou moins semblable à la sienne ?

---

(1) *Les Etats-Unis*, 1re édit., p. 465.

(2) *Impressions de voyages et de lectures*, p. 62.

Les initiateurs du libéralisme catholique avaient compris la gravité de ces problèmes et quand ils désespéraient d'acclimater dans leur patrie la liberté qui leur semblait nécessaire à l'âme moderne, ils rêvaient parfois de s'exiler dans ce pays idéal. Là, du moins, ils vivraient tranquilles, heureux, servant à la fois le nouveau monde, en lui faisant part de leur science ecclésiastique, et l'ancien, en lui montrant comment on s'adapte pour ne pas mourir. Lacordaire abandonna la pensée de fonder une université catholique à New-York, seulement parce qu'il crut au succès des maisons d'études de Lamennais.

Seul parmi les catholiques, ce petit groupe aima la grande république. Mais aux yeux de la majorité de leurs coreligionnaires, ils étaient justement fauteurs d'une hérésie, le libéralisme, condamné par Grégoire XVI et patronné par des protestants et des athées.

Pourtant, sur ce point, pas plus que sur les autres, l'opposition du clergé n'empêchait la marche des évènements et des idées. Ceux qui combattaient pour la conquête des libertés politiques et sociales prenaient même toutes leurs armes dans le livre d'un catholique, Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. Mais cet ouvrage si célèbre paraissait faux et dangereux au clergé,

très assuré que la démocratie ne s'établirait jamais en France et que les principes de 1789, réprouvés par l'Eglise, ne pourraient triompher longtemps (1). L'autorité de M. de Tocqueville paraissait d'autant plus importune aux ecclésiastiques qu'il ne craignait point de leur adresser des conseils. Un laïque n'a vraiment pas grâce d'état pour traiter ces questions réservées. En 1864, un autre observateur fortifiait encore son témoignage et ses observations, c'était Frédéric Le Play :

« Pour moi, disait-il, c'est dans la conversation et dans les écrits des catholiques de l'Amérique du Nord que j'ai surtout puisé l'espoir de voir accomplir prochainement, sous l'influence de la religion, la réforme sociale des peuples latins du Sud-Ouest de l'Europe. Jamais en effet, le christianisme, même chez nos écrivains, n'a inspiré des pensées plus nobles et répondant si bien aux besoins de notre

(1) Les doctrines en faveur dans le clergé étaient celles de *l'Univers*. En voici quelques expressions : « La France rejettera le parlementarisme comme elle a rejeté le protestantisme, ou elle périra en s'efforçant de le vomir. » 26 décembre 1851, art. de L. Veuillot. — « Le principe idéal de la liberté est antichrétien. Il suppose que la volonté humaine est naturellement juste et sainte. Il nie la chute originelle. » 30 mars 1853, art. de Coquille. — « Il faut reporter à Luther et à Calvin l'origine de la doctrine moderne de la souveraineté du peuple... Les rois et les empereurs sont les mandataires de la Providence. A elle seule ils doivent compte de leur conduite. » 5 janvier 1854, le même.

temps que celles qu'exprime habituellement la presse catholique de ce pays.

« La supériorité des catholiques américains s'est révélée dans la réunion des évêques venus à Rome, en mai 1862, lors de la canonisation des martyrs japonais. La section libérale de cette assemblée formée par la majorité des évêques de France et de l'Allemagne du Nord a toujours eu pour appoint l'unanimité des évêques des Etats-Unis et du Canada. Cette influence bienfaisante s'exercera au profit de la religion et de l'humanité, lorsque l'Eglise universelle, reprenant sa tradition la plus ancienne et la plus féconde, sera de nouveau représentée par des conciles réguliers (1). »

Justement, cette espèce de libéralisme que l'observateur laïque notait naïvement inquiétait les catholiques intégristes du vieux monde. En 1869, l'abbé Gay, depuis évêque d'Anthédon et coadjuteur du cardinal Pie, disait à Rome même : « Le Saint-Siège ne saurait trop surveiller l'Amérique du Nord, il s'y prépare de singulières choses. »

Il n'y avait guère qu'un point que les catholiques sans épithète s'accordassent à louer des Etats-Unis : les missions (2). On ne les connais-

(1) *La réforme sociale en France*, 1re édit., ch. I, n° 12.

(2) Les informations n'étaient pas copieuses. Voyez par exemple celles du *Correspondant*, t. XXXIV (1854). *Statistique religieuse et ethnographique des Etats-Unis*, par René de

sait guère, il est vrai, que par les vies de quelques saints personnages : la sœur Elisabeth Seton, l'évêque Flaget, le cardinal de Cheverus. Mais on savait, et cela suffisait, que la conversion des Yankees constituait une rude besogne et que le clergé se recrutait surtout parmi cette nation irlandaise si sympathique à la France. Quelques esprits chagrins soutenaient, seuls, qu'on n'évitait là-bas de nombreuses apostasies que par une grande condescendance, beaucoup de concessions doctrinales et pratiques, et qu'il se produisait dans l'esprit des fidèles des infiltrations protestantes.

Au fur et à mesure que le catholicisme semblait décliner en France et que la démocratie paraissait s'y implanter, les observateurs sincères et indépendants tournaient leurs regards vers les Etats-Unis. « Après avoir consumé sa vie à poursuivre en Europe l'alliance de la religion et de la liberté », Montalembert voulut voir « cette alliance et les fruits qu'elle porte en Amérique. Il allait s'embarquer quand le mal dont il devait mourir l'arrêta soudain ». Le jeune compagnon de voyage qu'il s'était choisi, le

---

Semallé et les lettres d'un jésuite publiées dans les *Etudes* (t. II, nouv. série, 1863) ; on peut y relever (p. 886) cette appréciation : « Des progrès immenses se réalisent et de plus magnifiques encore se préparent et s'élaborent. »

comte Guillaume de Chabrol, partit néanmoins. A son retour, il publia dans le *Correspondant* deux études sur *Les partis politiques* et *La législation religieuse* aux Etats-Unis (1).

Un autre Français, M. Pierre Duval, qui avait longtemps séjourné en Amérique, donna aussi, dans la même revue plusieurs articles dont les applications étaient très faciles à tirer (2). Manifestement les libéraux étaient alors décidés à proposer comme modèle la direction religieuse des Etats-Unis. Le concile du Vatican vint bientôt leur prouver que l'Eglise romaine passait outre, continuant son chemin. La guerre de France, la chûte de l'empire, l'établissement de la république, les intrigues relatives à une restauration monarchique détournèrent l'attention des exemples d'outre-mer. Les catholiques s'inspirèrent alors du passé, sans regarder suffisamment ni le présent du pays, ni les évolutions modernes dans le monde entier. Les Etats-Unis qui avaient été peu connus et peu appréciés parmi eux, furent bientôt oubliés, et, quand ils accordèrent de la faveur à ceux qui leur signalaient des exemples étrangers, ils s'arrêtèrent à

(1) Octobre 1867 et 68.

(2) *Caractère religieux de l'Amérique*, n° d'août 1868 ; *La liberté religieuse*, janvier 1869 ; *Les origines de la séparation de l'Eglise et de l'Etat*, janvier 1870.

la république de l'Equateur. La Vie de son président Garcia Moreno eut un immense succès. Elle parut en mai 1887 ; trente-cinq mille exemplaires se vendirent en France pendant cinq années. Elle fut lue comme un livre de théologie et de mystique, sans tenir grand compte de son cadre terrestre. On ne voyait guère, dans l'Equateur que Garcia Moreno ; on ne voyait que l'Equateur dans cette Amérique du Sud dont les autres Etats présentent aux catholiques de si grands sujets de réflexions.

Dans le même temps, l'attention du clergé de France fut ramenée aux Etats-Unis par l'affaire des Chevaliers du Travail. Un cardinal conservateur franco-canadien, les avait excommuniés et fait condamner à Rome ; un cardinal progressiste, irlandais, les défendait et faisait lever la condamnation. Le conflit semblait étrange, d'autant plus qu'il y allait d'une idée nouvelle et très suspecte : la démocratie chrétienne. Néanmoins l'incident fut peu connu du clergé de France ; les périodiques catholiques n'eurent guère le courage même de signaler le mémoire soumis à la congrégation romaine de la Propagande par le cardinal de Baltimore (1).

(1) Sur l'affaire des Chevaliers du Travail, voy. Cl. Jannet, *op. cit.*, t. II, pp. 199, 204, 215, 225, 273 ; Léon Grégoire (G. Goyau), *Le pape, les catholiques et la question sociale*,

En général, à cette époque, pour les catholiques de France, tout le bien, aux Etats-Unis, était produit par le levain du catholicisme, tout le mal par le protestantisme, et comme le bon levain devenait de plus en plus fort, la république allait en s'affermissant et en se civilisant.

L'heure des informations moins sommaires allait sonner.

En 1889, le gendre de Montalembert, le vicomte C. de Meaux, passa l'Atlantique pour assister aux fêtes et au congrès célébrés à Baltimore à l'occasion du centenaire de la hiérarchie catholique. Il publia les observations de son voyage en les complétant avec celles du comte de Chabrol. « Par les yeux de cet ami, disait-il, à qui je me fie plus qu'à moi-même, j'ai vu l'Eglise catholique aux Etats-Unis, telle qu'elle

---

2e édit., 1895, pp. 44-50; F. Klein, *L'Eglise et le siècle*, pp. 56-59; M. Leclerc, *op. cit.*, pp. 254-256; T'Serclaes, II, 35 sqq.; E.-M. de Vogüé, *Affaires de Rome*, § IV; *L'Association catholique*, mai 1887, le mémoire du cardinal Gibbons, juin 1887, la traduction des considérations publiées par Manning dans le *Tablet*, et un article sept. 1887; Tardivel, p. 25.

Il faut remarquer que pour faire lever la condamnation des Chevaliers, le cardinal Gibbons représenta qu'elle ferait passer l'Eglise pour anti-américaine et pousserait beaucoup de catholiques à la rebellion. Il mit à la fin de son mémoire ce suprême argument : « Les revenus de l'Eglise qui, chez nous, viennent entièrement des offrandes libres du peuple, souffriraient immensément et ce serait la même chose pour le denier de Saint-Pierre. »

était il y a vingt-cinq ans ; je l'ai vue de mes propres yeux telle qu'elle est aujourd'hui et je puis ainsi mesurer la dernière étape du chemin parcouru (1). »

D'autres voyageurs, moins spécialement intéressés aux choses religieuses, donnaient aussi de précieux renseignements. M. Max Leclerc rapportait une entrevue au courant de laquelle Mgr Ireland lui avait dit :

« Vos prêtres vivent sur le passé, ils se tiennent trop en dehors du monde, ils sont enfermés dans la théologie et n'en sortent pas ; ils n'ont pas le contact de la vie moderne ; ils ne voient pas l'avenir ; à peine ouvrent-ils les yeux au présent. L'Eglise, en Europe, en France particulièrement, l'Eglise dort (2). »

Le clergé français fut tiré de sa somnolence, péniblement et en sursaut, par le bruit du toast que prononça le cardinal Lavigerie, le 12 novembre 1890. Le cardinal y avouait implicitement ce que personne ne pouvait contester : l'opposition des catholiques à la république, et il prêchait le ralliement à la forme de gouvernement voulue par la nation.

(1) *Le Correspondant*, 10 avril 1890, p. 102. Cet article forme le premier chapitre du livre publié par M. de Meaux, *L'Eglise catholique et liberté aux Etats-Unis*. (Paris, Lecoffre, 2e édit., 1893, in-12, II-426 pp.).

(2) *Choses d'Amérique*, p. 247.

« Cette adhésion, disait le cardinal, ne doit être ni une œuvre d'entrainement, ni, à plus forte raison, une œuvre d'enthousiasme. Ce doit être une œuvre de résignation, de raison et, pour nos catholiques,... une œuvre de conscience. Il est vrai que l'on s'est habitué, en France, par suite de l'attitude d'un grand nombre de ses défenseurs, à regarder la république *comme un gouvernement impie et sectaire ;* mais, en soi, la forme républicaine n'a rien de nécessaire à cet égard. Le seul gouvernement existant aujourd'hui dans le monde qui ait un caractère vraiment et complètement catholique est, en effet, une république : la République de l'Equateur ; le seul où la liberté de l'Eglise ne reçoit aucune atteinte est encore une république : la République des Etats-Unis (1). »

Comme, dans les circonstances, il était vraiment difficile aux catholiques français de prendre modèle sur l'Equateur, ils tournèrent leurs regards vers l'Amérique du Nord.

(1) Circulaire du cardinal aux curés de son diocèse, datée du 14 novembre 1890.

II

(1890-1892).

Besoin et difficulté de croire. — Commencement du mouvement néo-chrétien. — L'encyclique du ralliement. — M. l'abbé Charles Maignen. — Le nouveau monde chez l'ancien. — Le dogme de l'*Ame de l'Eglise*.

« Vous me voyez, mon cher, très irrité : je sors d'une société de jeunes gens qui m'ont invité à « croire ». Une telle invitation, en 1890, n'a pas manqué de me surprendre. Mais, comme je leur demandais avec timidité quelques renseignements sommaires sur l'objet et les fondements de leur croyance, cette question que de plus grands personnages que moi leur avaient déjà posée, les a laissés (l'imagineriez-vous ?) non pas perplexes, mais dédaigneux. Ce sont ceux-là, je pense, qu'on appelle des « néo-chrétiens ». Moi, je les appellerais tout simplement les « Néo... » cela serait plus vrai et au fond les contenterait. Enfin, tout ce que j'ai pu obtenir d'eux, c'est qu'ils ont assez du dilettantisme. Vous ne les sortirez pas de là ! (1) »

---

(1) P. Lasserre, *La crise chrétienne*, p. 167.

Ces propos écrits en 1890 résument un mouvement qui se dessinait alors dans une partie des étudiants de Paris. Au banquet de leur association présidé par M. Henry Bérenger, MM. Melchior de Vogüé et Jules Ferry avaient pris la parole. M. de Vogüé exalta les bienfaits de la foi, tandis que Jules Ferry, gagné par l'enthousiasme, revendiqua pour l'amour le rôle de sauveur de la démocratie moderne. Le lendemain, la presse saluait la résurrection spirituelle et chrétienne de la jeunesse. Les étudiants prirent la chose au sérieux. Les uns voulurent créer un grand mouvement idéaliste. Les autres allèrent jusqu'à déclarer qu'ils voulaient « croire »; tous se laissèrent baptiser « néo-chrétiens ».

Parmi ces jeunes gens les uns étaient élèves des collèges catholiques et cherchaient à conserver leur foi. Les autres avaient été instruits presque en dehors de la religion nationale, en vertu d'un nouveau principe qui s'appelait « la neutralité scolaire ». Il semblait qu'on leur eût donné comme règle de morale de pratiquer celle de tout le monde, comme règle littéraire de montrer de l'esprit, le plus d'esprit possible, comme règle intellectuelle de croire à la science. Mais il semblait aussi qu'ils n'eussent pas mis de temps à s'apercevoir que la morale de tout le monde n'est vraiment guère idéale, qu'il est

difficile et quelquefois complètement stérile de dépenser beaucoup d'esprit, et que la science laisse inexpliquées des questions intéressantes. On avait beau répéter : « Le monde est aujourd'hui sans mystère : la conception rationnelle prétend tout éclairer et tout comprendre ; elle s'efforce de donner de toutes choses une explication positive et logique et elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral (1). » Cette jeunesse restait rêveuse, doutant fort que l'univers fût un immense laboratoire où s'opéraient des réactions diverses soumises à d'inflexibles lois. Les paroles de M. de Vogüé et de Jules Ferry semblèrent lui découvrir la lumière.

Le mouvement qui suivit n'était pas absolument juvénil. Un ancien professeur de ces étudiants, M. Paul Desjardins, leur servait de maître de chœur et l'on voyait à côté de lui des littérateurs déjà mûrs, comme M. le vicomte Eugène Melchior de Vogüé, MM. Paul Bourget et Edouard Rod. Peut-être même, parmi ces néo-chrétiens, y avait-il assez d'hommes de lettres connus, pour qu'il fût permis de craindre qu'il ne s'agit que de mettre de nouvelles cordes à de vieilles guitares.

---

(1) M. Berthelot, *Origines de l'alchimie* (1885). Commencement de la préface.

« Toute une littérature religieuse naquit assez soudainement. Ce furent les *Mystères* de M. Maurice Bouchor et de M. Gabriel Vicaire, le *Christ* de M. Grandmougin, les *Drames sacrés* de M. Armand Silvestre, plus tard la *Samaritaine* de M. Rostand et tant d'autres œuvres... A vrai dire, ce n'était souvent qu'un christianisme improvisé et superficiel. Les auteurs ne comprenaient pas toujours ce dont ils parlaient. Les uns prêtaient, par exemple, cette parole au Christ :

« Laissez venir à moi *jusqu'aux* petits enfants. »

ce qui est un beau contre-sens ; d'autres :

« Laissez venir à moi les petits enfants blonds...

« Il se pourrait, écrivait M. Jules Lemaitre, que le texte de l'Evangile fut encore le meilleur. Bref, il y avait là parfois quelque cabotinage, mais tout cela n'était pourtant pas dépourvu de signification (1). »

---

(1) M. André Dreux, *Le réveil des idées chrétiennes* (Bruxelles, 1902), p. 22. — Il serait nécessaire de comparer cette littérature avec celle de Baudelaire, d'Ernest Hello et de Barbey d'Aurevilly, pour en préciser la « signification ». Sur les états d'âme successifs d'un écrivain néo-chrétien, voyez M. Bouchor, *Les Symboles* (nouvelle série, 1895).

Sur les manifestations de l'esprit néo-chrétien en littérature et en peinture, voyez la préface d'un converti de variété spéciale, J.-K. Huysmans, en tête du livre de R. de Gourmont, *Le latin mystique*. Voici quelques lignes de cette préface : « Quelques icoglans échappés des haras de l'Ecole Normale où l'on n'avait même pas eu la peine de les hongrer, intervinrent pour expliquer le néo-christianisme aux foules. L'un d'eux, une sorte de Suisse, du nom de Desjardins, constata la

En effet, l'expérience avait certainement appris, à quelques-uns des chefs du mouvement, que la vie est chose sérieuse, que sans force morale directrice l'on n'aboutit qu'à créer son malheur et celui des autres, que la religion donne cette force aux individus et même qu'elle est la meilleure sauvegarde de la société.

Puisqu'il s'agissait de croyance et de religion, à laquelle devait-on se rallier ?

Les chefs de cette renaissance étaient nés catholiques, ils s'adressaient à des coreligionnaires. Il semblait naturel que l'objet de la croyance fût le catholicisme, d'autant plus que, d'après un principe fort répandu à cette époque et dans ce milieu, « on ne change pas de religion ». Mais comment se proclamer catholiques ? Personne ne l'osait. Irait-on à confesse ? Ferait-on ses Pâques ? Et le *Syllabus ?* Et l'histoire de Jonas ? L'enseignement catholique était censé totalement inacceptable à tout homme intelligent et désireux de voir clair. Il existait bien un

---

gestation aérienne de la jeunesse et, dans un opuscule intitulé « Le devoir présent », il prêcha l'idéalisme gai et prétendit apporter aux âmes endolories un réconfort » (p. VII). « Le mouvement que des pions de l'Ecole Normale et que des feuilles ont annoncé est donc, en somme, nul. Il se trouvera peut-être de vagues dilettantes, quelques sceptiques qui rôderont, en littérature, autour des choses pieuses et les saliront en y touchant, et ce sera tout ; il en sera de même pour les autres arts » (p. XI).

petit groupe de prêtres instruits qui aplanissaient les difficultés, mais ils donnaient une doctrine si nouvelle et ils étaient si fortement malmenés par la grande majorité de leurs congénères, qu'ils restaient suspects. Ils pouvaient se croire catholiques, mais il semblait bien qu'ils ne l'étaient pas. Oh ! si on avait été sûr de leur orthodoxie !

Par ce qu'il se présente comme une religion révélée, le protestantisme orthodoxe soulevait les mêmes objections que le catholicisme et, de plus, il avait contre lui les préjugés séculaires enracinés dans la nation.

Quant au protestantisme libéral, son nom serait-il moins impopulaire ? Reste-t-il encore une religion ?

M. Henri Bérenger, qui passait pour le principal représentant de l'état d'esprit de la jeunesse des écoles en 1890, sentait fort bien les objections dogmatiques et il les exposait sans détours. Il disait :

« Noble et grande tentative que celle de M. de Vogüé et qui témoigne de généreuses préoccupations ! Ne craignons pas cependant de dire qu'elle avortera. Il y a dans l'Evangile un mot que M. de Vogüé connaît bien et qui condamne son effort : « Il ne faut pas mettre le vin nouveau dans les vieilles outres. » C'est ici le cas : les cadres de l'Eglise sont trop

vieux ; si le monde moderne y entrait, il les ferait éclater, ou ce sont eux qui l'étoufferaient. L'Eglise n'existait point au temps de l'Evangile : si elle avait existé, c'eût été pour condamner le Christ. Si l'organisation catholique paraît compatible avec l'organisation démocratique, c'est l'effet d'une illusion. Le sentiment religieux n'est point inconciliable avec l'esprit scientifique, mais une religion révélée l'a toujours été et le sera toujours... Toute religion révélée est condamnée à périr dans sa forme... Un seul héritage aura été légué par la tradition au monde moderne ; ce n'est point l'Eglise catholique, c'est l'esprit chrétien (1). »

La dénomination de « néo-chrétiens » était donc une des rares que l'on pût donner au groupe nouveau si préoccupé de l'idéal. L'on devait convenir qu'ils comptaient dans leurs rangs de véritables païens. Mais pourquoi se montrer si difficiles et séparer des hommes de bonne volonté ?

Quelques indices permettaient de croire que des fusions, autrefois réputées utopiques, n'étaient plus impossibles. Le pape semblait vouloir prouver que « l'organisation ecclésiastique n'est point incompatible avec l'organisation démocratique ». Le cardinal Lavigerie élargissait les « vieux cadres » de l'Eglise. Il n'avait

(1) H. Bérenger, *Les idées modernes et M. de Vogüé*, dans la *Revue bleue*, 10 octobre 1891, p. 457.

parlé que sur l'ordre du pape, et le pape ne permit pas qu'on faussât ou qu'on détournât le mouvement qu'il imprimait à l'Eglise de France. Il le fit sentir doucement jusqu'à l'encyclique du 16 février 1892 (1) où il détachait à jamais l'Eglise de France des anciens partis, avec la même autorité et la même simplicité qu'autrefois ses prédécesseurs déliaient les peuples du serment de fidélité envers les empereurs ou les rois. Dans cette lettre célèbre, Léon XIII affirmait que l'Eglise seule a pu conserver et conservera sûrement jusqu'à la consommation des siècles sa forme de gouvernement.

« Quant aux sociétés purement humaines, ajoutait-il, c'est un fait gravé cent fois dans l'histoire, que le temps, ce grand transformateur de tout ici-bas, opère dans leurs institutions politiques de profonds changements. Parfois il se borne à modifier quelque chose à la forme de gouvernement établie ; d'autres fois il va jusqu'à substituer aux formes primitives d'autres formes totalement différentes, sans en exempter le mode de transmission du pouvoir souverain. »

---

(1) L'encyclique commence par ces mots : « *Au milieu des sollicitudes de l'Eglise* »; son texte original est le français.

V. le livre anonyme de MM. Georges Goyau et Jean Brunhes, jeunes catholiques à peine sortis de l'Ecole Normale : *Du toast à l'encyclique*, Paris, Lecoffre (1892.)

L'encyclique contrista ou révolta nombre de laïques catholiques, royalistes ou impérialistes. Il y eut même des ecclésiastiques qui affectèrent de ne pas en tenir compte ou de ne pas en voir la portée. Un prêtre, membre de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, M. l'abbé Maignen, répéta bien haut la déclaration de feu Mgr Freppel :

« Dans l'ordre politique, après tant d'aventures et d'expédients, plus stériles les uns que les autres, il faut revenir franchement et sans hésitation à la monarchie nationale, incarnée et personnifiée dans la Maison de France. »

Mais comme la théologie n'arrivait plus à permettre de prêcher une révolution royaliste, M. l'abbé Maignen trouvait par ailleurs le moyen d'imposer aux ralliés d'embarrassantes obligations de conscience.

« Parmi les catholiques francais, disait-il, il en est qui croient à l'avenir d'une république en notre pays, libre à eux de travailler à en réunir et à en préparer les éléments. Seulement, il y a une condition qu'ils ne sauraient se dispenser de remplir. C'est une répudiation absolue de toutes les erreurs du *droit moderne*. Rappeler au peuple qu'il n'est pas le maître, confier aux magistrats chargés de gouverner, comme représentants de Dieu, le triple pouvoir législatif,

judiciaire et exécutif, *enlever à l'opinion publique tout moyen d'influencer sur la direction des affaires de l'Etat*, proclamer la religion catholique, seule religion du pays et de son gouvernement, effacer de la législation tout ce qu'il y a de contraire aux droits et aux libertés de l'Eglise : ces conditions sont les seules auxquelles le régime constitutionnel pourra être accepté. Nous les exigeons de la monarchie, nous ne saurions en dispenser la république. Ainsi amendé le régime serait purgé des principaux vices, avec lesquels il ne soutient pas l'examen (1). »

Les réfractaires aux directions pontificales n'avaient point assez de talent pour entraver le cours des idées modernes et leur argent restait impuissant à contrecarrer l'impulsion donnée. Elle semblait d'autant plus opportune et d'autant plus sûre du succès qu'elle coïncidait avec le mouvement néo-chrétien.

Dans ces circonstances des hommes de bonne volonté, tout dévoués à la pacification religieuse et politique, et désireux de rendre au catholicisme, en France, sa puissance sociale, résolurent de faire connaître à Paris un prélat des Etats-Unis dont on parlait communément comme d'un grand patriote, d'un bon républicain et d'un esprit plein de confiance dans l'avenir :

---

(1) M. Maignen, *La souveraineté du peuple est une hérésie*, p. 48 et 61.

l'archevêque Ireland. Il revenait de Rome. Un comité d'initiative (1) l'invita à donner une conférence. Elle eut lieu le samedi 18 juin au soir dans la salle de la Société de géographie. « Qui eût pris les noms de tous les auditeurs, aurait fait, en partie, la liste des esprits les plus distingués de France et les plus loyalement ouverts aux idées de l'avenir (2). » Le clergé y était représenté par l'abbé Duchesne et quelques prêtres alors encore peu connus, mais dont les idées étaient aussi pieusement suspectées. Comme de coutume, la hiérarchie ecclésiastique s'était complètement abstenue. Sur l'estrade où siégeait le comité, l'archevêque avait à sa droite le vicomte de Vogüé, à sa gauche le comte Albert de Mun. M. de Vogüé présenta brièvement l'illustre conférencier dans une allocution qui fût très applaudie : « De passage à Paris, dit-il, Mgr Ireland, pour céder à nos instances, va nous exposer quel progrès ses confrères et lui réalisent dans le nouveau monde, dans leur liberté de prêtres et de citoyens. »

L'archevêque n'avait pas à conquérir ses au-

(1) MM. le vicomte Melchior de Vogüé, Georges Picot, Anatole Leroy-Beaulieu, Albert de Mun, Henri Lorin et Max Leclerc.

(2) Klein, *l'Eglise et le siècle*, p. 115. — Voy. aussi l'*Univers*, 24 juin.

diteurs. Ils savaient que dans son Etat il n'est pas d'individualité plus en vue que la sienne. « Protestants et catholiques s'accordent à reconnaître en lui *a splendid man*, comme on dit là-bas, c'est-à-dire un homme possédant à un haut degré les qualités distinctives de l'Américain de marque, l'énergie, l'initiative hardie, relevée par un amour sincère et éclairé du bien public (1). »

Sa réputation l'avait précédé et elle lui avait été faite par des écrivains tels que Le Play, Claudio Jannet, le vicomte de Vogüé (2), Max Leclerc. Comme on n'avait point encore eu occasion de combattre son influence en Europe, ses côtés attaquables — tout homme en présente — n'étaient point signalés et son prestige ne subissait aucune ombre. Pour beaucoup de ses auditeurs, il offrait même les qualités sympathiques d'être Irlandais et d'avoir reçu son éducation en France.

Si prévenu qu'on puisse être contre l'archevêque Ireland, sa parole désarme, séduit, enlève

(1) Rousiers, *op. cit.*, p. 315.

(2) En avril 1887, M. E.-M. de Vogüé écrivait de Mgr Ireland : « un apôtre et un penseur ; fait comprendre les conquêtes des grands évêques du IV^e^ et du V^e^ siècle, pionniers de l'Eglise chez des races neuves ; il fait comprendre aussi le mot des pélerins d'Emmaüs : « *Notre cœur était ardent tandis qu'il parlait.* » — *Aff. de Rome*, § III et V.

toute possibilité d'opposer une résistance. Sa taille élevée, sa carrure athlétique lui donnent un aspect solide et dominateur. Il a beau être né en Irlande, son port et sa physionomie disent qu'il est un « Yankee ». La vivacité de son regard, son abondante chevelure grise, son air beaucoup plus jeune que son âge, montrent qu'il a conservé toutes ses forces ; il ne ressemble point à ces conducteurs de fidèles, ou de prêtres, qui ne commandent qu'en vertu du sacerdotalisme ; c'est un directeur de citoyens libres, par prérogative de son intelligence, de sa franchise, de son énergie. Vêtu de la simple redingote, comme le sont en dehors des cérémonies religieuses tous les prêtres de son pays, ses manières contrastent singulièrement avec un type épiscopal très fréquent dans le vieux monde, celui dont l'idéal reste d'être, malgré le malheur des temps, bien nippés de violet et de doré, aristocratiques et bénisseurs.

Le succès de l'archevêque fût si grand qu'on résolut de le faire parler devant les étudiants du cercle catholique du Luxembourg. Chaque année ils se réunissent à la Saint-Pierre pour fêter, outre le patron de leur société, la fin de l'année scolaire. Le banquet fut avancé de quatre jours pour permettre à Mgr Ireland de le présider. A la suite de divers toasts, il prit la parole.

Dans le discours qu'il avait prononcé, le 18 juin, il avait seulement exposé, raconté, sans se permettre de donner des conseils à la société distinguée qu'il entretenait. Devant des jeunes gens, toute autre était sa liberté d'expression, et il en usa :

« Si l'on veut, dit-il, que les républiques soient partout comme celle de l'Amérique, ayez pour elles les soins que les citoyens de l'Amérique ont pour leur république...

« Ce qu'il faut pour la France, ce sont des soldats. Ah ! Messieurs vous êtes ces soldats ; vous devez ramener le peuple français dans le giron de l'Eglise.

« Mais, pour le ramener, il faut que vos cœurs battent en unisson avec les cœurs de ce peuple. Pour l'instruire dans la vérité, il faut que vous vous serviez des armes et des pensées qui sont les armes et les pensées des temps modernes.

« Messieurs, les vérités sont éternelles ; l'Eglise est immortelle. Mais le Maître de l'Eglise nous a dit que le père de famille tire des trésors de l'Eglise tantôt des choses neuves, tantôt des choses vieilles.

« Aujourd'hui tirons les choses nouvelles(1) ! Allez aux cœurs, allez aux âmes du peuple, Messieurs. Il faut sauver le peuple parce que ce sont des âmes im-

(1) Plus tard Mgr Ireland dira : « Esprit de Matthieu Loras, esprit des premiers pionniers de l'Evangile, sois toujours avec nous ! Point n'est besoin de nouveaux plans, de méthodes nouvelles ; les vieilles et fortes vertus qui ont servi l'Eglise dans le passé, la serviront dans l'avenir ; les circonstances

mortelles. Mais, il y a aussi une raison spéciale pour sauver le peuple aujourd'hui. Et quand je parle du peuple, je parle des ouvriers, des paysans, des grandes masses. Aujourd'hui, le peuple est une force ; si l'Eglise doit triompher, il faut qu'elle triomphe avec le peuple et par le peuple. Il a été des temps historiques dans lesquels l'Eglise pouvait, et je ne veux pas apprécier les faits, je constate simplement, il y a eu des temps dans lesquels l'Eglise pouvait s'assurer le peuple en s'assurant ceux qui gouvernaient le peuple. Ces temps sont changés.

« Le peuple a maintenant le suffrage universel. L'ouvrier le plus pauvre est juge dans son pays. Ceux donc qui veulent aujourd'hui le triomphe de l'Eglise doivent aller former le peuple et gagner le peuple à l'Eglise. Pour cela il faut être du peuple. Le peuple ne veut pas aujourd'hui que nous lui montrions de la condescendance. Il se révolte contre cette prétention. Il se croit aussi grand et aussi puissant que vous, qui que vous soyez. Il faut qu'il sache que nous sommes ses frères, que nous nous conduisons comme des frères et que nous lui parlons le langage de frères.

« Par conséquent, agissez avec le peuple et pour le peuple, car c'est aujourd'hui le temps de la démocratie. Des siècles et des siècles se sont écoulés les uns après les autres : que nous pensions une chose ou une autre des résultats, voici devant nous l'océan,

---

nouvelles pourront modifier leur allure, elles n'altéreront en rien leur susbtance divine, puisée dans l'Evangile. » Discours prononcé à Dubuque, le 17 avril 1901. — Loras, Français, fut le premier évêque de Dubuque.

et cet océan se nomme la démocratie, et si vous voulez voguer sur cet océan, il faut apprendre à naviguer sur les vagues de la démocratie... (1). Dites au peuple qu'il a des devoirs, mais aussi des droits. On ne lui parle que de ses devoirs, de la patience, de la résignation et on lui promet uniquement une récompense dans l'éternité. C'est beaucoup pour ceux qui ont la vraie foi, mais pour ceux dans les âmes desquels la foi est presque morte, ce sont des paroles qui ne signifient presque rien.

« D'ailleurs, ce n'est pas le langage de la foi chrétienne. Le langage de la foi chrétienne est celui-ci : « Chaque enfant de Dieu, quel qu'il soit, est placé par Dieu sur la terre pour vivre de son travail ; par conséquent celui pour qui il travaille doit lui donner les moyens de vivre. Chaque enfant de Dieu a donc des droits. » Or, la société est ainsi constituée, qu'un grand nombre ne trouvent pas à vivre, selon les expressions du Saint-Père, d'une manière digne de leur position. Il y a donc des défauts quelque part. Mais il y a des remèdes à ces défauts (2). »

Après la jeunesse, le clergé de Paris voulut avoir aussi sa conférence. Mgr Ireland la lui adressa dans la salle du comité ecclésiastique d'études sociales (3). Cent cinquante prêtres et une vingtaine de curés du diocèse étaient présents.

---

(1) *L'Eglise et le Siècle*, p. 166-168.
(2) *Ibid.*, p. 170-171.
(3) Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard.

« La première force sur laquelle nous comptons, leur dit l'archevêque, c'est de se faire aimer, connaître et apprécier du peuple. Mais, pour cela, il faut être au milieu de lui comme un frère ; pas de condescendance outrée, pas d'effort sensible, mais de l'affection et du désintéressement. Il faut qu'on voie que notre affection est loyale et sincère.

« On gagne beaucoup à s'occuper des petits enfants. J'ai connu un curé américain qui excellait dans le genre. Il faisait un grand éloge des enfants devant leurs parents et disait devant le plus beau : « comme il ressemble à sa mère ! »; la mère était aussitôt gagnée.

« Nous oublions beaucoup trop de nous occuper des intérêts temporels qui sont si chers à l'ouvrier et au petit marchand ; ces pauvres gens ont tant de difficultés à vivre !....

« Ce n'est pas seulement par des paroles, mais par des actes, qu'il faut montrer que nous sommes bien de notre temps et que nous aimons tout ce qu'il y a de bon et de bien. Pour moi, je vais à toutes les réunions qui se tiennent dans ma ville épiscopale. Plus d'un, en France, serait scandalisé si l'on savait quels discours j'ai fait là-bas !... Allez, Messieurs, à ces réunions, plus vous irez, plus on voudra vous avoir ; plus on vous connaîtra, plus on vous aimera. Le grand malheur du prêtre français est d'être trop modeste. Nous sommes dans un temps où on ne va plus à la recherche de la perle. Il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau, mais dessus... Quand le peuple sera persuadé que vous êtes ses défenseurs. quand il comprendra que vous avez étudié ses questions avec plus de sûreté et mieux que lui, que vous

connaissez et que vous aimez les œuvres d'économie sociale, il ira à vous. Ah ! Messieurs, étudiez plus ces œuvres que celles de Bourdaloue et du P. Lejeune. Par elles vous attacherez le peuple à l'Eglise. Ce que nous voulons avec nos idées américaines, c'est l'union du peuple et du prêtre. Le peuple est roi maintenant. C'est à vous de lui dire comment régner. Un prêtre me disait un jour, à propos des inventions modernes : « Tout cela c'est le monde, laissons les morts ensevelir leurs morts. » Eh bien ! Messieurs, il ne faudrait pas continuer longtemps ce système pour entendre le peuple nous retourner le mot et dire de nous : « Laissons ces morts ensevelir leurs morts.»

« Après tout, il n'est pas tellement difficile de diriger le peuple, c'est plus facile que de diriger les puissants. Prêtres, versez sur le peuple l'affection de vos âmes !... Gagnez, par votre amour, le géant de la démocratie moderne. Faites-nous une démocratie chrétienne. Le Christ vaincra et règnera (1). »

On ne remarqua point que Mgr Ireland ne faisait que reprendre l'enseignement de Lamennais et de Montalembert dont il s'est nourri. Lamennais, lui aussi, envisageait l'Eglise au point de vue social ; il s'était parfaitement rendu compte de l'avènement de la démocratie et il avait essayé de conclure une alliance entre cette puissance nouvelle et le catholicisme. Un peu plus tard, le plus cher des disciples de Lamen-

(1) *L'Eglise et le Siècle*, édit. H. Gautier, p. 21-25.

nais, Montalembert, avait formulé un programme qui n'était autre que celui de l'archevêque de Saint-Paul : *Nationaliser le clergé et catholiciser la nation* (1). Malgré les protestations et les réfutations des théologiens absolutistes, ces idées libérales avaient grandi en dehors du clergé et c'étaient elles que les auditeurs de l'archevêque applaudissaient le plus dans ses discours. Quand il définissait la situation de l'Eglise catholique aux Etats-Unis : « C'est l'Eglise libre dans un Etat libre. Et elle se trouve très bien de sa liberté (2) », l'assistance

(1) « *Nationaliser le clergé et catholiciser la nation*, voilà le problème complexe dont dépend le maintien et le progrès de notre société. N'en doutons pas, il sera résolu. Un jour viendra où le clergé, dépositaire des principes fondamentaux de la sociabilité, cessera d'être plus longtemps la dupe des passions de ceux qu'on a si justement et si spirituellement nommés *les étrangers de l'intérieur*. Il ne mettra plus une cocarde et un lambeau de dynastie entre son cœur et celui du peuple français. Un jour viendra où la nation, non pas cette nation indifférente et inerte qui donne ses fils et ses tributs à un pouvoir quelconque, mais la nation active, politique, dont les idées et les paroles font la loi, où cette nation-là, fatiguée de ses agitations et de ses incertitudes, lèvera la tête et cherchera la lumière dans le ciel. » Montalembert, dans *La France contemporaine*, avril 1838, p. 12.

(2) Discours du 18 juin 1892, reproduit dans *L'Eglise et le Siècle*, p. 140.

On peut rapprocher ces théories américanistes du texte suivant :

« Les privilèges qui furent accordés à l'Eglise et dont l'Eglise peut se passer, l'histoire dira qu'elle les acheta bien souvent

témoignait une joie très vive de ce que les résultats fussent aussi séduisants que la théorie, et même elle semblait acclamer cette formule comme la solution la plus pacifique et la plus rationnelle du problème religieux qui trouble la France.

Le spectacle de ce prélat républicain et démocrate affirmant sa foi religieuse et ses opinions politiques avec une force égale et les conciliant ensemble sans embarras, causa autant d'allégresse chez les progressistes que d'étonnement chez les conservateurs. Les mécontents n'osèrent point entreprendre de campagne d'opposition, ne sachant pas si, comme naguère le cardinal Lavigerie, l'archevêque de Saint-Paul n'avait pas reçu du pape quelque mission. Néanmoins la manière dont ils se sont exprimés plus tard décèle la vivacité de leur irritation. Ils comprenaient bien que la situation du

---

bien chèrement au prix d'une dépendance qui entravait plus ou moins sa divine action. Ce que l'on nous promet aujourd'hui vaut mieux. La liberté dans le droit commun, c'est ce qui sied à l'Eglise.....

« Liberté de conscience, ce cri de l'Eglise naissante est devenu le cri de l'humanité.....

« C'est : le libre exercice de tous les cultes, forme extérieure de la foi, expansion sociale de la pensée religieuse, si j'ose ainsi parler, développement naturel, par conséquent, de la liberté de conscience. » L'abbé de Salinis, à Bordeaux, le 5 avril 1848, lettre à l'archevêque.

catholicisme en France n'était pas brillante, mais ils ne permettaient pas à ceux qui croyaient avoir trouvé le moyen de faire mieux, de venir proposer de telles recettes. Un gentilhomme auquel les docteurs d'orthodoxie ont fait une réputation d'historien, parmi les catholiques, ira jusqu'à écrire :

« Il y a quelque temps déjà, un évêque américain était venu en France se faire le commis-voyageur de la Révolution ; je ne saurais dire combien nous fûmes étonnés d'entendre un étranger venir nous donner des leçons de tenue politique et patriotique : un successeur des apôtres accouru à Paris pour féliciter la France d'être une république maçonnique, la congratuler de voir les religieux exilés, les prêtres sac au dos, les fabriques pillées, les couvents fermés et le reste qu'on sait. Beaucoup de bons Français pensèrent que le fin prélat était un étourneau ou un sauvage, les plus polis se contentèrent de le croire flatueux. Les journalistes joyeux déclarèrent que Mgr Ireland était un pétard ; ce n'était pas sans quelque raison, et cette fusée partait d'un feu dont nous ne tardâmes pas à connaître l'étendue et l'intensité (1). »

(1) *Revue générale* (Bruxelles) juin 1898, p. 770. — Il est permis de regretter que M. Charles de Ricault d'Héricault n'ait point dit ce que peut être un prélat « flatueux » et quels journalistes joyeux ont déclaré ce prélat « flatueux » « un pétard ». Cet article fut désavoué par le secrétaire de la rédaction (n° de juillet 1898, p. 144). Alors M. d'Héricault se retira de la Revue en lui envoyant cette explication : « Les écrivains

Les chefs du mouvement néo-chrétien exultaient.

M. Henry Bérenger écrivait :

« J'ai eu le bonheur d'entendre l'archevêque Ireland prêcher à Paris cette nouvelle croisade de l'Eglise. L'allure, le geste, la voix de ce prêtre américain étonnaient visiblement un auditoire habitué aux grâces cléricales. Le ton jovial et héroïque, je ne sais quoi de familier dans le profond et le sérieux, une éloquence libre des fleurs de séminaire et comme imprégnée des souffles salés d'un autre océan, et jusqu'à cette soutane noire, jetée comme un manteau de combat sur les hautes épaules du prince de l'Eglise en faisaient vraiment le missionnaire d'un catholicisme nouveau. Il avait la bonhomie, le charme, l'ironie, la vigueur qu'on désire aux conducteurs spirituels de l'humanité. Dans son discours, les conceptions de réformes étaient peintes avec des couleurs si vives qu'on était ébloui, qu'on ne raisonnait plus. On avait devant soi un nouveau

---

de mon âge savent ce qu'ils disent, et ils ne disent que ce qu'ils veulent dire. » (N° d'août, p. 292).

Quant à Mgr Turinaz, il écrivit : « M. Klein croit-il que les évêques d'Amérique ont seuls une autorité et des droits, et qu'il leur est permis de contribuer à répandre en France toutes les doctrines qui leur conviennent sans que les évêques de France puissent examiner ou réfuter ces doctrines et en approuver la réfutation ? Les évêques de France sont-ils allés porter la désunion parmi les fidèles et le clergé des Etats-Unis ? Si j'y suis contraint, je démontrerai la charité très patiente du clergé et des évêques de France à l'égard de tels évêques américains et américanistes. » Lettre à M. Maignen, 28 août 1898.

clergé, une nouvelle race, une religion renouvelée (1). »

M. Desjardins n'était pas moins enthousiasmé :

« Mgr Ireland, disait-il, a montré aux Français, désireux de se spiritualiser et de se pacifier, que l'Eglise romaine n'est pas cette sourde, cette endormie qu'on croyait ; il a rappelé aux prêtres la nécessité de l'union avec la société moderne, de l'apostolat populaire et de la tutelle des pauvres ; enfin, il a recommandé aux jeunes gens la foi en l'avenir. Ces paroles flottaient déjà parmi nous, mais il était bon qu'il s'y ajoutât l'autorité d'un homme. Car c'est un homme véritable, ce tribun évêque, ce combattant à l'œil clair, qui a visiblement en soi, et non en quelque coutume commune, les motifs de ses actes. Sa santé morale et sa force sont une partie de sa preuve : on voit en sa personne qu'une Eglise catholique moderne est viable, qu'elle serait même, si nos nécessités étaient comprises, le meilleur support de la démocratie... (2). »

Au moment ou Mgr Ireland prononçait ses discours, Léon XIII avait l'occasion d'écrire à Mgr Fava, évêque de Grenoble. Un congrès de la jeunesse catholique s'était tenu au mois de

(1) H. Bérenger, *L'Aristocratie intellectuelle* (1894), p. 93.

(2) Desjardins, *La Conversion de l'Eglise*, dans *Revue chrétienne*, mars 1893, p. 163. — Cette étude parut d'abord dans le *Journal des Débats*.

mai dans cette ville et l'évêque en avait envoyé les actes à Rome. Le pape, comme pour préciser et approuver les idées alors en faveur, disait dans sa réponse :

« ... Il est de la prudence chrétienne de ne pas repousser, disons mieux, de savoir se concilier dans la poursuite du bien, soit individuel, soit surtout social, le concours de tous les hommes honnêtes. La grande majorité des Français est catholique. Mais parmi ceux-là même qui n'ont pas ce bonheur, beaucoup conservent malgré tout un fond de bon sens, une certaine rectitude que l'on peut appeler le sentiment d'une âme *naturellement chrétienne* ; or ce sentiment élevé leur donne, avec l'attrait du bien, l'aptitude à le réaliser... Quand tous s'élevant au-dessus des partis, concerteront leurs efforts, les honnêtes gens avec leur sens juste et leur cœur droit, les croyants avec les ressources de leur foi..., alors le peuple finira par comprendre de quel côté sont ses vrais amis et sur quelles bases durables doit reposer ce bonheur dont il a soif ; alors il s'ébranlera vers le bien. (1) »

Devant ce document pontifical l'enthousiasme des néo-chrétiens s'exalta encore davantage. Jusque là ils avaient cru que les catholiques devaient, de par leur foi, faire bande à part et que leur relations interconfessionnelles se ba-

(1) Bref daté du 22 juin 1892.

saient sur l'aphorisme *Hors de l'Eglise point de salut.* Quelle erreur, ou, peut-être, quel changement ! M. Henry Bérenger écrivait :

« Voici que le chef vénérable de la chrétienté, voici que ses plus illustres lumières annoncent que la grande œuvre de l'Eglise c'est désormais l'union des bonnes volontés. Soyez protestant, soyez israélite, soyez même libre-penseur, si vous avez à cœur les principes de la morale évangélique, l'Eglise vous admet et vous bénit. Les siècles ne sont plus où les bûchers s'allumaient pour des nuances de dogme. Ariens, pélages, s'ils revivaient en nos jours, auraient leur place dans l'Eglise nouvelle. Par dessus les cristallations dogmatiques dont l'aplanissement reste l'office des seuls théologiens, un dogme fécond se dresse sur l'humanité et l'abrite : c'est le dogme de *l'Ame de l'Eglise*, de cette société mystérieuse et sainte à laquelle les incroyants sincères et éclairés, s'ils sont avec Jésus, participent eux-mêmes. L'Eglise redevient donc vraiment catholique, c'est-à-dire selon tous ; elle groupe autour de la figure du Christ toutes les âmes touchées du divin (1). »

Une ère nouvelle semblait commencer. La jeunesse catholique avait, sous Louis-Philippe, crié : *La liberté comme en Belgique !* De ses aspirations était né le catholicisme libéral et elle avait conquis la liberté de l'enseignement. Maintenant elle voulait : La religion comme aux

(1) *L'aristocratie intellectuelle,* p. 91,

Etats-Unis. Sans qu'on y pensât, une nouvelle doctrine s'était formée en France : l'*Américanisme*. Elle passait pour bénie de Léon XIII. Parmi les « jeunes », il n'y en avait plus guère qui restassent sceptiques sur la possibilité de la réconciliation de l'Eglise avec la société moderne. Un de ces irréductibles, M. Maurice Barrès, posait ainsi leurs objections :

« Cette réconciliation se fera-t-elle ? Il me semble qu'il suffit de traduire Eglise par doctrine « officielle romaine » et société moderne par « esprit de libre examen », pour concevoir avec évidence qu'il y a là une contradiction irréductible. Ce sont plus que deux parties adversaires, en présence : deux tempéraments opposés. La démarche démocratique de Léon XIII ne vaudra pas, pour ramener les intelligences qui répugnent au dogme catholique (1). »

---

(1) *Léon XIII devant ses contemporains* (1892), p. 220.

En décembre 1890, dans une conférence, M. Maurice Barrès disait : « Notre morale, notre religion, notre sentiment des nationalités sont choses écroulées auxquelles nous ne pouvons emprunter de règle de vie, et en attendant que nos maîtres nous aient refait des certitudes, il convient que nous nous en tenions à la seule réalité, au moi. » *Examen de trois volumes*, p. 18.

III

(1892-1894).

Espérance. — *Outre-mer.* — M. l'abbé Félix Klein. — *L'Eglise et le Siècle.*

Grandement favorisé par les circonstances, le petit mouvement néo-chrétien de 1890 semblait être devenu, en 1892, une véritable renaissance idéaliste, sociale et religieuse. Le ralliement de l'Eglise à la République apaisait les discussions politiques. Le pape et l'empereur d'Allemagne se préoccupaient de la condition des travailleurs. Diverses ligues se formaient, comme celle contre l'athéisme et celle de l'union morale, et l'on pouvait espérer qu'elles existeraient autrement que sur le papier. Le clergé ne démêlait guère la cause de ce renouveau subit, mais il en attendait de grandes choses et l'un de ses publicistes les plus en faveur, Mgr Baunard, recteur des Facultés catholiques de Lille,

chantait bellement *Espérance* (1). A en juger d'après la presse catholique on aurait pu croire que toute la France se convertissait. Léon XIII semble avoir eu connaissance de ce revirement intellectuel, car son historiographe l'a noté en montrant que le pape s'efforça d'en tirer parti pour la foi.

« La jeunesse en France, dit Mgr T'Serclaes, n'est ni voltairienne, ni sceptique. Elle a des aspirations religieuses, vagues sans doute et indéterminées, mais réelles. Meurtris par le doute, lassés par le matérialisme, dégoutés du scepticisme, les Français, les « jeunes » surtout, ont soif d'idéal et faim de certitude. S'ils trouvent un bon Samaritain pour panser leurs plaies, ils reviendront peut-être à la pleine santé, à la religion, à la foi. Léon XIII a voulu être ce bon Samaritain, et, pour cela, il n'a pas voulu que l'Eglise et la papauté se présentassent à cette génération comme figées dans les vieux moules, et embarrassées d'idées et de traditions incomprises ou abhorrées par une jeunesse élevée loin de l'Eglise et en dehors des anciens régimes politiques. Il a voulu que l'Eglise leur apparût ce qu'elle est en fait : une mère compatissante et pleine de bonté, qui parle au cœur de ses enfants, sans l'intermédiaire de formules conventionnelles, sans le secours de protecteurs officieux dont l'impopularité aurait rejailli sur elle (2). »

(1) *Espérance. Un réveil de l'idée religieuse en France* (Paris, Poussielgue, 1892, in-12, V — 224 pp.).

(2) *Op. cit.*, II, p. 401.

Léon XIII accentua ses directions politiques et sociales. Elles furent fidèlement suivies et répétées par un homme de talent, que sa naissance semblait attacher au parti royaliste : le comte Albert de Mun. Son adhésion, qui ne souleva que quelques protestations, montra la ruine définitive des anciens partis(1).

Des catholiques et des royalistes continuaient chaque jour à faire leur paix avec la République et les libres-penseurs prenaient un ton radouci pour parler de l'Eglise. Dans ce rapprochement les Etats-Unis semblaient servir de modèle et d'idéal. Un écrivain, M. Paul Bourget, dont un récent roman, *Le Disciple*, paru en juin 1889, avait contribué à créer le mouvement néo-chrétien, entreprit le voyage d'outre-mer pour étudier la démocratie dans son pays d'origine. Il n'oublia point d'aller scruter « la pensée d'un des hommes les plus grands de notre âge, dit-il, l'admirable archevêque de Saint-Paul ». L'enquête fut rassurante et, à son retour, M. Bourget en publia solennellement les résultats :

« Les temps sont venus où le christianisme doit accepter toute la Science et toute la Démocratie, sous

(1) Voyez : de Mun, Discours prononcé à la réunion des membres de la ligue catholique de Saint-Etienne, le 18 décembre 1892. Léon XIII l'approuva par une lettre du 7 janvier

peine de voir trop d'âmes s'en aller de lui. Il faut qu'il fasse un canal sacré à ces deux jaillissements et qui sait si l'archevêque de Saint-Paul n'est pas l'ouvrier prédestiné de cette tâche (1) ?

« J'ai donc appris en Amérique à traduire le mot de démocratie dans des réalités tout à fait contraires à celles qu'il représente en Europe et par conséquent à en avoir moins peur.

« J'y ai appris aussi à reconnaître la bienfaisance sociale de la science. C'est un lieu commun parmi nous et auquel j'ai, pour ma part, adhéré trop souvent, qu'un principe de nihilisme se cache en elle qui la rend incompatible avec les hauts besoins du cœur de l'homme (2). »

1893. Parmi ceux qui témoignèrent du mécontentement de l'évolution de M. de Mun, on peut remarquer M. l'abbé Maignen.

(1) *Outre-mer* (1894), I, p. 191. — Cet hommage paie royalement les attentions que l'archevêque eut pour l'auteur durant son séjour aux Etats-Unis.

(2) *Ibid.*, II, p. 322. — Pour suivre l'évolution de la pensée de M. Bourget sur ces matières délicates, il faut se reporter à son roman *L'Etape* (1902).

Parmi les appréciations suscitées par *Outre-mer* et les discours de Mgr Ireland, on peut relever la suivante, tirée d'un livre qui eut un grand succès parmi les catholiques :

« Sommes-nous bien sûrs de comprendre les discours de Mgr Ireland ? Il faut n'avoir pas beaucoup lu pour ne pas connaître la grande piperie des mots. M. Paul Bourget a dû écrire deux volumes pour nous bien expliquer que le mot *démocratie* n'a pas du tout le même sens en Amérique qu'en France. *Démocratie*, de l'autre côté de l'océan, signifie, quoi donc ? Mais *aristocratie*, c'est-à-dire tout le contraire de ce que nous entendons ici. Vous ne pouvez donc vous figurer l'énorme malentendu qui se produit nécessairement entre un

A la fin de 1893, un jeune prêtre qui venait d'être nommé maître de conférences à l'Institut catholique de Paris, M. l'abbé Félix Klein, fut pressé par ses amis, MM. Georges Goyau, Jean Brunhes, Max Turmann, de réunir en volume les principaux discours de l'archevêque Ireland. Mgr Denis O'Connell, alors recteur du collège américain de Rome, encouragea le projet. La traduction fut menée bon train et le volume parut le 7 mars 1894.

Le traducteur, appelé à jouir bientôt d'une grande notoriété parmi les controversistes catholiques, est né en 1862 et a fait ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice. Il y connut un professeur d'une information peu commune et qui, bien qu'il n'eût pas encore pris l'air des Etats-Unis, ne formait ses élèves

---

orateur américain et un public français. Toutes les fois que Mgr Ireland dit « le peuple », ses admirateurs français se représentent les mineurs d'Anzin ou de Carmaux, les ouvriers de Saint-Ouen ou de Saint-Denis, ou les canuts de la Croix-Rousse. Mais lui-même, il pense aux travailleurs de Minneapolis, qui sont devenus propriétaires, capitalistes, rois des chemins de fer. Il ne connaît pas et ne veut pas connaître les innombrables révolutionnaires, qui donnent tant de mal à la police de New-York, et inspirent de si vives inquiétudes aux statisticiens et aux économistes. » Delfour, *La religion des contemporains* (1895), p. 169.

Voyez ci-dessus, p. 209, le texte de Mgr Ireland : « Quand je parle du peuple, je parle des ouvriers, des paysans, des grandes masses ».

ni dans des conceptions surannées, ni dans le mépris de leur temps, M. Hogan (1).

Aussitôt après avoir préparé sa licence ès-lettres à l'Institut catholique, dont Mgr d'Hulst était alors le recteur, et qui, privé déjà de M. Loisy, comptait encore parmi ses maîtres l'abbé Duchesne et l'abbé de Broglie, l'abbé Klein vit s'ouvrir toutes grandes devant lui les portes du *Correspondant,* la plus importante des revues catholiques. Dès 1889 il y manifestait dans un article sur la *Poésie et le Temps présent* ses préférences d'âme et une sympathie peu habituelle dans le clergé à l'égard du monde moderne (2). Une année de repos en Algérie lui permit de connaître un des hommes d'église qui ont le mieux su se faire accepter de leur temps. L'abbé Klein rapporta de ce séjour son premier volume : *Le cardinal Lavigerie et ses œuvres d'Afrique.*

On achevait d'imprimer l'ouvrage juste au moment où le cardinal portait son fameux toast (3). M. Klein en donna le texte en appendice, mais, pour une grande partie du public ecclésiastique, l'acte n'était pas une recommandation.

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 81.
(2) Cet article a été reproduit dans *Nouvelles tendances.*
(3) Voyez ci-dessus, p. 193.

Quelques autres études achevèrent de faire connaître le jeune auteur, qui avait été nommé, à son retour d'Afrique, professeur de philosophie à l'école Saint-Etienne de Meaux. Il réunit ses articles, en 1892, dans un volume intitulé *Nouvelles tendances en religion et en littérature.*

Son ami, l'abbé A. Joiniot, vicaire général de Meaux, y mit une préface. M. Klein prenait manifestement place parmi les progressistes et déjà il regardait du côté de l'Amérique. Il disait : « Les paroles de vie et d'avenir nous viennent aujourd'hui des Etats-Unis (1). » Tout montrait qu'il s'était fait à lui-même l'éducation qu'il a célébrée, cette « éducation vraiment nouvelle qui conserve du passé ce qu'il avait de bon, mais rien de plus, et qui s'adapte sans regret aux conditions de l'heure présente, comme elle envisage sans peur les désirables et nécessaires changements de l'avenir (2). »

Les premières publications de M. l'abbé Klein, valurent à leur auteur d'être appelé par Mgr d'Hulst à l'Institut catholique, en qualité de maître de conférences. Mais elles furent blâmées par des gens très orthodoxes dès qu'elles virent le jour ; et il est resté longtemps

(1) *Op. cit.*, p. 122.

(2) Allocution du 6 novembre 1901, prononcée au mariage de M. Louis Maubec. — Imprimerie Levé, Paris.

en butte à leurs attaques. Pour se l'expliquer, il suffit de lire sa synthèse de la religion telle qu'il l'a conçue :

« Ne pas mêler le mal au bien ; n'appeler point religion la superstition, mais la vie de l'âme en Dieu ; faire du patriotisme l'amour de son pays, non la haine des pays voisins ; penser qu'en tous les hommes on doit respecter des libertés créées par Dieu, aimer des frères achetés par Jésus-Christ ; préférer l'honneur d'être responsables à la sécurité fragile de la protection ; savoir que, pour le prochain et pour soi, on doit sans cesse chercher le progrès et mettre en valeur tous les talents confiés par le Père céleste.

« De se garantir contre le mauvais ou le faux, voilà bien le moindre côté du devoir. Nous avons surtout à accepter, à nous assimiler, à faire croître en nous ce qui est bien et juste.

« Vous vous proposerez sans relâche d'agrandir votre personnalité dans tous les sens légitimes et le plus richement qu'il vous sera possible. Le corps lui-même doit être l'objet de nos soins et vous éviterez tout excès de travail, à plus forte raison tout divertissement qui, en atteignant la santé, diminuerait votre puissance. Vous ne croirez déroger à aucun idéal en augmentant par votre travail et par une sage économie la fortune, instrument nécessaire d'action. Pour vous reposer l'âme et l'embellir, vous jouirez des spectacles naturels, vous cultiverez les arts, vous goûterez les lettres et la poésie. Vous suivrez d'un regard attentif et avec sympathie le mouvement intellectuel de notre glorieux temps. Bref, en toutes choses et pour autant qu'il dépendra de vous,

vous donnerez le bon exemple de catholiques éclairés, aimables et qui réussissent.

« C'est trop peu que tout cela pour des enfants de Dieu et des frères de Jésus-Christ. Le monde des vertus naturelles n'est, pour ainsi dire, que le vestibule à demi obscur de notre perfection ; à l'intérieur du temple où nous devons pénétrer, c'est la grâce qui règne. Qui comprendra jamais toutes les magnificences de notre vocation ? Il est possible, il est désirable, il est obligatoire que notre vie d'hommes se hausse jusqu'à la vie de Dieu ; que nos pensées, nos affections et nos volontés soient celles de Dieu lui-même ; que nous jugions des choses comme il en juge, que nous aimions ce qu'il aime, que nous fassions ce qu'il préfère, et cela dès maintenant, dès avant l'ineffable jouissance de nous sentir, au-delà de la tombe, en union totale avec lui, participants de son infini bonheur. Ainsi, même en ce monde, le déploiement de nos activités s'élève à l'ordre surnaturel, et déjà nous ressemblons à Dieu, nous vivons avec Dieu, par Dieu, en Dieu (1).

« Vous aurez à élever des enfants, à les élever entendez-vous ? c'est-à-dire à les faire plus grands, à provoquer et à aider leur ascension dans les sphères plus hautes, à augmenter, à épanouir en eux la puissance physique, intellectuelle, morale, religieuse. A moins de périls bien certains, vous ne chercherez donc pas à refouler leurs aspirations, à comprimer leurs aptitudes, à resserrer leurs énergies dans des cadres qui, bons pour vous peut-être, ne le seraient plus pour eux. Vous n'enfermerez pas de force ou

(1) *Allocution* citée, p. 5-7.

par d'aveugles conseils leur existence dans les frontières de votre existence, et ce sera pour eux, non pour vous, que toujours vous les aimerez, bien assurés, au reste, que ce sera le meilleur moyen de vous attacher leurs cœurs (1).

« Dès le premier éveil de la conscience, vous respecterez en eux l'autonomie d'une personne libre et vous les instruirez à pratiquer le devoir, non point parce qu'il représentera votre volonté, mais parce qu'il est tellement beau en lui-même et si agréable à Dieu, qu'il n'est pas permis, presque pas possible d'y manquer. Vous ancrerez leur vertu et leur foi sur le roc des convictions personnelles, non sur le sable d'une contrainte fatalement provisoire ou d'une routine qui ne tient pas contre les tentations. Vous en ferez, pour tout dire, des hommes ou des femmes responsables, sachant se conduire eux-mêmes dans les sentiers de la justice.

« Mais votre action ne se limitera pas au foyer familial. Elle rayonnera plus loin, et tout d'abord sur vos collaborateurs de l'usine ou de la maison, sur vos domestiques et vos ouvriers. Vous les tiendrez pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des égaux en tout ce qui est essentiel à l'homme, pour des personnes comme vous, et mieux encore pour des frères ou des sœurs, des enfants du même Père céleste. Vous serez pour eux pleins de bonté, pleins de cet amour que l'Evangile nous recommande et sans lequel tout le reste n'est rien. Mais envers eux, d'abord, vous pratiquerez l'intégrale justice ; et, sans manquer à les secourir dans le malheur, vous vous

(1) *Ibid.*, p. 10.

rappellerez cependant que le plus grand bien à leur faire, c'est de les rendre capables de se passer de votre assistance.

« Beaucoup regardent avec effroi les agitations qui troublent le monde du travail ; tenez pour assuré qu'on écartera pas le péril, par l'emploi de la force, mais que le bon moyen d'y parer, c'est d'éclairer les ouvriers avec persévérance et de substituer des idées justes aux chimères dont ils sont leurrés.

« Apprenez-leur les vraies lois du travail moderne et, de concert avec eux, fixez-en, observez-en les saines conditions ; on n'en fera plus des ennemis de l'ordre. Faites-leur comprendre les beautés, les consolations, l'efficacité morale et les sublimes espérances du christianisme ; on en fera plus des ennemis de l'Eglise. Le salut social et religieux, qu'on cherche partout et auquel vous devrez travailler pour votre part, ne viendra d'ailleurs que d'une lente et laborieuse expansion des lumières, de l'éducation donnée toujours plus complète à une multitude plus nombreuse ; et il n'est pas de classe, ou pauvre ou riche, qu'il faille exclure d'un pareil souhait (1). »

---

(1) Allocution citée. — D'une autre allocution prononcée au mariage de M. Jean Thureau-Dangin avec Mlle Sophie Leroy-Beaulieu, le 14 février 1901 (imprimerie Levé, Paris), on peut citer ce passage également intéressant :

« Attachez vos regards sur le bonheur qui a été le vôtre d'hériter en naissant, toute une tradition de vertu et de foi, de n'avoir reçu que de beaux exemples et de hautes leçons, de n'avoir jamais connu la religion, cette force vraie et nécessaire des pauvres vies humaines, que comme elle est en réalité, ni amoindrie, ni travestie, ni trop dure ni trop relâchée, aussi éloignée des compromissions que des fanatismes, satisfaisant, épanouissant, surélevant la nature humaine dans tout ce

Une exposition si personnelle de la religion substituée aux expressions consacrées par l'usage ; une superbe assurance dans un avenir inconnu, alors que l'union du pape et de l'empereur a réalisé l'idéal de la constitution chrétienne des Etats ; un idéalisme aussi élégant de forme qu'audacieux dans la pensée, qui change en glorification de la nature humaine la défiance renfrognée des porte-voix ordinaires du catholicisme ; ce scepticisme en face d'une « contrainte fatalement provisoire » alors que l'Index et l'Inquisition passent pour les deux colonnes de l'Eglise ; cette apologie de l'activité personnelle quand l'obéissance cadavérique a donné de si excellents résultats ; cette confiance dans l'instruction des riches et des pauvres ; tout, dans cette synthèse, dénote, pour un catholique traditionniste, le dangereux novateur.

M. l'abbé Klein fit la première grande manifestation de son système dans la préface qu'il mit en tête de sa traduction des œuvres de Mgr Ireland.

---

qu'elle a de légitime et ne l'empêchant de suivre que les aspirations contraires à son vrai bien. Heureux enfants, qui n'auriez qu'à penser à vos mères et à vos aïeules, ou encore à vos sœurs, si l'on insinuait devant vous que la piété nuit aux plus doux charmes de la vie, et qui, si l'on vous montrait dans le christianisme un ennemi de la liberté, du progrès, de la science, n'auriez qu'à vous remémorer la conduite, l'attitude, les discours, les écrits de vos pères ! » (p. 8).

« N'en déplaise aux amis timides, disait-il, n'en déplaise aux ennemis trop bien avisés, la plupart des chrétiens de France sont aujourd'hui disposés à prendre, en face du siècle et de la société nouvelle, l'attitude généreuse et de franche sympathie, qui assure aux Etats-Unis le succès de l'Eglise. Puisse la présente publication accélérer ce mouvement. Tant pis pour ceux qui s'en désoleraient ! J'en sais un plus grand nombre qui s'en réjouiront, et c'est avec ceux-là qu'il faut être d'accord, soit que déjà ils possèdent la foi éclairée, soit que, n'ayant plus, ou pas encore, le bonheur de croire, ils sachent respecter la croyance d'autrui... (1).

« ... Sachez-le, vous tous qui voulez le bien sincèrement, et qui, dans l'universelle confusion des doctrines, vous demandez où il réside : la religion que vous trouverez dans ces discours, et qui ne peut pas ne pas vous paraître bonne, elle est vraiment la nôtre. Ce que dit cet archevêque, nous le disons comme lui : ce qu'il croit, nous le croyons ; nous voulons ce qu'il veut. Nous demandons que vous nous jugiez d'après lui ; c'est notre droit, puisque nous faisons nôtre ce qu'il pense (2).

« Fidèles disciples de l'Evangile, des Pères de l'Eglise, des grands Docteurs du moyen âge et de Léon XIII, nous tendons aux contemporains, nos frères, une main loyalement amie, avec la conscience de garder nous-mêmes notre foi intacte, et sans demander le sacrifice d'aucune de leurs aspirations. Entre l'Eglise et le siècle, il ne s'agit pas de conces-

(1) Klein, *L'Eglise et le siècle*, p. 5.
(2) *Ibib.*, p. 8.

sions réciproques, mais d'une explication loyale. Si jusqu'ici, par un malheur où il y a peut-être de la faute de tous deux, ils se sont gravement méconnus, l'heure est venue aujourd'hui de se voir tels qu'ils sont, et de s'entr'aimer (1). »

Confié à un éditeur d'autant plus puissant sur la clientèle catholique qu'il jouit d'une réputation d'orthodoxie solidement établie, le livre reçut un bon accueil, surtout de la part des néo-chrétiens et des démocrates chrétiens (2). Même quelques-uns de ceux qui ne pouvaient voir avec plaisir un professeur de l'Institut catholique se déclarer républicain et démocrate, trouvaient bon que le clergé parût enfin se séparer du vieil idéal de Henri V (3).

---

(1) *Ibid.*, p. 11-12.

(2) Voici l'explication qu'en donnèrent plus tard des journaux conservateurs : « Les néo-chrétiens étaient d'accord avec les démocrates chrétiens pour les exalter [les discours traduits par M. Klein] : les uns, parce que le côté moral du christianisme y était présenté de manière à reléguer un peu dans l'ombre le dogme ; les autres, parce que Mgr Ireland, très avide de réformes sociales, insinuait que l'Église, en ne les cherchant pas plus tôt d'une manière directe, avait négligé jusqu'en nos temps le but essentiel de sa mission sur la terre et parce qu'il aimait à dire que le plus pressé pour elle doit être de satisfaire les estomacs avant de pouvoir éclairer les intelligences et toucher les cœurs. » *Le Nouvelliste* (Lyon), 23 octobre 1896 ; *Le Patriote de Normandie*, 25 octobre.

(3) Pour juger de l'accueil fait à la publication, voy. *Le Bien du Peuple* (Liège), 31 mars ; *La Bourgogne*, 7 avril ; *L'Espérance, courrier de Nancy*, 21 mars ; *La Croix de la Seine-et-*

Les journaux intégristes se sentaient gênés et ne parlaient guère (1). *Le Temps* (18 mai) déclara qu'on ne devait pas prendre très au sérieux la peinture idyllique du catholicisme de M. l'abbé Klein, parce qu'il y avait division dans le clergé.

La division était même d'autant plus profonde qu'elle se compliquait de graves personnalités. Dans un des discours que l'on venait de traduire, Mgr Ireland disait :

« Certains hommes comme Lamennais qui tentèrent une alliance entre le siècle et l'Eglise, furent imprudents dans leur langage, et, dans leur impatience, il préparèrent la défaite pour eux-mêmes et le découragement pour leurs alliés. Mais, malgré tou-

---

Marne, 25 mars ; *La Croix du Forez et du Velay*, 8 avril ; *La Croix du Nord*, 26 avril ; *le Figaro*, 17 mars ; *L'Indépendant de la Seine-et-Marne*, 20 mai ; *Le Journal des Débats*, 20 mars ; *Le Journal du Tarn*, 14 mars ; *La Justice sociale*, 24 mars et 14 avril ; *La Liberté* (Paris), 3 mai, *La Paix*, 22 mai, *Le Téléphone*, 1er mai, 3 articles de M. V. Charbonnel ; *La Liberté* (Fribourg), 21 mars ; *La Libre Parole*, 19 et 25 mars, 1er avril ; *Le Monde*, 26 et 27 mars, articles de M. Yves Le Querdec ; *Le Petit Marseillais*, 1er avril ; *Le Peuple Français*, 6 avril ; *Le Presbytère*, 12 mai ; *Revue ecclésiastique de Metz*, mai ; *La Tribune de Genève*, 6 avril ; l'*Univers*, 7 mars ; *The Catholic Times* (Philadelphie), 31 mai, publia en anglais l'introduction du livre de M. Klein sous ce titre : *The church and the Age... Professor Félix Klein and His Diciples Begin a Good Crusade. The Pope encourages Them.*

(1) Voy. *Etudes religieuses*, nos de mars et d'avril, l'article du Père H. Martin, *La conversion et l'évolution de l'Eglise.*

tes ces excuses, certains représentants de l'Eglise, je le répète, ont pensé et agi trop lentement. Ils n'ont pas su mettre la main sur le siècle, christianiser ses aspirations et guider sa marche en avant; le siècle a passé outre.

« Il y eut quelques Lacordaires qui reconnurent et proclamèrent les devoirs de l'heure présente : leurs compagnons timides les abandonnèrent ; les réactionnaires les accusèrent d'un libéralisme dangereux et de demi-hérésie, et ils furent forcés de se taire. La plupart ne virent que les vices du siècle et ils l'anathématisèrent de toutes leurs forces ; ses bonnes et nobles tendances leur échappaient, et ils refusaient d'y croire. Le siècle devint pour eux le monde ténébreux contre lequel le Christ a mis en garde ses disciples. Le gagner jamais à l'Evangile fut mis au rang des espérances perdues. On pensa qu'il ne fallait rien moins qu'un miracle éclatant pour opérer pareil résultat, et jusqu'à ce que ce miracle eût lieu, les ministres du Christ prirent leurs quartiers d'hiver dans les sacristies et les sanctuaires où, entourés d'une petite troupe de fidèles, ils pouvaient se préserver, eux et leurs amis, de la contagion envahissante (1). »

Si, dans la recherche des responsabilités de cette retraite, on procède avec rigueur et impartialité, sans s'arrêter à des questions de prudence, on arrive à constater qu'en dernière analyse, celui qui s'opposa à Lamennais fut le

(1) *L'Eglise et le siècle*, p. 31.

pape Grégoire XVI, que celui qui s'opposa au mouvement dont Lacordaire fut un des chefs les plus attachants fut le pape Pie IX. Mgr Ireland semble bien admettre tacitement cette conclusion à la manière dont il célèbre Léon XIII (1).

Les adversaires de l'américanisme ne s'y trompent pas d'ailleurs, et l'un d'eux, le père J.-A. Delattre, de le Compagnie de Jésus, l'exprimait avec une réserve significative : « Je ne cherche à flatter personne. Ma confiance dans la chaire de Saint-Pierre ne tient pas à celui qui l'occupe (2). »

Dans toutes les controverses des catholiques depuis 1878 une sorte de comparaison s'établit fatalement entre les derniers papes et bien que Léon XIII l'ait blâmée énergiquement à propos

---

(1) *L'Eglise et le siècle*, p. 54. Voyez *sup.*, 1re partie, p. 67. — Le P. Hecker lui-même, malgré la facilité avec laquelle il accommodait l'histoire, avait senti que la conciliation de Léon XIII et de Pie IX ne se fait pas aisément. « Il soutenait, dit son biographe, que Léon XIII nous avait beaucoup aidés à prêcher la croisade intellectuelle et que Pie IX, bien compris, avait ouvert la voie. » (*Vie*, p. 348). M. l'abbé Maignen remarque : « Ce *Pie IX bien compris* vaut, à lui seul, un long poème! » (*Le P. Hecker est-il un saint*, p. 90). Un prêtre qui a beaucoup triomphé de la conduite de Léon XIII vis à vis de l'américanisme, et bien connu de M. Maignen, avait, antérieurement, à la suite d'un acte pontifical qui ne lui plaisait pas, remplacé dans un cercle catholique dont il était le directeur, le portrait de Léon XIII par celui de Pie IX.

(2) *Un congrès d'intellectuels*, p. 106.

du cardinal Pitra, en 1885, elle reparaît dans le néo-christianisme et l'américanisme. Assurément le seul enseignement qui importe au vrai catholique est l'enseignement doctrinal, et celui de Léon XIII a été absolument le même que celui de ses prédécesseurs. Mais les tendances pratiques ont varié, les personnages en faveur sous Léon XIII, surtout pendant la première année du pontificat, ne représentaient point la même interprétation de la même doctrine, et c'est pouquoi ce qui semblerait exclusivement une affaire de principes se complique de questions de personnes et d'écoles. Ceux qui ont été fidèles aux directions de Pie IX n'aiment pas à entendre raconter lestement qu'ils ont pris leurs quartiers d'hiver dans la sacristie ou que ne voyant ni n'entendant le monde qui marche, ils restent à pleurer sur des tombes qui ne se rouvriront pas (1).

Malgré la sourde hostilité de ceux qui continuaient à opposer Pie IX à Léon XIII, l'archevêque Ireland n'avait qu'à se féliciter de l'accueil fait à ses discours. Aussi remercia-t-il l'abbé Klein par une lettre publique et qui était un nouveau manifeste :

« L'Eglise et le siècle ! écrivait-il, voilà la devise

(1) *L'Eglise et le Siècle*, p. 96.

de tous ceux qui veulent gagner la victoire, soit pour l'Eglise, soit pour le siècle.

« Dans ses grandes ambitions qui effrayent les peureux et les hommes de courte vue, le siècle cherche tout simplement les dons célestes que l'Eglise a reçus de son Christ pour qu'elle les distribue à l'humanité avec une générosité divine. Le siècle peut appeler ces dons de noms quelque peu étranges et se demander, incertain, sous quelles formes il les acceptera : mais, au fond, et pour qui sait comprendre, il s'agit des dons mêmes que l'Eglise recèle dans son sein et qu'aucune autre main que la sienne ne peut répandre. Que l'Eglise se hâte d'en enrichir le siècle ! Elle s'acquittera ainsi de son propre devoir ; elle amènera le monde aux pieds du Dieu inconnu, le Christ du Calvaire.

« L'union intime de l'Eglise et du siècle est aussi désirable pour l'un que pour l'autre. Leur séparation, que tous doivent regretter et qui fait le malheur des âmes, soit pour la vie présente, soit pour la vie d'outre-tombe, est le résultat de fâcheux malentendus, qu'il faut avoir le bon sens et le courage de faire disparaître (1). »

La *Vérité* (2) remarqua aussitôt :

« N'en déplaise à Mgr Ireland, il y a autre chose que des « malentendus » entre l'Eglise et le siècle : il y a des principes opposés, et c'est pourquoi Pie IX

(1) Lettre datée du 20 avril et publiée par nombre de journaux français après le 10 mai.

(2) Numéro du 11 mai 1894.

a jugé nécessaire de publier le *Syllabus* dont Léon XIII a proclamé de nouveau la doctrine dans une de ses encycliques. »

L'autorité des documents pontificaux derrière lesquels se retranchaient les vieux partis intransigeants n'échappait à l'attention de personne. Déjà la *Tribune de Genève* (1), en exposant les opinions de M. Klein, avait remarqué :

« Ce n'est pas le lieu d'une discussion longue et théorique sur l'accord et le désaccord qu'il peut y avoir entre ces propositions et les données proclamées par Pie IX. Je ne me chargerais certes pas d'expliquer comment ces déclarations s'harmonisent, dans la pensée de l'auteur, avec le *Syllabus*. Il est possible que M. Klein ne se tire d'affaire qu'au prix de véritables tours de force. En fait, je le sais absolument sincère, républicain de conviction et de conduite. »

Il était évident que le mouvement suscité dans la jeunesse catholique était regardé avec plus de curiosité que de confiance, même par ceux qui lui témoignaient de la sympathie. En ce qui concerne la grande majorité du clergé, ses conclusions furent parfaitement expliquées par les considérations auxquelles se rangea un

(1) Numéro du 6 avril 1894.

rédacteur de la *Semaine religieuse du diocèse de Perpignan* (1) :

« M. l'abbé Klein se lance volontiers en tirailleur comme les Naudet, les Lemire et les Garnier : il me permettra de rester parmi les timides, car il y a trop de risques dogmatiques à courir et d'imprudences pratiques à éviter. Cela ne m'empêchera point, ainsi que tous les lecteurs, de louer ses généreuses intentions, d'admirer ses beaux livres, d'y trouver charme et profit. A d'autres de le suivre, de parcourir à l'avance le champ des revendications économiques sur lequel va se livrer le grand combat entre l'Eglise et le socialisme. Leurs reconnaissances éviteront de périlleuses manœuvres au moment du combat. Alors, quand le signal de la lutte sera donné par le pape, transmis par nos chefs respectifs dans chaque diocèse, nous avancerons nous aussi. En attendant, souvenons-nous tous de la vieille devise de saint Augustin, bonne pour les timides comme pour les audacieux : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.* »

Cependant les discours de Mgr Ireland, avec la préface et les notes de l'abbé Klein, étaient traduits en flamand et en espagnol. A Milan, la comtesse Sabina di Paravicino, fille du général de Revel, sénateur et ancien ministre de Victor Emmanuel II, en donnait une édition italienne

(1) Numéro du 24 mars.

et Mgr Ireland acquérait en Italie une notoriété, une autorité presque égales à celles que *L'Eglise et le Siècle* lui avaient values en France (1). Lui-même, devant ce succès, se décida à réunir pour la première fois ses discours en volume et à les publier aux Etats-Unis.

Quant à la jeunesse néo-chrétienne, elle se sentait alors sur le point de devenir néo-catholique (2). Elle croyait avoir découvert « au-delà des mers un catholicisme très différent du nôtre, un catholicisme respectueux de la science moderne et loyalement ouvert à la démocratie ouvrière (3) ». Elle croyait entendre dans la voix du pape l'annonce « d'un ordre nouveau pour la pensée catholique (4). » Elle espérait dans le jeune clergé français « la nouvelle promotion de Saint-Sulpice que fascinait les exemples du clergé américain (5) ». Répondant aux appels de l'abbé Klein, M. Henry Bérenger écrivait :

« Le catholicisme a mieux que tous les autres cultes manifesté la splendeur du sentiment religieux.

---

(1) Il devait en jouir dans la péninsule jusqu'à l'époque où il se fit le défenseur du pouvoir temporel. Ses déclarations à ce sujet publiées dans *The Sun* ont été reproduites dans la *Vie catholique,* 10 novembre 1900.

(2) Henry Bérenger, *Revue des Revues*, 15 janvier 1897, p. 115.

(3) Bérenger, *La conscience nationale*, p. 100.

(4) *Ibid.*, p. 102.

(5) *Ibid.*, p. 104.

Le symbolisme de ses rites, la majesté de ses cérémonies, tout ce qu'il contient de traditions vénérables dans sa forme héritée des Hébreux et des Hellènes, l'essence d'antique humanité qui l'imprègne, en font le plus incomparable monument de la religion universelle. L'intolérance routinière de ses prêtres fera-t-elle tomber ce temple en désuétude ? en écartera-t-elle chaque jour davantage la foule des fidèles ? Puisse l'Eglise de France, inspirée par ses nouveaux chefs, débarrassée des entraves usées qui la gênent, rouvrir largement son culte à tous les croyants ! — Que l'Eglise exauce le vœu du Siècle, qu'elle fasse la paix véritable, et le siècle ne niera plus l'Eglise (1). »

---

(1) *Revue bleue*, 3 novembre 1894, et *La Conscience nationale*, p. 106.

IV

(1894-1897).

L'idée d'un Parlement des Religions à Paris.
Un congrès d'intellectuels à Gand.
Fin du mouvement néo-chrétien.

Au commencement du moyen âge, l'Irlande ne suffisait plus au zèle de ses saints. Ils passaient les mers pour porter au loin leur ardente prédication. Les évêques et les gouvernements chez lesquels ils venaient échouer en étaient quelquefois embarrassés, témoin la reine Brunehaut qui ne put s'empêcher de faire reconduire à Nantes, saint Colomban, avec ordre de l'embarquer pour sa patrie.

Il paraît que vers la fin du XIX[e] siècle, les évêques Irlandais d'Amérique, sentirent le même surcroît d'activité à déverser hors de leur pays et, comme autrefois, les évêques sur le territoire desquels ils passaient, les recevaient d'autant plus froidement que les peuples se montraient enclins à les écouter. Mgr Ireland avait évangé-

lisé politiquement les intellectuels de Paris, en 1892. En septembre 1894, au troisième congrès scientifique international des catholiques tenu à Bruxelles, Mgr Keane proposa à leur admiration et à leur édification le Parlement des Religions.

Jusque là ce parlement n'était guère connu des catholiques de France que par un article très prudent de M. le vicomte de Meaux qui le raconta dans le *Correspondant* (1) et de M. Bonet-Maury dans la *Revue des Deux-Mondes* (2). Comme la participation à cette assemblée est une des œuvres dont l'épiscopat des Etats-Unis s'est déclaré le plus fier au XIX^e^ siècle, elle méritait d'être mieux mise en lumière. Les déclarations de Mgr Keane très applaudies au Congrès de Bruxelles furent publiées, probablement avec l'arrière-pensée d'inspirer aux Européens de tenir un second parlement à l'occasion de l'exposition de 1900. L'initiative en fut prise par les protestants, un pasteur de Liège et M. Bonet-Maury d'accord avec le docteur Barrows. Un petit groupe de catholiques presque tous attachés à la rédaction du journal *Le Monde* que dirigeait l'abbé Naudet et parmi lesquels on distinguait MM. Goyau, Fonsegrive, Turmann et l'abbé Klein, résolurent d'étudier la question.

(1) N° du 10 janvier 1894.
(2) N° du 15 août 1894.

Parallèlement à eux, sans entente préalable, MM. le vicomte de Meaux et Anatole Leroy-Beaulieu promettaient leur concours à M. Bonet-Maury qui obtenait aussi celui du grand rabbin Zadoc-Kahn.

Un jeune prêtre prit complètement à cœur le projet et le fit véritablement sien. C'était M. Victor Charbonnel, précepteur à Paris, ancien professeur au collège des jésuites de Vaugirard et à l'école Saint-Etienne de Meaux. Il se chargea de la correspondance et fit beaucoup de visites, il établit même une sorte d'enquête de l'opinion moyenne du clergé qu'il résume ainsi :

« Très saintement attaché aux traditions d'une mysticité aveugle et silencieuse, le clergé de paroisse ignorait jusqu'au fait de la tenue d'un Parlement des religions à Chicago et, bien entendu, ce qu'il avait pu être. Renouveler cela, qu'était-ce donc ? Faire un congrès des religions en 1900, à quoi bon ? Telles furent partout les paroles d'accueil.

« Mais le clergé intellectuel, le clergé d'enseignement et d'action sociale, celui qui depuis a fait le congrès ecclésiastique de Reims (1) se montra plus compréhensif de la nouveauté qui lui était proposée. Une réunion des représentants de toutes les religions du monde, dans laquelle l'idée religieuse, sous sa

(1) Sur le congrès ecclésiastique de Reims tenu les 25, 26 et 27 août 1896, voyez les lettres de Mgr Isoard, dans la *Vérité Française*, des 26 juillet et 17 août 1896.

forme la plus générale, serait défendue et célébrée pour le bienfait moral qu'elle apporte à l'humanité, fut jugée un noble rêve, dont il importait de tenter la réalisation.

« Le R. P. Didon, l'abbé Lemire et l'abbé Naudet furent les partisans les plus vite et les plus franchement conquis du congrès des religions.....

« Une démarche hasardée à l'*Univers* auprès des Veuillot, me fit espérer qu'il n'y aurait point là d'opposition violente, mais seulement quelque prudente timidité.....

« Une réunion eut lieu aux bureaux du *Monde*. Les principaux rédacteurs du journal, parmi lesquels M. Levé et quelques-uns des plus résolus partisans du congrès y prirent part (1). »

Il fut entendu qu'un *Mémoire* serait rédigé sur le Congrès universel des religions en 1900, et qu'il serait envoyé au cardinal Rampolla, pour être soumis à Léon XIII.

M. Charbonnel écrivit ce document et le fit tenir au cardinal secrétaire d'Etat.

Le jeune groupe du *Monde* ne se dissimulait pas que l'opposition viendrait des scrupules des catholiques de droite. Aussi, résolut-il de n'aller de l'avant que si quelques autorités religieuses voulaient bien accepter le patronage de l'œuvre.

---

(1) Charbonnel, *Congrès universel*, p. 32-35. — M. Charbonnel avait déjà écrit un article sur le Parlement de Chicago, dans le *Téléphone* du 15 novembre 1894.

De premières ouvertures auprès des cardinaux Langénieux et Lecot donnèrent des résultats encourageants. L'abbé Klein, pour sonder l'opinion publique et la préparer, traduisit dans le *Bulletin de l'Institut Catholique*, un rapport de Mgr Keane sur le congrès de Chicago et personne n'y vit de mal.

Tout cela avait lieu au printemps 1895 et au commencement de l'été. Les vacances venues, les rédacteurs du *Monde* se dispersèrent sans avoir rien fait de décisif, mais avec l'intention de passer aux actes dès la rentrée. Le plan était d'insérer coup sur coup, dès qu'on se serait assuré des patronages officiels, le plus d'articles possible dans les journaux et les revues catholiques et dans la presse limitrophe. On se rendait parfaitement compte qu'étant donné l'état d'esprit des catholiques de France le moindre faux pas compromettrait l'entreprise.

Le 1er septembre, M. Charbonnel lançait le projet dans le public par un article retentissant de la *Revue de Paris*.

Le 16 septembre, il revenait sur le même sujet dans *La Liberté*, pour préciser quelques points qui n'avaient pas été compris.

Après les articles, les interviews, et M. Charbonnel traitait la question comme si elle n'eût dépendu que de lui. Ceux qui s'y intéressaient

se trouvaient alors dispersés et ne comprenaient rien à la manœuvre. De là des embarras, des hésitations et une absence d'entente. Quelques-uns crurent que c'était le signal du départ et allèrent de l'avant, quitte à bientôt battre en retraite ; d'autres, plus prudents, s'abstinrent d'écrire et essayèrent d'arrêter M. Charbonnel. M. Fonsegrive tentait encore de défendre la position à Paris, pendant que MM. Goyau et Klein, tous deux en Allemagne, négociaient par lettres pour obtenir la neutralité bienveillante de Rome et du cardinal Richard. Un peu plus tard M. Goyau, sous le pseudonyme de Léon Grégoire, publia dans *Le Monde* une défense du projet (1).

La presse le discutait longuement et d'une manière intéressante. Les périodiques d'opposition aux nouveautés se firent remarquer par leur désapprobation ; mais en général, l'opinion était beaucoup plus favorable qu'on eût pu croire.

Sur ces entrefaites, le 6 novembre, la *Vérité* et la *Croix* reproduisirent, d'après une version anglaise, incorrecte, une lettre de Léon XIII au cardinal Satolli. Elle semblait blâmer les congrès des religions aux Etats-Unis.

---

(1) Article du 14 octobre 1895.

Pourquoi le texte latin n'avait-il pas été publié officiellement ? Comment se faisait-il qu'une lettre si importante, écrite le 15 septembre, eût été divulguée seulement un mois et demi après ? On n'arrivait pas à se l'expliquer.

La vérité est que M. l'abbé Périès, alors en vacances à Paris, était allé, le 2 septembre, porter l'article de M. Charbonnel, au cardinal Richard et lui avait expliqué les inconvénients produits aux Etats-Unis par le fameux congrès : trouble des églises chrétiennes, organisation d'une prédication boudhiste. « Tant que je serai archevêque de Paris, avait répondu le cardinal, il ne s'y tiendra jamais de Parlement de religions. » Là-dessus il avait réclamé l'intervention de Rome, et Rome avait écrit au délégué de Washington la lettre en question (1). Mgr Satolli

(1) En voici le texte exact :

Lettre Apostolique au sujet des congrès vulgairement appelés « Parlement des religions ».

A Notre Vénérable Frère François, Archevêque de Lépante, Délégué apostolique aux Etats-Unis d'Amérique à Washington.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Nous avons appris qu'il se tient aux Etats-Unis d'Amérique des assemblées dans lesquelles, indistinctement, des catholiques s'unissent à ceux qui sont séparés de l'Eglise, pour traiter des questions religieuses ou des questions morales. En cela Nous voulons bien reconnaître le souci des choses religieuses qui de plus en plus anime cette nation. Mais, bien que ces assemblées communes aient été jusqu'à ce jour tolérées par un silence prudent, il Nous semblerait plus sage que les catho-

l'avait montrée ; des partisans des congrès s'étaient interposés pour qu'elle ne fût pas rendue publique et leur opposition avait été assez forte pour en empêcher, jusqu'à ce que la nécessité d'arrêter le mouvement qui se dessinait en France, forçât de passer outre.

Mgr Ireland n'en déclara pas moins que les congrès des religions continueraient d'avoir lieu comme auparavant. A ses yeux l'acte pontifical était une manière d'ordonnance de police, pour que la conscience la plus délicate et la plus scrupuleuse ne pût être alarmée et pour que le non-catholique le plus irréfléchi ne pût se tromper sur la position de l'Eglise (1).

M. Charbonnel partageait l'avis de l'archevê-

---

liques tinssent leurs congrès à part ; toutefois, pour que le bienfait n'en soit pas détourné à leur seul profit, ils pourront régler ces congrès de telle sorte, que ceux-là mêmes qui sont séparés de l'Eglise catholique, puissent y être admis à titre d'auditeurs.

En même temps, Vénérable Frère, que Nous avons voulu remplir un devoir de notre charge apostolique en vous faisant cette communication, il Nous a plu de vous recommander la pratique suivie par les prêtres Paulistes. Ceux-ci ont pour sage méthode de faire des conférences publiques pour nos Frères dissidents, et d'expliquer ainsi les dogmes catholiques ou de réfuter les objections qu'on oppose à ces dogmes. Si chaque évêque encourageait la pratique et la fréquentation de ces conférences, Nous verrions avec joie cela s'accomplir ; car Nous sommes assurés qu'il en résulterait de grands avantages spirituels pour les âmes. Nous vous souhaitons, etc.

(1) Charbonnel, *Congrès universel*, p. 120 et 129.

que de Saint-Paul. Bien qu'on ne connût pas exactement la teneur du document et les circonstances qu'il visait, son effet fut très prompt. *La Croix*, *La Vérité*, *L'Univers* y virent la condamnation du projet de 1900. M. Fonsegrive qui, sous le nom de Jean Lacoste l'avait, dans la *Gazette de France* du 14 septembre, couvert d'éloges, le sacrifia sous le nom d'Yves Le Querdec, avec la plus grande désinvolture, dans *le Monde* du 11 novembre. Les palinodies commencèrent. M. Charbonnel qui les attribuait à l'attitude de l'archevêque de Paris, lui adressa une apologie de son projet dans une lettre ouverte, publiée par *l'Eclair* du 14 novembre. Il semblait difficile de vouloir offusquer davantage le cardinal et de mieux lui prouver que le prêtre qui célébrait avec tant d'emphase la tolérance et la liberté tombait sous la condamnation du *Syllabus*. La lettre changeait de face la question. Un néo-chrétien, critique distingué, M. Edouard Rod (1), le fit remarquer à l'abbé en lui envoyant ses appréciations.

(1) Pour M. Edouard Rod, la religion n'est pas « avant tout une affaire de foi » mais « avant tout une institution, une force sociale et politique. » Il ajoute : « on a la foi ou on ne l'a pas, la discussion ne peut qu'en éloigner davantage. Il me semble qu'une manière de servir la cause de la religion, c'est de la pratiquer en bon catholique, si l'on est catholique, en bon protestant, si l'on est protestant, en bon boudhiste, si l'on est

« En effet, au début, il s'agissait de savoir s'il est ou non souhaitable, dans l'intérêt de la foi chrétienne, ou de l'esprit religieux, qu'un congrès de religions se tienne à Paris pendant l'exposition prochaine. Aujourd'hui, il s'agit de savoir si, sans perdre de vue les mêmes intérêts, l'on doit souhaiter le réveil du catholicisme libéral tel qu'il exista pendant un temps ou faillit exister. Vous reconnaîtrez avec moi que cela n'est plus la même chose et que c'est beaucoup plus grave.

« Le catholicisme, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, me semble être un composé de deux éléments qui pourraient sans doute être séparés, mais qui ne le sont pas ; il est un corps de doctrines et une force sociale ; en d'autres termes, une religion et une politique. Je crois avec vous que plus de libéralisme dans ses dogmes et dans sa constitution, ne nuirait point à la foi chrétienne, dont il est le gardien, ou peut-être même la servirait. Mais j'ai peine à croire qu'on puisse toucher à l'édifice sans l'ébranler entièrement. Et cet édifice me paraît être le seul qui ait conservé, à travers les siècles, sa solidité primitive. Vous croyez que des deux éléments, celui qu'il importe le plus de sauver, c'est la foi : telle était l'opinion de Luther. D'autres estiment, au contraire, que l'élément politique importe davantage ; telle fut, si je ne me trompe, l'opinion des docteurs du Concile de Trente, qui s'appliquèrent surtout à préserver, contre toute atteinte, la constitution matérielle de

---

boudhiste. » Lettre datée de Paris du 25 novembre 1896 et publiée dans Charbonnel, *Le Congrès des religions et la Suisse*, p. 89.

l'Eglise. Et c'est peut-être parce qu'ils ont eu ce souci, que l'Eglise est restée debout, malgré tous les assauts qu'elle a subis. Que ceux qui jugent, comme Luther, que la Foi importe plus que l'Eglise, souhaitent l'introduction du libéralisme dans le catholicisme : ils seront conséquents avec eux-mêmes. Mais ceux qui jugent, avec les docteurs du Concile de Trente, que l'Eglise importe plus que la Foi, seront forcément amenés à les combattre. Et je crois bien que cette opinion sera toujours celle des chefs de l'Eglise, papes et cardinaux. Seraient-ils animés des intentions les plus libérales, ils seront obligés par la force des choses de les sacrifier, aussitôt qu'elles menaceront de conduire à des résultats pratiques (1).»

M. Charbonnel, sans être suivi d'aucun des catholiques, même des plus libéraux, continua quelque temps encore la propagande de l'idée en France, en Belgique et en Suisse.

Aux conférences qu'il donna, les catholiques intransigeants, ont uni ce qu'ils ont appelé « le congrès des intellectuels de Gand ».

En février 1897 le cercle littéraire des étudiants catholiques de l'Université de Gand, s'offrit le plaisir de tenir une réunion sous la présidence du sénateur catholique de l'endroit. Des représentants de la jeunesse des autres Universités catholiques belges y furent invités.

---

(1) Charbonnel, *Congrès univ.*, p. 203.

On y pria même M. l'abbé Klein qui promit de prendre la parole.

Le thème général du petit congrès était celui-ci : « la littérature vis-à-vis de la morale, les catholiques vis-à-vis de la littérature ». Ces questions se débattaient en Belgique depuis quelque six ans, mais on était alors sous le coup de l'émotion produite par une récente brochure du R. P. Lintelo, de la Compagnie de Jésus. Elle était intitulée : « Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais ? » Naturellement le père répondait énergiquement non. Cette solution n'allait point sans soulever des objections de la part de jeunes gens plus enclins à la sincérité qu'à la tactique politique. On s'était promis d'être calme dans la discussion. Mais pour cette jeunesse élevée soigneusement par les bons pères dans les stricts principes classiques, religieux et littéraires, la matière était brûlante. La réunion donna bientôt l'aspect que devait présenter celles des étudiants de Paris, vers 1830, au beau temps d'Hernani. Boileau qui avait été appelé révérencieusement « monsieur », dans un rapport écrit, fut, dans la chaleur de la discussion traité de « cuistre ». M. Nélis, de l'Université de Liège, raconta avoir vu, lorsqu'il était « en poésie », un professeur « vouloir renvoyer un élève du cours, parce qu'il avait osé dire que

Victor Hugo avait du talent ». En s'appuyant de l'autorité de Godefroy Kurth, il qualifia de « ridicules » les règles qu'on imposait « aux élèves pendant les six années de travaux forcés au collège ». M. Henry Carton de Wiart, — membre de la Chambre des Représentants, — parut avoir surtout conservé mauvais souvenir des « bouts rimés des Lefranc de Pompignan, des abbés Delille, des J.-B. Rousseau, des Reboul et autres raseurs », — oh ! ce « Jean-Baptiste Rousseau, l'auteur des *épigrammes* pornographiques, dont les odes en vers de militon, sont depuis 200 ans incrustées — à coup de pensums — dans les innocentes cervelles de tous les jeunes gens catholiques ! »

Sans entrer dans ces querelles un peu surannées, M. l'abbé Klein parla sur l'idéal littéraire. Son auditoire l'applaudit fort, tout heureux d'entendre un prêtre affirmer que « la religion, comprise comme elle le doit être, s'accorde tout aussi bien avec les arts qu'avec les sciences, avec le beau qu'avec le vrai ». M. Klein dit aussi qu'elle lui paraissait « incomplète la théorie classique pour laquelle *rien n'est beau que le vrai* et qui enclôt dans la raison l'illimité domaine de l'art ».

Comme on le voit, il se tint à la conférence, des propos qui criaient vengeance au ciel. Les

Pères ne crurent pas pouvoir les laisser passer. Ils choisirent comme réfutateur le révérend A.-J. Delattre, vénérable jésuite, comptant, — il a tenu à le dire :

Onze lustres complets, surchargés de *deux* ans (1).

Il intitula sa protestation *Un congrès d'intellectuels à Gand en février 1897*. — En ce temps là, tout bon catholique savait ce que recouvre le mot d'intellectuel et où les intellectuels conduisent les peuples qu'ils entraînent.

Le Père Delattre tança particulièrement le conférencier invité par la réunion, M. Klein, dont « l'âge et la position sociale » rendaient « moins excusables des entraînements et des excès de langage qu'on pardonne à de tous jeunes gens récemment échappés du collège (2) ».

L'interprétation que M. Klein avait donnée du vers de Boileau fut qualifiée de « sotte » (pages 13 et 91) et tout son discours de « niaiserie » et de « duperie » (p. 92).

L'archevêque de Saint-Paul reçut aussi sa leçon.

L'un des jeunes congressistes lui avait écrit pour lui demander si l'on ne pouvait, pour répandre la pensée catholique, utiliser le roman

(1) Delattre, *Un congrès*, p. 107.
(2) *Ibid.*, p. 5.

et le théâtre? Et Mgr Ireland avait répondu : « Pourquoi ne nous servirions nous pas du roman et du théâtre? Il y a des millions d'hommes qui ne connaissent que le roman et le théâtre, et si nous voulons qu'ils nous écoutent, il faut bien que nous allions à leur rencontre ».

De son côté le discours de M. Klein payait un tribu d'admiration à Washington et à Saint-Paul de Minnesota.

Le P. Delattre, s'égaya légèrement aux dépens de Mgr Ireland, et, pour finir, se contenta de relever dans « l'amplification » de M. Klein, « un seul point très grave aux yeux des catholiques (1) ».

(1) M. Klein disait : « Quelle vue splendide il aurait du monde, et du passé des races, et de leurs devoirs actuels, et de leurs perspectives, celui qui, préparé d'avance par une sérieuse étude de la philosophie et de l'histoire, aurait entrepris un jour de contrôler et d'agrandir ses connaissances par des recherches sincères à travers les pays qui marquent les étapes essentielles du progrès humain! Les faits présents lui diraient comme d'eux-mêmes ce qui fut et ce qui sera. Il n'aurait qu'à partir, comme a fait notre espèce entière, de cette Asie centrale, où maintenant le chemin de fer nous porte en moins d'une semaine; il n'aurait qu'à marcher dans le même sens que le soleil, et il verrait la lumière morale, suivant, par une rencontre singulière, le cours de la lumière physique, s'étendre et resplendir de plus en plus à mesure qu'il s'avancerait, dans les steppes de la Russie à peine éclairée encore ; maudissant au passage l'ignominieuse Turquie ; saluant la Grèce de tous ses vœux, la Grèce, fille des vieux artistes et mère des héros jeunes ; l'Italie, qui a Rome : l'Allemagne, savante et forte ; la Belgique et la France, en qui se fait la splendide

A son retour de Gand, M. l'abbé Klein fut invité à faire une causerie à Bruxelles, au cercle catholique du *Blé vert*, le 23 février. Interrogé sur ce qu'il fallait penser des tentatives de M. Charbonnel, le conférencier se sépara de lui nettement, et déclara qu'on ferait erreur complète en le prenant pour un représentant des catholiques progressistes.

On cessait en effet de le considérer comme appartenant encore à l'Eglise et ceux qui l'avaient encouragé le reniaient pour ne pas se trouver bientôt compromis par sa défection. Il continuait néanmoins son apostolat en faveur du libéralisme et semblait plein de confiance dans l'avenir. Mais, bien qu'il ne voulût pas

---

synthèse des génies celte, latin et germanique ; la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, patries de l'initiative et de la force libre. Alors, dépassant les Montagnes-Rocheuses et traversant le Pacifique, longtemps mer silencieuse, aujourd'hui sillonné de navires, il verrait la lumière parvenue à son éclat le plus intense dans Washington et Saint-Paul de Minnesota, brusquement décroître à l'approche de l'Asie orientale et tout d'un coup faire place aux ténèbres de la tradition chinoise. »

Voici le commencement de l'algarade du P. Delattre sur ce passage : « De la Tartarie ou des environs, à ce qu'on nous chante, la lumière morale va croissant toujours, jusqu'à Saint-Paul de Minnesota et Washington, où elle atteint son plus vif éclat. Qu'est-ce que cela veut dire ? Serait-ce que Mgr Ireland, l'université de Washington et le congrès des Religions de Chicago ont remplacé le Pape et la Chaire de Saint-Pierre, d'où rayonnait jusqu'à présent la grande lumière morale pour les enfants de l'Eglise ».

s'en rendre compte, les temps étaient changés. On n'avait plus l'enthousiasme et les illusions de 1890.

Le mouvement néo-chrétien venait de mourir. La jeunesse avait cru voir dans toute une suite d'incidents que les évêques de France étaient absolument incapables de s'adapter aux idées modernes. L'agitation de Mgr Gouthe-Soulard lors de son procès (24 novembre 1891); la déclaration des cinq cardinaux (22 janvier 1892); la lettre pastorale du cardinal Richard en 1892, et la faveur qu'il témoignait, avec une grande partie de ses collègues, aux journaux *La Croix* et *La Vérité;* l'attitude des évêques directeurs de l'Institut catholique de Paris, vis à vis des sciences ecclésiastiques, se manifestant par la destitution de l'abbé Loisy, en 1893, avaient causé sur les néo-chrétiens une fâcheuse impression.

Ils furent par ailleurs bientôt à même d'apprendre qu'ils avaient été naïfs d'admirer l'épiscopat d'outre-mer, et que les Keane, les Ireland et les Gibbons n'étaient catholiques qu'en dépit du catholicisme.

M. l'abbé Périès, nouvellement rapatrié, s'était fait un devoir d'éclairer ses coreligionnaires de France sur les dangers doctrinaux et pratiques qu'ils encourraient en s'inspirant des

évêques irlandais des Etats-Unis. Sous le pseudonyme de Saint-Clément, il mena une vive campagne contre eux dans la *Vérité française* (1).

La grave situation dans laquelle se trouvait justement l'Université de Washington au moment de la destitution du recteur Keane piquait vivement la curiosité et permettait à l'ancien professeur de communiquer des notes avidement lues. Pour donner le change sur l'auteur, en post-scriptum à son troisième article, Saint-Clément supposait un *interview* avec « le docteur Périès, aujourd'hui prêtre du clergé de Paris, qui remplissait il y a quelques mois la charge de professeur de droit canon à Washington et qui a donné récemment sa démission ». Le docteur s'était borné à faire « le plus grand éloge » de « la prudence et de la modération » du cardinal Satolli, sans vouloir « s'étendre davantage sur la crise du catholicisme américain, pour ne pas risquer d'offenser des susceptibi-

(1) Voici la liste des articles publiés par M. l'abbé Périès dans la *Vérité Française* en 1896 : 21, 23, 24, 30 octobre, 5, 7, 9, 14, 19, 23, 26, 28 novembre, 4, 8, 22, 23, 28 décembre. Dans un article reproduit de la *New Era* de Londres par *La Vie Catholique* du 23 juin 1899 et intitulé *L'auteur réel de l'Américanisme*, on lit : « C'est cet ex-professeur, M. Périès, qui a été en France l'instigateur de ce qu'on a vulgairement appelé la campagne antiaméricaniste (au moins dans sa première période.) » Voy. *Vérité Française*, 3 juillet, et *Vie catholique*, 4 juillet.

lités qu'il respecte et des amitiés qui lui sont chères (1) ». De son côté, *La Vérité Française* déclarait M. Saint-Clément « notre correspondant pour les questions religieuses d'Amérique (2) ».

Ceux qui avaient montré de l'hostilité à Mgr Ireland et à sa prédication au ralliement goûtèrent beaucoup la manière dont il fut traité, avec ses amis, dans *La Vérité Française*.

Il se forma dès lors un parti véritablement antiaméricaniste. Voyant les tiraillements politiques et religieux s'accentuer en France et en Angleterre (3), entendant expliquer longuement, à propos de *L'Eglise et le siècle* et du Congrès des religions, que le libéralisme est un péché, la plupart des néo-chrétiens perdirent toutes leurs espérances. Quelques-uns semblèrent même prêts à faire immédiatement volte-face pour combattre l'Eglise. M. Henry Bérenger changea d'attitude :

« L'Eglise de France, dit-il, prétend demeurer ce qu'elle est depuis quatre siècles et plus : un asile

(1) Article du 24 novembre.

(2) Article du 9 novembre.

(3) Le rapprochement qui s'était opéré entre catholiques et anglicans cessa à ce moment. *La Revue Anglo-Romaine* suspendit sa publication le 21 novembre 1896, après une année d'existence.

pour les forts contre les faibles, pour les sectaires contre les chercheurs, un asile de servitude et d'ignorance...

« Nous l'avons vue résister à la loi dans la question du droit d'accroissement : nous la voyons lutter pied à pied contre le pouvoir laïque et essayer de lui reprendre par l'hypocrisie ce qu'elle n'a pu obtenir par la révolte. Dans aucun des grands problèmes sociaux qui ont agité la démocratie française en ces dernières années, les prêtres n'ont apporté leur concours loyal aux laïques. Cependant, ils bâtissent des basiliques au sommet des cités modernes : à Lyon ils jettent le défi de Fourvières, et à Paris celui du Sacré-Cœur.

« Quand je montai à Notre-Dame de Fourvières, comme je considérais la mosaïque de la coupole, le bedeau galonné se rengorgea et me dit : « Monsieur, cette mosaïque a coûté 1.000 francs le mètre carré. » Je sortis, et en face je vis la Croix-Rousse où des milliers de canuts mouraient dans la faim et la saleté. J'eus plus tard la même vision au Sacré-Cœur de Montmartre.

« Et je compris pourquoi de néo-chrétiens, nous n'avions pas pu devenir néo-catholiques.

« Il n'est pas vrai que l'Eglise catholique ait bénéficié du mouvement néo-chrétien. L'Eglise n'a pas reconquis sur nous une seule âme, et nous en avons conquis beaucoup sur elle ; voilà la vérité, tout le reste est légende et reportage (1). »

---

(1) *Revue des Revues*, 15 janvier 1897 ; article reproduit dans *La Conscience nationale*, p. 98.

M. Charbonnel essaya de convaincre M. Henry Bérenger qu'il y avait deux catholicismes : celui du passé, le catholicisme despotique, et celui de l'avenir, le catholicisme libéral, et que les difficultés du présent tenaient à la transition (1). Le vide continua de se faire autour de l'hérétique.

Le 14 octobre 1897, il sortait de l'Eglise. M. Maignen écrivit bientôt après : « Il y eut désormais, au compte de l'*américanisme*, le cadavre moral d'un prêtre renégat (2). »

---

(1) *Revue des Revues*, 1er février 1897.

(2) *La Vérité*, 5 avril 1898 ; *Le P. Hecker est-il un saint ?* p. 250. — La protestation la plus théologique et la plus digne qu'on ait écrite contre le Congrès des Religions est celle de Mgr Isoard : *Le Système du moins possible demain dans la société chrétienne* (1895). p. 238-240.

Sur la défection de M. Charbonnel, voyez *la Vérité*, 15 et 16 octobre, 5 novembre 1897.

V

(1897)

Traduction de la Vie du P. Hecker.
L'escarmouche de Fribourg.
Une nouvelle hérésie, ses variétés et ses fauteurs.

Au commencement de 1897, l'éditeur de *L'Eglise et le Siècle* reçut le manuscrit d'une traduction de la Vie du P. Hecker par un pauliste, le P. Elliot, avec introduction de Mgr Ireland. Cette traduction était l'œuvre d'une dame, restée inconnue, et le manuscrit était présenté par le comte Guillaume de Chabrol, ancien député monarchiste de l'Assemblée nationale, et qui avait connu le P. Hecker dans ce même, voyage aux Etats-Unis dont nous avons déjà parlé(1).

L'éditeur soumit l'affaire à M. l'abbé Klein, et sur sa déclaration que le manuscrit offrait un

(1) Voyez ci-dessus, p. 190.

grand intérêt, mais exigeait quelques abbréviations et retouches de style, il le pria de faire lui-même la révision. M. Klein donna une allure plus littéraire à la traduction et adoucit un certain nombre de phrases dont l'exactitude ne choquait pas les Américains, mais qui auraient offusqué les catholiques de France, moins accoutumés à la liberté d'expression.

Le réviseur ne borna point là son œuvre. Intéressé par l'ouvrage, il écrivit une préface où il synthétisa toutes les idées du P. Hecker. Diffuses dans la biographie, elles frappaient beaucoup moins. Outre le relief, il les exprima avec l'éloquence, la chaleur, l'enthousiasme dont il a coutume de parer tout ce qu'il touche. Il y ajouta même la solennité. L'heure lui semblait grave, puisqu'il ne s'agissait rien moins que de faire accomplir une évolution aux catholiques de France, et même, on peut l'ajouter, de donner une leçon à tous les Français. Le public, en effet, se passionnait alors sur un ouvrage de M. Demolins : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* Des gens bien intentionnés cherchaient à renouveler l'esprit national. Peu de temps auparavant, on avait essayé de l'influence russe et scandinave ; maintenant, on se tournait vers les pays de langue anglaise. M. l'abbé Klein, ami de M. Demolins et de son

maître l'abbé Henri de Tourville(1), apportait une illustration à cette nouvelle thèse(2).

Heureux de présenter un héros dont la connaissance se révélait d'une manière si opportune, l'auteur de la préface écrivit un véritable manifeste :

« Il a été, disait-il du P. Hecker, et il restera, dans le sens profond du mot, un docteur, un de ceux qui apprennent à des séries de générations humaines ce qu'elles ont à faire. C'est par là que sa puissance s'étend bien au-delà de sa propre vie ou de son exemple personnel et bien au-delà de son pays. Il a tracé et réalisé en lui l'idéal du prêtre pour l'avenir nouveau de l'Eglise ; sur le roc ferme de la doctrine essentielle, sur les immuables dogmes des communications de Dieu et de l'âme, il a établi les principes

(1) Décédé en mars 1903.

(2) La préface présente encore une autre préoccupation de l'actualité dans le passage où M. Klein raconte comment le P. Hecker faisait valoir aux Américains le catholicisme romain aux dépens du protestantisme.

« Une pareille méthode, dit M. Klein, ne faisait rien moins que devancer de quarante ans la grande clarté psychologique dans laquelle les plus perspicaces des philosophes reconnaissent aujourd'hui que la question religieuse est posée dans l'âme humaine en vertu d'un fait immanent, et que la réponse à cette question intime se rencontre dans le fait extérieur de la révélation : celle-ci, pour démontrer qu'elle émane de Dieu, n'ayant qu'à s'ajuster avec exactitude aux besoins directement sentis par l'âme, de même que la nourriture faite pour l'homme se reconnaît à ce qu'elle s'adapte parfaitement aux besoins de l'alimentation humaine (p. XV). »

Ce passage a été supprimé dans la 7e édition.

intimes de la formation sacerdotale pour les temps qui commencent. Et encore n'est-ce pas assez dire, car, d'une part, sa mystique s'applique à tout chrétien dans la vie moderne, et, d'autre part, elle atteint jusqu'à l'adaptation positive de la vie conventuelle aux besoins nouveaux du monde. En est-il un autre qui ait, de notre siècle et dans le domaine religieux, embrassé à la fois dans ses travaux et dans ses études un pareil champ d'opération (1)?

« Les applications de la science au travail ont produit, depuis cinquante ans, dans le monde, plus de bouleversements qu'il ne s'en faisait jadis en plusieurs siècles. Or, de tels changements matériels ne sont pas sans agir profondément sur les conditions morales de l'humanité ; ils exigent, et, dans une certaine mesure, ils suscitent plus d'instruction, plus d'énergie, plus d'indépendance, plus d'initiative, plus d'aptitude à se déplacer, à changer de travail, à suivre les découvertes, à renouveler ses méthodes et parfois ses idées. Le respect de la coutume qui était une cause de supériorité et presque une vertu, est devenu sur beaucoup de points, une faiblesse, un défaut, une cause de retard et de décadence. Les vertus passives, qui étaient l'honneur d'une époque où l'on n'avait qu'à suivre le courant, doivent par-

(1) Page VIII; passage modifié dans la préface de la 7e édition, p. XVI. — On peut relever dans la préface quelques expressions un peu fortes : « Pas un livre paru depuis cinquante ans ne projette peut-être une lumière plus vive sur l'état présent de l'humanité ou sur l'évolution du monde, sur les rapports intimes de Dieu avec l'âme moderne ou sur les conditions actuelles du progrès de l'Eglise. » P. II. Voyez aussi p. XXVIII, XXXIV; dans la 7e édition, p. X, XXXIX, XLIV.

tout reculer devant ces vertus actives sans lesquelles rien ne tient plus (1). »

L'éditeur assura une vaste réclame : les bonnes feuilles distribuées à la presse catholique amenèrent la promesse de prompts articles, et l'on put prévoir que les éloges du nouveau livre éclateraient de toutes parts au moment même de sa publication. Il parut au commencement de juin. Le comte de Chabrol lui avait déjà consacré une grande étude dans le *Correspondant* du 25 mai. De son côté, M. Klein l'annonçait lui-même en publiant dans la *Revue du Clergé Français* sa propre préface, et en donnant dans *la Quinzaine* l'introduction de Mgr Ireland :

« Qui est-ce ce P. Hecker ? disait M. Klein. La question semblerait étrange aux Etats-Unis, en Angleterre, à Rome, où il se trouve en possession, non seulement de la célébrité, mais d'une autorité que nul ne conteste, en fait de doctrine mystique et de vues sur l'avenir social ou religieux. En France, souvenons-nous en, il n'était point connu (2), il va l'être maintenant. Voici que toutes les revues catho-

(1) Page XI ; la dernière phrase a été modifiée dans la 7e édition. p. XIX.

(2) Le P. Hecker n'était point inconnu en France ; il avait été cité avec éloges par ceux qui s'étaient occupés du catholicisme aux Etats-Unis ; voyez, par exemple, *Correspondant*, août 1868, p. 565 ; Mgr Baunard, *Espérance*, p. 193.

liques s'apprêtent à le révéler en même temps, et la nouvelle que son histoire, avec le résumé de ses doctrines, allait enfin nous être donnée a suffi pour enthousiasmer l'élite qui ne borne l'horizon de ses pensées ni aux limites du territoire, ni aux écrits de la langue nationale.

« Si Mgr Ireland a magistralement saisi, dans le P. Hecker, l'idéal que lui-même réalise avec tant d'éclat, s'il a eu raison de voir en lui l'idéal du prêtre américain et de l'homme d'action, le temps lui a fait défaut pour parler de la profonde et géniale doctrine qui fait du fondateur des paulistes le plus grand mystique du dix-neuvième siècle, le philosophe qui a le mieux compris l'évolution actuelle de l'humanité, l'apôtre et l'apologiste qui a le plus nettement indiqué le sens des efforts, des études, des réformes, que les nouvelles conditions du monde, une fois bien comprises, imposent sans résistance possible, à tous ceux qui veulent promouvoir l'avancement intérieur et l'expansion extérieure du catholicisme (1). »

La presse entonna un concert de louanges que ne troubla aucune voix discordante. *La Vérité française* elle-même, donna par la plume du P. Ragey, mariste, un compte-rendu fort élogieux. On y déclarait « le rôle providentiel du P. Hecker très marqué » et que son influence « ne doit pas plus être restreinte aux limites

(1) *La Quinzaine*, n° cité.

de l'Amérique, qu'elle ne sera restreinte aux limites de son existence (1) ».

Grâce à ces articles, le livre eut un rapide succès. Seize cents exemplaires se vendirent en deux mois. On mit sous presse une seconde édition.

Un mois plus tard, au quatrième congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg, Mgr Denis O'Connell (2), présentait et définissait, pour ainsi dire officiellement, *l'Américanisme*.

« Examiné de bonne foi, dit-il, il ne représente pas autre chose que le loyal dévouement des catholiques américains aux principes sur lesquels le gouvernement est fondé, et leur conviction intime que

(1) Numéro du 25 juin 1897. *L'Association catholique* (n° du 15 août) exprima des observations intéressantes contre ceux qui voulaient transformer le P. Hecker en catholique libéral et tirer son autorité vers l'école sociale de M. Demolins. — Pour les autres comptes-rendus, voyez *L'Univers*, 14 juin; *Le Peuple Français*, 21 juin; *L'Enseignement chrétien*, 1er juillet, etc..

(2) Mgr Denis O'Connell est né en 1851 aux Etats-Unis. Le cardinal Gibbons, alors évêque de Richmond, l'envoya finir ses études théologiques à Rome où il fut reçu docteur en théologie en 1877. Retourné dans son pays il fut nommé curé. A propos du Concile de Baltimore les évêques de Baltimore le renvoyèrent à Rome en 1883, il y devint en 1885 recteur du collège américain. Il donna sa démission en juin 1895, mais continua de résider à Rome en qualité de curé de Sainte-Marie de Transtévère, église titulaire du cardinal Gibbons. Le 12 janvier 1903, Léon XIII le nomma recteur de l'Université catholique de Washington.

ces principes offrent aux catholiques des avantages sérieux pour promouvoir la gloire de Dieu, le développement, l'épanouissement de l'Eglise et le salut des âmes en Amérique. »

La grande majorité des congressistes applaudit aux idées généreuses et libérales du P. Hecker. L'évêque de Nancy, Mgr Turinaz, s'éleva contre les éloges donnés à sa vie. Il soutint que l'individualisme du fondateur des Paulistes et sa théorie sur la direction des âmes par le Saint-Esprit sentaient plus le protestantisme que le catholicisme. Il appuya ses objections sur la lecture de nombreuses pages du livre. M. l'abbé Klein, défendit son héros en complétant les citations écourtées que l'on empruntait contre lui à ses écrits. Il montra le P. Hecker affirmant que plus une âme est conduite intérieurement par le Saint-Esprit, plus elle se soumet filialement à l'Eglise et à ses représentants (1). Les accusations tombèrent aux applaudissements de l'assemblée entière. Le chanoine Guillibert, vicaire général de l'archevêque d'Aix, remarqua que si le clergé de France péchait en quelque chose, ce n'était pas certes par trop de spontanéité, empêché qu'il était sous un réseau de formules et de pratiques dont il avait peine à s'affranchir.

(1) Voy. *Le P. Hecker*, p. 403 et XXIV-XXV.

Quant aux tendances protestantes, ajouta-t-il, ce n'est vraiment pas le cas de les reprocher au Père Hecker, converti au catholicisme justement parce qu'il y voyait surtout le principe d'autorité.

Cette escarmouche ne fit que d'accroître le succès du livre et comme Mgr Turinaz ne semblait pas être sorti vainqueur de la discussion du congrès, les compte-rendus des revues et des journaux restèrent favorables. *La Quinzaine* publia le rapport de Mgr O'Connell. Les religieux eux-mêmes qui ne goûtaient point les idées du P. Hecker, sur les congrégations, ne faisaient guère de réserves (1). Une seule revue, l'*Université catholique*, de Lyon (2) se montra d'une bienveillance très froide dans une longue étude dont l'auteur paraissait renseigné sur les choses d'Amérique.

A la réunion annuelle des évêques protecteurs de l'Institut catholique, M. l'abbé Klein qui

---

(1) Voir l'article du P. de la Barre, dans les *Etudes* du 20 septembre et les articles publiés par les bénédictins belges, *Revue bénédictine* de Maredsous, et français, *Bulletin de Saint-Martin*, nos de septembre. La *Revue Thomiste*, n° de septembre montre que l'individualisme du P. Hecker est celui de St-Thomas, mais elle consacre la plus grande partie du compte-rendu à blâmer la page 289 de la vie du P. Hecker sur les vœux de religion.

(2) Numéros de septembre 1897-janvier 1898. — Dans la *France libre*, 18 août 1897, un diplomate critique l'exagération de quelques éloges donnés au livre.

avait achevé son stage de Maître de conférences, fut proposé par le recteur, Mgr Péchenard, pour le titre de professeur adjoint. Mgr Turinaz s'éleva contre la nomination en insistant, avec son habituelle énergie, sur les fâcheuses tendances du jeune maître. Quelques prélats répondirent qu'ils avaient lu ses livres et n'y trouvaient rien qui les inquiétât. On passa au vote et la nomination fut faite à l'unanimité des évêques présents — une vingtaine — moins une seule voix, probablement celle de Monseigneur de Nancy.

Au total, quatre mois après sa publication, le livre semblait s'être imposé: on parlait d'un puissant courant américaniste; on rêvait aux actes d'un nouveau parti. La vie du P. Hecker, comme *l'Eglise et le Siècle,* était mise entre les mains de tous ceux qu'on voulait convaincre qu'il existe la plus grande affinité entre le véritable catholicisme et les idées modernes, libérales, progressistes. On oubliait naturellement l'histoire de Lamennais. On ne se demandait pas, d'un autre côté, s'il ne serait pas plus utile au clergé de France de s'inspirer d'autres ecclésiastiques autrement remarquables qu'Hecker, Newman et Mgr d'Hulst, par exemple (1). On

(1) Leurs vies, il est vrai, ne peuvent être écrites d'ici longtemps, complètement et avec sincérité.

ne voulait pas se rappeler que la France avait eu, elle aussi, son Hecker dans la personne du P. Lacordaire.

Le restaurateur des dominicains de France avait, en effet, tenté la même œuvre que le fondateur des paulistes. Tous deux avaient essayé de reconcilier l'Eglise avec le siècle. Tous deux avaient aimé leur pays tel qu'il était de leur temps, dans sa marche vers un avenir plus démocratique et sans rien regretter d'un passé qu'ils interprétaient également peu scientifiquement. Ils s'étaient distingués par la même noblesse de caractère, le même mépris pour les divisions et les faussetés, la même recherche de l'union et de la vérité. Lacordaire était un Hecker élevé dans l'Université de France et un avocat de l'époque romantique, Hecker était un Lacordaire qui avait commencé par être garçon boulanger et tribun chez les Yankees.

Les idées de Lacordaire ont fait faillite. Ses dissentiments avec Louis Veuillot et avec dom Guéranger ont jeté sur son orthodoxie une ombre fâcheuse. Ses adversaires, en effet, eurent pour eux la faveur du pape régnant, aux directions duquel ils se conformèrent en toute loyauté. Lacordaire est mort en « libéral impénitent » dans un clergé qui regardait le libéralisme comme une hérésie. Si les idées prêchées

par Lacordaire, né en France et magnifiquement doué pour le succès, avaient échoué, il était bien à craindre que, réimportées sous le nom du P. Hecker, elles provoqueraient encore plus de résistance.

En effet, les circonstances étaient particulièrement difficiles.

L'encyclique du ralliement à la République rencontrait des obstacles que son auteur semblait ne pas avoir prévus.

La république en France n'est pas une forme de gouvernement abstraite et sans idéal particulier.

C'est l'organisation et la continuation de la Révolution, du grand mouvement qui a coupé les attaches avec un passé monarchiste et catholique. Combattu par le clergé et par ses fidèles durant tout le XIX^e^ siècle, le parti républicain est devenu de plus en plus acharné contre ses adversaires. Il a trop vu qu'ils ne pouvaient, en vertu de l'enseignement des papes infaillibles, reconnaître un gouvernement laïcisé, qu'ils devaient faire tous leurs efforts pour rétablir la vieille subordination de l'Etat à l'Eglise, que toutes les déclarations libérales des catholiques étaient ordinairement une pure tactique dénuée de sincérité. Les républicains ont été amenés ainsi fatalement à vouloir les mettre pour tou-

jours dans l'impossibilité de reprendre une revanche qui serait le retour au moyen âge et à l'asservissement de la raison.

Or le pape imposait le ralliement aux catholiques comme si la République, en France, eût été une forme de gouvernement quelconque et non point une doctrine dont l'idéal est condamné par le *Syllabus*.

Les catholiques très soumis et les politiques qui voulaient ou flatter le pape ou bénéficier de leur obéissance, ne faisaient point attention aux contradictions manifestes dans la circonstance. Les catholiques intransigeants, les anciens partis légitimiste et orléaniste s'efforçaient de les mettre en relief et même de les aggraver. Beaucoup de fidèles des comtes de Paris et de Chambord s'irritèrent en entendant les américanistes persifler ceux qui pleurent sur des tombes qui ne se rouvriront pas (1). Ils souriaient amèrement devant les affirmations cent fois répétées que le catholicisme c'est la démocratie; jusqu'alors la grande majorité du clergé leur avait dit : le catholicisme, c'est la monarchie.

Aux antinomies politiques s'ajoutaient les difficultés religieuses. Les intégristes voyaient dans l'américanisme la reprise de l'ancien libé-

(1) *L'Eglise et le Siècle*, p. 96.

ralisme catholique aggravé par l'évolution suspecte qui devait produire, quelques années plus tard, une véritable crise de la foi.

A leurs yeux, le véritable américanisme, l'américanisme pur et simple, se proposait de mettre l'Eglise d'accord avec la société moderne, quitte à passer sous silence ou même à modifier non seulement la discipline mais encore les dogmes essentiels comme la Trinité, l'Incarnation, l'Infaillibilité du pape. L'américanisme aurait voulu abandonner l'héritage doctrinal des siècles chrétiens, et transformer le catholicisme en une grande force sociale, sagement progressiste, spécialement occupée des pauvres, — de ces pauvres qui sont encore en dehors de l'influence de la science, et qui, d'ici longtemps, ne peuvent être élevés et soulagés que par l'Eglise (1). L'américanisme est la doctrine de Renan :

« Le peuple ne peut plus porter qu'une religion sans miracles ; mais une telle religion pourrait être bien vivante encore, si, prenant leur parti de la dose de positivisme qui est entrée dans le tempérament intellectuel des classes ouvrières, les personnes qui ont charge d'âmes réduisaient le dogme autant qu'il

(1) « Le catholicisme américain est une religion d'action sociale. Aussi est-il une religion d'indifférence dogmatique. » Bargy, p. 196.

est possible. et faisaient du culte un moyen d'éducation morale, de bienfaisante association. Au-dessus de la famille et en dehors de l'Etat, l'homme a besoin de l'Eglise (1). »

Tel est, disaient les intégristes, le véritable sens des discours des Ireland, des Spalding et autres auteurs classiques de l'école. La plupart n'osent point exposer le programme complet. Quelques enfants perdus le laissent entrevoir. L'un d'eux l'a suffisamment avoué dans la *Contemporary Review* de février 1898 (2).

L'un des principaux apôtres de cette transformation de l'Eglise a été le P. Hecker. Ancien protestant et philosophe transcendantaliste, il a fondé une religion vraiment nouvelle. Il remplace l'autorité et l'enseignement de l'Eglise par la seule force d'un illuminisme intérieur qu'il appelle le Saint-Esprit. Cette lumière doit être, pour les initiés, le suprême et le seul guide, il les émancipe de l'autorité de l'Eglise extérieure.

Pour propager ses idées, Hecker a fondé une congrégation à laquelle il a donné le nom de Saint-Paul, — par opposition à Saint-Pierre, — congrégation qui est restée stérile puisqu'elle ne possède qu'une ou deux maisons et qu'elle

(1) *L'Antechrist*, p. L.
(2) *Liberal catholicism*, article signé Romanus.

n'a pas compté depuis sa fondation quarante membres, congrégation qui est restée suspecte puisqu'elle n'a jamais joui de la confiance de son ordinaire (1), et que ses constitutions n'ont jamais été approuvées par Rome.

L'œuvre d'Hecker est continuée en Amérique par le P. Elliot et par Mgr Keane, son autre fils spirituel, qui se vante toujours d'avoir appris de lui la vraie science de la vie intérieure et qui a osé débiter à Rome même ses idées sur le Saint-Esprit.

En France, le parti est représenté par M. l'abbé Klein, M. Paul Desjardins, un sécularisateur de la morale, et M. Auguste Sabatier. Ce dernier, quoique doyen de la Faculté protestante de théologie, a emprunté aussi quelques-unes des idées du P. Hecker, dans sa religion subjective.

Les résultats de ce mouvement se constatent dans le naufrage de l'abbé Charbonnel et de trente-quatre autres prêtres (2), dont six sont allés continuer sur les bancs de Sabatier leur initiation américaniste. Voilà le terme auquel le caractére vif, ardent, et la pensée logique des Français, devait fatalement et promptement

(1) L'archevêque Corrigan.

(2) L'un d'eux, M. Henri Duhamel, a publié *Journal d'un défroqué, roman, préface de Laurent Tailhade* (Paris 1899).

conduire l'américanisme. Si les conséquences ont été plus lentes à tirer dans les autres pays, l'extension de cette conjuration anti-catholique n'en est pas moins remarquable. Des œuvres de l'abbé Klein ont été traduites en allemand, en italien, en espagnol, en flamand. Dans le Royaume-Uni les influences Heckeriennes sont faciles à constater chez des Irlandais et chez des convertis. En Allemagne, on connaît le docteur Schell qui aime à citer les auteurs de l'école d'Hecker (1).

Si l'américanisme religieux est incontestablement une hérésie, l'américanisme politique, légitime en soi, se trouve ordinairement lié à des principes erronés. Les américanistes américains ont une manière particulière de vanter leurs libertés religieuses. A les croire, l'Etat serait chose plus grande que l'Eglise et ils seraient américains avant d'être catholiques (2). Ceux-là même qui se piquent le plus d'orthodoxie,

(1) Voy. Schell, *Der alte Glaube und die neue Zeit.*

(2) « L'Eglise catholique aux Etats-Unis est avant tout l'Eglise d'Amérique ». Bargy, p. 186. « Le patriotisme de l'Eglise américaine a été mis à l'épreuve. C'est en américanisant les fidèles qu'elle en a perdu plus de la moitié : en les familiarisant avec la langue, les lois, les mœurs de leur nouveau pays, elle a hâté leur désertion vers le protestantisme ou vers la libre pensée... De chaque catholique l'Eglise veut faire un Américain, même au risque de préparer en lui un protestant. Le loyalisme envers le pays passe même avant le dévouement à la foi. » Bargy, p. 185.

comme Mgr O'Connell, n'osent pas dire ouvertement que l'indépendance de l'Etat vis-à-vis de l'Eglise est un malheur. Bien plus, la distinction de l'américanisme en système religieux et système politique n'est souvent qu'une habileté. Tel qui se prétend américaniste au point de vue politique, l'est dans le fond du cœur sans restriction : il cherche seulement à masquer un côté dangereux et menaçant de ses opinions ; il croit que le moment n'est encore pas venu de livrer toute sa pensée.

C'est ainsi qu'un bon nombre de catholiques intransigeants se sont représenté l'américanisme. On ne peut dire qu'ils aient eu complètement tort, même quand ils lui ont prêté les idées les plus radicales et les plus astucieuses. Tous ceux qui désiraient une adaptation de l'Eglise romaine à la société moderne regardaient complaisamment ce mouvement et tous croyaient qu'il réaliserait leurs désirs. Des protestants et des rationalistes en attendaient une véritable réforme. Il était assurément injuste de solidariser ces vues avec celles de beaucoup d'ecclésiastiques des deux mondes qui s'étaient édifiés dans la Vie du Père Hecker, mais il semble bien que des catholiques, même des prêtres (1) aient

(1) Voy. par exemple, comment un prêtre s'exprime dans *The Independent*, 19 mars 1903, p. 690 et *ibid.* p. 665 la

conçu l'idée de faire triompher, sous son couvert, les théories les plus hardies, même des théories absolument incompatibles avec la dogmatique traditionnelle. D'ailleurs il était facile de voir que tous les « novateurs », quelle que fût la spécialité de leur travail intellectuel, favorisaient l'américanisme (1).

Les adversaires s'en sont plaints; les partisans plus ou moins avoués en ont plaisanté (2). Dans

---

phrase : The Americanization of the world spells the Americanization of the Church.

(1) Voy. par exemple, M. l'abbé Loisy dans la *Revue critique* du 3 octobre 1898, compte-rendu de la brochure de M. Klein : *Une campagne contre l'Eglise d'Amérique* (Extrait du *Correspondant*). M. Loisy appelle le livre de M. Maignen « un pamphlet odieux et ridicule. » On peut remarquer aussi que M. Loisy ne trouve pas la brochure de M. Klein assez explicite et dit que « la question de principes méritait d'être indiquée directement ».

Une note parue dans l'*Osservatore cattolico* de Milan et reproduite dans le *Nouvelliste* de Lyon, 30 novembre 1898, montre jusqu'à quel point la question devenait complexe pour les conservateurs : « Parmi les opinions peu conformes au sentiment commun des théologiens et associés à tort ou à raison aux théories de l'américanisme, il faut se mettre en garde contre celles de l'évolutionisme appliqué à l'homme, soit quant au corps, soit quant à l'âme qui ne serait pas considérée comme la forme substantielle du corps humain, comme si ces opinions pouvaient n'être pas confondues avec l'évolutionisme condamné par l'enseignement des Saintes-Ecritures sur l'origine de l'homme. »

(2) « Par extension, est devenu américaniste quiconque juge qu'il peut être souhaitable de réaliser un progrès, de tenter une réforme, au lieu de se figer dans la somnolence des vieilles pratiques, jadis, d'ailleurs, innovations, mais ayant

les discussions le mot prit rapidement une signification si étendue, et, au gré de ceux qui l'employaient, si variable, qu'il fut impossible d'en formuler une définition qui s'imposât.

« Le mot américanisme, disait la *Revue du Clergé Français*, n'a été communément usité que pour désigner des procédés d'action, l'attitude du clergé des Etats-Unis dans les choses politiques ou sociales (1). »

Il n'en est pas moins vrai que cette manière de garder à la question ses proportions naturelles et son sens historique, ne fut pas longtemps admise en France. On y a considéré les principes dont devaient s'inspirer les procédés et les attitudes du clergé d'Amérique bien plus que ses actes. On a oublié que les prêtres yankees pouvaient agir sans se réclamer de systèmes savants et complets, seulement sous l'influence des nécessités pratiques du moment.

C'est pourquoi M. l'abbé Deshayes (2) proposait la définition suivante :

« Un ensemble assez disparate d'aspirations natu-

---

subi l'effet du temps. Ce que l'on demande n'aura aucun rapport, de près ni de loin, avec les idées, les procédés, les coutumes en faveur et en usage au Nouveau Monde ; du moment que c'est un effort pour sortir du *statu quo*, c'est de l'américanisme. » Pierre Veuillot, *Univers*, 31 août 1898.

(1) N° du 15 mars 1899.

(2) Professeur au grand séminaire du Mans.

ralistes et libérales plus accusées sur le terrain pratique de l'action que dans le domaine théorique des idées (1). »

M. Charbonnel disait :

« Ce qu'il y a au fond de *américanisme*, c'est une sorte de néo-*protestantisme*. Par l'intermédiaire de la race anglo-saxonne, les idées protestantes s'insinuent dans le catholicisme des races latines (2). »

M. d'Héricault avançait une définition plus oratoire :

« L'Américanisme n'est pas seulement une tentative de l'hérésie, c'est une *Invasion de la barbarie*. Ce n'est pas seulement une adaptation du protestantisme au catholicisme : c'est l'assaut d'un pouvoir nouveau contre la société, contre la société chrétienne ; c'est l'anéantissement de bon nombre des

(1) *Dictionnaire de théologie catholique* (Paris 1900) art. *Américanisme*.

(2) *Revue chrétienne*, octobre 1898. p. 265. — On peut rapprocher cette situation de la suivante : « Quand on presse les paroles de ces Anglo-Saxons, qui apportent dans les choses religieuses l'audace et le sens pratique de leur race, on découvre au fond de leur pensée une pointe d'ironie contre les gens du vieux monde, qui ne savent ni s'accommoder aux circonstances, ni les accommoder à leur volonté. Et l'on ne peut s'empêcher de songer que la Réforme, dans ce qu'elle eût de légitime et de nécessaire a trouvé après trois siècles son accord avec l'autorité traditionnelle dans ces esprits si librement soumis. Par d'autres côtés, ils nous ramènent à la primitive église. » E.-M. de Vogüé, *Affaires de Rome*.

conquêtes sociales faites pendant dix-huit cents ans par le catholicisme ; c'est l'argent contre l'honneur, la brutalité hardie contre la délicatesse, la quête outrancière du bien-être matériel contre la paisible jouissance de soi-même, la machinerie contre la philosophie ; c'est le succès tapageur devant l'idéal ; c'est l'achat de tout, le vol de tout, le triomphe insolent de la force grossière, la rapine heureuse remplaçant le droit et indiquant le devoir ; oui, l'américanisme est bien tout cela, et c'est ce que je voudrais pouvoir appeler la barbarie de la civilisation. Cette barbarie nouvelle est représentée par le Yankisme, et l'Américanisme religieux n'est qu'un des assauts du Panaméricanisme (1). »

M. l'abbé Naudet disait :

« Une question se pose, partout, chez tous : Qu'est-ce que l' « *Américanisme* » ? Nous voulons dire l' « *Américanisme* » selon la formule des détracteurs des grands évêques américains. Et la réponse ne se trouve nulle part.

« Est-ce un état d'esprit, est-ce une doctrine ?

« Si c'est un état d'esprit, point n'était nécessaire d'aller l'étudier au loin et de lui donner un nom d'outre-océan. Lacordaire, Montalembert et toute cette école qui donna à l'action catholique du milieu de ce siècle un si puissant éclat, avaient dit tout ce que nous trouvons dans les discours de Mgr Ireland. Les instructions du Pontife Romain orientant les

(1) *Revue générale*, juin 1899, p. 769. — Voyez ci-dessus, p. 215, note.

catholiques français vers la République, en sont, à l'heure actuelle, une application pratique ; et nul n'ignore avec quelle énergique persévérance, ouvertement ou obliquement, les détracteurs de Mgr Ireland s'élèvent contre cette application.

« Si l' « *Américanisme* » est un corps de doctrine, nous confessons l'avoir trouvé dans le livre de M. l'abbé Maignen qui le dénonce et dans divers articles publiés par la *Vérité*. mais nous ne l'avons vu exposé nulle part ailleurs, pas même dans l'adaptation française de la *Vie du P. Hecker* qui a été le point de départ du débat (1). »

Quelle qu'ait été l'essence de l'américanisme, on y distingua bientôt quatre grandes variétés.

L'américain était en compromis avec les protestants. Les catholiques des Etats-Unis pour se concilier la faveur de leurs concitoyens, pour paraître devant eux larges d'esprit, s'étaient laissés entraîner à des concessions blâmables. C'était l'hérésie « concessioniste ». Les chefs étaient évidemment l'archevêque Ireland, le cardinal Gibbons, l'évêque Spalding.

L'italien voulait séparer la politique de la religion. Il sacrifiait le pouvoir temporel du pape pour admettre l'unité patriotique. Il rêvait à la formule : l'Eglise libre et l'Etat libre. Il

(1) *Justice sociale*, 11 mars 1899, article réimprimé dans *La démocratie et les démocrates chrétiens*, p. 142.

n'estimait point les ordres contemplatifs. Le type de l'américaniste italien est don Romolo Murri.

Le français était la reprise de l'ancien libéralisme menaisien. Tout comme avant le concile, *Le Correspondant* lui servait d'organe. On s'efforçait d'empêcher au moyen de concessions habiles, les gens cultivés et les politiques, de sortir du catholicisme. On reconnaissait, pour chefs du parti, à tort ou à raison, les abbés Klein, Lemire, Quiévreux, Naudet, M. Captier, supérieur général de la compagnie de St-Sulpice, M. Gondal (1), professeur au séminaire de Paris, le dominicain Vincent Maumus, le comte de Chabrol, le vicomte de Meaux, MM. Fonsegrive et Goyau.

L'allemand, « le plus impétueux des quatre », travaillait à réformer l'Eglise entière. Il ne croyait plus à l'inspiration des Saintes-Ecritures. Il visait à obtenir une liturgie de langue nationale et de l'indépendance d'esprit pour les fidèles ; il voulait faire disparaître l'état d'inégalité intellectuelle qui existe en Allemagne entre catholiques et protestants au bénéfice de ces derniers. Les chefs du mouvement étaient Hermann Schell et Joseph Muller.

---

(1) On reprochait alors à M. Gondal son livre *Mahomet et son œuvre*. Cf. *L'Ami du clergé*, 24 mars 1898, la *Revue canonique*, juin, la *Vérité*, 15 juillet.

Toutes ces opinions étaient mises sous la responsabilité et le patronage du P. Hecker, avec la plus grande aisance. On s'autorisait de cette phrase de son biographe : « Son américanisme était si vaste qu'un simple déplacement de distances pouvait le faire espagnol ou allemand ; et un simple changement de termes le faisait religieux et catholique (1) ».

(1) *Le P. Hecker*, p. 340.

VI

(1897-1898).

La bataille de Paris. — Les Jésuites en chaire.
Le livre de M. l'abbé Maignen et ses approbateurs.
Le sauvetage de l'américanisme.

Etant donné le nombre et l'importance des thèses solidarisées avec l'américanisme, on ne peut être surpris que les catholiques intransigeants de France se soient sentis dans le devoir d'écraser la nouvelle hérésie. Il leur semblait d'autant plus urgent de commencer la croisade, que le congrès de Fribourg avait pour ainsi dire reconnu officiellement la légitimité de cette doctrine. On y avait abandonné aussi la thèse de l'authenticité du Pentateuque qui avait été considérée, jusque là, comme le point capital de l'apologétique biblique. Le plus dangereux esprit d'innovation se faisait sentir partout ; il importait d'y remédier sans retard.

Naturellement, les jésuites se placèrent au premier rang de la campagne contre l'améri-

canisme qui « résumait les pensées et synthétisait les aspirations » du progressisme (1). Ils semblaient même défendre, tout autant que l'Eglise romaine, leurs conceptions et leurs traditions particulières. Les novateurs ne se gênaient point de les mettre en cause. L'un deux écrivait que « nés à l'époque la plus morbide de l'histoire moderne », ils « ont gardé l'empreinte de leur temps et ne répondent plus à l'idéal religieux de la société moderne (2) ». Le même publiciste disait aussi :

« L'américanisme n'est que le développement de la politique de Léon XIII, cette politique qui contient l'histoire des peuples à venir. La prétendue orthodoxie qui se déclare scandalisée de ces prétendues innovations n'est que la dernière plainte d'un moribond blessé à mort il y a quelques années, lors de la publication des enseignements pontificaux qui nous ont enfantés et que nous maintiendrons ! (3) »

Ceux qui se voyaient combattus ne se sentaient pas blessés à mort, ne voulaient pas mourir et même pensaient bien remporter la victoire. Ils commencèrent par discréditer pieusement la biographie du P. Hecker, comme

(1) Boudin, *L'américanisme*, p. 5.
(2) Boudin, *L'évolution religieuse*, p. 11.
(3) *L'américanisme*, p. 20.

allant directement contre « la vie intérieure (1) ». Les journaux soumis à leur influence prirent une attitude peu bienveillante. Enfin l'opposition monta en chaire.

Le dimanche 7 novembre 1897, à l'occasion de la saint Charles, prêchait à Saint-Sulpice, un membre de la Société de Jésus, le P. Coubé, que devaient bientôt mettre en évidence ses sermons politiques. Il commença la première partie de son discours au panégyrique du saint ; la seconde aux périls présents de l'Eglise. Ces périls au nombre de quatre, consistaient dans l'apologétique de MM. Blondel et Brunetière, dans le Parlement de Chicago et la Vie du P. Hecker.

M. Maurice Blondel était un jeune universitaire qui avait formulé des principes dangereux dans une *Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine*. M. Brunetière avait prononcé une parole compromettante et pernicieuse : « la faillite de la science (2) ». Le congrès des religions avait prouvé que les catholiques des Etats-Unis n'ont pas une foi irréprochable. Quant au P. Hecker, son américanisme constituait la synthèse de tous les dangers.

---

(1) Ils interprétaient dans ce sens la fin du chapitre XXI sur les vœux.

(2) M. Brunetière a expliqué depuis le sens de cette parole dans *Discours de Combat*, 2e série, p. 261.

Aucune des personnalités mises en cause n'était nommée, mais qui ne les eût reconnues dans leur habile peinture ! Peut-être cependant le sermon n'en était-il pas moins un excès de zèle. L'intervention du cardinal Perraud avait empêché l'Index de condamner la brochure de M. Blondel. A quoi bon la dénoncer en chaire ? Pourquoi conclure à son sujet par : « l'Eglise vous crie : Pélage et hérésie » ? On n'avait pas à craindre qu'il fît, comme M. Bellac, tourner des têtes dans le noble faubourg. Le cas de M. Brunetière était plus grave : son aphorisme plaisait singulièrement aux jeunes clercs et au monde né. Le Parlement des Religions permettait des effets oratoires sur la récente « apostasie » de M. Charbonnel et sur le danger de confondre le catholicisme avec le fétichisme. Quant au P. Hecker, peut-être eût-il été plus délicat de n'en point parler dans une église desservie par une société très sympathique à ses idées, et devant des séminaristes américains qui s'agitaient ostensiblement sur leurs chaises et faisaient mine de vouloir se lever (1).

Le dimanche suivant, le P. Bernard Gaudeau (2), de la Société de Jésus, prêchait à Sainte-

(1) Sur ce sermon, voyez *Le Peuple Français* et *La Vérité Française*, 10-12 novembre.

(2) Professeur de dogmatique à l'Institut catholique de Paris.

Clotilde. La première partie de son discours traitait de la commémoration de la dédicace des églises, fête du jour ; la deuxième signalait exactement les quatre mêmes périls de l'heure présente.

Quelques jours après, un jésuite plus obscur, portait encore à Montmartre une semblable division de son éloquence.

On pouvait se demander si la Compagnie n'avait pas reçu le mot d'ordre. Un publiciste catholique, M. Edouard Trogan, posait avec inquiétude une question justifiée par l'histoire : « Allons nous assister à une lutte entre Jésuites et Paulistes, comme autrefois entre Thomistes et Molinistes (1) ? »

Il se produisit une accalmie. Mais la campagne ouverte reprit dans les sermons du carême

---

(1) Lettre datée du 22 novembre publiée dans la *Revue générale* (Bruxelles), janvier 1898, p. 78. Avant les querelles de l'américanisme, les jésuites parlaient avec admiration de la petite société des paulistes. On lit dans leurs *Etudes* (t. II, nouv. série, 1863, p. 882) : « Ils forment une congrégation nouvelle établie dans le but unique de donner des missions et composée entièrement de convertis protestants, tous hommes bien nés, pleins de talent et brûlants de zèle. Ils font un bien immense. » Quand la question de l'américanisme fut posée, comme s'ils eussent craint qu'on ne prît les paulistes pour les jésuites de l'avenir, les jésuites français cessèrent leurs éloges et même opposèrent, avec âpreté, aux missions des paulistes, les admirables travaux de leurs pères parmi les pauvres Indiens.

suivant, sans que la propagande individuelle eût jamais cessé (1).

L'énergie que les jésuites y consacraient fut bientôt complètement éclipsée par celle d'une longue série d'articles publiés dans *La Vérité Française*, sous la signature de Martel. — Martel était le pseudonyme de M. l'abbé Charles Maignen, marteau des hérésies contemporaines. M. l'abbé Périès qui avait déjà lancé le P. Delattre contre le « congrès » de Gand et à qui ses travaux du ministère paroissial ne permettaient pas sans doute d'entreprendre une œuvre aussi considérable que l'examen de la Vie du P. Hecker avait persuadé à son ami, M. Maignen, de se consacrer à cette besogne.

La manière dont il s'en acquitta acheva de diviser les catholiques de France : chacun fut tenu de prendre parti pour ou contre le fondateur des paulistes.

L'Univers oscillait entre les deux camps. Un théologien conservateur, M. l'abbé Gayraud, voulut en ranger le directeur, M. Eugène Veuillot, du côté de la doctrine. Il lui ménagea une entrevue avec M. l'abbé Périès. Il était trop

(1) La discussion de l'américanisme fut également portée en chaire en province et par des membres du clergé séculier, voyez par exemple, *La Semaine religieuse de Poitiers*, 12 mars 1899, p. 171, sermon du chanoine Popelinaux.

tard. Du moment que *La Vérité Française* combattait l'américanisme, *L'Univers* lui devait sa sympathie, quitte à trouver bon, dans le P. Hecker et Mgr Ireland, ce qu'il avait autrefois condamné dans Mgr Dupanloup et Mgr Bougaud, cependant moins avancés.

M. l'abbé Maignen jugeait le P. Hecker : « un bon prêtre, un homme sympathique, un doux original, mais nullement un saint (1). » Quant à la longue appréciation par laquelle il motiva son jugement, quelques-uns de ses approbateurs tels que le cardinal Satolli (2), Mgr Baptifollier (3) l'ont jugée trop vive ; le P. Monsa-

(1) Insertion dans le *Correspondant*, 25 juillet 1899, p. 352. — Cf. *Le P. Hecker est-il un saint?* p. 388. — Les articles de M. Maignen dans *La Vérité* commencèrent le 3 mars 1898.

(2) Le cardinal Satolli écrivit à l'abbé Maignen au sujet de la traduction anglaise de son étude : « Je suis extrêmement satisfait de cette traduction, parce qu'elle met beaucoup mieux le livre en harmonie avec son sujet, son but et le besoin trop peu connu auquel il répond. Je crois que la langue anglaise aura cet avantage d'atténuer une certaine vivacité, dont le français se peut difficilement départir. Je vois aussi quelques passages modifiés heureusement ; la discussion s'engagera aussi d'une façon plus sereine et plus efficace. Espérons qu'en suite le bon Dieu nous viendra en aide pour arrêter cette peste si funeste, dont la contagion s'étend aux deux mondes ». Lettre datée du 4 août 1898 et publiée dans la *Revue canonique*, t. I, p. 633.

(3) Mgr Baptifollier, évêque de Mende, écrivait à M. Maignen : « Votre ouvrage est l'œuvre d'un théologien... Cependant il me semble que le P. Hecker a droit à notre admiration et tout au moins à notre indulgence, parce qu'il a eu le courage de

bré (1) l'a trouvée modérée. Il va sans dire que les novateurs n'y ont vu qu'un misérable pamphlet. Pour un spectateur indifférent la question de la sainteté du P. Hecker présente deux sens : l'un théologique, l'autre vulgaire. Si on veut le faire signifier : « le P. Hecker jouit-il actuellement d'une stalle dans le paradis ? », on pose un problème dont la solution appartient exclusivement au pape qui décidera pertinemment en temps opportun. Mais si on l'entend au sens ordinaire, à cause de son vif amour de Dieu et de l'humanité, à cause de la recherche qu'il a faite de la vérité au prix des plus grands sacrifices, le père Hecker, malgré ses extravagances, est et sera toujours un saint. De plus, le spectateur indifférent regrettera probablement que la mémoire de cet homme de bonne volonté ait été matière de controverse entre des hommes de parti : que les uns lui aient attribué un génie

---

sortir du protestantisme pour entrer dans l'Eglise catholique, parce qu'il s'est donné à Jésus-Christ pour évangéliser les âmes, parce qu'enfin il a été soumis en tout au successeur de Pierre. » Lettre datée du 20 juin et publiée dans *La Vérité* du 26 juin 1898.

(1) Voici la lettre du P. Monsabré à M. Maignen :

« Je vous remercie de m'avoir envoyé votre livre sur le P. Hecker. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt. J'y ai retrouvé toutes les appréciations que m'avait suggérées l'insupportable Vie de ce prétendu saint. Mais si j'avais dû les écrire, je l'aurais fait avec moins de douceur que vous. »

dont il manquait très certainement et que d'autres, sous prétexte de remettre les choses au point, se soient laissés aller jusqu'à proposer d'expliquer ses illusions par « des prestiges diaboliques (1) ».

Une conférence sur *le faux américanisme et le véritable* que M. l'abbé Klein devait prononcer à l'Institut catholique et qui était décidée dès avant les polémiques, lui aurait permis de défendre son héros, mais le mauvais état de sa santé l'empêcha de la donner. Ses adversaires annoncèrent que l'archevêque l'avait interdite. Comme leur zèle allait toujours croissant, M. Klein prit le parti du silence. M. le comte de Chabrol qui avait proposé à l'éditeur l'ouvrage attaqué et qui l'avait présenté le premier au public français, se renferma dans la même attitude. Un seul acte de défense fut accompli par les partisans d'Hecker. Le cardinal Gibbons, tout désigné pour parler au nom de l'Eglise d'Amérique, prit sa défense et adressa à l'auteur de la Vie anglaise une lettre qui visait en réalité le public d'Europe et que le P. Elliot transmit à M. Klein. *L'Univers* se hâta de la publier et elle parut en tête de la sixième édition française. En voici la traduction :

---

(1) Maignen, *Le Père Hecker est-il un saint ?* p. 12.

« Cathédrale de Baltimore, Maryland, 14 avril 1898.

« Mon cher Père Elliot,

« C'est une satisfaction pour moi de consigner, pour la faire connaître, mon appréciation sur le P. Hecker.

« Le Père Hecker a été incontestablement un instrument de la Providence pour la diffusion de la foi catholique dans notre pays. Il a fait un bien immense en rapprochant de nous les non-catholiques, en diminuant les préjugés, en gagnant à notre sainte religion l'attention bienveillante du public, sans parler de la multitude de ceux qui, directement ou indirectement, lui sont redevables de leur conversion. Son esprit a été celui d'un enfant soumis de la Sainte Eglise, un esprit catholique sans restriction et dans toute la plénitude du sens que ce mot comporte ; sa vie a été ornée de tous les fruits de la piété personnelle. Il était, en particulier, animé pour les âmes d'un zèle vraiment apostolique, hardi et toutefois prudent, de nature à attirer les protestants sans rien sacrifier de l'orthodoxie.

« La divine Providence lui a associé une communauté d'hommes pénétrés d'un esprit aussi généreux que le sien.

« La congrégation des Paulistes continue l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie, la conquête des âmes à la foi catholique et, avec la bénédiction de Dieu, ils ont merveilleusement réussi. La grande mission qu'ils viennent de prêcher dans leur Eglise de New-York City en a encore donné la preuve et par le très grand nombre de pécheurs qu'ils ont amenés au

repentir et par la foule d'infidèles et de protestants qu'ils ont convertis, instruits et baptisés. Ils ont en outre prêché de nombreuses missions à l'usage exclusif des non-catholiques, et cela dans toutes les parties des Etats-Unis. Souvent leurs auditoires étaient presque entièrement composés de protestants. Ils ont de plus donné une puissante extension à la propagande des écrits catholiques instituée par le Père Hecker. Les Paulistes se sont montrés à la hauteur de grandes entreprises apostoliques.

« Ils ont aussi organisé dans le clergé diocésain en diverses parties des Etats-Unis l'œuvre des conversions. A cette œuvre, comme à toutes les autres entreprises, ils apportent — nous n'avons pas besoin de le dire — un respect et une obéissance sans réserve à l'égard de l'autorité ecclésiastique.

« J'apprends avec plaisir que la carrière catholique du Père Hecker est appréciée chaque jour de plus en plus en Europe depuis qu'on y a publié et répandu sa vie et ses écrits.

« En vous souhaitant les saintes joies du temps de Pâques,

« Je suis votre tout dévoué,

« J. Cardinal Gibbons. »

Sur ces entrefaites les articles de M. Maignen parurent en volume sous le titre *Le P. Hecker est-il un saint?* (1) L'auteur qui avait tant repro-

(1) M. l'abbé J. Pierre, second vicaire à Saint-Nicolas du Chardonnet, a publié sur ce livre une étude très judicieuse

ché au fondateur des paulistes sa confiance en lui-même et son illuminisme, dédiait humblement son ouvrage aux très saints Cœurs de Jésus et de Marie, qui, disait-il, l'avaient composé en lui-même (1). Au lieu de porter l'*imprimatur* du cardinal de Paris, le livre se présentait avec celui du maître du Sacré-Palais, c'est-à-dire de la censure du pape.

Dès les premiers jours de juin, l'archevêque Keane fit entendre au cardinal Rampolla en personne ses représentations contre la concession de l'*imprimatur* à un livre si dur pour les plus distingués évêques des Etats-Unis et dont le cardinal Richard n'avait pas voulu permettre l'impression. Le cardinal Rampolla déclara qu'en effet cette concession était très regrettable, mais que ni lui ni le saint-père n'en avaient eu connaissance, et qu'on prendrait les mesures convenables. L'archevêque Ireland et le cardinal Gibbons envoyèrent aussi à Rome leurs protestations. On leur répondit avec beaucoup de bienveillance.

Il semble qu'une considération plus attentive

---

dans *la Vie Catholique* des 27, 31 octobre et 14 novembre 1899. Cette étude qui aurait pu grandement influencer la controverse, passa inaperçue dans ce journal. Elle fut refusée par *l'Univers* et *la Quinzaine*.

(1) *Cordibus SSmis Jesu et Mariae opus quod ipsa operata sunt in nobis voto vovemus.*

de la question ait changé les opinions du pape et de son secrétaire d'Etat.

Quelque temps après, l'*imprimatur* romain était de nouveau accordé à l'édition anglaise du livre et il était accompagné d'une lettre approbative du cardinal Satolli.

L'édition anglaise fût très mal accueillie en Amérique. Les grands éditeurs de New-York, Cincinnati, Chicago, les frères Benziger, tout allemands qu'ils soient, et malgré leur titre d'imprimeurs du saint siège apostolique, cablèrent à M. Maignen de faire retirer leur nom qu'il avait cru pouvoir mettre sur la feuille du titre. Les libraires refusèrent le dépôt, sauf un à Saint-Louis, M. Arthur Preuss.

En, France, le livre devait être difficile à patronner, car la revue publiée par les jésuites, les *Etudes*, n'osa le faire ouvertement. Désireux de ne pas se compromettre, ils imaginèrent de ne point en rendre compte dans le corps de leur périodique, mais d'insérer une forte approbation sur la quatrième page de la couverture. De cette manière les lecteurs seraient renseignés. Si la chose était mal prise, on pourrait reporter toute responsabilité sur l'éditeur de M. Maignen qui était aussi le leur, l'honorable M. Victor Retaux, et l'on représenterait l'approbation comme une simple annonce.

Imprimée sur le numéro du 5 mai, elle fit son chemin, naturellement, comme un oracle. La *Voce della Verità* du 1er juin et la *Vérité Française* du 11 la reproduisirent in-extenso. Le *Catholic Times* du 17 et d'autres journaux en parlèrent.

Pour défendre son livre, M. l'abbé Klein publia sous le pseudonyme de H. Delorme, dans le *Correspondant* du 25 juin, un article intitulé *Une campagne contre l'Eglise d'Amérique*. Le titre et le morceau étaient trop vifs (1). Bien que la majorité des évêques aux Etats-Unis partageassent les idées de Gibbons et d'Ireland, on devait tenir compte des antiaméricanistes. M. Maignen prétendait même n'attaquer qu'un petit groupe. De plus l'américanisme était certes en soi une doctrine discutable, et du moment que les intransigeants la discutaient, il était bien à penser qu'ils le feraient de leur manière traditionnelle. M. l'abbé Maignen mérita les approbations des pères Chamard (2) et Brucker;

(1) Voyez une critique de cet article dans la *Vérité* du 11 juillet 1898.

(2) Dom Chamard, au nom de sa congrégation, félicita M. l'abbé Maignen par une lettre datée du 21 septembre 1898 et publiée dans la *Vérité* du 1er octobre et *Annales Catholiques* du 15. « Il me semble, écrivait-il, qu'il ne convient pas que les enfants de dom Guéranger restent muets en présence d'une polémique qui touche au fond même du christianisme ».

ses procédés polémiques ne diffèrent en rien des leurs, et ils appartiennent tous à la grande école du catholicisme intransigeant. Enfin, M. l'abbé Klein avait le malheur d'écrire :

« N'est-ce pas assez que nous ayons perdu l'Orient, au IX^e^ siècle, par le schisme de Photius, la moitié de l'Occident, au XVI^e^, par le protestantisme, et, dans ces deux derniers siècles, par l'incrédulité ou l'indifférence, la moitié de ce qui nous restait chez les peuples latins ? Après avoir tenté de faire croire ici, malgré l'enseignement des papes et des conciles, que le catholicisme est incompatible avec le progrès de la science et de la civilisation, va-t-on entreprendre la tâche insensée de faire croire, ailleurs, qu'il ne pourra jamais s'accorder avec le libre génie d'une race qui détient la moitié du globe ? »

De telles considérations produisaient peut-être de l'effet sur les lecteurs du *Correspondant*, mais elles prouvaient aux intégristes que M. Klein n'était pas un théologien au sens où ils l'entendent. Un théologien ne voit que ses « principes », qu'il confond volontiers avec la doctrine de Jésus-Christ. On n'en peut rien retrancher, quand même il faudrait perdre tous les peuples de la terre. Un bon théologien possède la vérité absolue ; on ne transige pas avec l'absolu.

Malgré ses faux pas, M. Klein impressionna

favorablement nombre de spectateurs (1). Comme il avait rangé les *Etudes* parmi les périodiques qui essayaient de faire un triomphe au livre de M. Maignen, leur directeur, le père Brucker, qui avait jusque-là gardé le silence devant les reproductions de son approbation-réclame, protesta en déclarant que son recueil n'avait pas encore publié une ligne d'appréciation et qu'il ne saurait être indifférent aux conséquences d'une pareille erreur propagée par une revue telle que le *Correspondant*. Celui-ci répondit qu'il semblait évident que l'habile jésuite cherchait à bénéficier, tantôt de la publicité de l'article, tantôt de son désaveu ; qu'il permettait avec complaisance qu'on lui attribuât certaines idées devant ceux qui les partageaient et protestait ensuite contre ces mêmes idées devant ceux qui les désapprouvaient, laissant alternativement entendre que l'appréciation en litige était un véritable article ou seulement une annonce irresponsable (2). Le père Brucker déclara, d'un air offensé, qu'il ne répondait pas « à cette supposition méchante (3)».

(1) M. l'abbé Périès dit que les sulpiciens autorisèrent dans le grand séminaire de Paris la vente de la brochure de Delorme et prohibèrent celle du livre de M. Maignen (*La Vérité*, 16 septembre 1898). — Un article anonyme de *l'Eclair* (1er juillet 1898), avait déjà accusé les sulpiciens d'enseigner l'américanisme.

(2) *Correspondant*, 10 juillet 1898, p. 183.

(3) *Etudes*, 20 juillet 1898, p. 235.

Il devenait cependant de moins en moins périlleux de se ranger à la suite de M. Maignen. Le cardinal Labouré (1), des évêques comme Mgr Gouthe-Soulard, Mgr Baptifollier, Mgr Belmont, Mgr Turinaz (2), Mgr Renouard (3), le félicitaient publiquement (4). Mgr Isoard lui adressait une lettre motivée qui montre parfaitement la position dans laquelle se tenaient les intégristes :

ÉVÊCHÉ D'ANNECY
(Haute-Savoie) Annecy, le 2 juin 1898.

« Monsieur l'abbé,

« Vous avez bien voulu m'offrir le volume d'études sur l'américanisme que vous avez publié sous ce titre : *Le P. Hecker est-il un saint ?* Vous me priez de vous donner ma pensée sur ce travail. Je le fais volontiers.

« J'avais lu avec le plus grand intérêt la vie du Père Hecker. On suit avec une émotion très sympathique le mouvement généreux de cette âme

(1) Lettre du 5 juin 1898.

(2) La lettre de Mgr Turinaz, à cause des longues explications dans lesquelles elle entre, mérite une mention spéciale. Elle est datée du 28 août et a été publiée dans *la Revue canonique*, t. I, p. 634-638.

(3) *Vérité*, 2 août.

(4) M. Maignen reçut aussi les félicitations de MM. Jude Chauveau de Kernaeret (*Vérité*, 17 juin), Jules Didiot (*Ibid.*, 21 juin), de dom Gréa (*Ibid.*, 12 juillet), théologiens.

honnête et loyale, se débattant contre les erreurs, s'avançant toujours vers la vérité. On bénit Dieu lorsqu'elle l'a enfin trouvée.

« A partir de ce moment, dans la seconde partie de cette existence si éprouvée, apparaissent de grandes ignorances, de vastes lacunes, mais l'homme semble le même en son fond, et nous voyons qu'il inspire l'estime et noue de nobles amitiés. Ces défectuosités, on les recueille, on veut en conserver le souvenir : ce sont, en effet, de grandes leçons offertes aux esprits qui se plaisent dans l'incomplet et appellent de leurs vœux les aventures.

« Malheureusement, les prêtres qui se sont donné la tâche de concilier les extrêmes, la foi catholique avec le monde intellectuel et social qui a rompu avec notre sainte foi, ces prêtres, loin de consentir à recevoir des leçons de prudence et d'humilité dans les lacunes doctrinales et les erreurs de conduite d'Hecker, ont été tout heureux de saluer en lui un homme, un prêtre qui peut accréditer leurs idées téméraires.

« Il apporte une conception nouvelle de la vie sacerdotale, de la vie religieuse et des religieux, une conception nouvelle du gouvernement des églises et bientôt de l'Eglise universelle. Hecker est un saint, se sont-ils écriés ; il est donc le réformateur attendu. Les vertus qui font le catholique, l'humilité, la dépendance de l'esprit vis-à-vis de l'autorité souveraine dans les matières de foi ou tenant à la foi, l'obéissance proprement dite vont donc revêtir une forme nouvelle ; elles conserveront leur nom, après avoir perdu tous leurs caractères essentiels.

« Les hommes si dangereux que je signale ici abritaient ainsi leurs doctrines sous le nom et les

vertus d'un saint, et d'un saint donné par Dieu comme le réformateur qu'attend l'époque actuelle.

« J'estime, monsieur l'abbé, que vous avez fait une œuvre très utile en prouvant d'une manière inéluctable que le P. Hecker n'a pas été un saint. Il ne saurait donc être un réformateur. Je répète qu'il nous instruit par ses ignorances et ses erreurs beaucoup plus que par ses lumières propres et ses vertus.

« Recevez, Monsieur l'abbé, avec l'expression de ma gratitude, celle de mes sentiments affectueux et dévoués.

« † Louis, *évêque d'Annecy*. »

Au mois de juillet, le P. Martin déclarait dans les *Etudes* que M. Maignen a « bien mérité de l'orthoxie et de la saine théologie, en ramenant à leur juste valeur les prétentions de l'américanisme (1) ». Quant à l'américanisme lui-même, il n'était que la reprise du libéralisme catholique. Dans tous les pays, excepté dans les pays de langue anglaise où les discussions sur le sujet n'étaient pas opportunes, on retrouve les mêmes déclarations sous la plume des jésuites rédacteurs de périodiques (2).

(1) *Etudes*, 20 juillet 1898, p. 223.

(2) Pour la Belgique, voy. l'article du P. J.-B. Paquet, *Ascétisme américain*, dans *Revue générale*, septembre 1898, pp. 342-364 (il y a un tirage à part) : la brochure du P. A.-J. Delattre, *Un catholicisme américain*, Namur, 1899 ; pour l'Allemagne, les articles du P. Pfülf dans *Stimmen aus Maria-Laach*, octobre et novembre 1898.

Du moment que le P. Hecker n'était pas un saint et que ses doctrines, interprétées comme elles l'étaient, constituaient un si grave danger, ses adversaires résolurent de faire inscrire sa vie sur le catalogue des livres prohibés. La chose était difficile. On ne pouvait espérer y arriver au printemps de 1898, au moment où l'archevêque Ireland passait pour être le négociateur du pape le plus écouté du président de la République des Etats-Unis, dans l'affaire de Cuba. Et d'ailleurs même était-il possible de jamais viser l'édition originale? Le sentiment national américain eût été profondément blessé, le mouvement des missions catholiques eût été enrayé, la congrégation des paulistes, qui leur avait rendu tant de services, eût été flétrie.

Les adversaires de l'américanisme portèrent donc leur attaque sur la version française; mais, comme le cardinal de Baltimore avait écrit sa lettre du 14 avril pour couvrir la traduction, toute condamnation rejaillissait sur lui et l'archevêque Ireland, et d'ailleurs sur le groupe de leurs amis qui passait pour être la force vive du catholicisme aux Etats-Unis. Néanmoins on sut que le livre était examiné par la Sacrée Congrégation de l'Index.

Bientôt après on apprenait que le pape lui adjoignait une commission spéciale de cardi-

naux et de prélats chargés d'en référer directement à son tribunal suprême pour les décisions que leur étude comporterait. Parmi les membres de la commission se trouvait naturellement le cardinal Satolli (1).

Des laïques qui en grande partie sur la parole de Mgr Ireland, avaient cru à « l'esprit nouveau » dans l'Eglise, commencaient à se sentir inquiets et se mirent à défendre l'américanisme.

Un archiviste-paléographe, M. Coppinger, imagina que le salut devait venir des textes. Puisque la discorde éclatait sur les idées du P. Hecker, c'est que son texte avait été mal compris et mal traduit. Les accusations portées contre l'américanisme étaient fondées sur l'inexactitude de la vie française.

Si ingénieuse que fût cette idée, elle éveillait immédiatement le préjugé que le cardinal Gibbons, les paulistes, l'archevêque Keane, Mgr O'Connell, n'avaient point dû approuver à la légère la traduction publiée à Paris. La démonstration qu'essaya M. Coppinger de son système fut refutée par le père Delattre et par les rédacteurs de la *Civiltà*. Cette revue fit la déclaration suivante :

---

(1) D'après le *Times* (15 sept. 1899), les autres membres de la commission étaient les cardinaux Ledochowski (préfet de la Propagande), Ferrata, Vincenzo Vanutelli et Mazzella.

« Si nous avions à apprécier la traduction française comparée au texte anglais, nous dirions que les observations et les erreurs de l'américanisme sont présentées souvent d'une manière moins répugnante et plus atténuée dans celle-ci que dans celui-là (1). »

Après l'obscur M. Coppinger vint l'illustre M. Brunetière. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* était un des convertis du mouvement néo-chrétien et, comme les néo-chrétiens et le Père Hecker, il avait été ramené vers l'Eglise romaine par des considérations utilitaires, politiques et sociales qui se résument

(1) *Civiltà Cattolica*, du 15 mars 1899, article dont la *Semaine religieuse* de Nancy a reproduit de copieux extraits. Voici un exemple de la manière dont la traduction française atténue les passages délicats. Le P. Hecker jugea la situation de l'Eglise en 1875. Texte anglais « A small minority of anti-Christians was allowed entire control of Italy and France, and exhibited in the governement of the foremost Catholic commonwealths a pagan ferocity against everything sacred ; and this was met by « timid listlesness » on the part of the Catholic majority. These latter evaded the accusation of criminal cowardice by an *extravagant* display of devotional religion. » (*Life*, p. 392). — Traduction française (p. 399) : « Une faible minorité d'antichrétiens fait la loi en Italie et en France, et, dans ces anciens foyers du catholicisme, déploie, contre tout ce qui est sacré, une férocité païenne ; il semblait au P. Hecker qu'elle ne rencontrât chez les catholiques qu'une timide indifférence, une lâcheté coupable, dont ils croyaient s'innocenter en accumulant les pratiques dévotieuses. » — M. Coppinger reprit la défense du P. Hecker dans la *Vie Catholique* des 5, 7 et 11 avril 1899.

sous le nom de gouvernement et d'autorité (1). Comme il proclamait l'impuissance de la recherche rationelle (2) et que ce scepticisme philoso-

(1) A propos du P. Hecker, M. Brunetière dit : « L'un des plus puissants motifs, l'un des motifs déterminants de sa conversion définitive au catholicisme fut la satisfaction et le frein, le frein et la satisfaction, que le catholicisme lui semblait seul capable de donner à ses instincts populaires et démocratiques. Il avait commencé par être ouvrier boulanger. Ce dur apprentissage de la vie m'a été épargné. Mais, comme lui, je n'ai trouvé que dans le catholicisme le frein et la satisfaction des mêmes instincts ou du même idéal. » *Les raisons actuelles de croire,* dans *Discours de Combat*, 2e série, p. 46. Il y a cependant quelque différence de conceptions entre le P. Hecker et M. Brunetière. Le P. Hecker sortit du protestantisme avec la haine des doctrines de Calvin sur la perversité de la nature humaine (Voyez *Vie*, p. 151, 225, 342) et M. Brunetière dit : « De toutes les doctrines de Calvin, je n'en sache guère, pour ma part, de plus profondes et de plus vraies — dans les limites de l'orthodoxie — que celles qui répugnent le plus à ce que l'on appelle les exigences de l'esprit contemporain. Par exemple, je lui sais infiniment gré des fortes expressions dont il a toujours usé pour dénoncer la perversité foncière de l'humaine nature et notre incapacité de nous élever au-dessus de notre bassesse naturelle, sans un secours d'en haut qui nous en tire. » *Ibid.* p. 130. La thèse d'Hecker est : « L'homme est et ne peut être que bon, doué de la raison, qui tend au vrai, et de la liberté qui tend au bien ; si la volonté goûte le mal, c'est sous l'apparence du bien. » Bargy, p. 177.

(2) « La foi n'est affaire ni de raisonnement ni d'expérience. On ne démontre pas la divinité du Christ ; on l'affirme ou on la nie ; on y croit ou on n'y croit pas, comme à l'immortalité de l'âme, comme à l'existence de Dieu. » Mgr d'Hulst ayant réclamé contre ces assertions, M. Brunetière répondit : « Quelle que soit l'insuffisance de mon éducation philosophique, je persiste à penser que l'on ne démontre l'immortalité de l'âme ni l'existence de Dieu. C'était l'opinion de Pascal, c'était éga-

phique est condamné par l'Eglise, un bon catholique était donc tenu de juger que les raisons actuelles de croire de M. Brunetière ne valaient pas mieux que celles qu'antérieurement il pensait avoir de ne pas croire. Quant à l'étendue de ces croyances, on ne l'a jamais bien sue. Comme il est difficile de dire d'un académicien qu'il a la foi du charbonnier, il semble que, pour son cas, il faille employer l'expression théologique de « foi implicite ». A ceux qui le tâtaient sur ce sujet, il répondit : Allez le demander à Rome (1). Rome ne s'est guère prononcée qu'une fois sur les matières théologiques traitées par M. Brunetière depuis sa conversion et ce n'a pas été dans le sens de son américanisme.

La conversion de M. Brunetière n'en a pas moins causé une grande consolation à l'Eglise de France. C'était une recrue qui promettait.

---

lement l'opinion de Kant ; et j'ai bien le droit de me « tromper » avec eux ! Il faut maintenir les droits de ce que l'on appelait autrefois la « conscience errante ». On croit parce que l'on veut croire, pour des raisons de l'ordre moral, parce que l'on sent le besoin d'une règle, et que ni la nature ni l'homme n'en sauraient trouver une en eux. Mais le difficile ou l'impossible c'est de se donner à soi-même le sentiment de ce besoin et c'est en ce sens qu'on ne se donne point la foi. » *La Science et la Religion* (1895), p. 59-62. La position d'un autre converti du mouvement néo-chrétien, M. P. Bourget, est la même ; voy. *Outre-mer*, II, p. 324 et *L'Etape*, p. 21.

(1) *Discours de combat*, 2e série, p. 43.

Un vénérable dignitaire du clergé le saluait avec enthousiasme :

« C'est surtout, disait-il, à l'avenir de M. Brunetière qu'il convient de songer. Car il est superflu de faire observer, je pense, que ce lutteur infatigable n'adoptera pas une forme de piété indolente et passive. La seule question qui se pose est de savoir sur quel terrain il transportera la lutte. Nous nous tournons vers lui, avec une curiosité exempte d'inquiétude et nous lui demandons : *Tu es qui ventures es?* Etes-vous l'homme providentiel chargé de conduire les catholiques à une pleine indépendance d'abord, puis à la conquête pacifique de ces peuples immenses qui, en Asie et en Afrique attendent la lumière de l'Evangile ? Ou bien êtes-vous simplement son précurseur ? *an alium expectamus?*... Il est certain, en effet, que le tempérament autoritaire de M. Brunetière le désigne comme chef de la grande croisade moderne que les croyants ont entreprise contre l'irreligion (1). »

M. Brunetière n'a jamais paru vouloir évangéliser les peuples d'Asie ou d'Afrique, mais il a essayé de confirmer ceux des Etats-Unis dans l'américanisme, et de défendre ce système dans le vieux monde. Le 1er novembre 1898, il venait rejoindre M. Klein à la tête de la grande croisade moderne pour l'adaptation de l'Eglise.

(1) Article de M. C. Delfour, chanoine titulaire de Nîmes, *Revue du clergé français*, 15 janvier 1901, p. 348.

Personne n'en fut surpris. Dans un de ses voyages *ad limina*, M. Brunetière avait été invité à dîner par Mgr O'Connell. Le cardinal Vincenzo Vannutelli avait présidé ce banquet auquel assistaient les archevêques Keane et Kain (1). Le cardinal avait porté un toast à M. Brunetière et M. Brunetière un toast à Mgr Keane.

M. Brunetière était donc au mieux avec les chefs du mouvement. Il est tout naturel d'ailleurs de penser que la religion dont les raisons de croire avaient conquis sa sympathie était le catholicisme vivant des Etats-Unis, et non point le catholicisme étiolé dont la majorité des hommes de France s'éloigne sans cesse davantage.

L'article de M. Brunetière parut dans la *Revue des Deux Mondes* ; il débutait ainsi :

« Parmi les phénomènes les plus caractéristiques de cette fin de siècle, je n'en connais guère de plus intéressant, de plus significatif à tous égards, ni, en vérité de plus paradoxal que le développement du catholicisme aux Etats-Unis. Comment ceux qui n'étaient, il y a cent vingt-cinq ans, qu'un peu plus du centième de la population du l'Union, — 30 ou 40.000 âmes sur 3 millions d'habitants, — en sont-ils devenus le septième, — 9 ou 10 millions sur un chiffre qui n'atteint pas encore tout à fait 65 millions ? »

(1) Archevêque de Saint-Louis, mort le 13 octobre 1903.

Le développement du catholicisme aux Etats-Unis n'a rien de phénoménal ni de paradoxal. Il n'est glorieux et consolant que quand on le compare à la situation du catholicisme dans les pays latins et, pour l'apprécier, il ne faut le considérer ni avec les illusions d'un néophyte ni la virtuosité d'un littérateur. M. l'abbé Maignen l'a parfaitement démontré contre M. Brunetière (1).

L'article de M. Brunetière fit assurément plus d'effet à Rome que n'aurait produit un paquet de lettres d'évêques. Néanmoins malgré le brevet d'orthodoxie et les témoignages de satisfaction délivrés par le célèbre académicien, les affaires de l'américanisme y suivirent leur cours.

En France on sentait que la cause était battue. Charitablement et peut-être officieusement averti par Rome qu'il ferait bien d'abandonner le P. Hecker et de retirer son livre, M. l'abbé Klein répondit que, prêt à s'incliner devant un devoir de discipline, si cela devenait nécessaire, il ne pouvait pas régler ses idées ni son attitude sur

(1) Voy. l'article de M. Maignen dans la *Revue canonique* de janvier-février 1899, reproduit en appendice à *Nouveau catholicisme*. Dom Chamard félicita M. Maignen par une lettre datée du 2 février et publiée dans la même *Revue*, n° de mars. — M. Brunetière est revenu sur le sujet dans sa conférence *sur le progrès religieux dans le catholicisme*, prononcé le 8 avril 1902 (*Discours de combat*, 2e série, p. 266-267).

de simples considérations d'opportunité. Il se borna à éclaircir dans une 7e édition de son livre deux passages qu'on avait le plus incriminés.

Nombre d'admirateurs du P. Hecker montraient moins de fermeté, même quelques-uns de ses premiers et de ses plus chauds partisans le désavouaient. Dès le mois d'août 1898 l'association des « Prêtres de Saint-François de Sales » forçait un de ses membres, M. Dufresne, à se dégager d'une affaire si compromettante (1). Chaque jour quelques-uns de ceux là mêmes qui n'avaient pas jugé qu'il y eût motif d'exprimer de grandes réserves sur la vie du P. Hecker découvraient des dangers plus profonds dans l'américanisme. Dom Laurent Janssens le déclarait : « le principe protestant de l'inspiration personnelle, mis au service du libéralisme total et des aspirations saxonnes, jalouses de l'influence latine et romaine » (2).

Les laïques d'âge mûr qui avaient célébré la conversion et l'évolution du clergé devenaient honteux de cette polémique. Les jeunes ne ca-

(1) Sur la position de M. Dufresne par rapport au P. Hecker, voy. ses souvenirs personnels publiés à la fin de l'édition anglaise ; un article dans la *Revue du clergé français* du 1er mars 1898, et la *Vérité Française* du 14 novembre 1898.

(2) *Revue bénédictine*, décembre 1898.

chaient plus leurs sentiments et se rappelaient avec étonnement l'enthousiasme que leur avait causé l'encyclique du 16 février 1892. Les uns, ceux qui s'appelaient eux-mêmes « les désabusés du mouvemement néo-chrétien », répétaient chaque jour « l'Encyclique a menti ». Les autres qui devenaient de moins en moins nombreux répondaient « l'Encyclique a dit vrai (1) » ; et ils continuaient à lire leurs docteurs, les Gibbons, les Ireland, les Keane, les Schell, les Muller, attendant sans crainte disaient-ils, le jugement de Léon XIII, le pape libéral, le pape des temps modernes.

(1) M. Boudin, *L'Américanisme*, p. 19. — M. Georges Grappe restait parmi ceux qui conservaient leurs espérances; voy. son article publié dans la *Revue des Deux Frances*, janvier 1899 (article écrit en novembre 1898).

VII

(1899).

La lettre *Testem Benevolentiae*.
Un petit Syllabus.

Vers la fin de 1898 le bruit s'était répandu qu'un document pontifical tranchait la question de l'américanisme. Les tenants de l'opinion nouvelle, tout comme leurs adversaires pouvaient croire que la lettre leur serait extrêmement favorable. Ils avaient le droit de se fonder les uns et les autres sur des paroles également autorisées. On lisait dans un journal progressiste, la *Vie catholique*, du 29 décembre, le filet suivant :

« Rome vient de prendre une décision qui exercera sur notre mouvement et la *Vie catholique* une profonde et lointaine répercussion. Malgré les coalitions les plus puissantes, Léon XIII a refusé de prononcer une condamnation contre le P. Hecker et l'américanisme. Le cardinal Gibbons, ayant envoyé au pape une lettre importante sur ce sujet délicat, le

saint-père avait désiré y répondre dans un esprit favorable aux idées américaines. A mesure que Léon XIII rédigeait cette réponse, il voyait grandir le cadre des idées et du document...

« Il (ce document) était parfait pour nous catholiques sociaux, républicains et démocrates... Les réactionnaires de tout bord, les réfractaires de tout pays qui avaient attendu le verdict de Rome comme le signal de l'écrasement des sociaux et des démocrates du monde entier, voient s'évanouir leurs dernières illusions. »

Dans son numéro du 13 janvier 1899, le même journal ajoutait :

« La *Vie Catholique* a annoncé en primeur que Léon XIII ne publierait pas sa lettre au cardinal Gibbons, et nous regrettons ce désistement, la lettre approuvant tout ce que nous approuvons dans l'américanisme. Ni les mensonges, ni les calomnies, ni les pamphlets, ni les intrigues de toutes sortes n'ont prévalu, l'antiaméricanisme est battu pour toujours. »

Il y avait de vrai dans tout cela, que, la congrégation de l'Index, ayant fait à la *Vie du P. Hecker* les honneurs de son catalogue, le pape, impressionné par une énergique lettre du cardinal Gibbons, avait refusé de ratifier cette mesure et s'était décidé à écrire une lettre publique, qu'au dernier moment il hésitait à publier.

Dans son n° du 24 janvier, la *Vie catholique* précisait en ces termes la position américaniste :

« On a compris dans le camp des jeunes, des actifs et des pontificaux, que l'américanisme n'était ni un système de philosophie, ni une théologie nouvelle, ni une théorie aventureuse. Il est substantiellement une méthode de travail, d'action. C'est le catholicisme dans la plénitude de sa liberté et de son épanouissement ; c'est la conduite traditionnelle de la papauté et de l'Eglise, adaptant au siècle le dépôt divin...

« C'est le catholicisme sans alliage, pur, semblable au christianisme du IIe siècle, quand les constructeurs d'églises prêchaient le Christ dans le langage d'alors. C'est ainsi que l'américanisme a été honni par les réfractaires et les réactionnaires, salué et appuyé par les catholiques éclairés et les suivants du Pape... L'américanisme est partout... dans tous les pays : les meilleurs groupes catholiques, tout en gardant leur manière d'être propre, conforme aux conditions de leur milieu, sont « américanistes dans le sens supérieur du mot ».

L'archevêque de Saint-Paul arriva à Rome le 27 janvier. Son activité défraya toutes les conversations. On disait qu'il venait pour assurer que le document ne fût pas préjudiciable à sa cause, ou, s'il n'était pas ce qu'il désirait, qu'il ne fût pas livré au public. Le 4 février paraissait le premier numéro d'un journal spécialement consacré à l'américanisme.

L'archevêque de Saint-Paul y était appelé « un évêque millionnaire, sans conscience et sans religion », « un apostat ». On l'interpellait véhémentement :

« Soyez donc honnête et prenez une position nette. Quittez votre habit sacerdotal comme le fit le père Gavazzi (1) ou bien soumettez-vous loyalement aux devoirs auxquels vous astreint votre position dans la hiérarchie romaine. A bas le masque, monsignor Ireland! Ce que vous faites est absolument indigne d'un gentleman et d'un prêtre. »

Le cardinal Rampolla n'était guère mieux traité :

« Pendant qu'en Amérique une nouvelle religion, nous pouvons bien le dire, est en train de se former, pendant qu'un schisme est sur le point d'être ouvertement proclamé, au Vatican, auprès du pape, son secrétaire d'Etat suit une politique qui est le comble de la stupidité diplomatique. Depuis douze ans, nous suivons cette politique enfantine et il n'est pas surprenant qu'elle porte les fruits que nous voyons... Le cardinal Rampolla qui est le seul responsable du triste état des affaires d'Amérique ne peut pas et

(1) Prêtre italien, quitta l'Eglise. Il vivait aux Etats-Unis quand Pie IX chargea le nonce Bedini, en 1853, de se rendre compte des plaintes des « trustees » allemands des églises de Philadelphie et de Boston. Gavazzi causa d'autant plus d'ennuis à Bedini que l'envoi d'un délégué pontifical était prématuré.

probablement ne voudra jamais dire à l'archevêque de Saint-Paul : Vous mentez ! Et Ireland devient chaque jour plus orgueilleux, et il ose distribuer à droite et à gauche les dollars dont il est l'heureux possesseur. »

Les anti-américanistes attribuèrent la publication de cette feuille à l'archevêque Ireland, qui voulait, disaient-ils, les faire passer pour des énergumènes. Quant aux partisans du système discuté, ils n'avaient pas le moindre doute qu'elle n'émanât de quelqu'un de leurs ennemis très convaincus. Le journal n'eut qu'un numéro (1).

Dès sa première audience, l'archevêque Ireland crut avoir cause gagnée. Il raconta que le pape en personne lui avait affirmé positivement que la lettre ne partirait pas. Le lendemain, ou tout au plus quelques jours après, au Vatican même, il apprit qu'elle était envoyée. Il essaya de modifier la décision de Léon XIII avant que le document ne fût parvenu à destination. La nouvelle étant restée secrète, Rome n'aurait pas à revenir publiquement en arrière, comme elle avait fait pour les Chevaliers du Travail. Aucune représentation ne put ébranler le Saint-Père. Deux Espagnols, plus influents sur son

(1) *The True American Catholic*. Direzione e amministrazione Via S. Nicola de'Cesarini, n° 42.

esprit que l'archevêque de Saint-Paul, lui avaient montré nettement son devoir : c'étaient le P. Martin, le supérieur général des jésuites, et Mgr Merry del Val. La foi catholique allait être sauvée et la perte de Cuba trouvait une revanche dogmatique (1).

La lettre, partie de Rome le 31 janvier, paraissait le 21 février dans l'*Osservatore romano*. Elle était datée du 22 janvier et commençait par les deux mots *Testem benevolentiae* qui serviront toujours à la désigner. Il faut lire en entier ce solennel document. On a dit que son début et sa fin sont seuls de Léon XIII et que le reste est l'œuvre du cardinal jésuite Camille Mazzella. C'est la signature qui importe à l'histoire.

---

(1) On unissait alors facilement, dans les discussions, la guerre et la théologie. Un journal publié à Saint-Paul de Minnesota, *The Northwestern Chronicle*, du 14 juillet 1899, terminait ainsi un article où il donnait le change sur l'américanisme : « The death and destruction of Cahenslyism and Americanism will do as much toward setting American Catholics in their true position in the Church as did the Spanish war toward defining the true place of the United States among the great powers of the world. »

A Notre cher Fils Jacques Gibbons, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, du titre de Sainte-Marie-du-Transtévère, archevêque de Baltimore (1).

LÉON XIII, PAPE

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

« C'est comme témoignage de bienveillance que Nous vous adressons cette lettre, de cette bienveillance que, durant tout le cours de notre long pontificat, Nous n'avons jamais cessé de professer à votre égard, ainsi qu'à l'égard des évêques vos collègues et du peuple américain tout entier. Nous avons, en effet, saisi avec plaisir toutes les occasions de la témoigner, soit à propos des heureux développements de votre Eglise, soit à propos de la façon droite et habile dont vous avez sauvegardé et mis en bonne posture les intérêts catholiques. Bien plus, il nous arrive souvent d'arrêter Nos regards, avec admiration, sur l'heureux caractère de votre nation, dont l'esprit éveillé est toujours prêt aux grandes

(1) Je crois devoir indiquer en note les pages de la Vie française du P. Hecker qu'il est particulièrement intéressant de comparer avec la lettre. Les pages les plus importantes sont imprimées en caractères italiques; les autres sont loin de présenter le même intérêt et beaucoup ne sont que des points de repaire. Les pages indiquées en chiffres romains peuvent être soit du cardinal Gibbons, soit de l'archevêque Ireland, soit de l'abbé Klein. Je renvoie à la 7e édition.

choses et apte à obtenir des résultats qui rehaussent la civilisation humaine et la splendeur de l'Etat (1).

« Bien que cette lettre n'ait pas pour objet, en ce moment, de confirmer les louanges que Nous vous avons souvent décernées, mais plutôt d'indiquer certains écueils à éviter et certaines corrections à faire ; toutefois, comme le sentiment qui Nous a porté à l'écrire n'est autre que la même bienveillance apostolique que Nous avons toujours ressentie pour vous et que Nous vous avons souvent exprimée, Nous Nous attendons à bon droit à ce que vous la considériez comme une égale preuve de Notre affection, d'autant plus qu'elle est spécialement destinée à éteindre certaines discussions qui, nées récemment au milieu de vous, causent, non pas dans tous les esprits, mais tout au moins dans un grand nombre, un trouble non médiocre au détriment de la paix (2).

I. **Sujet de cette lettre. — Les américanistes prétendent que l'Eglise doit entrer dans des voies de conciliation quant au dogme et quant à la discipline.**

« Vous n'ignorez pas, cher Fils, que le livre sur la vie d'*Isaac-Thomas Hecker*, surtout par le fait de ceux qui ont entrepris de l'éditer ou de le traduire dans une langue étrangère, a occasionné de vives

(1) Voy. p. LIII, LIV, 249-250, 271, 278.

(2) La lettre pontificale ne porte pas de divisions. Pour en faciliter l'étude je crois devoir la couper en paragraphes et leur donner des intitulés. J'emprunte ces divisions et ces titres à un adversaire de l'américanisme, M. le chanoine Delassus.

controverses au sujet de l'introduction de certaines opinions sur la manière de vivre chrétiennement (1). C'est pourquoi, en vue de pourvoir à l'intégrité de la Foi, selon les devoirs de Notre apostolat suprême, et de garantir la sécurité des fidèles, Nous voulons vous entretenir de toute cette affaire avec quelques développements.

« Les opinions nouvelles dont Nous parlons reposent en somme sur ce principe : afin de ramener plus facilement à la doctrine catholique ceux qui en sont séparés, l'Eglise doit s'adapter, dans une mesure plus grande, à la civilisation d'une époque adulte et, relâchant son ancienne sévérité, faire quelques concessions aux tendances et aux principes nouvellement introduits parmi les nations. Et cela doit s'entendre, à ce que pensent plusieurs, non seulement de la règle de vie, mais encore des doctrines, où est contenu le *dépôt de la foi* (2).

1. *Aucun dogme ne peut être changé ni être tu, comme le voudraient les américanistes.*

« Ils soutiennent qu'il est opportun, en vue de mieux attirer les dissidents, de laisser dans l'ombre certains éléments de la doctrine, comme étant de moindre importance, ou de les atténuer de telle sorte qu'ils ne conserveraient plus le sens tenu constamment par l'Eglise.

« Or, cher Fils, pour montrer combien il y a lieu de désapprouver pareil système, il n'est pas besoin

(1) Voy. p. 366.
(2) Voy. p. V, XXXVII, 164, 277, 332.

de longs discours. Il suffit de Nous reporter à la règle et à la source de la doctrine, que l'Eglise nous transmet. Ecoutons le concile du Vatican : «... En effet, la doctrine de la foi, que Dieu a révélée, n'est pas, à l'instar d'une conception philosophique, proposée comme une chose perfectible, mais comme un dépôt divin confié à l'Epouse du Christ pour le garder fidèlement et l'interpréter infailliblement... Le sens des dogmes sacrés, une fois déclaré par notre sainte mère l'Eglise, doit être perpétuellement conservé, et il ne faut pas s'en écarter sous prétexte ou sous couleur de l'entendre d'une manière plus profonde. » (Const. *de Fid. cath.*, c. IV) (1).

« Quant à ce silence dont on voudrait à dessein couvrir certains principes de la doctrine catholique et les envelopper comme de l'obscurité de l'oubli, on ne doit pas le considérer non plus comme entièrement exempt de reproches. En effet, toutes les vérités qu'embrasse la croyance chrétienne n'ont qu'un seul et même auteur et maître : *Le Fils unique qui est dans le sein de son Père* (Joan, I, 18). Que ces vérités sont proposées à toutes les époques et à toutes les nations, c'est ce qui résulte clairement des paroles mêmes adressées par Jésus-Christ à ses apôtres : « Allez et enseignez toutes les nations... leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth., XXVIII, 19.) C'est pourquoi le même Concile du Vatican s'exprime ainsi : « Par la foi divine et catholique, il faut croire tout ce qui est contenu dans la

(1) Voy. p. V, XXXVIII, 164, 291, 332.

parole de Dieu écrite ou transmise, et qui est proposée à la croyance par l'Eglise, soit par une décision solennelle, soit par le Magistère ordinaire et universel comme divinement révélé. » (*Const. de fide cath.* c. III.) Qu'on s'abstienne donc de retrancher quoi que ce soit de la doctrine divinement transmise, ou d'en passer à dessein une partie sous silence. Celui qui agirait ainsi chercherait plutôt à séparer des catholiques de l'Eglise qu'à rattacher à l'Eglise ceux qui en sont séparés. Qu'ils reviennent, c'est Notre plus cher désir, qu'ils reviennent tous ceux, quels qu'ils soient, qui errent loin du bercail du Christ, mais non par un autre chemin que celui que le Christ a montré lui-même (1).

2° *La discipline s'adapte aux temps et aux lieux ; mais le lien qui rattache les fidèles à l'autorité ecclésiastique ne peut être relâché, comme le demandent les Américanistes, aujourd'hui moins que jamais.*

« Quant à la règle de vie qui est donnée aux catholiques, elle n'est pas de telle nature qu'elle rejette les tempéraments demandés par les temps et les lieux. Assurément l'Eglise a reçu de son auteur, une âme

(1) M. Klein dit dans sa préface, § VIII :

« Il aurait voulu, suivant sa forte expression, abolir la douane et faciliter l'entrée de l'Eglise à tous ceux qui n'ont conservé que leur raison pour guide. » Dans la 7e édition, M. Klein ajoute : « Que cette originale façon de parler ne représentât pour lui, ni pour ses auditeurs, aucun amoindrissement de la doctrine révélée, il l'a fait assez voir par sa prédication assidue des dogmes, et notamment de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie..., etc. » (p. XXXVII). Voy. p. V, XXXVIII, 164.

clémente et miséricordieuse. C'est pour cela que, dès sa naissance, elle aima à se montrer ce que l'apôtre saint Paul disait de lui-même : « Je me suis fait tout à tous, afin de sauver tout le monde. » (*I Cor.*, IX, 22.)

« L'histoire de tous les siècles passés témoigne que ce siège apostolique, à qui a été attribué, non seulement le magistère, mais encore la direction suprême de toute l'Eglise, s'est toujours attaché, d'une manière constante, *au même dogme, au même sens, à la même doctrine* (*Conc. Vatic.*, ibid., c. IV); mais que, d'autre part, en ce qui concerne la règle de la vie, il a eu coutume de la tempérer si bien que, les droits de Dieu étant saufs, il fût toujours tenu compte des usages et des conditions spéciales des nations si diverses qu'elle embrasse. Qui doute qu'il ne le fasse encore maintenant, si le salut des âmes le demande (1)?

« Toutefois, ces cas ne doivent pas être déterminés par le jugement des hommes privés, qui se laissent souvent tromper par l'apparence du bien. Il faut que cela soit réservé au jugement de l'Eglise. C'est sur ce dernier que doivent s'en reposer tous ceux qui tiennent à éviter le reproche de Notre prédécesseur Pie VI, qui a *déclaré* « injurieuse pour l'Eglise et pour l'esprit de Dieu qui la régit » la soixante-dix-huitième proposition du concile de Pistoie, « en tant qu'elle soumet à l'examen la discipline établie et approuvée par l'Eglise, comme si l'Eglise pouvait établir une discipline inutile, et

(1) Voy. p. XVIII, XXI-XXII, XXXVIII, *LI*-LIII, LVI, 254, 277-280, 283, 291, 321, *414*.

trop lourde pour que la liberté chrétienne puisse la supporter (1) ».

« Plus périlleux encore dans le sujet dont Nous vous entretenons, cher Fils, plus pernicieux pour la doctrine et la discipline catholiques est un autre projet des novateurs : ils sont d'avis qu'il faut introduire dans l'Eglise une certaine liberté, amoindrir, en quelque sorte, la puissance et la vigilance de l'autorité, et permettre ainsi à chaque fidèle de s'abandonner plus librement à son initiative et à son activité propres.

« Ils affirment que c'est là une nécessité à l'exemple

---

(1) Voy. p. V, VI, 243. — M. l'abbé Maignen a publié dans *La Vérité Française* du 6 mars 1899 un article intitulé : *Un petit Syllabus* et reproduit dans son livre *Nouveau catholicisme*, 1re part., ch. III. M. Maignen y note théologiquement les erreurs condamnées par l'encyclique *Testem.* Je crois devoir reproduire ce *Syllabus :*

I. — « Pour ramener plus facilement à la vérité catholique les dissidents, il faut que l'Eglise s'adapte davantage à la civilisation d'un monde parvenu à l'âge d'homme et que, se relâchant de son ancienne rigueur, elle se montre conciliante à l'égard des aspirations et des exigences des peuples modernes.

« Il est à remarquer que cette proposition reproduit sous une autre forme la 80e et dernière des propositions condamnées par le *Syllabus :*

« Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne. »

— « Il est opportun, afin de gagner les cœurs des égarés, de passer sous silence ou de tempérer certaines affirmations doctrinales de moindre importance, et cela au point de ne plus leur donner le sens auquel l'Eglise s'est toujours tenue. »

« *Notes théologiques de ces erreurs :* cette *méthode* doit être *blâmée ;* ce *silence* n'est pas exempt de *péché* ; l'effet serait de séparer les catholiques de l'Eglise, au lieu de ramener les dissidents. »

de la liberté d'origine récente, qui constitue presque exclusivement le droit et le fondement de la société civile. Nous avons traité assez longuement de cette dernière dans la lettre que Nous avons adressée à tous les évêques au sujet de la constitution des Etats. Nous y avons même montré la différence qui existe entre l'Eglise, qui est le droit divin, et toutes les autres associations qui doivent leur développement à la libre volonté des hommes (1). »

« Il importe donc davantage de signaler une certaine opinon qui est alléguée comme argument par ceux qui voudraient voir cette liberté chez les catholiques. Ils disent qu'il n'y a plus lieu maintenant de rien craindre pour l'infaillible magistère du Pontife romain, après la solennelle proclamation qui en a été faite au concile du Vatican, et que, pour cette raison, ce dogme étant mis en sûreté, un champ plus vaste peut être ouvert à la pensée et à l'action de chaque homme (2). Argumentation assurément vicieuse. S'il y a, en effet, une conséquence à tirer du magistère infaillible de l'Eglise, c'est que nul ne doit chercher à s'écarter de son enseignement, que tous ont le devoir de s'en remettre absolument à lui

(1) Voy. p. VI, XIX.

(2) Mgr Ireland a écrit : « Il y a eu, dans l'histoire, des époques où l'Eglise, sacrifiant ses avant-postes et ses tirailleurs pour conserver son centre et ses forteresses essentielles... a comprimé fortement l'activité individuelle et a fait mouvoir ses soldats en masses compactes... Aujourd'hui plus n'est besoin de cette compression. L'autorité de l'Eglise et de son chef suprême ne court plus le moindre risque d'être méconnue ou obscurcie ; chaque soldat chrétien peut s'élancer à la bataille suivant l'impulsion de cet Esprit de vérité et de piété qui souffle en lui. » (Int. p. LXIII).

pour se laisser instruire et diriger, afin de se conserver plus facilement indemnes de toute erreur privée.

« Ajoutons que ceux qui résonnent ainsi s'écartent tout à fait du sage plan de la Providence divine, qui, par cela même qu'elle a voulu faire affirmer par une sentence des plus solennelles l'autorité et le magistère du Siège apostolique, a voulu précisément procurer, dans les périls du temps présent, une garantie plus efficace aux intelligences catholiques. La licence, confondue un peu partout avec la liberté, la passion de tout dire et de tout contredire, enfin la permission de tout penser et de traduire toute pensée par des écrits, ont répandu sur les esprits des ténèbres si profondes, que l'utilité et la nécesité du magistère en vue de retenir les fidèles dans les limites du devoir et de la conscience, sont devenues plus grandes qu'auparavant (1).

« Loin de Nous, assurément, la pensée de tout répudier parmi les choses qu'enfante le génie propre de cette époque. Bien au contraire, c'est avec un réel plaisir que Nous voyons chaque progrès réalisé dans la recherche du vrai et dans la pratique du bien, venir s'ajouter au patrimoine de la science pour l'enrichir, ainsi qu'aux moyens de réaliser la prospérité publique. Tout cela cependant, si l'on veut que l'utilité en soit sérieuse, ne peut vraiment exister et prospérer si l'on ne tient pas compte de l'autorité et de la sagesse de l'Eglise (2).

---

(1) Voy p. V, VI, XXIII, XXXIII, XXXIV, LXIII, 166, 247-248, 272-275, 287, 307, 376-377, 402-403, 406, 410.

(2) Voy. p. XIX, XLI, 273-275, 283, 376, 377. — Suite du petit Syllabus :

II. — « Il faut introduire une certaine liberté dans l'Eglise,

II. Corollaires que les Américanistes tirent de leurs principes.

1° *Ils disent à tort que le Saint-Esprit suffit aujourd'hui à diriger les âmes et qu'il n'est plus besoin de direction extérieure.*

« Il faut en venir maintenant aux conséquences que l'on déduit, en quelques sorte, des opinions que Nous avons signalées, et dans lesquelles, s'il n'y a pas d'intention mauvaise, comme Nous le croyons, les assertions prises en elles-mêmes paraissent ne pouvoir en aucune manière, échapper au soupçon. On rejette tout d'abord, pour ceux qui veulent s'élever vers la perfection chrétienne, le magistère externe comme superflu, et même comme plutôt gênant. Le

---

afin que la puissance et la vigilance de l'autorité, se trouvant en quelque façon amoindries, chaque fidèle ait la faculté de développer plus librement les ressources de son initiative et de son activité. »

III. — « C'est là une transformation qui s'impose, à l'exemple des libertés modernes, qui constituent presque exclusivement le droit et le fondement de la société laïque. »

IV. — « Après la définition solennelle du magistère infaillible du Pontife romain par le concile du Vatican, il n'y a plus d'inquiétude à avoir de ce côté, c'est pourquoi, le magistère infaillible étant une fois sauvegardé, chacun peut à présent avoir plus libre champ pour penser et agir. »

« *Notes théologiques de ces propositions :* elles sont plus *dangereuses* et plus *opposées à la doctrine de l'Eglise* que la soixante-dix-huitième proposition du synode de Pistoie, qualifiée par Pie VI *d'injurieuse* pour l'Eglise et pour l'Esprit de Dieu qui la régit. Elles vont « au rebours des desseins de la Providence de Dieu ».

Saint-Esprit, disent-ils répand plus amplement et plus abondamment qu'autrefois, ses dons dans les âmes des fidèles ; il les instruit et les pousse sans intermédiaire, par une sorte d'instinct secret (1).

« Ce n'est pas, assurément, une témérité peu grave, que de vouloir calculer le mode suivant lequel Dieu se communique aux hommes. Ce mode dépend en effet uniquement de sa volonté, et lui-même est le dispensateur souverainement libre de ses dons. « L'esprit souffle où il veut. » (*Joan.*, III, 8.) « La grâce est donnée à chacun de nous selon la mesure de la munificence du Christ. » (*Eph.*, IV, 7.) Et qui donc, se rapportant à l'histoire des Apôtres, à la foi de la primitive Eglise, aux luttes et aux supplices des plus vaillants martyrs, à ces anciens âges, enfin, presque tous si féconds en saints, oserait comparer les premiers siècles avec notre époque, et affirmer que ceux-là étaient moins favorisés de l'effusion de l'Esprit-Saint ?

« Mais, ceci mis à part, que l'Esprit-Saint opère par une descente secrète dans les âmes des justes, qu'il les excite, par ses avertissements et par ses impulsions, cela ne peut faire l'objet d'un doute. Sans cela, n'importe quels secours ou magistère extérieur serait inutile. « Si quelqu'un... affirme qu'il peut adhérer à la prédication du salut, c'est-à-dire à la prédication évangélique, sans l'illumination du Saint-Esprit, qui donne à tous une grâce suave pour les faire adhérer et croire à la vérité, il est déçu par l'esprit d'hérésie. » (*Conc. Arausic.*, II, cap. VII.) Mais, comme nous le savons par l'expérience, ces

(1) Voy p. XXIII, XXXIV, 166, 376-377.

avertissements et ces impulsions du Saint-Esprit sont pleinement ressentis, la plupart du temps, grâce au secours et pour ainsi dire, à la préparation d'un magistère extérieur. « Celui-là, dit à ce sujet saint Augustin, coopère chez les bons arbres à la production du fruit, qui, à l'extérieur, arrose et cultive par n'importe quel intermédiaire et, par son action personnelle, aboutit à l'accroissement intérieur du fruit. » (*De Grat. Christ.*, c. XIX) (1).

« Cela revient, en définitive, à la loi commune, par laquelle un Dieu très prévoyant, de même qu'il a décrété que les hommes devaient généralement être sauvés par le ministère d'autres hommes, a également décidé que ceux qu'il appelle à un degré supérieur de sainteté y fussent conduits par des hommes, de sorte que, suivant la remarque de saint Chrysostôme, nous apprenons ce qui vient de Dieu au moyen des hommes ». *(Hom. I, In inser. altar.)* Un illustre exemple nous en est offert au début même de l'Eglise. Bien que Saul, « respirant la menace et le meurtre » (*Act. Ap.* IX, 1) eût entendu la voix du Christ lui-même et lui eût demandé à lui-même : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » il fut cependant envoyé à Damas chez Ananie. « Entre dans la vérité, et là, on te dira ce qu'il te faut faire (2). »

---

(1) Voy. p. XXIV, XXVI, XXVII, XXXI, *XXXIV*-XXXV, 139, 166, 253, 256, 285, *286*, *292*, 294, *296*-298, 300, *302*-304, *307*-311, 320-*323*, 374-375, *402*-405, 409.

(2) Voy. p. XXIX, XXXII, 166, 167, 175, 177, 247, 253-256, 286, 300, 302-*303*, 308-311, 319-322, 374, 409. — La Vie du P. Hecker illustre justement sa doctrine spirituelle par le même exemple que l'encyclique : « Le Saint-Esprit nous recommande de consulter les personnes éclairées et de suivre leur

« A ces motifs s'ajoute le fait que ceux qui tendent à la perfection, par cela même qu'ils entrent dans une voie où ne s'engagent pas la plupart des hommes, sont plus exposés à l'erreur que les autres, et en conséquence, ont plus besoin d'un maître et d'un guide. Cette manière d'agir s'est toujours maintenue dans l'Eglise et cette doctrine a été unanimement professée par tous ceux qui dans le cours des siècles ont excellé en sagesse ou en sainteté. Ceux qui repousseraient une telle opinion ne sauraient assurément le faire sans témérité et sans péril (1).

---

avis, comme il a lui-même envoyé Paul à Ananias » (p. 303). Concilier la liberté et l'autorité en ces matières est un problème difficile. L'école mystique de Solesmes, adversaire de l'américanisme, s'est inspirée sur ce point de principes qui ressemblent fort à ceux du P. Hecker. « Respecter Dieu dans les âmes et laisser opérer la grâce selon la nature de chacun. Attention scrupuleuse à ne point troubler les mouvements divins, à ne point anticiper de peur de substituer sa direction à celle du Seigneur au lieu de seulement le seconder. » *Dom Couturier, abbé de Solesmes*, p. 191.

(1) Voy. p. XXXI, 286, 299, 303, 305, 308. — Suite du petit Syllabus :

V. — « Toute direction extérieure est superflue et même moins utile pour ceux qui s'appliquent à tendre à la perfection chrétienne.

« L'Esprit-Saint répand aujourd'hui dans les âmes fidèles des dons plus étendus et plus abondants que dans les temps passés ; il les meut et les éclaire, sans intermédiaire, par une sorte de secret instinct. »

« *Note théologique :* Opinion *très téméraire*, en ce qu'elle prétend fixer des bornes à la façon dont il plaît à Dieu de se communiquer aux hommes, et nie la nécessité de la direction extérieure, contrairement à l'enseignement unanime des docteurs. »

2° *Ils disent à tort que les vertus naturelles sont mieux appropriées au temps présent que les vertus surnaturelles.*

« Cependant, si l'on examine à fond ce sujet, tout guide extérieur étant supprimé il est difficile de voir vers quel but doit tendre, dans la pensée des novateurs, cette féconde inspiration du Saint-Esprit qu'ils exaltent à un tel point. Certainement, surtout lorsqu'il s'agit de la pratique des vertus, le secours du Saint-Esprit est tout à fait nécessaire. Mais les hommes qui se proclament partisans d'innovations vantent outre mesure les vertus naturelles, comme si elles répondaient davantage aux mœurs et aux besoins du siècle présent, et comme s'il valait mieux les posséder que les autres, parce qu'elles rendraient l'homme plus apte à l'action et plus fort (1).

« Il est difficile de comprendre que des hommes pénétrés de la sagesse chrétienne puissent préférer les vertus naturelles aux vertus surnaturelles, et leur attribuer une efficacité et une fécondité supérieures (2).

---

(1) Voy. p. 41, 46, 277, 285, 294, 308, 311, 316.

(2) Ce passage est un de ceux qui ont été le plus exploités contre l'américanisme. On a particulièrement beaucoup reproché à Mgr Ireland d'avoir écrit : « Le P. Hecker s'appuyait fortement sur les vertus naturelles et sociales... » (p. LV).

« L'esprit humain, chez les meilleurs, a toujours un côté étroit, et certains catholiques, préoccupés avant tout de la supériorité des vertus surnaturelles, ont fait un trop bon marché des vertus naturelles... » (p. LVI).

« L'Eglise est appelée aujourd'hui a faire davantage porter son action sur l'ordre naturel... Que les catholiques donnent l'exemple d'un vote honnête et d'une bonne tenue sociale, ils

« La nature, avec l'appui de la grâce, sera donc plus débile que si elle est abandonnée à ses propres forces ? Est-ce que les hommes très saints que l'Eglise honore et auxquels Elle rend un culte public se sont montrés faibles et inférieurs dans l'ordre naturel parce qu'ils excellaient dans les vertus chrétiennes ? D'ailleurs, quoique on puisse relever parfois des actes éclatants de vertu naturelle, combien en est-il, parmi les hommes qui possèdent réellement à un haut degré l'habitude de ces vertus ? Quel est celui qui n'est pas en proie à des passions, et très violentes ? Pour les dominer d'une façon constante, comme aussi pour se conformer toujours et parfai-

---

feront plus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes que s'ils se flagellaient la nuit ou s'ils allaient en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle » (p. LVII).

Cependant jamais les prétendus docteurs de l'américanisme n'ont préféré les vertus naturelles aux vertus surnaturelles. Mgr Ireland ajoutait : « Le Tout-Puissant a fait de l'Amérique le théâtre d'un si extraordinaire développement des forces et des dons naturels... j'en ai la ferme confiance... avec la volonté ultérieure de donner à tout cela le glorieux couronnement du surnaturel... » (*Introd.* p. LIV). — « Dieu me garde — on voudrait peut-être m'en soupçonner — de désirer que nous détournions, ne fut-ce qu'un instant, notre attention du côté surnaturel ; c'est dans l'intérêt même de la cause surnaturelle que je parle. C'est avec les vertus naturelles... qu'on fait les vertus surnaturelles. » (*Ibid.*, p. LVII).

Le sulpicien André dit : « Le cardinal Gibbons semble n'avoir pas d'autre recommandation à faire aux prêtres américains que de se sanctifier et de devenir plus surnaturels dans leurs œuvres. Il oublie, on dirait, tout le reste, ou plutôt, il sait bien que rien ne peut suppléer à la sainteté sacerdotale ; avec elle le succès est certain. » *L'Ambassadeur du Christ*, introd., p. XXXVII. — Voy. p. LIII, 41, 46, 284, 294, 296, 299, 315, 316, 318, 320, 322, *323-324*.

tement à la loi naturelle, l'homme a besoin d'être aidé par un secours divin. Et quant aux actes particuliers auxquels Nous venons de faire allusion, souvent, si on les examine plus à fond, ils offrent l'apparence de la vertu plutôt qu'on n'y trouve la vertu elle-même (1).

« Mais accordons cependant que celle-ci soit réelle : si l'on ne veut pas *courir en vain* et oublier la félicité éternelle à laquelle la bonté de Dieu nous destine, les vertus naturelles ont-elles une utilité quelconque, si le don et la force de la grâce ne vient s'y ajouter (2) ! Augustin a dit avec raison : « Grand déploiment de forces et course rapide, mais en dehors de la voie. » (*In. Ps.* XXXI, 4.) De même en effet que la nature humaine qui, à cause de la faute commune, avait été flétrie et déshonorée, se trouve relevée, revêtue d'une nouvelle noblesse et fortifiée par le secours de la grâce, ainsi les vertus qui s'appuient non seulement sur la nature, mais aussi sur ce même secours de la grâce, deviennent des gages féconds d'éternelle félicité ; elles sont plus solides et plus fermes (3).

---

(1) Voy. p. XXXIX, XL, LIII, LVI, LVII, 294-297, 300-301, 318, 320, 322-324, 333.

(2) Voy. p. 333.

(3) Suite du Syllabus :

VI. — « Les vertus naturelles sont mieux appropriées aux mœurs et aux besoins de notre temps parce qu'elles développent, surtout chez l'homme, l'activité et l'énergie. »

« *Note théologique :* Opinion *inconcevable* de la part d'hommes qui ont la foi. »

3° *Ils disent à tort que les vertus qu'ils appellent passives convenaient aux siècles passés, mais qu'il faut aujourd'hui cultiver de préférence celles qu'ils appellent actives.*

« A cette opinion sur les vertus naturelles et surnaturelles s'en rattache étroitement une autre, par laquelle toutes les vertus chrétiennes sont pour ainsi dire divisées en deux classes : en *passives*, comme l'on dit, et en *actives*. On ajoute que les premières convenaient mieux aux siècles passés, et que les secondes sont plus conformes au temps actuel(1).

« Ce qu'il faut penser de cette division des vertus est évident, car une vertu qui serait vraiment passive n'existe pas, ni ne peut exister. « Le mot vertu, dit saint Thomas, désigne une certaine perfection de la puissance ; mais la fin de la puissance est l'acte, et un acte de vertu n'est rien autre chose qu'un bon emploi du libre arbitre » *(I^a II^ae, a. 1)* fait avec l'ap-

(1) « Les vertus passives, avait écrit l'abbé Klein, qui étaient l'honneur d'une époque où l'on n'avait qu'à suivre le courant, doivent partout reculer devant ces vertus actives sans lesquelles rien ne tient plus. » (Préface, § III.) Dans la 7e édition, M. Klein avait ainsi atténué ce passage : « Il ne suffit plus, comme à certaines époques, de suivre le courant pour bien mener sa vie ; presque rien aujourd'hui ne peut se faire sans initiative. » (p. XIX). Voy. p. 299, *401*. — « Aujourd'hui que le concile du Vatican, aux applaudissements du P. Hecker, a mis l'autorité dogmatique au-dessus de toute contestation pour les chrétiens, l'heure est venue de substituer au culte des vertus *passives* celui des vertus *actives*, l'énergie, la décision, et surtout la recherche individuelle des inspirations de l'Esprit-Saint, comme vient précisément de le recommander la dernière encyclique de Léon XIII. » *La Politique nouvelle*, n° du 24 juin 1897.

pui de la grâce de Dieu, si c'est un acte de vertu surnaturelle (1).

« Que les vertus chrétiennes soient adaptées les unes à une époque, les autres à un autre temps, c'est ce que prétendra seulement celui qui oubliera les paroles de l'Apôtre : « Ceux que Dieu a connus par sa prescience, Il les a aussi prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils ». (*Rom.* VIII, 29.) Le maître et le modèle de toute sainteté est le Christ; il est nécessaire qu'à sa règle se conforment tous ceux qui désirent entrer au séjour des bienheureux (2).

« Or le Christ ne change pas dans le cours des siècles, mais « Il est le même aujourd'hui qu'Il était hier et qu'Il sera dans tous les siècles ». (*Hébr.* XIII, 8.) C'est donc aux hommes de toutes les époques que s'adresse cette parole : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » (*Matthieu*, XI, 20). Et c'est en tout temps que le Christ se montre à nous comme « s'étant fait obéissant jusqu'à la mort ». (*Philip.* II, 8.) C'est en tout temps aussi que demeure vraie la parole de l'Apôtre : « Ceux qui sont disciples du Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences. » (*Galat.* V, 24.) Plaise à Dieu qu'un bien plus grand nombre d'hommes cultivent maintenant ces vertus comme l'ont fait les

---

(1) Voy. p. *401* et ci-dessus p. 43. Dans ce passage du livre, il ne s'agit pas évidemment d'une passivité complète, excluant l'acte. On y dit que les vertus passives et actives doivent être cultivées. La culture exige l'effort, et le mot est appliqué aux deux genres de vertus.

(2) Voy. p. 281, 299.

saints des siècles passés (1). Ceux-ci, grâce à leur humilité, à leur obéissance, à leur frugalité, furent « puissants en œuvres et en paroles », et rendirent les plus grands services non seulement à la religion, mais encore à leur pays et à la société (2).

4° Ils disent à tort que les vœux de religion sont opposés au génie de notre temps.

« Ce mépris des vertus évangéliques appelées à tort passives, devait avoir une conséquence naturelle : à savoir que le dédain de la vie religieuse se répandit peu à peu dans les âmes (3).

« Que ce soit un sentiment commun chez les partisans des opinions nouvelles, nous le concluons de certaines doctrines qu'ils ont exprimées concernant les vœux que les ordres religieux prononcent. Ils disent en effet que ces engagements sont tout à fait

---

(1) Voy. p. XXXIX, L, LVII, *164*-166, 168-170, *172*, 190, 207, 278, 281, 285, 299, 300, *312*-313, 317-319.

(2) Suite du Syllabus :

VII. — « Les vertus chrétiennes se divisent en deux classes : les unes dites *passives*, les autres *actives* ; les premières convenaient mieux aux siècles passés, tandis que les secondes sont mieux adaptées au temps présent. ».

« *Notes théologiques:* opinion *fausse* (il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de vertu vraiment *passive*), opinion *contraire à la révélation divine* en ce qu'elle prétend qu'il y a des vertus chrétiennes plus appropriées que d'autres à certaines époques. Le Christ règle et modèle de toute sainteté, ne change pas suivant les temps. »

(3) « Notre siècle n'est pas un siècle de martyrs, ni un siècle d'ermites, ni un siècle monastique » p. 314 et XLIII. Voyez ci-dessus p. 45.

contraires au caractère de notre époque, en tant qu'ils resserrent les limites de la liberté humaine ; qu'ils sont mieux faits pour les âmes faibles que pour les fortes, et que, loin de contribuer à la perfection chrétienne et au bien de la société, ils nuisent plutôt à l'une et à l'autre et empêchent leurs progrès (1).

« La fausseté de ces assertions ressort avec évidence de l'usage et de la doctrine de l'Eglise, qui a toujours approuvé hautement la vie religieuse. Et ce n'était pas sans raison, certes, car les hommes qui, appelés par Dieu, embrassent cette vie de leur plein gré, et qui, non contents de suivre les préceptes et remplir les devoirs communs, entrent dans la voie des conseils évangéliques, ces hommes se montrent les soldats actifs et dévoués du Christ. Croirons-nous que c'est là le propre d'âmes débiles ? ou que c'est une mesure inutile ou nuisible à la perfection de la vie ? Ceux qui se lient ainsi par des vœux religieux sont si éloignés de perdre leur liberté qu'ils jouissent d'une liberté beaucoup plus complète et plus élevée, de celle « par laquelle le Christ nous a rendus libres (2) ». (*Galat.*, IV, 31.)

5° *Ils ont tort de jeter la défaveur sur la vie religieuse.*

« Quant à ce que l'on ajoute, à savoir que la vie religieuse ne rend pas beaucoup ou même rend peu de services à l'Eglise, outre que cette assertion prouve

(1) Voy. p. XVI, 287-289.
(2) Voy. p. XVI, XXXIII, 286, 288.

l'hostilité envers les ordres religieux, elle ne sera certes pas approuvée par aucun de ceux qui ont lu les annales de l'Eglise (1).

« Vos Etats-Unis eux-mêmes n'ont-ils pas dû les origines de leur foi et de leur civilisation aux enfants de familles religieuses ? Vous avez résolu naguère d'élever une statue à l'un d'eux, ce qui est tout à votre éloge (2).

« A notre époque même, quels services dévoués et féconds les ordres religieux, partout où ils se trouvent, rendent au catholicisme ! combien nombreux sont-ils à faire pénétrer l'Evangile sur de nouveaux rivages, à étendre les frontières de la civilisation, grâce aux plus grands efforts et au milieu des plus grands dangers ! Non moins que le clergé séculier, ils sont parmi le peuple chrétien les hérauts de la parole de Dieu, les guides et les maîtres de la jeunesse, et pour toute l'Eglise un exemple de sainteté (3).

« Les mêmes éloges doivent être accordés, à ceux qui mènent la vie active et à ceux qui, épris de retraite, se livrent à la prière et à la mortification. Quant aux services que ces derniers ont rendus et rendent au genre humain, nul n'en doute assurément parmi les hommes qui n'ignorent pas combien « la prière assidue du juste » (*Jac.*, v, 16) est puissante, surtout lorsqu'elle est jointe à la mortification, pour apaiser et toucher la puissance de Dieu. Si quelques hommes donc préfèrent se réunir, sans se lier par

(1) Voy. p. XVI, 282.
(2) Voy. p. XVI, LVIII.
(3) Voy. p. XLIII, 277, 281-283, 293, 326, 383.

aucun vœu, qu'ils le fassent. Ce ne sera pas une institution nouvelle dans l'Eglise, ni à improuver. Qu'ils prennent garde cependant de ne pas vanter ce régime comme préférable à celui des ordres religieux (1). Au contraire, le genre humain étant de nos jours plus enclin que jamais aux plaisirs, il faut en estimer davantage ceux qui, « ayant tout quitté, ont suivi le Christ (2) ».

6° Ils ont tort de préconiser une méthode nouvelle pour amener les dissidents à l'Eglise.

« Enfin, pour ne pas Nous étendre davantage, on affirme qu'il faut abandonner le chemin et la méthode suivis jusqu'alors par les catholiques pour ramener à la foi les dissidents, et que d'autres moyens doivent désormais être employés (3).

---

(1) Voy. p. XXX, XXXIV, XXXV, LXIX, LXV, 163, 171, 176, 230, 235, 268, 278, 279, 287-289, 290, 317, 318.

(2) Suite du Syllabus :

VIII. — « Les vœux émis par les religieux sont tout à fait opposés au génie de nôtre temps parce qu'ils restreignent les limites de la liberté humaine. Ils conviennent plutôt aux âmes faibles qu'aux âmes fortes, ils ne sont pas du tout favorables à la perfection chrétienne et au bien de la société humaine, mais ils sont plutôt un obstacle et une entrave à l'une et à l'autre. »

IX. — « La vie religieuse n'est que peu ou point utile à l'Eglise. »

« *Notes théologiques :* opinions qui dérivent de cet espèce de *mépris* des vertus évangéliques appelées à tort *passives* et qui propagent dans les esprits une sorte de *défaveur* à l'égard de la vie religieuse. Opinions *fausses* et *offensantes* pour les ordres religieux. »

(3) Voy. p. 216-217.

« Il nous suffit d'observer sur ce sujet, Notre cher Fils, qu'il n'est pas prudent de négliger ce dont une longue expérience, inspirée des enseignements apostoliques, a démontré depuis longtemps la valeur (1). La parole de Dieu nous apprend (*Eccl.* XVII, 4) que tout homme a le devoir de concourir au salut de son prochain selon son rang et sa condition. Les fidèles d'abord rempliront très utilement cette obligation, qui leur est imposée par Dieu, par l'intégrité de leur mœurs, par les œuvres de la charité chrétienne, par des prières instantes et assidues. A leur tour, les membres du clergé l'accompliront par une saine prédication de l'Evangile, par la gravité et la splendeur du culte et surtout par la conformité de leur vie aux enseignements que l'Apôtre donnait à Tite et à Timothée (2).

« Que si, entre les différentes manières d'annoncer la parole de Dieu, on juge parfois la meilleure celle qui consiste à appeler les dissidents, non pas à l'église, mais dans un local privé et convenable, non pour discuter, mais pour converser amicalement, il n'y a rien là de répréhensible : pourvu toutefois que l'autorité des évêques désigne, pour ce genre de mission, des prêtres dont ils auront éprouvé la science et la vertu (3). — Nous croyons, en effet, que

---

(1) Suite du Syllabus :

X. « Il faut abandonner les procédés et la méthode dont les catholiques ont usé jusqu'à ce jour pour ramener les dissidents, afin de lui en substituer une autre à l'avenir. »

« *Note théologique :* opinion *imprudente* en ce qu'elle ne tient pas compte de l'expérience acquise, des approbations apostoliques et de la hiérarchie. »

(2) Voyez p. *216-217*.

(3) Voyez p. 217, 221, 332, 337, *343-344*, 345, *346*, 350, *351*.

beaucoup parmi vous sont éloignés du catholicisme par ignorance plutôt que par malveillance, et on les amènerait peut-être plus facilement à l'unique bercail du Christ en leur proposant la vérité en un langage simple et familier (1).

III. Américanisme et Américanisme.

« De tout ce que Nous avons dit jusqu'à présent, il résulte, cher Fils, que Nous ne pouvons approuver ces opinions dont l'ensemble est désigné par certains sous le nom d'*américanisme*. — Par ce mot, si l'on veut désigner certains dons de l'esprit qui honorent le peuple américain, comme d'autres honorent d'autres nations, ou bien encore, si l'on veut entendre la Constitution de vos Etats, les lois et les mœurs en vigueur parmi vous, nous ne verrions aucun motif de le rejeter (2). Mais si l'on emploie ce mot pour nommer et pour désigner élogieusement les doctrines ci-dessus mentionnées, il n'est pas douteux que Nos vénérables Frères les évêques d'Amérique seront les premiers à le répudier et à le condamner, comme souverainement injurieux pour eux-mêmes et toute leur nation, car il laisserait supposer qu'il est chez vous des gens pour rêver et souhaiter en Amérique l'Eglise autrement que dans les autres pays du monde (3).

---

(1) Voyez p. XXXVII, 332-352.

(2) Voyez p. 246, 250, 271, 278, 280-281, 283.

(3) En juillet 1900, M. G. Grappe remarquait sur ce passage : « On n'a pas accordé à ces lignes de la lettre de Léon XIII

« Il n'y a qu'une Eglise, une par l'unité de la doctrine comme par l'unité de gouvernement, et c'est l'Eglise catholique, et parce que Dieu en a établi le centre et le fondement sur la chaire du bienheureux Pierre, elle est, à bon droit, appelée Romaine.

« En effet « où est Pierre, là est l'Eglise ». (S. Ambr., *in Ps.* XI, 57.) Ainsi, quiconque veut être regardé comme catholique, doit s'approprier en toute vérité les paroles de saint Jérôme au pontife Damase : « Ne suivant nul autre chef que le Christ, je suis en communion avec Votre Sainteté, c'est-à-dire avec la chaire de Pierre. Je sais en effet que sur cette pierre a été bâtie l'Eglise ; quiconque n'amasse pas avec vous dissipe (2). »

« Ces instructions que Nous vous donnons, Notre très cher Fils, par une lettre spéciale, suivant le devoir de Notre ministère (3), Nous prenons soin

---

l'attention qu'elles méritent. Elles permettraient de soutenir que le pape ne croyait pas lui-même à l'existence *réelle* des erreurs qu'il jugeait à propos de condamner à l'état de théories, quelle qu'en fut, du reste, l'origine. » (*La Genèse*... p. 22, note.) — Un cardinal disait à un archevêque américain : Le commencement et la fin de l'Encyclique vous ménagent une porte de sortie.

(2) Voy. p. 256, 273, 274, 406.

(3) M. l'abbé Maignen après avoir marqué que le pape dirime la controverse, en vertu de son ministère, pour sauvegarder l'intégrité de la foi, pour veiller au salut des fidèles, ajoute : « Il s'agit, on le voit, d'une question qui intéresse toute l'Eglise. Le Pape la résout en vertu de son autorité suprême. Il parle donc comme docteur infaillible, car chacun sait que l'infaillibilité pontificale s'étend aux censures qui frappent l'erreur d'une note inférieure à celle d'hérésie. C'est ici le cas ; les erreurs condamnées touchent, en effet, à ce que l'on appelle le *dépôt* indirect *de la foi*. »

qu'elle soit communiquée aux autres évêques des Etats-Unis. Nous donnons ainsi un nouveau témoignage de l'affection dont Nous entourons votre nation tout entière. De même que durant les siècles passés, elle a bien mérité de la religion, ainsi est-elle appelée à lui rendre dans l'avenir des services plus grands encore et plus nombreux, avec l'heureux secours de Dieu.

« Comme gage des grâces divines, Nous accordons très affectueusement la Bénédiction apostolique à vous, au clergé et à tous les fidèles d'Amérique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 22 janvier 1899, de Notre Pontificat la vingt-unième année.

« LÉON XIII, PAPE. »

VIII

(1899).

Soumissions, adhésions et distinctions.
La galerie.

Aussitôt que la lettre *Testem benevolentiae* eut été connue, l'archevêque Ireland écrivit au souverain pontife, la lettre suivante, en français :

« *Très Saint-Père*,

« De suite que je finis de lire la lettre que Votre Sainteté vient d'adresser à Son Éminence le cardinal Gibbons, et aux autres membres de l'épiscopat américain, je m'empresse de la remercier de cet acte d'estime et d'amour pour les catholiques des Etats-Unis, comme pour notre nation américaine tout entière.

« Aujourd'hui la lumière est faite : les malentendus cessent. Aujourd'hui nous sommes à même de définir la faute, que « les quelques-uns » ont voulu couvrir du nom d'américanisme, et en définir le vrai, que seuls les Américains appellent américanisme. De plus, tellement sont claires et précises les distinc-

tions et les explications faites dans la Lettre Apostolique, que le péril qu'elle ne fût comprise par tout le peuple des Etats-Unis — péril que moi-même, je confesse, j'avais cru pouvoir redouter, — ne peut plus se concevoir.

« Vu la surprenante confusion d'idées et les âpres controverses soulevées, en France surtout, autour du livre : *Vie du Père Hecker* — l'étendue desquelles la Lettre Apostolique me permet de mesurer — c'était, je ne puis maintenant ne pas l'apercevoir, une nécessité pour le premier pasteur de faire entendre sa voix dans le but d'éclairer et d'apaiser les esprits.

« Certes, avec toute l'énergie de mon âme, je répudie et je condamne toutes les opinions que la Lettre Apostolique répudie et condamne — toutes ces opinions fausses et dangereuses, auxquelles, comme la lettre le dit, « certaines personnes attribuent le nom d'américanisme ». Je répudie et je condamne ces opinions sans aucune exception, telles littéralement que Votre Sainteté les répudie et les condamne, et je les répudie et les condamne avec d'autant plus d'empressement et de joie de cœur que jamais, pour un instant, ma foi catholique et mon entendement des enseignements et des pratiques de la sainte Eglise ne m'ont permis d'ouvrir mon âme à de pareilles extravagances. Tout l'épiscopat des Etats-Unis, en leur propre nom et au nom de leurs troupeaux, sont prêts à répudier et à condamner ces erreurs. Nous ne pouvons ne pas nous indigner qu'une telle injure nous fût faite — à nous évêques, à nos fidèles, à notre nation — que de désigner par le mot américanisme, comme il est arrivé pour quel-

ques-uns de faire, des erreurs et des extravagances de la sorte (1).

« Très Saint-Père, ce sont les ennemis de l'Eglise d'Amérique et les infidèles interprètes de la Foi, ceux qui « imaginent » qu'il y a, ou qu'on désire faire grandir, aux Etats-Unis, une église différant d'un seul iota de l'Eglise Sainte et Universelle, que les autres nations reconnaissent, que Rome elle-même, la gardienne infaillible de la révélation de Jésus-Christ reconnait ou peut reconnaitre.

« Priant Votre Sainteté d'accueillir avec bienveillance mes sentiments d'amour et de dévouement, et de m'accorder la grâce de la bénédiction apostolique, j'ai l'honneur d'être

« De Votre Sainteté

« Le fils dévoué

« (Signé) JOANNES IRELAND,

« *Archevêque de St-Paul* (2). »

Le 22 février 1899.

---

(1) « Si Mgr Ireland veut entendre par là que d'attribuer à l'ensemble de l'épiscopat, du clergé et des catholiques américains, les doctrines et les théories que le Pape condamne, serait une injustice flagrante ; il n'y rien à dire, il a cent fois raison, car un simple groupe, une école, composée de quelques évêques, quelques prêtres et un nombre relativement restreint de fidèles y ont seuls participé. Mais si, au contraire, il veut faire entendre qu'aucun évêque, aucun prêtre, aucun fidèle américain n'a choyé ces doctrines, ne les a enseignées et n'a cherché à les propager, la chose change entièrement d'aspect. » Remarque d'E. Delfico dans *Le Mémorial diplomatique* du 5 mars 1899.

(2) Sur les opinions de Mgr Ireland par rapport à la lettre *Testem* on peut voir aussi un important *interview* publié dans la *Gazette de Lausanne*, 10 mars 1899.

En 1901, sous le pseudonyme de J. Saint-Clair-Etheridge,

De son côté, l'archevêque Keane envoyait au pape une lettre qui exprimait des sentiments identiques à ceux de Mgr Ireland et qui se concluait ainsi :

« Pour moi-même, je déclare que j'accepte et professe pleinement et sans réserve tout ce que Votre Sainteté enseigne dans cette lettre. Je déclare que je répudie et condamne tout ce que Votre Sainteté y condamne ; et je déclare à Votre Sainteté, et dans la présence de Dieu, que jamais de ma vie, je n'ai enseigné ni tenu rien de tout ce que Votre Sainteté y réprouve (1). »

Mgr Ireland dira lui-même ou tout au moins fera dire à quelqu'un d'inspiré par lui très directement : « Cette lettre saluée par les ennemis de l'Amérique comme un triomphe est en réalité la seule page brillante de l'histoire de l'américanisme. En la lisant nous sentons immédiatement que nous passons d'une misérable querelle à la présence auguste de l'un des grands Pontifes de l'Eglise. Chaque ligne de ce document exprime le respect pour l'Eglise de l'Amérique ; et aucun de ses membres, qu'il soit évêque, prêtre ou laïque, n'est censuré ou condamné. » *La Genèse...* p. 22.

(1) Après avoir reproduit cette lettre *La Vérité* de Québec, du 5 mars ajoutait :

« Comme on le voit, la lettre du Saint-Père a produit un résultat merveilleux : non seulement il n'y a plus d'américanistes, mais il n'y en a jamais eu ». Mgr Keane fut vivement attaqué à cause de cette lettre par les anti-américanistes. Ils lui opposèrent un article qu'il avait publié dans *Catholic World* de mars 1898, reproduit dans *The Tablet* du 2 avril, et dont voici l'un des passages incriminés :

« L'intérêt éclairé qui s'attache à l'Amérique et à l'américanisme s'est récemment accru, grâce à la publication en français de la *Vie* du P. Hecker. Pour nous autres Américains,

M. l'abbé Klein écrivit deux lettres d'adhésion l'une à l'archevêque de Paris, l'autre au souverain pontife (1). Voici les principaux passages de cette dernière :

« Daigne Votre Sainteté me permettre, comme au plus humble et au plus obéissant de ses fils, de venir déclarer entre ses mains que j'adhère sans réserve à la lettre qu'Elle a écrite, le 22 janvier, au cardinal Gibbons, et Lui annoncer que je retire du commerce l'édition française de la *Vie du Père Hecker*, objet des ardentes controverses auxquelles cette lettre a mis fin.

« Si jamais je suis tombé, sans le vouloir ni le savoir, dans les erreurs que condamne Votre Sainteté, je saisis avec empressement et reconnaissance l'occasion qui se présente à moi de les réprouver toutes, comme je le fais ici de grand cœur, sans aucune espèce d'exception, d'arrière-pensée, ni de

---

le P. Hecker était depuis si longtemps la personnification typique des idées et des aspirations américaines ; il était, comme nous disons, une création si parfaitement américaine, et nous sommes tellement disposés à regarder les institutions américaines comme des choses qui, d'elles-mêmes, font leur chemin, que cette *Vie* n'a pas obtenu, dans notre pays, l'accueil qu'elle mérite... Hecker est, pour eux (les Européens), une révélation ; il leur apprend ce que c'est que l'Amérique et ce que signifie le mot *américanisme*, etc. »

(1) On en trouve le texte dans *Revue de l'Institut catholique de Paris*, mars-avril 1893 ; *Vérité*, 5 mars ; *Univers*, 6 ; *Courrier de Bruxelles*, 8 ; et un très grand nombre de *Semaines religieuses*. — Ces feuilles doivent être consultées pour reconstituer la controverse dans chaque diocèse et connaître la position prise par les évêques.

subtilité. mais complètement et dans le sens naturel où les a réprouvées Votre Sainteté ; trop heureux que je suis de pouvoir ainsi secouer d'injurieux soupçons et professer une fois de plus mes sentiments d'absolue soumission à la divine autorité de l'Eglise et de son chef visible. »

M. l'abbé Klein avait cru que par les mots « *si je suis tombé, sans le vouloir ni le savoir* », il affirmait assez clairement n'avoir jamais soutenu, lui non plus, les « extravagances » condamnées, et ainsi le comprirent quelques adversaires avisés. Mais la démarche qu'il accomplit en retirant son livre du commerce équivalait pour le public à une rétractation. Le moment était d'ailleurs aux condamnations et aux soumissions. Plusieurs ouvrages d'Hermann Schell, celui que les classificateurs d'hérésie représentaient comme le chef de l'américanisme allemand, étaient mis à l'Index (1) et reprouvés par leur auteur.

Aussitôt que le texte de l'encyclique *Testem* eut été connu aux Etats-Unis, le P. George Deshon, le supérieur général des paulistes, envoya au pape une longue lettre d'adhésion.

« S'il est, disait-il, soit dans la doctrine, soit dans la Vie du père Hecker, quelque point dont

(1) Décret du 23 février 1899.

Votre Sainteté dans sa sagesse, juge la correction nécessaire, nous acquiesçons de tout cœur à l'avis du Saint-Siège... Nous nous engageons à ne vendre et à ne faire circuler aucun exemplaire du livre intitulé : la *Vie du Père Hecker*, jusqu'à ce qu'il ait subi, conformément au jugement du Saint-Siège une complète correction (1). ».

Les paulistes retirèrent du commerce la *Vie du P. Hecker*, pour la corriger. Il n'en restait plus que quelques exemplaires. Le livre qui n'avait qu'à peine été remarqué avait obtenu, de par les récents événements, un prodigieux succès de curiosité. Un prêtre américain écrivait :

« De tous les coins et recoins de la chrétienté à mesure que la nouvelle de l'Encyclique Papale est parvenue, aussitôt des ordres ont été expédiés par poste et télégraphe à tous les libraires de New-York d'envoyer la biographie de cet homme remarquable. En quelques heures le stock aux mains des libraires en détail fut épuisé et les ordres inondèrent les commerçants de livres catholiques (2). »

L'archevêque de Baltimore, le cardinal Gib-

(1) Lettre datée du 28 février, publiée dans *L'Univers* et *La Vérité Française* du 16 mars.

(2) *La Vérité*, 15 mai 1899, *Le Signal*, 18 mai.

bons, écrivit au pape une lettre telle que Rome n'a jamais voulu la publier.

Les archevêques de Boston (Mgr Williams), Saint-Louis (Mgr Kain), San-Francisco (Mgr Riordan), comme leur ami l'archevêque de Saint-Paul, déclarèrent répudier absolument les extravagances américanistes mais, à leur connaissance, elles n'existaient pas aux Etats-Unis.

Les archevêques de Cincinnatti (Mgr Elder) et de la Nouvelle-Orléans (Mgr Chapelle), ainsi que leurs suffragants, accusèrent respectueusement réception de la lettre pontificale, firent un acte de foi sur ses enseignements, mais sans allusion aux circonstances.

L'un des évêques de la province de Cincinnati, Mgr Hortsmann, de Cleveland, à qui cette vague adhésion ne semblait pas suffire a déclaré en particulier que son clergé était conservateur et qu'il n'entendait pas diminuer ni réduire les choses de la foi(1). Il ajoutait encore le 24 mai 1899 :

« Après information prise, je n'ai pas trouvé qu'aucun membre de mon clergé ait lu la *Vie du P. Hecker*, par le P. Elliot, si ce n'est assez longtemps après la controverse qu'elle a soulevée en France et en Belgique. C'est alors que je l'ai lue moi-même.

(1) Lettre publiée par *La Vérité*, 11 avril 1899.

« Les erreurs condamnées par Notre Saint Père sont certainement contenues dans cette « Vie du P. Hecker ». Affirmer que le pape a condamné ces erreurs sans une pleine connaissance et une étude de l'ouvrage original anglais est tout simplement absurde. Dire que cette condamnation n'est pas opportune et n'est pas applicable à notre pays, c'est encore pire, car c'est manquer de respect au Vicaire de Jésus-Christ (1). »

L'archevêque de Philadelphie (Mgr Ryan) et ses suffragants félicitèrent chaleureusement le pape en l'informant que bien peu des fidèles confiés à leurs soins étaient infectés des faux principes si justement condamnés.

L'archevêque d'Orégon-City (Mgr Christie) et ses suffragants remercièrent le Souverain Pontife de ce qu'il venait de signaler une erreur naissante que n'apercevait pas facilement la multitude. Ils admiraient les efforts d'un nonagénaire pour confirmer la foi dans les régions les plus éloignées du globe.

L'archevêque de New-York (Mgr Corrigan) appelait l'américanisme un monstre et le déclarait mort, déjà tué par le Saint-Père (2).

---

(1) Lettre publiée dans Maignen, *Nouv. cath.*, p. 98,

(2) Il paraît que la lettre envoyée à Rome par l'archevêque Corrigan ne représentait pas les vues de tous ses suffragants. Deux d'entre eux, qui avaient refusé d'y adhérer avant d'en

L'archevêque de Milwaukee (Mgr Katzer) et ses suffragants écrivirent plus longuement :

« En remerciant Votre Sainteté du fond de nos cœurs, pour la paternelle indulgence avec laquelle, en condamnant les erreurs, Elle rappelle à la vraie doctrine ceux qui s'en étaient écartés, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer notre douleur et notre juste indignation en voyant un bon nombre de nos concitoyens, et surtout la plupart des journalistes catholiques, affirmer qu'ils réprouvent et rejettent les susdites erreurs et proclamer cependant à toute occasion, à la manière des Jansénistes, que presque personne parmi les Américains n'a soutenu ces fausses opinions, et que le Saint-Siège, trompé par de faux rapports, a frappé dans le vide et poursuivi, en quelque sorte, un fantôme.

« Aucun catholique digne de ce nom ne peut manquer d'apercevoir combien un tel procédé est injurieux au Saint-Siège infaillible et opposé à la vraie foi ; alors qu'il est certain que ces opinions erronées ont été plus ou moins formellement proclamées parmi nous par la parole ou par la presse ; alors surtout qu'aucun catholique ne peut contester au magistère de l'Eglise le droit de se prononcer non seulement sur les vérités révélées, mais encore sur les faits dogmatiques et de juger infailliblement du sens objectif des doctrines et de l'existence des erreurs.

---

prendre connaissance, eurent un jour la surprise de la lire dans les journaux revêtue de leur signature. (*La Genèse*... p. 24.)

« Nous déplorons en outre avec force ce que disent et écrivent même certains catholiques, qui ne craignent pas de dénoncer ceux qui ont reconnu l'existence parmi nous des erreurs de l'américanisme et qui ont exprimé à Votre Sainteté leur adhésion et leur reconnaissance pour sa Lettre apostolique, comme s'ils étaient moins attachés à leur pays et aux institutions américaines, alors qu'il est évident pour tout esprit sincère que ladite Lettre apostolique ne contient aucune censure, ni contre la République américaine, ni contre nos lois et nos institutions, ni enfin contre les mœurs ou les traits particuliers du peuple américain (1). »

En réfutant les accusations auxquelles étaient en butte les évêques qui reconnaissaient chez eux l'existence des erreurs condamnées, ces prélats se défendaient eux-mêmes, prévoyant les injures que leur vaudraient leur lettre. Ils furent en effet maltraités par un certain nombre de journalistes qui, pour l'honneur de l'Eglise aux Etats-Unis, déclaraient que les erreurs censurées étaient un mythe (2). On remarquait

(1) La traduction de cette lettre est donnée en entier dans Maignen, *Nouv. Cath.*, p. 92-96.

Rome ne reçut pas de réponse de trois provinces ecclésiastiques : Les archevêques de Chicago et Dubuque étaient malades. L'archevêché de Santa-Fé était vacant.

(2) Voyez particulièrement *The Northwestern Chronicle*, de Saint-Paul, 11 et 25 août ; *The Catholic Citizen*, de Milwaukee, 19 août ; *The Catholic Columbian*, 12 août.

naturellement que les évêques qui en parlaient étaient des Allemands et que Milwaukee était le siège du Cahenslyisme : c'était le Germanisme contre « l'Américanisme (1) ».

Le journaux des Etats-Unis avaient manifesté beaucoup d'humeur de ce que la manière d'adapter le catholicisme eût été dénoncée à Rome. « Si le heckérisme est censuré, disait l'un d'eux avant l'encyclique (2), cette condamnation sera saluée comme un coup porté à l'américanisme » et, considérant que le catholicisme augmentait aux Etats-Unis et qu'il diminuait en Italie, il souhaitait que les autorités romaines s'occupassent, non de cette controverse, mais d'organiser un corps de missionnaires pour la conversion de leur péninsule, d'après le plan indiqué par le P. Hecker pour la conversion du Nouveau Monde.

Après l'encyclique beaucoup de journaux catholiques et protestants se permirent de sem-

(1) M. de Rousiers juge ainsi l'attitude du parti étranger des Etats-Unis dans cette querelle : « Lorsque l'américanisme a fait son apparition en Europe et qu'il y a soulevé des controverses, le *German party* d'Amérique et tout ce qui s'y rattache s'est empressé de prendre part à la querelle ; malheureusement, il y a apporté une âpreté très peu apostolique. Son intervention a considérablenent grossi et souvent dénaturé certains incidents dans lesquels aucun principe essentiel n'était engagé. » *Op. cit.*, p. 319.

(2) Le *Catholic Citizen*.

blables réflexions, mais le peu d'importance que nombre d'ecclésiastiques affectèrent d'accorder au document pontifical détourna bientôt de l'affaire l'attention des publicistes (1). « Aux Etats-Unis, raconte Mgr Ireland, si l'on fait exception pour New-York et Milwaukee, la lettre papale a été accueillie avec un calme imperturbable et qui a étonné les Européens. Cette nonchalance avec laquelle la condamnation fut reçue en Amérique a produit dans le vieux monde quelque désappointement parmi les chasseurs d'hérésie (2). » Les progressistes d'outremer gardèrent leur ancienne attitude, sans paraître un moment ressentir le trouble qui avait saisi les catholiques libéraux de France, condamnés par le Syllabus.

Comme sa sœur des Etats-Unis la presse catholique d'Angleterre avait fort goûté les idées

(1) Sur l'attitude des anti-libéraux et anti-américanistes, voyez encore *The Globe*, june, (art. de William-Henry Thorne), *St-Raphaels-Blatt*, july. — L'attitude des anciens admirateurs du P. Hecker, après la lettre *Testem benevolentiae*, a été l'objet d'une étude très documentée de M. Périès dans la *Revue canonique*, avril-juin 1899 : *Cuique Suum. La liquidation du « consortium » américaniste*, tirage à part chez M. A. Fontemoing. Voyez aussi *La Vérité*, article de M. Maignen, 1er avril 1899, reproduit dans *Nouv. Cath.*, pp. 116-131 ; *The Boston Herald*, 25 février ; *The Pilot*, 11 mars, interview de M. Hogan qui a tout l'air de croire l'américanisme une mauvaise farce inventée par M. Maignen.

(2) *La Genèse*, p. 27.

du Père Hecker et dans sa méthode d'évangélisation des protestants et dans ses pronostics sur l'avenir de la race anglo-saxonne. L'encyclique ne modifia point sa manière de juger et l'on s'exprima à peu près comme si le pape l'avait confirmée. La polémique de M. Maignen fut représentée comme l'intrigue d'un fanatique et l'intrépide théologien a été tellement maltraité qu'il n'a même pas osé montrer à quel point des catholiques anglais se mettaient à l'aise avec les directions pontificales (1).

Le *Tablet* disait : « C'est avec une satisfaction très considérable que nous trouvons dans la récente déclaration du Saint-Père si peu de motifs de modifier, même à un léger degré, les

(1) Voyez surtout *The Weekly Register*, 25 février 1899, et le remarquable article de M. Gibson dans *The Nineteenth Century*, mai 1899. M. Gibson, né dans l'Eglise protestante épiscopale d'Irlande, est un converti. Il a publié un livre estimable sur *The Abbé de Lamennais and the liberal catholic movement in France* (London, 1896). Il déclare dans cet article (p. 793) que, dans son évolution religieuse, non seulement il n'a reçu aucun secours des défenseurs officiels de la foi, mais que tout ce qu'il a lu dans des sources autorisées, tout ce qu'il a entendu, tout ce qu'il a vu, tendait à lui faire croire que la théologie catholique est irrémédiablement en contradiction avec tout ce qui est sain et vigoureux dans le monde moderne. — La *Civiltà Cattolica* du 17 juin tança M. Gibson pour tenir de tels propos, ainsi que l'auteur anonyme d'un article du même genre publié dans le n° de mai de la *Contemporary Review*. — Le *Daily Chronicle* (23 février) représente la lettre *Testem* comme la fin d'une intrigue longue et amère.

opinions que nous avions déjà exposées sur le sujet, et tant de choses qui confirment ces vues et nous encouragent maintenant enfin à les exprimer (1). »

Le Révérend docteur William Barry publia dans *The National Review* un article sur la *Croisade Religieuse Américaine* où il déclarait irréprochable la mystique du Père Hecker, irrésistible l'américanisme. « Le mouvement, disait-il, continuera en France et hors de France, il a une trop large influence, ses chefs ont été trop nombreux et trop indépendants pour que l'idée qui l'inspire soit sans substance ou sans vérité (2).

En France, l'accueil fut divers. L'archevêque de Paris et l'évêque de Beauvais, Mgr Fuzet, se rencontrèrent inopinément dans l'idée d'écrire aux curés de leur diocèse une lettre pour leur communiquer celle de Léon XIII. L'évêque d'Annecy écrivit au pape pour le remercier (3).

---

(1) N° du 11 mars 1899. — Sur cet article, voy. *Nouv. cathol.* pp. 135-141.

(2) N° de mars 1899. — Voy. surtout pp. 118 et 128. — En juillet 1899, il publia dans la *North American Review* et dans la *Contemporary Review*, des articles sur le même sujet. Barry est l'auteur d'une étude sur le P. Hecker publiée dans *The Dublin Review*, juillet 1892 et réimprimée à part (New-York, in-16, 75 pp.).

(3) Mgr Ireland dit ou fait dire que la lettre pastorale du cardinal de Paris est atténuée par cette assertion lamentable que certains catholiques d'Amérique veulent substituer les

Les *Semaines Religieuses* des différents diocèses publièrent l'illustre document avec des adhésions plus ou moins officielles. Les périodiques qui avaient été dénoncés comme américanistes firent la meilleure contenance qu'ils purent.

La *Quinzaine* du 1er mars disait : « L'américanisme est une tactique, ceux qui ont voulu en faire une théologie ont eu tort (1) ».

L'attitude de la *Vie catholique*, dirigée par M. l'abbé Dabry, fut ondoyante comme le montrent les extraits suivants :

Numéro du 24 février :

« Ce document est une grande pièce libératrice. C'est d'abord la reconnaissance officielle, authen-

---

vertus naturelles aux surnaturelles. « De même, ajoute-t-il, les évêques de Nancy, d'Annecy et de Beauvais mirent le plus grand zèle à faire circuler le document dans leur clergé. C'est un soulagement, en vérité, de savoir que ces prélats ont réussi à étrangler, dans leur diocèse, l'américanisme. » — Mgr Isoard avait publié peu de temps auparavant un ouvrage intitulé *Si vous connaissiez le don de Dieu !...* ouvrage qui fut célébré comme le commentaire anticipé de la lettre *Testem benevolentiae*.

(1) N° cité, p. 65. — On ajoute, p. 80 : « Le tort des catholiques libéraux d'antan fut que, sentant combien la liberté leur était nécessaire pour réussir parfaitement, ils se laissèrent aller à regarder la liberté comme une fin et non pas comme moyen, en quoi ils se trompèrent évidemment. Comme tant d'autres en nos temps, ils ont érigé une méthode en doctrine. » Cette affirmation est très discutable, comme on peut le voir en se reportant à Montalembert, *Des intérêts catholiques*, ch. VI, p. 120.

tique et solennelle de l'américanisme avant, sans et après l'Heckerianisme ; c'est ensuite la réponse péremptoire au pamphlet de M. Maignen et des antiaméricanistes ; c'est enfin la condamnation des doctrines attribuées au P. Hecker. Encore, cette condamnation a-t-elle un caractère hypothétique...

« Les réfractaires ne désarmeront pas, nous n'en aurons cure.

« Le Saint-Père a approuvé, officiellement autorisé les méthodes d'action et de travail de l'Eglise et de la démocratie américaines. Servons-nous-en dans la mesure de nos forces, de nos besoins et de nos conditions. *L'américanisme c'est le catholicisme intégral, tel que le requiert l'ensemble des transformations dont le monde est le théâtre.* »

Numéro du 7 mars :

« Nous donnons aujourd'hui *in extenso*, en supplément, la lettre au cardinal Gibbons, ainsi que le texte des déclarations, sous forme de lettre, de Mgr Ireland, de Mgr Keane et de M. l'abbé Klein. Nous avouons que nous n'avions pas d'abord l'intention de publier, au moins dans toute leur teneur, ces documents, soit parce que notre si distingué collaborateur Richeville avait suffisamment fait connaître le principal, soit parce que ce qui fait l'objet réel de la lettre du Saint-Père ne nous paraît guère avoir d'application en France. Cet objet, ce sont des doctrines théologiques dont l'expression peut être trouvée dans la Vie du Père Hecker, et qui ne sont professées chez nous par personne que nous sachions. »

Numéro du 14 mars :

« La lettre est destinée aux Américains, mais comment se fait-il qu'elle paraisse s'adresser autant aux catholiques français ?... C'est sans doute que la *Vie du Père Hecker*, occasion de la lettre, a été traduite dans notre langue et présentée au public avec une solennité que comportait évidemment le sujet, mais qui a jeté un brandon de discorde dans les partis. Mais pourquoi ce livre a-t-il eu cette fortune ? Pourquoi a-t-il été plus particulièrement bien accueilli par les démocrates chrétiens et ardemment attaqué par leurs adversaires, c'est-à-dire par les libéraux et les gallicans ? Malgré les différences de fond, l'américanisme et la démocratie chrétienne se sont reconnus comme des frères et se sont donné réciproquement des témoignages d'affection et d'estime...

« C'est l'idée de progrès fièrement inscrite sur le front de l'américanisme, qui a été une force centrifuge pour les uns et une puissante force d'attraction pour les autres ; les hiboux ont fui la lumière, les autres ont amoureusement regardé le soleil.

« Les Américains rêvent de progrès, de conquêtes matérielles et morales par le développement de la puissance personnelle, des facultés individuelles ; les démocrates chrétiens, par le perfectionnement des lois sociales ; c'est toujours le progrès, et ce rêve remplit le cœur des uns et des autres de la même ivresse. Ainsi se sont formés entre deux groupes particuliers de catholiques des deux continents des liens de sympathie et une solidarité glorieuse que les violentes attaques et inimaginables calomnies dont elle a été l'objet ne peuvent que fortifier. Ainsi

s'explique aussi l'extension à d'autres que les Américains de la lettre du Pape au cardinal Gibbons, et sa répercussion sur nos querelles particulières (1). »

Dans un article très remarqué *L'Italie* du 6 mars 1899 publiait les informations suivantes sur la nature et la portée de la lettre *Testem benevolentiae :*

« Il est impossible de séparer désormais la lettre de Léon XIII au cardinal Gibbons de la lettre de Mgr Ireland, publiée dans l'*Osservatore Romano*. Cette dernière constitue l'interprétation la plus authentique qu'on puisse donner du document pontifical. Nous savons, de source la plus certaine, que, au Vatican même, on a fait savoir à l'éminent archevêque de Saint-Paul que sa lettre avait traduit de la façon la plus juste et la plus adéquate la pensée intime et vraie du Souverain-Pontife.

« Les antiaméricanistes affectent de triompher, mais la vérité est qu'ils ont été complètement déçus. L'abbé Maignen notamment dans son journal, fait semblant de crier victoire ; ses déclamations vides et échauffées ne donneront le change à personne. L'impression générale qui tend à dominer et qui dominera de plus en plus est que l'américanisme, le vrai, — non celui qu'avaient forgé pour les besoins de leur cause, les ennemis de Mgr Ireland — n'a pas reçu la moindre atteinte, et qu'il sort, au contraire,

(1) Ces articles de M. Dabry furent très remarqués et ils semblent avoir relevé le courage des démocrates catholiques.

triomphant de l'épreuve. On en aura bientôt l'éclatante démonstration.

« Non seulement, au Vatican, on s'est montré extrêmement satisfait de l'attitude de Mgr Ireland. mais nous savons que l'archevêque de Saint-Paul ne cesse d'être l'objet de la part des hauts personnages ecclésiastiques, des plus délicates attentions et que l'estime que professait pour lui Léon XIII n'a fait que grandir. On voulait l'écraser, ses ennemis n'ont travaillé au contraire qu'à lui élever un piédestal.

« Relativement à la lettre de Léon XIII au cardinal Gibbons. il paraîtrait, d'après des informations que nous avons lieu de croire exactes, que le canevas du document pontifical avait été fourni au Pape par les cardinaux Satolli et Mazzella. Le cardinal Satolli est un transfuge de l'américanïsme et il a voué une haine féroce au parti qu'il avait jadis soutenu, à Washington, qu'il a déserté, à Rome, pour des motifs qu'il est inutile de rechercher ici. Quant au cardinal Mazzella, qui est d'ailleurs un théologien de marque, appartenant à la Compagnie de Jésus, son opposition à l'américanisme n'a rien que de très explicable, puisque, pour des raisons trop longues à développer, les jésuites se sont constitués les adversaires implacables de Mgr Ireland et de son groupe. Dans ces conditions on peut facilement s'imaginer dans quel esprit et en quels termes était rédigé le premier document soumis à l'approbation de Léon XIII. Heureusement, le Pape, avec sa sagacité habituelle et ses sympathies secrètes pour l'américanisme est intervenu.

« Aidé du cardinal Rampolla, favorable lui aussi, *in petto*, à la cause de l'américanisme, il a fait subir

au canevas des cardinaux Satolli et Mazzella des modifications radicales. On a retranché, expurgé, biffé, raturé, ajouté. Le document primitif est devenu absolument méconnaissable. Le Pape n'en a laissé subsister que juste assez pour accorder une satisfaction apparente au fort courant antiaméricaniste qui s'était formé à Rome ces derniers mois. Peut-être quelques-uns estimeront-ils que cette satisfaction est encore de trop, mais il faut tenir compte de la situation générale. La coalition surgie ici contre l'américanisme réunissait les éléments les plus divers et dont quelques-uns exercent une influence avec laquelle le Pape est obligé de composer. Le document pontifical sur l'américanisme, document qui ne formule aucune condamnation et qui se borne à donner des avis et des conseils est essentiellement un acte d'opportunisme politique qui trouve son explication et même sa justification dans un ensemble de circonstances.

« Du moment que le Pape avait décidé de formuler un avis sur la question, il faut reconnaître qu'il l'a fait avec un esprit relatif de mesure et d'équilibre qu'il est impossible de ne pas reconnaître. Les américanistes auraient sans doute préféré que rien ne fut publié, mais de leur côté les antiaméricanistes ne peuvent se déclarer satisfaits de ce qui a été publié. Telle est la vérité vraie. »

La *Justice sociale* de Bruxelles se défendit aussi de son mieux contre les plaisanteries des libéraux belges. M. l'abbé H. Moeller y écrivait :

« Comme Mgr Ireland le dit très bien, c'est l'*amé-*

ricanisme seul que le pape a condamné. Or, l'américanisme n'a jamais été l'opinion d'aucun vrai catholique d'Amérique, ni évêque ni simple laïc... Le pape lui-même refusa de mettre à l'Index *La Vie du P. Hecker*. Tous les trucs indignes dont se servirent les réactionnaires pour arracher cette condamnation furent déjoués par la sagesse de Léon XIII (1).»

La *Flandre libérale* (2) que cette manière d'argumenter déconcertait repartit dans un article intitulé *Volte-face :*

« Les cléricaux ne sont jamais embarrassés. Quand ils reçoivent une torgniole, ils jurent leurs grands dieux que c'était une caresse, — et il s'est toujours trouvé des casuistes pour en faire la démonstration. »

M. l'abbé Moeller répéta ses affirmations :

« Ni Mgr Ireland, ni le P. Hecker, ni l'abbé Klein, ni la *Justice Sociale*, ni aucun évêque ou laïc catholique d'Amérique n'ont partagé les idées condamnées par Léon XIII sous le nom d'*américanisme*. Cet américanisme-là n'a jamais été celui d'aucun *catholique* d'Amérique, ni de France, ni d'ailleurs (3). »

Les distinctions avaient commencées avant la publication de l'encyclique *Testem benevolentiae*.

---

(1) Numéro du 5 mars ; art. signé *Rom.*
(2) Gand, 7 mars 1899.
(3) *Justice Sociale*, n° du 12 mars.

Dès 1898, Mgr O'Connell avait déclaré l'Heckerisme stupide et méprisable, en se proclamant partisan de l'américanisme. L'abbé Dufresne, au contraire, avait rejeté l'américanisme dont le nom lui semblait tout aussi fâcheux et malsonnant que le gallicanisme et l'anglicanisme, et il avait conservé toutes ses anciennes prédilections pour le fondateur des paulistes.

Après l'encyclique les distinctions se multiplièrent. Pour les uns ce qui était condamné c'était le « Kleinisme » et M. l'abbé Klein était le seul auteur du trouble de l'Eglise, et par l'exagération de sa préface et par l'infidélité supposée de la traduction de la Vie du Père Hecker (1). D'aucuns qui reconnaissaient combien au contraire la vie avait été exactement traduite dans son ensemble, et combien elle avait, en quelques détails, prudemment estompé des libertés de langage tout américaines, n'incriminaient point M. Klein, mais ils parlaient d'un Heckerisme continental et c'était précisément le sens condamné (2). Quant à l'Heckerisme américain et à la personne même du Père

(1) Système formulé d'abord dans la brochure de M. Coppinger : *La polémique Française sur la Vie du P. Hecker.*

(2) Voy. *La Voce del Popolo* (Locarno, 4 mars 1899 ; *La Gazette de Lausanne*, 28 février 1899 ; il y a des nuances entre

Hecker, on les déclarait indemnes de toutes censures (1). D'autres sacrifiaient le Père Hecker qu'ils jugeaient excentrique et indéfendable, pour sauver l'américanisme (2). Enfin se produisit la distinction du pseudo-américanisme « justement flétri par le Saint-Siège et par Mgr Ireland (3) » et le vrai américanisme, l'américanisme politique, celui du P. Hecker et de

---

les expressions de toutes ces distinctions même dans les journaux qui semblent adopter ou exposer la même position.

M. l'abbé Naudet, *Justice sociale* (Paris), 11 mars, semblait se rallier à ce système en disant qu'il y aurait « une distinction très réelle à établir entre ce que l' « *Américanisme* » a de sagement audacieux et ce que l' « *Heckerianisme* » peut avoir de prématuré et aussi d'aventureux. »

« L'abbé Klein, ajoutait-il, esprit très distingué et d'une grande élévation de sentiments, n'avait peut-être pas fait suffisamment le départ de ces deux esprits dont le second pouvait aller jusqu'à fausser une méthode excellente en l'exagérant. Il avait vu l'idée, il l'avait trouvée noble et belle et il était parti afin de l'exposer à ceux qui ne la connaissaient pas. » Article réimprimé dans la *Démocratie et les Démocrates chrétiens*, p. 144-146.

(1) Voyez un article de Richeville dans *La Vie catholique* du 11 avril 1899; cf. *Vérité*, 5 juin 1901, art. de M. Maignen, reproduit dans *Nouv. cath.*, p. 158-162.

(2) Là dessus voy. un article de M. Coppinger dans la *Vie catholique* du 5 avril 1899. Le *Soleil* du 7 mars, *The Irish Catholic*, Dublin, 15 avril. Le *Journal de Genève*, 27 février, donne cette distinction comme formulée par un ami de Mgr Ireland.

(3) Expression et distinction de Mme Bellamy Storer, femme de l'ambassadeur, dans un article de *Durendal, revue catholique d'art et de littérature*, éditée à Bruxelles, n° de mai 1899.

Mgr Ireland, celui qui avait été « approuvé et béni » par Léon XIII (1).

Bien que M. Charbonnel fût sorti de l'Eglise et que, semble-t-il, il eût eu intérêt à représenter les libéraux qui s'obstinaient à y rester comme déloyaux et hérétiques, il alla pareillement à leur secours. Il écrivait :

« Une belle et noble défense de l'*Américanisme*, pourtant, était à instituer. Et elle eût pu l'être avec un respect sincère de la condamnation pontificale. C'est qu'en effet le pape a argumenté comme à l'ordinaire les théologiens et qu'il a mis au compte des *Américanistes*, pour les mieux combattre, des « extravagances » (selon le mot de Mgr Ireland), et des « erreurs » qu'ils n'ont, je crois, jamais soutenues. Encore une fois, les cinq propositions n'auront pas été dans Jansénius. Il eût été aisé à Mgr Ireland et à M. l'abbé Félix Klein de le démontrer.

« 1° Les *Américanistes*, par exemple, n'ont jamais dit que l'on dût taire certains points de doctrine comme étant de *moindre importance*, ou que l'on dût les atténuer jusqu'à en *changer le sens*. Ils ont dit et pu dire avec raison qu'il est vain de s'attarder en de vieilles affirmations et querelles dogmatiques anciennement résolues, et qu'il faut tirer des doctrines,

(1) *La Génèse*, p. 8-9. — Voyez la brochure de Mgr O'Connell, l'*Américanisme*. Il y est dit que ce mot, dans l'esprit du P. Hecker revêtait un double sens : l'un politique, l'autre ecclésiastique. Comme le sens ecclésiastique désigne « cette relation particulière qui existe entre l'Eglise et l'Etat en Amérique, » ce sens est également politique.

suivant les temps, le sens qui en est le plus adaptable aux besoins moraux et sociaux. — Le pape infaillible n'a reconnu que les premières « extravagances ». Mais l'*Américanisme* subsiste par la vérité incontestable de ses « nouveautés », si on les prend dans leur intégrale exactitude.

« 2° Les *Américanistes* n'ont jamais dit ni insinué qu'il fallût se passer du magistère du pape et se suffire par sa seule liberté individuelle. Cela, pour des catholiques, eût été une « extravagance ». Ils ont dit et pu dire que moins d'autorité et plus de liberté convenait aux hommes de ce temps. C'est donc affaire de *moins* et de *plus*, affaire de mesure et de tactique et non pas de principe absolu. — Le pape infaillible a condamné l'*Américanisme* après y avoir découvert l' « extravagance » de la négation de son magistère et de son autorité. Il ne semble pas que l'*Américanisme* puisse être atteint par une condamnation qui le dépasse et va par delà ses affirmations.

« 3° Même remarque pour la direction extérieure des consciences. Les *Américanistes* n'ont pu prétendre, eux catholiques, la supprimer *comme superflue* et s'en remettre à *la seule inspiration de l'Esprit-Saint*. Encore affaire de *moins* et de *plus*. Ils veulent moins de direction des âmes par le prêtre et plus de vie intérieure. Cela est-il si damnable ? — Le pape infaillible n'a vu que le *rien* d'un côté et le *tout* de l'autre ; il n'a pas discerné qu'il s'agit de proportion, et pas plus. L'*Américanisme*, là encore, échappe à l' « extravagance » et donc aux sévérités qui la réprouvent.

« 4° Toujours même remarque pour ce qui est de la distinction entre vertus *surnaturelles* et vertus

naturelles, entre vertus *passives* et vertus *actives*, entre la *vie religieuse* dans les Ordres religieux et la *vie sociale libre*. Les *Américanistes* n'ont jamais témoigné du mépris pour les vertus *surnaturelles*, les vertus *passives*, les *Ordres religieux* assujettis par des vœux, de manière à *préférer* (alors qu'ils sont des catholiques et même des théologiens) les vertus *naturelles*, les vertus *passives*, *l'activité libre et l'indépendance personnelle*. Lequel des écrivains de l'*Américanisme* aurait affirmé cette hérétique *préférence* ? Tous ont insisté sur le caractère artificiel de cette distinction, ou même de cette séparation, qui va jusqu'à établir une dualité de notre être, et aussi sur la nécessité de ne considérer la *grâce* que comme établie sur la *nature*, en faisant précisément *plus grande* la part de la *nature*, des énergies *naturelles*, de la vie *naturelle*. Il n'est point question d'amoindrir la valeur ou l'efficacité du *secours surnaturel*, mais d'augmenter l'*activité naturelle*. La *grâce* n'est pas dédaignée, mais la *nature* est davantage estimée. Quoi donc de contraire au catholicisme ? — Le pape infaillible a accusé l'*Américanisme* de cette « extravagance » d'avoir, à la *grâce*, pu *préférer* la *nature*. Mais vraiment l'*Américanisme* n'en peut mais, et il est injuste de le condamner pour un ensemble d' « erreurs » qui n'est pas le moins du monde sa doctrine.

« Si bien que, sans ombre de paradoxe et sans mensongères subtilités, nous pourrions soutenir que des « extravagances » et des « erreurs », au point de vue catholique, ont été condamnées par la dernière lettre de Léon XIII, mais non pas l'*Américanisme* (1). »

(1) *Rev. chrét.*, n° du 1er avril 1899.

Au moment où M. Charbonnel publiait sa thèse, M. Georges Fonsegrive dans la *Quinzaine* du 1er avril essayait de rétablir les affaires de son parti, en prouvant que les formules n'ont point le même sens pour les Français que pour les Américains, et que nombre de théories prétendues américanistes sont inattaquables entendues « hypothétiquement », comme le disent les théologiens, c'est-à-dire provisoirement et par tactique (1).

Mais si tous ceux qui étaient suspects d'hérésie essayaient de justifier ou tout au moins de nier leur mauvais cas, le public pouvait croire qu'ils étaient accusés et condamnés à tort, ce qui était fâcheux pour les accusateurs et pour le juge infaillible. L'évêque de Nancy porta donc ce jugement sur la thèse de M. Fonsegrive :

« La conclusion de cet article que l'auteur essaie de dissimuler sous des formes vagues, sophistiques et parfois inintelligibles, mais qui s'impose logiquement, est que la lettre du Pape à S. Em. le cardinal Gibbons sur l'*Américanisme* doit être tenue pour aveugle et inique. »

Aussi le prélat condamna-t-il l'article par un acte solennel, longuement motivé.

---

(1) L'article de M. Fonsegrive a été critiqué par M. Maignen dans *Nouv. cath.*, pp. 70-83.

« Considérant, écrivait-il, que Nous ne pouvons pas permettre qu'une revue catholique, destinée spécialement aux ecclésiastiques et dont un certain nombre d'exemplaires circulent dans Notre diocèse, égare le clergé et les fidèles sur des opinions et des doctrines que Notre Saint-Père le Pape a condamnées pour « sauvegarder » — il l'a dit lui-même — « *l'intégrité de la foi* et veiller au salut des âmes ».

« En vertu de Notre autorité épiscopale, accomplissant un des grands devoirs de Notre charge, Nous déclarons repousser et condamner l'article de la livraison de la *Quinzaine* du 1er avril 1899, intitulé : *Américanisme et Américains*, comme donnant de la lettre de Notre Saint-Père le Pape à S. Em. le cardinal Gibbons, du 22 janvier 1899, une interprétation inexacte, erronée et très gravement injurieuse à l'égard de l'autorité du Saint-Siège apostolique et de la personne auguste de Léon XIII (1). »

L'évêque d'Annecy adhéra aussitôt à cette condamnation par la lettre suivante :

« Monseigneur,

« Je reçois avec beaucoup de reconnaissance la communication que vous voulez bien me faire de la condamnation que vous allez porter contre un article

(1) Cet acte a été reproduit dans *La Vérité* du 25 avril 1899, et dans *Nouv. cath.*, pp. 458-465. *La Vérité Française* du 8 janvier 1903 déclarait encore « l'hérésie » américaniste « très réelle », « puisque Rome a jugé nécessaire de la condamner et que la plupart des évêques américains ont proclamé que ce n'était point un fantôme. »

inséré dans une revue qui traite habituellement de questions religieuses. Elle est l'un des organes de cet esprit d'indépendance, même au regard des choses de la foi, que Notre Saint-Père le Pape a déjà stigmatisé dans sa lettre sur l'*Américanisme*, et qu'il se propose de condamner partout où sa vigilance le rencontrera.

« La forme habituelle des articles de la revue qui a pour titre la *Quinzaine* présente un danger particulier : elle est calme et sereine, et offre, comme étant la vérité, ce qui est précisément le contraire de la vérité.

« J'adhère, Monseigneur, aux considérants de votre déclaration, aux termes dans lesquels vous l'avez rédigée.

« Annecy, le 19 avril 1899. »

La division s'accentuait dans l'Eglise, car M. Fonsegrive, si gravement accusé par deux évêques, était invité, par ailleurs, à donner une conférence aux élèves réunis des deux séminaires de Paris. Il la fit à la maison d'Issy, le 26 avril, devant ce qu'il appela « le premier auditoire ecclésiastique du monde ». Un de ses auditeurs écrivit :

« C'est pour leur apprendre à leur parler, aux brebis égarées, qu'il vient dire sa pensée aux apôtres de demain.

« M. Fonsegrive a résumé en termes d'une précision lumineuse les résultats auxquels l'ont conduit ses

travaux critiques dans les questions de science, de morale, de sociologie et d'économie sociale.

« Il est arrivé à se convaincre que dans tous ces domaines l'antinomie théorique était plus apparente que réelle, et qu'à voir les choses de plus près, le fossé n'était *peut-être* pas infranchissable pour les âmes de bonne volonté en dehors de l'Eglise (1). »

Pendant que la jeunesse cléricale se consolait des derniers événements en applaudissant chaleureusement un des apôtres de l'américanisme en France, les derniers tenants du parti néo-chrétien se trouvaient fort embarrassés. M. Frédéric Boudin, fondateur de l'*Union progressiste de la Jeunesse catholique*, donna sa démission en la faisant accompagner des déclarations suivantes :

« Mon cher collègue,

« Vous n'avez pas oublié dans quelles conditions s'est fondée l'union progressiste. Vous savez que, dans ma foi catholique, j'avais voulu tenter un dernier effort pour arracher à la domination des jésuites ce qui restait de la France chrétienne. Moi non plus, je n'ai pas oublié le sincère accueil que vous m'avez fait, quand loyalement je vous ai demandé votre concours pour cette œuvre que je croyais possible, que j'espérais féconde. C'est pourquoi, plus encore qu'à cause de votre titre, je viens déposer entre vos

(1) Sur cette conférence, voy. *Vie catholique*, 2 et 30 mai 1899.

mains, avec les pièces de l'Association, ma démission de Président provisoire.

« Les raisons qui me poussent à agir, je dirai même qui me dictent mon devoir, votre droit est de les connaître, et je viens ici vous les donner.

« J'appartiens, mon cher collègue, à la génération de 1890, époque déjà lointaine si l'on en juge par ce qui se passe aujourd'hui autour de nous. Vous êtes plus jeune que moi : si vous aviez vécu votre adolescence du Toast à l'Encyclique, vous sauriez qu'un mouvement idéaliste social, politique, religieux enfiévrait la jeunesse d'alors, confiante en l'Eglise qui s'avançait vers le siècle.

« Les circonstances sont changées : le virus latin avait trop intimement pénétré les nations catholiques depuis le seizième siècle pour qu'il leur fût possible de se ressaisir, et les jésuites savaient bien ce qu'ils disaient en annonçant la faillite des Encycliques libératrices de Léon XIII. Elle est arrivée et nous sommes vaincus.

« Je ne vous parlerai pas de l'alternative où se trouvent placés les Catholiques français qui doivent quitter l'Eglise ou retourner en arrière ; je me contenterai de vous signaler l'affaire Daëns (1), l'affaire Hecker, l'affaire Schell. Je vous dirai simplement, mon cher collègue, que ma conviction intime est qu'il n'y a rien à faire dans ce pays qui oscille sans cesse entre les extrêmes, se montrant ainsi plus passionné que raisonnable.

---

(1) L'abbé Daëns, prêtre démocrate de Belgique, fut longuement tracassé par son évêque qui finit par lui interdire le port du costume ecclésiastique, le 13 octobre 1899.

« Je dirai plus : le patriotisme peut devenir une lourde responsabilité dans le conflit des devoirs, quand le pays auquel on appartient est saturé de traditions païennes, aussi bien politiquement que religieusement et socialement (1). »

L'attitude de beaucoup de journaux intéressés aux choses religieuses n'était guère plus favorable à l'Eglise.

« L'aventure du Dr Schell, comme celle des paulistes du P. Hecker, est en somme très profitable au protestantisme. Nous ne pourrions souhaiter une meilleure démonstration de l'incompatibilité absolue de l'esprit du Vatican avec tout ce qui est indépendance des âmes, liberté de la foi, dignité du caractère (2). »

. . . . . .

« L'Eglise catholique ne veut rien céder : elle ne

---

(1) Sur cette lettre, cf. *Signal*, 6 mai, art. de M. Charbonnel, Un peu plus tard M. Boudin émit des appréciations moins pessimistes. Dans une étude rétrospective sur le mouvement néo-chrétien, il écrivait : « L'année 1899 qui vit la condamnation de l'*Américanisme* semble bien le terme définitif de cette grande époque de renaissance chrétienne que nous avons vécue. J'entends par terme définitif la clôture d'un cycle et non pas la désespérance dernière. Tout n'est pas perdu. La première campagne seule est terminée. Il nous est réservé d'engager la seconde, en profitant de notre expérience propre, c'est-à-dire en ne tombant pas dans les fautes de nos aînés, qui furent des éclaireurs. » *Le mouvement néo-chrétien*, p. 9-10.

(2) *Le christianisme au XIXe siècle*, 31 mars 1899, p. 101 ; voir aussi le numéro du 10 mars.

veut reculer ni devant les découvertes de la science, ni devant le progrès des idées philosophiques ; elle est immuable. Eh bien, tant mieux ! Mieux vaut une situation franche et nette qu'une apparence fausse. Certains se figuraient que le catholicisme était capable d'évolution, le contraire leur est maintenant démontré. Il faut l'attaquer de front, le vaincre et l'extirper du sol de la France. L'extirper, bien entendu, par des moyens moraux, par la raison, par la démonstration de son absurdité (1). »

. . . . . .

« L'Eglise ne manque décidément pas une occasion de prévenir ses prétendus rénovateurs qu'elle ne veut point de leur rénovation et qu'elle entend mourir de sa tradition, de sa vieillesse (2). »

. . . . . .

« La condamnation portée par Rome vise moins encore une formule, un commentaire, qu'un esprit général, cet esprit d'autonomie, qui se dégage des moindres propos du Père Hecker et qui a soufflé aussi sur son biographe et sur le traducteur de son biographe (3). »

Le P. Hecker avait écrit autrefois : « Si les aspirations de l'homme vers l'intelligence et la liberté viennent toutes de l'esprit de ténèbres, qu'elles soient réprimées et condamnées, étouf-

(1) *Le Stéphanois*, 16 mars 1899, art. de Ch.-M. Limousin.
(2) *Le Signal*, 27 février, art. de V. Charbonnel.
(3) *Le Temps*, 24 mars 1899.

fées par l'autorité de l'Etat, anathématisées par l'Eglise (1). »

Les adversaires de l'Eglise disaient qu'elle lui avait répondu.

(1) *Vie*, p. 287.

IX

(1899).

Le triomphe des intégristes. — La suppression de la liberté de conscience. — Mme Marie du Sacré-Cœur. — Le chanoine Delassus. — La démocratie chrétienne sera-t-elle condamnée ? — Mgr Ireland en France.

Le 18 mars 1899, le pape, recevant en audience le supérieur de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, lui disait : « Le docteur Maignen doit être content de ma lettre sur l'américanisme. La soumission se fait bien, mais il faut être vigilant. »

Si édifiante que fût la soumission, les américanistes croyaient généralement que, soit par une permission de la divine Providence, soit parce qu'il y avait eu dans leurs débats plus de quiproquos que d'études sérieuses, les idées fondamentales du P. Hecker et de ses partisans sortaient indemnes de l'intervention pontificale. Les uns jugeaient que le pape avait seulement condamné l'américanisme tel que ses adversaires,

et peut-être lui-même, se le figuraient ; les autres, plus avancés, pensaient que l'encyclique *Testem* était un document destiné à imposer une paix provisoire, mais qui, comme beaucoup de documents pontificaux, ne correspondant point à l'exacte réalité des choses, aurait bientôt besoin d'être expliqué, commenté et même changé.

Néanmoins, si américaniste que l'on fût, il était incontestable que toutes les apparences de la victoire, et même la victoire réelle du moment restait aux antiaméricanistes. Le retrait du commerce des éditions anglaise et française de la Vie du P. Hecker, le désarroi des chefs du parti, les subtilités avec lesquelles ils prétendaient ne point être atteints, semblaient, à leurs yeux mêmes, donner à leurs adversaires, la *Vérité Française*, *La Croix*, *Le Courrier de Bruxelles*, le P. Delattre, l'abbé Maignen, un juste sujet de triomphe. Ceux qui se réclamaient à un titre ou à un autre du P. Hecker furent alors maltraités, et la personne même de leur patron soumise à de dures appréciations (1). Sans aucun doute le zèle dont les vieux partis firent alors preuve était autant politique que doctrinal : pour beaucoup ce fut de l'antidémocratisme et particulière-

(1) Voyez par exemple *La Civiltà Cattolica* des 6 et 15 mars.

rement une excellente occasion de déconsidérer les abbés démocrates. Le comité catholique et royaliste de Paris (1) émit une circulaire (2) reproduite par toute la France dans les journaux soumis à son influence. On y attaquait surtout M. l'abbé Naudet, « bruyant et prétentieux censeur de la doctrine traditionnelle », promulgateur « d'une sorte de *Syllabus* socialiste où s'encadraient les pires axiomes de l'école révolutionnaire, intéressant personnage » qui « voulait renouveler la théologie et la morale et bouleverser le catéchisme ».

Les partis catholiques réactionnaires et du *statu quo* se trouvaient alors d'autant plus forts qu'ils bénéficiaient du courant nationaliste. La crise politique causée par l'affaire Dreyfus compromettait le ralliement auquel ils s'étaient difficilement résignés. Beaucoup de membres du clergé retournaient à leurs anciennes idées absolutistes, rêvant du sabre et du coup d'état, sans même se demander ce qu'il adviendrait si le sabre était

(1) Ce comité a porté les noms d'*Union de la France chrétienne* et de *Comité catholique* de Paris; le cardinal Richard en fut le protecteur; MM. Chesnelong, Keller et d'Herbelot en étaient membres.

(2) Cette pièce commence par les mots: « Peu de temps avant de subir la crise qui a failli l'enlever à notre affection, Léon XIII, etc. » et dans les journaux moins dévots « la crise dont il n'est point encore remis. » Voyez par exemple *La Vérité Française* et le *Moniteur du Cantal* du 11 mars.

anticlérical. Le libéralisme entrait dans une période d'éclipse et des chefs de l'ultramontanisme s'exprimaient comme s'ils eussent préparé la suppression de la liberté de conscience, l'expulsion de France des juifs, des protestants et de leurs amis (1).

« Le grand mal social, disait un publiciste catholique, le mal profond, c'est la révolution protestante et libérale qui, depuis plusieurs siècles, a transformé et détruit l'ancienne société chrétienne ; c'est la liberté des cultes qui a conduit à l'indifférence religieuse et, par elle, à la laïcisation. La France ne se relèvera pas moralement, malgré tous ses efforts pour redevenir une nation prospère et forte, tant qu'elle ne sera pas guérie de ce mal radical. Ne peut-on pas espérer d'elle qu'elle reviendra à l'ordre ?

« En somme, ce qui se passe à l'heure actuelle est une réaction inconciente, mais réelle, contre la liberté des cultes. L'instinct du salut, le vieil attachement à la tradition, le patriotisme ramènent, malgré elle, la France honnête, la France conservatrice à la loi catholique. Elle éprouve le besoin de se débarrasser des éléments étrangers qui l'ont envahie et qui la dissolvent. Elle ne veut être ni juive, ni protestante. Elle prend conscience du péril qui la menace du

(1) La littérature anti-protestante commence à ce moment. Voyez les livres d'Ernest Renauld, *Le Péril protestant* (1899), *La Conquête protestante* (1900), et leur réfutation par Gaston Mercier, *L'Esprit protestant* et Anatole Leroy-Beaulieu, *Les doctrines de haine* (1901).

côté de ces cultes dissidents, si facilement hostiles à l'esprit national, si naturellement alliés à l'étranger. Et pour rester elle-même, elle se sent obligée de redevenir catholique. C'est un faux principe que celui de la liberté des cultes, principe contraire au dogme catholique, principe de division et de guerre en pays catholique. Les sociétés chrétiennes devaient en périr. On voit tout le mal qu'il a causé en France. Il faudra des crises et des révolutions pour s'en délivrer, mais les incidents actuels nous ouvrent les yeux et nous acheminent vers les solutions de l'avenir, qui sont celles de l'ordre et de la paix sociale (1). »

L'Eglise romaine suivait sa route traditionnelle sans condescendance pour les nouveautés théologiques et les illusions des héritiers et ayant cause du catholicisme libéral. Les progressistes français subirent une nouvelle défaite dans l'affaire d'une religieuse enseignante, Madame Marie du Sacré-Cœur. Cette éducatrice s'inquiéta des succès des lycées de jeunes filles et de l'enseignement non confessionnel parmi les femmes. Elle en vit une cause dans l'infériorité de l'instruction donnée par les couvents et, pour y porter remède, réclama une réforme dans la préparation des pieuses professeurs.

Deux questions se posaient pour les lecteurs

(1) Arthur Loth, *Vérité*, 8 mars 1899, article intitulé *Guerre de religion*.

de Madame Marie du Sacré-Cœur. Le mal dénoncé était-il réel ? Le remède proposé, la formation d'une école normale de religieuses, serait-il efficace ?

Les progressistes répondaient affirmativement ; les conservateurs négativement. Bien plus ceux-ci représentèrent les livres de la religieuse comme une véritable trahison de la bonne cause. Ils ne remarquèrent pas que l'histoire de l'Eglise tranchait le débat. En effet, sans cesse il se crée de nouveaux ordres enseignants prétendant répondre aux nouveaux besoins des temps et se croyant implicitement appelés à mieux faire que les anciennes congrégations. Cette adaptation perpétuelle, quand elle se particularisa sous la plume de Madame Marie du Sacré-Cœur devint une « réforme » et pour les intelligences conservatrices le nom de « réforme » entraînait alors fatalement la fâcheuse idée du protestantisme.

Il ne servait guère de représenter que la religieuse montrait seulement l'utilité ou la nécessité d'un perfectionnement mais sans en prendre l'initiative. Respectueuse de l'autorité ecclésiastique, elle demandait au clergé de France de l'accomplir. Bien qu'elle eût reçu des lettres d'approbation de seize archevêques et évêques, elle n'en fut pas moins blâmée par d'autres et,

même, on peut dire anathématisée par Mgr de Nancy.

L'affaire fut portée à Rome. La Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers se prononça à l'unanimité pour la censure. Le projet fut désapprouvé et le livre blâmé (1). Cette condamnation que les antiaméricanistes exploitèrent longuement contre leurs adversaires, qui s'étaient tous montrés favorables à l'infortunée religieuse, se signa le 27 mars 1899.

Juste à ce moment parut un nouveau livre qui activa la controverse. Il était intitulé : *L'Américanisme et la conjuration anti-chrétienne.*

Son auteur, M. le chanoine Delassus, de Cambrai, avait eu l'idée de comparer l'espèce

(1) M. l'abbé Naudet, le principal patron de la religieuse, se soumit complètement à cette condamnation (voy. *Justice sociale*, 8 avril). La manière dont il parle de l'américanisme (*ibid.*, 15 avril), montre qu'il ne solidarisait pas les deux incidents. Voyez aussi son livre *La démocratie et les démocrates chrétiens*. — Le *Sillon* (10 avril) remarqua que de la condamnation de la religieuse il ne s'en suivait pas qu'elle ou ses amis dussent répudier toute sa pensée; il regretta que les catholiques qui avaient soutenu le projet abandonnassent aussitôt son auteur sans lui donner « une bonne et chrétienne parole ». Madame Marie du Sacré-Cœur fut exclue de son ordre et sécularisée, mais Léon XIII lui accorda la faveur de conserver l'habit religieux. — L'activité tout-à-fait incompréhensible avec laquelle on mena l'opposition contre elle s'explique par l'intervention cachée d'une congrégation très puissante qui avait conçu le même projet et qui n'entendait pas se laisser devancer ni supplanter dans son exécution.

de catholicisme progressif prêché par les américanistes avec les doctrines déistes, particulièrement d'origine sémitique. Le rapprochement des textes des deux systèmes lui sembla trahir une communauté de pensée et d'inspiration.

« Voulons-nous dire, déclarait le chanoine, qu'il y a entente entre juifs et américanistes pour substituer au catholicisme cette « Eglise universelle », cette « religion démocratique » dont l'*Alliance-Israélite-Universelle* prépare l'avènement ? Non certes. Mais toutes les fois qu'une erreur s'est produite dans le monde, il y a toujours eu ceux qui l'ont inventée et ceux qui se sont laissé séduire par le côté spécieux qu'elle présentait. Aveuglés par les apparences de beau et de bien, de vrai et de juste dont toutes les erreurs retiennent quelque chose et dont elles savent se parer, ceux-ci sont allés les yeux fermés à l'abîme creusé par ceux-là (1). »

Le livre de M. Delassus reçut l'approbation de nombreux cardinaux et évêques (2). Deux grands adversaires du libéralisme catholique, les pères Berthe et Chamard tinrent à le féliciter publiquement et chaleureusement (3). M. d'Héricault prononça ce jugement :

---

(1) Delassus, *op. cit.*, p. 193.

(2) Voyez particulièrement la lettre de Mgr Goux, de Versailles, *Vérité*, 1er mai.

(3) La lettre de dom Chamard, datée du 17 avril a été publiée dans la *Vérité* du 28 mai ; la lettre du Père Berthe

« Il y a là une vue originale et vraie : la maîtresse direction de tout le mouvement, c'est l'*Alliance Israélite-Universelle*. L'Américanisme n'est qu'un épisode de la grande bataille livrée par celle-ci et à l'aide de laquelle elle se promet d'escamoter aux américains la conquête de l'humanité (1). »

En Angleterre et aux Etats-Unis, M. Delassus fut traité de fanatique et d'ignare (2). La plus intéressante des lettres que lui valut son livre est incontestablement la suivante :

« Annecy, le 6 avril 1899.

« Monsieur le chanoine,

« Vous avez bien voulu m'offrir un exemplaire de l'ouvrage que vous venez de composer sous ce titre : *L'Américanisme et la Conjuration anti-chrétienne.*

« Je tiens à vous dire quels sont les motifs qui me portent à vous adresser à ce sujet mes vifs remerciements.

« On a fait une remarque pleine de justesse touchant les deux actes tout récents du Souverain Pontife : la lettre au cardinal Gibbons et l'appréciation sévère des projets se rattachant à une école normale

---

datée du 15 avril a été reproduite dans nombre de journaux royalistes, par exemple, la *Défense de Seine-et-Marne* du 20 mai 1899. Voyez aussi une lettre de dom Chamard à M. Périès dans la *Revue canonique* de juin, p. 503.

(1) *Revue générale* (Bruxelles), juin 1899, p. 772.

(2) Voyez en spécimen un long article du *Weekly Register* traduit dans la *Vie catholique* du 16 mai 1899.

de religieuses. On a observé qu'ils ne faisaient que clore une série d'actes atteignant tous ce même but : la réprobation formelle de doctrines, de tentatives d'organisation dirigées contre l'autorité d'enseignement et de gouvernement de l'Eglise. Des prêtres et des laïcs annonçaient leur volonté de donner à la religion catholique une forme rajeunie et qui pût être acceptée par la génération contemporaine.

« La condamnation prononcée par le Saint-Siège est formelle; elle va saisir toutes et chacune des erreurs avancées dans des écrits de toutes sortes et des allocutions ou discours de toutes catégories.

« Mais, selon la loi ordinaire de l'histoire, deux phénomènes se sont immédiatement produits. En premier lieu, les coupables ont déclaré qu'ils condamnaient tout ce que le pape a condamné ou condamnera jamais, mais que, pour leur part, ils n'avaient point donné cet enseignement ou propagé ces doctrines.

« En second lieu, des prêtres et des laïcs, les uns et les autres assez nombreux, aiment à dire que l'on s'inquiète à tort, que les auteurs ou discoureurs que l'on dit être condamnés sont les meilleurs chrétiens du monde, et qu'il faut savoir, dans le temps où nous sommes, ouvrir les écluses au passage de généreuses hardiesses. Ces amis de leur tranquilité d'esprit existaient déjà il y a cent vingt ans. Ils prêtaient bonnement leurs concours à qui devait bientôt fermer les églises, renverser les croix et les immoler eux-mêmes.

« Or, monsieur le chanoine, vous rendez à la cause du Christ et de son Eglise ce grand et très précieux service de balayer ces illusions si dange-

reuses. Premièrement à l'aide de citations nombreuses, complètes, vous démontrez d'une manière irréfragable que les hommes qui déclarent n'avoir pas même côtoyé les doctrines condamnées se placent, par cette affirmation même, et une fois de plus, en dehors de la vérité.

« Secondement, en poursuivant jusqu'en leurs premières origines ces prédications d'un christianisme social, non confessionnel, aussi large que l'idée même de religion, vous obligez les hommes habitués à suivre et à se laisser emporter, vous les obligez à regarder autour d'eux pour s'assurer du chemin qu'on leur a fait parcourir à leur insu, vous les obligez à fixer leurs regards en avant sur le ravin béant à quelques pas où ils vont être précipités.

« Œuvre, à coup sûr, la plus utile en ces jours que de montrer aux hommes honnêtes, mais inattentifs, ce qui s'est déjà fait contre notre sainte religion, ce qui se prépare et quels sont les ouvriers de ces dévastations morales.

« J'exprime la pensée de tous vos lecteurs en disant que votre livre contribuera, pour la plus large part, à l'accomplissement de cette œuvre de salut.

« Recevez, monsieur le chanoine, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

« Louis, évêque d'Annecy. »

La polémique montrait de plus en plus qu'il y avait en présence sinon deux catholicismes, du moins deux manières très différentes d'interpréter le catholicisme. Quand, dans un article

du 9 mai 1899, la *Vérité Française*, attaquant la démocratie chrétienne, parlait de l'américanisme, du projet de Madame Marie du Sacré-Cœur, et de la critique biblique, elle n'embrouillait pas les questions à plaisir et ne les solidarisait pas à tort. Fidèle à la tradition et soumise aux récentes directions de Rome, elle combattait l'esprit « novateur ». Ce qu'on devait reprocher aux conservateurs, c'était de ne pas regarder si vraiment l'histoire ne donnait pas raison aux exégètes critiques, si les faits que déplorait Madame Marie du Sacré-Cœur n'étaient pas réels, si la position qu'avait prise la plus grande partie de l'épiscopat des Etats-Unis n'était pas une transformation nécessaire, fatale. Ce qu'on pouvait reprocher aux conservateurs, c'était une philosophie trop sommaire et trop méprisante des nouvelles tendances, comme celle que proposait un théologien du *Nouvelliste* de Lyon :

« Toutes ces alliances de personnes et de doctrines n'ont absolument rien de fortuit ; elles sont dans la logique, et il était fatal que la démocratie chrétienne amalgamât entre elles, pour les adopter, toutes ces formules que Rome vient d'unir entre elles pour les condamner ou les répudier.

« Le lien qui les rapproche, c'est la recherche du bien-être humain et terrestre, c'est le dédain des armes spirituelles et des vertus surnaturelles ; c'est

je ne sais quelle exaltation des forces humaines, non pas transformées par la grâce, mais developpées et accrues par l'amour-propre. Voilà ce qu'un de nos grands évêques français et des plus énergiques appelait naguère la « laïcisation de l'Eglise ».

« Alors l'au-delà est perdu de vue. Qui donc y songerait tant que ces appétits terrestres ne sont pas satisfaits ? Les biens de l'âme n'éveilleront aucun désir, aussi longtemps que les biens du corps ne seront pas fournis.

« Les âmes d'élite sont rares, a dit M. l'abbé Naudet, à qui les espérances d'une autre vie suffisent pour accepter péniblement les difficultés et les épreuves du présent. Les compensations ajournées aux révélations du ciel n'auront jamais qu'une influence limitée, n'atteindront jamais qu'un nombre d'âmes infiniment restreint... C'est *sur la terre* que la paix aux hommes de bonne volonté fut promise. »

« Christianiser la société, a dit M. l'abbé Gayraud dans l'*Univers* du 27 mars, cela signifie, pour nous, faire régner dans l'ordre social les principes chrétiens de fraternité et de justice qui, de fait, sont admis par les libres-penseurs démocrates et surtout par les masses ouvrières. »

« Ainsi le christianisme deviendrait une sorte de morale sociale, et les bases de ce christianisme ne seraient plus le Christ et la foi en la divinité du Christ.

« Aussi la parenté d'esprit des démocrates chrétiens avec les néo-chrétiens n'est que trop évidente : ils sont d'accord pour laisser oublier tous les dogmes d'un évangile de pénitence et de chasteté, et s'ils diffèrent entre eux, c'est qu'ils y substituent, les uns

un évangile de charité et les autres un évangile de justice sociale.

« Voilà les nouveaux siècles dont on saluait l'aurore avec enthousiasme. L'Eglise était parvenue, disait-on, à un tournant de son histoire : un nouvel ascétisme et de nouvelles vertus, une manière nouvelle d'évangéliser les foules en leur prêchant un Evangile où l'économie politique tient plus de place que le dogme de la Rédemption, tel était l'idéal qui s'insinuait lentement dans l'imagination.

« Ce devait être, disait-on, la gloire de Léon XIII d'inaugurer cette intelligence plus complète et plus parfaitement humaine des divines vérités. On lui faisait plus de gloire d'être diplomate et sociologue que d'être, comme successeur de Pierre, le prêtre suprême, le guide de toute sainteté, le dépositaire des clefs du ciel, le dispensateur de la grâce et le lien nécessaire et visible par qui l'homme déchu se rattache encore à Dieu (1). »

L'interprétation des derniers événements par les écrivains catholiques progressistes n'était guère plus exacte, surtout sous la plume des « jeunes ».

Nés dans une société de plus en plus sécularisée et saturée du droit moderne, la plupart d'entre eux ne débutaient pas dans la vie comme leurs pères, avec quelque restauration politique à réaliser : celle du roi, de l'empereur ou même

(1) *Le Nouvelliste* de Lyon, 4 avril 1899.

du pape. Ils acceptaient les faits accomplis, croyaient que tous les régimes en eux-mêmes se valent et ne tirent leur supériorité que des hommes qui les président ; ou même, ils se déclaraient républicains de convictions. Pour ne pas les écarter de l'église, leurs éducateurs leur avaient prêché la religion de Lacordaire et de Montalembert, et ils étaient, probablement sans le savoir, catholiques libéraux. Les derniers incidents les déconcertaient. On peut juger de leur désarroi par l'organe d'un groupe de ces jeunes gens, *Le Sillon* (1).

Il s'était enthousiasmé pour l'américanisme, et, dans la débacle, restait fort embarrassé. L'un de ses rédacteurs, M. Th. Grasset, représentait la défaite comme le résultat des intrigues des conservateurs réfractaires aux directions pontificales.

« Les catholiques républicains, disait-il, les démocrates chrétiens qu'on voulait combattre, agissant dans un milieu démocratique et dans un pays où malheureusement l'unité de foi a disparu, n'avaient-ils pas recours à des méthodes d'apostolat analogues à celles d'Amérique ? Cela suffisait : toute tentative de rénovation, toute « nouveauté » — déjà périlleuse en elle-même aux yeux de tant de gens — parut plus

(1) Revue fondée en 1894 ; sur ses origines voyez le n° du 25 octobre 1902, article nécrologique de M. l'abbé Leber.

dangereuse encore et abominable quand on l'eut déclarée « américanisme ». Ce mot prit désormais une extraordinaire extension : action ouvrière, congrès ecclésiastiques, réforme de l'enseignement secondaire de jeunes filles, cercles d'études, jardins ouvriers, pénétration des catholiques dans l'Université, amélioration des études scientifiques dans les séminaires, tout cela fut, pour certains, de l' « américanisme ». Et le plan se dessinait : faire condamner la « Vie du P. Hecker » et l' « américanisme » ainsi étendu à toute l'action démocratique ; — faire condamner Rome par Rome et mettre Léon XIII, qui venait de bénir une fois de plus la démocratie chrétienne, en contradiction avec lui-même...

« On peut donc l'affirmer sans paradoxe : « l'américanisme » était une question politique, et de politique française ; sa découverte, sa constitution, sa définition, sa poursuite sont l'œuvre des catholiques français qui ne veulent accepter ni les conseils politiques ni surtout les directions sociales du Saint-Siège. — En vérité c'est fort réjouissant que d'entendre ces « réfractaires » s'écrier pour nous confondre : Rome a parlé !

« Rome a parlé, en effet : elle a su démêler, dans l'ensemble hétéroclite qu'on lui dénonçait, le point par où pouvait se glisser l'erreur ; cette erreur doctrinale, elle l'a définie et désignée par ce mot d' « américanisme ». Mais elle s'est bien gardée d'y comprendre les méthodes et l'action des catholiques américains, ni surtout l'action et le programme démocratiques : l'on n'a, pour s'en convaincre, qu'à relire la dernière partie de la lettre au cardinal Gibbons.

« Léon XIII, d'ailleurs, le pouvait-il, sans condamner du même coup l'œuvre tout entière de son glorieux Pontificat ?

« Et que certains aient pu, un seul instant, espérer pareille condamnation, n'est-ce point le comble de l'extravagance (1) ? »

Ces observations valurent à leur auteur la réponse suivante (2) :

« Mon cher ami,

« Dans votre article *Américanisme et démocratie* (*Sillon*, du 25 mars), vous dites (et je suis d'ailleurs tout à fait de votre avis) que « le Pape n'a pas compris dans la même condamnation l'Américanisme et la démocratie chrétienne » ; vous mettez en sûreté, bien à part, « le programme et l'action démocratiques », et vous ajoutez : « Léon XIII, d'ailleurs, pouvait-il les condamner sans condamner du même coup l'œuvre entière de son glorieux pontificat ? »

« Bref, avec presque tous nos amis en ce moment, vous paraissez vous hâter de jeter par dessus bord tout le superflu pour essayer de sauver l'essentiel, et, pardonnez-moi le mot, vous *lâchez* des hommes ou des idées que vous souteniez, dans l'espoir, semble-t-il, que ces concessions vous en épargnent d'autres.

« Permettez-moi de croire que c'est peine perdue.

---

(1) N° du 25 mars 1899.
(2) N° du 10 avril 1899.

On vous délogera de vos derniers retranchements. J'ouvre le *Pélerin* du 2 avril, et après y avoir lu que « dans une lettre au cardinal Gibbons, le Saint-Père a condamné un nouveau christianisme (?) appelé « l'américanisme », je trouve immédiatement ceci :

« Enfin, une déclaration du journal officieux, l'*Osservatore*, blâme la *démocratie chrétienne* qui veut n'être pas catholique et se faire un parti d'athées et d'incrédules en supprimant toute idée religieuse des questions sociales. »

« (J'espère, en passant, que vous admirerez comme moi la délicatesse et l'heureuse justesse de cette dernière formule).

« Donc, laissez moi vous poser deux questions au sujet de cette attitude : 1° Est-elle bien franche ? 2° Est-elle bien politique ?

« Ne serait-il pas plus franc d'avouer que le Pape semble en train de renier peu à peu — ou de *laisser* renier et défaire, dans ce qu'elle a d'humain et par suite de destructible, bien entendu — l'œuvre de son glorieux pontificat ? Cela peut et doit nous attrister : cela ne peut ni ne doit nous décourager. Mais pourquoi ne pas le constater ?

« Ne serait-il pas plus politique aussi, tout en en nous soumettant, par esprit d'obéissance, à l'Eglise, dans toute la mesure nécessaire, de dire nettement que ces soumissions ne sont ni des rétractations (notre orthodoxie n'étant atteinte en rien, et le magistère infaillible ne s'exerçant aucunement dans ces Lettres ou ces décisions de Congrégations), ni des renonciations à travailler et agir ? Croyons-nous moins, après ces documents, que notre devoir est de chercher une conciliation entre le dogme ca-

tholique et les idées du siècle, de travailler à une adaptation progressive du catholicisme à toutes les forces qui mènent notre monde moderne ? Vous, par exemple, mon cher ami, pensez-vous moins, depuis la lettre au cardinal Gibbons, que les catholiques ont trop négligé la pratique des *vertus naturelles* et qu'ils doivent essayer d'être honnêtes hommes avant d'être pieux ? Pensez-vous moins, depuis la décision de la Congrégation des Evêques et Réguliers, que l'instruction donnée dans les couvents est inférieure à ce qu'elle devrait être et qu'il faut travailler à la réformer? Non, n'est-ce pas ? Pourquoi le laisser croire, alors, à tous ceux qui, du dehors, épient nos efforts, sont à l'affut de nos défaites et saluent d'un ricanement nos découragements? Ne faut-il pas éviter avec soin de paraître *lâcher* une cause et des idées que nous continuons à croire bonnes en elles-mêmes, qui sont la raison d'être de notre vie et de notre action, et, dirai-je, la sauvegarde même de notre foi?

« Car, le jour où nous nous prendrions à douter que le catholicisme soit adaptable et capable de progrès, ce jour-là croirions nous encore en lui ?

« Donc, quand Rome nous avertit que nous faisons fausse route, ou que nous allons trop loin, ou nous nous trompons sur le choix des moyens, les applications, etc., soumettons-nous à son jugement, en toute sincérité d'esprit et de cœur. Mais faisons bien le départ de ce qui nous atteint vraiment et de ce qui ne nous atteint pas. Et ne laissons pas supposer par notre attitude, aux catholiques, que nous sommes des gens brûlés, aux incroyants qu'il n'y a « rien à faire » avec le catholicisme.

« J'émets humblement un avis: je serais heureux

d'avoir le vôtre là-dessus, ou celui de gens plus compétents que moi pour trancher cette délicate question.

« PAUL RENAUDIN. »

M. l'abbé Maignen s'empressa de reproduire cette lettre, en la faisant suivre d'une déclaration prophétique :

« Oui, c'est une campagne qui commence contre le parti de la démocratie dite chrétienne.

« Oui, la condamnation de l'américanisme devait aboutir, logiquement et nécessairement, à ce résultat.

« Oui, la démocratie soi-disant chrétienne sera condamnée directement et explicitement, comme vient d'être condamné l'américanisme (1). »

M. l'abbé Maignen s'exprimait avec d'autant plus d'assurance qu'un article de l'*Osservatore Romano* venait de blâmer l'ouvrage récent de M. l'abbé Gayraud, intitulé les *Démocrates chrétiens*, en l'accusant de méconnaître les principes fondamentaux et de la foi et de la raison et de la logique et du bon sens. Cette censure jeta un grand trouble parmi les progressistes. De tous les rangs de ceux qui s'étaient efforcés de suivre

(1) *La Vérité*, 24 avril 1899.

fidèlement les ordres du pape, un cri s'éleva : « Que veut Rome ? ». Le vieil archevêque de Bourges écrivit au pape pour lui demander une direction. Le Saint-Père répondit, le 25 mai, que les documents qu'il avait publiés récemment se rapportaient uniquement soit au dogme, soit à la discipline chrétienne, et ne regardaient en aucune façon les prescriptions concernant les catholiques de France, dans la lettre du mois de février 1892 et l'encyclique *Rerum novarum*.

Cette lettre ne termina point les discussions entre catholiques. Un nouvel incident vint les entretenir : Mgr Ireland était en France. Désireux d'y fortifier le mouvement américaniste, M. Hogan avait négocié avec l'évêque d'Orléans, pour que l'archevêque de Saint-Paul prêchât, le 8 mai, le panégyrique de Jeanne d'Arc. Quand cette nouvelle fut connue, des journaux contraires à ses idées, ou même inspirés par des ennemis personnels, commencèrent une campagne pour qu'on choisit un autre orateur (1), vu qu'il personnifiait en son pays la haine de la langue française. L'évêque d'Orléans sut vaincre

(1) Sur cette affaire, voyez *L'Autorité*, 17 février 1899 ; *ibid.*, 20 avril (article d'un franco-canadien) ; *La Gazette de France*, 2 mai, et les articles de M. Jean de Bonnefon dans *L'Eclair* du 6 et *Le Journal* du 9 mai. — Sur le discours prononcé à Orléans, voyez l'appréciation du *Journal des Débats*, 10 mai.

l'opposition, mais la Direction des cultes lui témoigna du mécontentement.

Après avoir prononcé son panégyrique, Mgr Ireland partit pour Paris. Le dimanche, 14 mai, il parla trois fois dans la basilique de Sainte-Clotilde : au prône, le matin ; à une heure, à la distribution des prix du catéchisme de persévérance, et enfin à l'issue des vêpres, où il prononça le panégyrique de sainte Clotilde. Une assistance nombreuse et choisie y assistait. On y remarquait le duc Albert de Broglie, le vicomte E. M. de Vogüé, les abbés Boeglin, Dufresne et Klein, MM. Camille Bellaigue, Denys Cochin, Georges Goyau, Lavedan, Louis Teste.

Le lendemain soir, l'archevêque donna une conférence au cercle catholique de Plaisance. Elle était présidée par M. Brunetière (1). Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse, et les abbés Gayraud, Lemire, Naudet, Klein y assistaient. Mgr Ireland parut en redingote, « en redingote comme tout le monde en porte, et non pas l'abominable soutanelle (2) ». Il exposa comment il

(1) M. Brunetière n'a point raconté quels sentiments lui donna la lettre *Testem benevolentiae*. Dans un discours sur « les ennemis de l'âme française » qu'il prononça à Lille, le 17 mars 1899, il fit une citation de Mgr Ireland « ami du peuple et de la liberté ». La citation est empruntée à un discours reproduit dans *L'Eglise et le Siècle*, p. 164-165.

(2) *Figaro*, 16 mai.

comprenait les devoirs de l'évêque, le patriotisme, l'amour du peuple.

Le 28 mai il prononça encore à Saint-Pierre-de-Chaillot devant un auditoire très aristocratique, un sermon sur l'œuvre sociale (1).

Si grands qu'ils fussent, les honneurs dont on l'entoura étaient loin d'atteindre le triomphe qu'il avait remporté sept ans auparavant. Les politiques s'abstenaient (2). Des conservateurs et des anti-cléricaux le traitaient de comédien et de politicien (3). Des écrivains distingués qui, au temps du néo-christianisme, en 1892, étaient allés l'entendre avec sympathie, ne se dérangèrent point cette fois, ayant cru voir dans

---

(1) Au mois de juin l'archevêque Ireland passa en Angleterre où il fut reçu avec les plus grands honneurs par le cardinal Vaughan et le duc de Norfolk. Cf. *Catholic Union Gazette*, juillet ; *Weekly Register*, 8 juillet ; *Gaulois*, 23.

(2) Les jésuites qui avaient prié Mgr Ireland de parler à la conférence catholique de la rue des Saints-Pères retirèrent l'invitation. — « Saint-Sulpice l'abandonne (Mgr Ireland) depuis qu'il ne voit plus dans son sillage le chemin le plus sûr pour aller au chapeau. » *L'Autorité*, 17 février 1899. La mention du chapeau du supérieur général de Saint-Sulpice, M. Captier, oblige à rappeler un article célèbre de M. Jean de Bonnefon, dans l'*Eclair* du 17 octobre 1896.

(3) « Non content d'avoir maltraité Jeanne d'Arc à Orléans, il s'est attaqué à sainte Clotilde que lui a livré un curé de Paris. Puis, on l'a vu habillé en laïque, la main gauche dans la poche et le pouce droit sous l'aisselle, promener son verbe flandreux et ses effets de torse à Plaisance, la paroisse de la réclame. » *L'Autorité*, 11 juin 1899.

la lettre *Testem* que sa doctrine était trop intelligente pour être orthodoxe. La jeunesse s'était retirée. Manifestement bien des espérances et bien des illusions étaient à jamais évanouies, et l'on entendait nombre de réflexions qui rappelaient celles de Lamennais :

« Il n'existe pour chaque chose qu'un moment dans les affaires humaines. Plus tard, on n'a plus le choix entre deux voies, et la nécessité entraine. Rien de ce que nous proposions en 1831 ne serait possible aujourd'hui, ne sera possible à aucune époque, parce qu'on ne retourne point en arrière, parce que l'on ne croirait point à la sincérité d'un système différent de conduite, qu'on n'y verrait qu'un calcul variable d'intérêt ; enfin parce qu'ayant condamné de la manière la plus expresse les principes sur lesquels reposerait le système nouveau, ceux-ci seraient une atteinte à l'immutabilité de doctrine, et, que cette versatilité d'enseignement, quelque art que l'on mit soit à la déguiser, soit à en éluder les conséquences, renfermerait une contradiction mortelle à l'autorité qui s'est prononcée si formellement. Il faut donc que l'on marche jusqu'à la fin dans la route tracée, qu'éternellement et quelles que soient les modifications successives que peut éprouver l'état social, on proclame les mêmes maximes déclarées à jamais immuables puisqu'on déclare qu'elles appartiennent à la tradition des Apôtres ou des Pères ou à la révélation divine. Quiconque s'en écartera de fait violera un commandement divin ; quiconque les contestera, quiconque n'y attachera point intérieurement une

foi absolue, rompra par cela même avec le catholicisme.

« Cette position est grave (1). »

---

(1) *Affaires de Rome*, II, p. 99 ; voy. *ibid.*, p. 118-119.

X

(1900-1901).

Oraison funèbre de l'américanisme. Histoire de sa Genèse. Le congrès de l'histoire des religions. *Opportunité.*

Le numéro de mars 1900 de la *North American Review* contenait un article de Mgr Péchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris, sur la *Fin de l'Américanisme en France.* Désirant savoir ce qu'il était advenu de l'affaire, les directeurs de cette revue avaient demandé au prélat de leur fournir « des informations détaillées sur l'état de la question et surtout sur l'état d'esprit des Français à ce sujet ». Mgr Péchenard envoya une douzaine de pages assez denses, en se faisant un grand mérite de sa brièveté. Il aurait bien pu, disait-il, « alimenter » la curiosité des lecteurs américains avec « le tableau de l'agitation » causée en France par la question de l'américanisme durant une année entière. Mais, prenant surtout conseil de son

amour de la paix et du bien de la cause religieuse, rien ne lui semblait meilleur que le silence et rien ne répondait mieux à l'état actuel des esprits en France. — Cette préférence, remarqua tout de suite un journal anglais, explique que l'article contienne si peu d'informations. Quand on a le désir de ne rien dire et qu'on est talonné par un éditeur trop curieux, c'est un subterfuge permis d'émettre le moins d'idées possible (1).

Au jugement de Mgr Péchenard, l'Américanisme éclata en Europe avec la traduction française de la *Vie du P. Hecker*. « Il apparut alors comme un système complet, où se rencontraient pêle-mêle des opinions relatives au dogme, à la discipline, à la vie chrétienne et religieuse, et des doctrines démocratiques et sociales. » Il n'atteignit, ainsi que « le concessionnisme (2) » « qu'une imperceptible minorité des membres du clergé » de France.

Si l'américanisme n'exista guère de ce côté de l'Atlantique, il fleurissait de l'autre, et Mgr Péchenard affirmait que des catholiques des Etats-Unis sont coupables d'abord « d'un certain fléchissement en matière de dogmes »; secon-

(1) *The Spectator*, march 24, 1900, p. 407.

(2) L'erreur condamnée par Léon XIII, dans la 1re partie de l'encyclique *Testem;* cf. ci-dessus, p. 327.

dement, d'une tendance séparatiste à l'égard de l'autorité centrale ecclésiastique, et enfin de diminuer les pratiques de la vie chrétienne et surtout de la vie religieuse. » Il ajoutait :

« Grande fut la surprise générale lorsqu'on vit, après la condamnation pontificale les principaux fauteurs américains de ces nouveautés les repousser à l'envi et déclarer, avec une extrême désinvolture, qu'ils n'avaient jamais eu rien de commun avec elles. Mais alors, quelles étaient donc la signification et la portée de l'acte pontifical ? Aurait-il peut-être frappé sur des fantômes et condamné des erreurs *imaginaires*, que personne n'aurait professées ? »

La conclusion de Mgr Péchenard était néanmoins consolante :

« Cette tempête passagère, mais grave et menaçante, aura du moins servi à mettre en lumière aux yeux du monde, la supériorité du catholicisme, comme religion sociale, sur les autres communautés chrétiennes, et la grandeur providentielle du rôle confié par Notre Seigneur Jésus-Christ à son Vicaire sur la terre.

« L'orage commençait à gronder, les flots se soulevaient, une partie de l'équipage s'effrayait. Le Souverain Pontife, comme autrefois Jésus sur le lac de Génésareth, s'est levé, il a étendu la main, il a dit une parole et le calme s'est fait immédiatement. Rome a parlé, la cause est finie et, nous en avons le ferme espoir, l'erreur est finie aussi.

« Bénissons Dieu, dit avec raison Mgr l'évêque de Beauvais (1), qui nous a fait la grâce de naître dans une société religieuse aussi fortement organisée que l'Eglise catholique.

« Dès qu'il s'élève quelque part une doctrine qui porte atteinte à l'intégrité de la foi, aux règles de la discipline, le successeur de Pierre intervient avec une autorité décisive. Il condamne ce qu'il faut condamner : il écarte ce qu'il faut écarter ; et l'Eglise continue sa marche toujours sûre, toujours majestueuse, à travers les écueils, contre les tempêtes, sans jamais se détourner de la voie du salut.

« C'est l'action du Pontife romain qui maintient notre belle et bienfaisante unité religieuse ; c'est elle qui ne lui permet pas de se briser en morceaux ni de se fractionner en mille sectes opposées, comme il arrive aux autres sociétés qui ne reconnaissent pas la primauté du pape. Proclamons-le hardiment. »

Pour un Américain, cette édifiante péroraison ne faisait point passer l'audace des accusations portées contre les catholiques des Etats-Unis. La contradiction ne se fit point attendre et dès le mois de juillet la même revue publiait, sous le pseudonyme de J. Saint-Clair Etheridge, un article si remarquable qu'il ne pouvait s'attribuer qu'à un éminent auteur. Il y a tout lieu de croire que cette réponse émane de Mgr Ireland

(1) Mgr Fuzet. Lettre au clergé de son diocèse, 28 février 1899.

en personne, et il est certain que s'il ne l'a pas écrite lui-même, il en a été le véritable inspirateur et qu'il a eu soin de la faire traduire en français (1).

L'archevêque repoussait d'autant plus gaillardement les deux premières accusations que Mgr Péchenard ne les avait pas justifiées.

« Quant à la troisième, disait-il, elle se comprendrait si un seul exemple pouvait être donné de cette allégation « qu'ils diminuent les pratiques de la vie chrétienne ». Si Mgr Péchenard veut dire que l'on manque en Amérique de certaines dévotions que le *Propagateur de Saint-Joseph* offrait, il y a quelques années, aux intelligences de France — dévotions qui ne laissent pas de provoquer l'ironie — il y a évidemment alors place à la critique. Mais s'il entend avancer que les catholiques américains font fi, en quelque façon que ce soit, des dévotions essentielles du catholicisme approuvées par l'Eglise, cette accusation a juste la portée des autres. La piété des catholiques américains est, comme leur orthodoxie, au-dessus de tout soupçon (2). »

Ceux qui ont lu, disait l'archevêque, l'oraison funèbre de l'Américanisme par Mgr Péchenard,

(1) Mgr Ireland avait déjà essayé de défendre l'américanisme en attaquant son adversaire, M. Périès. L'archevêque fit publier la fin du mémoire citée plus haut, p. 135, comme une tentative de « chantage ». (*Vie Catholique*, 4 juillet 1899, article de M. l'abbé Dabry.)

(2) *La Genèse...*, p. 26-27.

« désireront sans doute entendre l'histoire de sa genèse ; car comme le remarque Mgr Péchenard, *l'Américanisme a eu son histoire*. Un tel supplément à l'article sur la mort de la dernière hérésie est nécessaire ; aujourd'hui même les Américains savent très peu de chose sur un mouvement qui est considéré comme un des plus déplorables événements, dans l'histoire récente de l'Eglise catholique. La littérature de l'Américanisme est presque entièrement dans une langue étrangère et l'Américanisme lui-même était ignoré en Amérique jusqu'au moment où fut cablée de Rome la nouvelle de sa condamnation (1). »

Pour Mgr Ireland, l'américanisme était un coup monté par les abbés Périès et Maignen, et l'archevêque traçait des principaux auteurs de la campagne un portrait qui suffisait à les discréditer devant le bon sens yankee. Voici comment il leur représentait M. l'abbé Maignen, la *Civiltà cattolica*, Mgr Péchenard, les cardinaux Camille Mazzella et Satolli, M. Tardivel, le rédacteur de la *Vérité* de Québec qui avait mené au Canada une campagne anti-américanisme aussi vigoureuse que celle de la *Vérité française*.

(1) *Op. cit.*, p. 7.

« M. Maignen, comme critique et comme théologien, est un adepte sur tous les points, des chasseurs d'hérésie. Il pose sur le chevalet les pensées de l'honnête prêtre qu'il poursuit et s'efforce, en les torturant dans tous les sens, d'en extorquer matière à condamnation d'inquisiteurs. Il soumet à la mécanique du syllogisme les méditations d'un cœur vraiment sacerdotal ; et avec le secours des distinctions et des sous-distinctions scolastiques, il prouve que de telles idées ne se trouveront pas dans les traités d'abstruse métaphysique dont on est redevable à Mgr Satolli, ni dans les sommes de théologie du moyen âge, au milieu desquelles il a passé sa vie. Il sépare des passages entiers de leur contexte pour en appuyer sa thèse, bien que ces soi-disant erreurs se trouvent réfutées au chapitre même d'où il les a tirées. Il attribue aux prélats américains toutes les divagations du libéralisme, telles qu'elle trainent dans d'obscurs journaux de l'Europe ; et avec une insolence et une impudence sans pareilles, il met nos évêques en demeure de désavouer des articles dont ils n'ont jamais entendu parler. Il juxtapose violemment à un discours de l'archevêque Keane, aussi orthodoxe que les canons du Concile de Trente, un article hérétique de la *Contemporary Review* ; et avec une audace grotesque, il fait tenir à un des prélats les plus pieux d'Amérique, le langage des Wellhausen et des Harnack.

« Mieux encore M. Maignen a été, à plusieurs reprises convaincu de déloyauté. Il accuse le Père Hecker, un prêtre d'une haute piété au su de tous, de manquer aux dévotions essentielles de la religion catholique ; et quand on lui oppose d'admirables

pages où celui-ci profère un hymne sublime en l'honneur du Verbe fait Chair, M. Maignen se renferme dans un silence rageur, mais impuissant. Bien plus, afin d'établir l'irrévérence du Père Hecker à l'égard du divin crucifié il compte le nombre de fois où dans sa biographie, revient le nom de Jésus ; alors il avance « que le nom adorable n'est peut-être pas prononcé cinq fois dans un volume de près de 500 pages (1). »

« Or, un critique surmontant son dégoût pour cette argumentation sénile, a compté que le nom sacré ne se trouve pas répété moins de 35 fois dans ce livre (2), — c'est-à-dire beaucoup plus que dans nombre d'ouvrages célèbres de dévotion catholique. A ces témoignages de malhonnêteté, il faut ajouter un certain cas de maquillage si avéré qu'il suffirait à discréditer l'ouvrage entier de M. Maignen. Une des preuves en effet, qu'il met en avant pour montrer l'absence de piété chez le Père Hecker est la suivante: Le seul reproche raconté dans la vie du Père Hecker est celui qu'il aurait adressé à un jeune prêtre qui manquait de temps pour prier et à qui il conseilla d'aller « se sucer les pouces hors d'Amérique » (p. 142). Si l'on s'en réfère à la biographie du Père Hecker, on constate que cette histoire est racontée ainsi (p. 407) :

« L'anecdote suivante montre le mépris du Père

(1) *Le P. Hecker est-il un saint ?* p. 143.

(2) *La Vie Catholique*, 27 octobre 1899. article de M. l'abbé Pierre. Mgr Ireland ignore quel est le genre de piété cher à M. Maignen et que celui-ci est un des propagateurs des dévotions de la Salette, de sainte Philomène « la thaumaturge du XIX^e^ siècle », et du drapeau du Sacré-Cœur.

Hecker pour une dévotion indolente. Dans une mission un jeune prêtre, nouvellement revenu de Rome, exprimait le désir de retourner en Italie le plus tôt possible, disant : « Ici, je n'ai pas le temps de prier. » Le Père Hecker fut indigné de ce propos, car ce jeune prêtre ne lui semblait pas si occupé. « Ne soyez donc pas si enfant, lui dit-il. Regardez autour de vous, et voyez tout le bien que vous avez à faire ! Ne vaut-il pas mieux revaloir à Dieu — ici, dans notre pays — ce qu'il a fait pour vous, que d'aller sucer vos pouces à l'étranger ? »

« Quel nom donnez-vous à ce genre de piété ? (1). »

*
* *

« Un facteur plus important du mouvement qui nous occupe, c'est la *Civiltà Cattolica*, le principal organe des Jésuites. Cette revue italienne a fait le plus grand tort aux intérêts premiers de la religion par l'étroitesse et l'intolérance de ses jugements. Sa bigoterie politique et théologique, ses méthodes truculentes de controverse, son irritation contre toute forme de liberté et de progrès ont contribué plus que quoi que ce soit à aliéner à l'Eglise l'élément intellectuel de l'Europe. Ce fut la *Civiltà Cattolica* qui mieux qu'aucun autre journal du continent rendit possible la plus retentissante supercherie du dix-neuvième siècle. Il peut être nécessaire de rappeler aux lecteurs américains, que il y a quelques années,

(1) *La Genèse*, pp. 12-14. — Voyez comment M. Coppinger, *La polémique française*, p. 49, rélève aussi une argumentation de M. Maignen.

Léo Taxil, un pseudo-converti au catholicisme fit, sur la Franc-Maçonnerie, des révélations si absurdes que seulement une crédulité et un fanatisme enragés purent s'y laisser prendre. Une fabuleuse jeune femme, nommée Diana Vaughan était l'héroïne de cette invention :

« Initiée aux secrets de la maçonnerie dès l'âge le plus tendre et ayant eu plusieurs entrevues avec le diable lui-même à Charlestown, dans la Caroline du Sud, elle était admirablement qualifiée pour dévoiler le mystère d'une organisation vouée à l'adoration de la majesté satanique. Trois ans durant, dans une série d'articles qui sentaient leur théologien, la *Civiltà Cattolica* popularisa les révélations de Léo Taxil et proclama sa confiance en Diana Vaughan, que de braves gens, type Delassus, mentionnaient quotidiennement aux intentions de leurs messes. Même quand Diana eut annoncé qu'elle avait été mariée avec le diable, qu'elle l'avait trouvé beau et bien fait, la *Civiltà Cattolica* tint ferme dans sa crédulité. Les révélations de Diana Vaughan restaient pour la docte revue « des publications précieuses que rien n'égalait en exactitude et utilité ».

« De ceci, on peut facilement conclure combien la feuille des Jésuites était préparée à jouer un rôle dans l'affaire de l'américanisne. Les personnes qui croyaient que le diable était apparu régulièrement à Charlestown, avec ses cornes, sa queue, tout son appareil, et que cette délicieuse cité du Sud était « le souverain centre du culte de Satan » étaient bien disposées à se convaincre facilement que l'Amérique elle-même était le siège de quelque grotesque hérésie.

« La *Civiltà Cattolica* a toujours été l'ennemie de la démocratie et des institutions démocratiques, par conséquent de l'Amérique et des principes qu'elle représente. Il y a seulement quelques années elle publiait un long article, intitulé la « Scuola dei Equivoci » et expliquait à l'Amérique avec force enthymèmes d'un lourd maniement que la véritable idée de la démocratie présente une contradiction dans les termes ; et finalement elle ridiculisait la loyauté des catholiques américains envers le drapeau étoilé (1). »

*
* *

« A M. J. Tardivel appartient le privilège unique d'avoir démontré que Diana Vaughan était une créature en chair et en os. En un temps où tout le monde savait que Diana Vaughan n'avait d'existence que dans l'imagination de Léo Taxil, quand chaque homme de jugement s'étonnait de l'extraordinaire crédulité et du fanatisme de tant de catholiques, M. Tardivel assuma le « rôle » de détective et fit le guet à l'hôtel Mirabeau, rue de la Paix, à Paris. Pour empêcher toute déception, il prit avec lui un ami et un fonctionnaire du tribunal civil de Paris. Un contrôle du registre permit de reconnaître que Diana Vaughan avait séjourné toute une semaine à l'hôtel et qu'elle avait mangé et bu comme tout le monde. M. Tardivel dressa immédiatement un procès-verbal, qui, dûment signé et scellé, devait convaincre l'univers que Diana n'était pas une fable. Depuis les trois années passées, à la suite de cette visite à l'hôtel

(1) *Op. cit.*, pp. 16-17.

Mirabeau, M. Tardivel a peu changé. L'Américanisme est sa nouvelle Diana Vaughan. Le titre de son livre récemment paru et qui renferme toute sa contribution à la littérature américaniste est : « La situation religieuse aux Etats-Unis. »

« Le principal titre de M. Tardivel à ce « rôle » de polémiste est, comme pour ses alliés, la haine des Etats-Unis (1). »

*
* *

« L'homme qui a le plus récemment parlé dans cette affaire est Mgr Péchenard. Il vient d'apporter son témoignage à l' « heureuse disposition d'esprit » dont ses compatriotes ont fait preuve au sujet de l'Américanisme. Comme on pouvait s'y attendre d'un homme dans sa position, ses sympathies vont à ceux qu'on nomme réfractaires et qui ne pourront qu'applaudir au genre d'orthodoxie dont fait preuve l'article publié par lui dans cette Revue.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que maintenant plus que jamais, les amis véritables de l'Université Catholique de Paris regretteront la perte de Mgr d'Hulst, prédécesseur du recteur actuel : jamais il n'aurait souffert que ce grand centre de science en vint à servir d'allié à ceux qui essaient de ternir le beau nom de l'Eglise d'Amérique (2). »

---

(1) *Op. cit.*, pp. 17-18.

(2) *Op. cit.*, p. 19. *The catholic Irish*, april 12, 1900, dit de Mgr Péchenard « personnally he is less looked upon as an authority in the world of ideas than as a skilful administrator and an excellent ecclesiastic ».

*
* *

« Le cardinal Mazzella, un jésuite napolitain, a consacré sa vie, depuis son accession au Sacré Collège, à l'avancement des intérêts de son Ordre. Il est le grand homme de la *Civiltà Cattolica* et le pouvoir exécutif de sa politique (1).

« Le cardinal Satolli est bien connu en Amérique comme le premier délégué Apostolique aux Etats-Unis. Ce fut durant son séjour à Washington qu'il s'immisça d'une manière inacceptable, dans les affaires de l'Université Catholique, tournant son influence contre les membres américains de cette faculté en faveur de l'élément étranger, qui avait alors pour meneurs les professeurs Schroeder et Périès. Entre

(1) On me permettra d'ajouter que l'éminence a eu une grande influence sur la rédaction de l'Encyclique *Providentissimus* et la décision relative aux Trois témoins célestes. — Mgr Ireland range aussi parmi les adversaires de l'américanisme le P. Fleming. Il dit : « Le Père Fleming est un moine franciscain qui fut l'ami et le collaborateur du Dr Stephen George Mivart. Autrefois, il était très considéré à Rome pour sa rare largeur d'esprit. Récemment cependant, pour obéir à un édit de son Ordre, il est devenu dans l'Eglise le champion des vues réactionnaires et, par son zèle, il a rapidement expié ses escapades théologiques des années passées. » Mgr Ireland fait ici allusion à un mouvement rétrograde qui s'opéra chez les franciscains à la suite de la lettre de Léon XIII au ministre général des Frères mineurs, datée du 25 novembre 1898. Si le P. Fleming a été entraîné dans cette réaction, il ne semble pas s'être laissé emporter loin, ni longtemps. Mgr Boeglin lui donne facilement l'absolution des fautes qu'il a commises « pendant l'aventure antiaméricaniste », vu qu'il a « repris sa sérénité et son ministère de coopération ». (*Revue du clergé français*, t. XXIX, 1er février 1902).

temps il obtenait du pape la lettre qui demandait la démission de l'évêque Keane. Depuis son retour à Rome, il a conservé une attitude systématiquement hostile à l'Amérique et à tout ce qui est américain (1). »

Comme Mgr Péchenard avait attiré l'attention sur le fait qu'en 1899, durant son séjour en France, l'archevêque Ireland n'avait discuté nulle part la question de l'américanisme, et par là-même avoué sa culpabilité, Saint-Clair Etheridge écrivit :

« Mgr Péchenard devrait savoir que le prélat attaqué par lui passe pour un homme pratique et qu'il a peu d'admiration pour les héros mythologiques du Whalala qui emploient leurs journées à pourfendre des ombres. Ceux qui ont lu le récit fort exact des félicitations qu'il reçut à Rome du Souverain Pontife et des principaux cardinaux, pour avoir compris comme il le fallait la lettre du pape, trouveront peut-être une raison plus simple au silence dédaigneux de l'archevêque de St-Paul (2) ».

Dans un voyage qu'il fit à Rome, au printemps de 1900, l'archevêque Ireland reçut encore beaucoup d'égards. Il vint ensuite à Paris où il prononça le discours d'inauguration de la statue de La Fayette « trait d'union entre

(1) *La Genèse...*, pp. 19-20.
(2) *La Genèse...*, p. 27.

l'Amérique et la France » (1). Quinze jours après il présidait, avec l'archevêque Kain, la distribution des prix de l'école Albert-le-Grand. Il y prit la parole.

« Si la jeunesse de France, dit-il, s'adonnait entièrement à l'imagination, au sentiment, certes, ce serait beau, cette jeunesse de France qui vivrait du sentiment et de l'idéal ; mais si elle se confinait uniquement dans le sentiment et dans l'idéal, sans savoir en faire sortir toutes les richesses, sans disposer des forces matérielles qui portent avec honneur votre drapeau à travers toutes les mers et tous les continents, il y a des pays qui pourraient vous étreindre et qui pourraient dire : « La France a vécu, bien ; mais elle ne vit plus aujourd'hui », et nous ne voulons pas que jamais on puisse dire chose pareille !...

« Au nom de l'humanité, (je n'ai pas le droit de parler au nom de la France), au nom de l'humanité, je veux que la France reste forte et vigoureuse ; je veux que, dans quelque partie du monde que ce soit le son de la langue française rappelle ce qu'il y a de plus beau, de plus héroïque et de plus religieux dans le monde, et, par conséquent, au nom de l'humanité, je dis, j'ose dire aux Français : Unissez-vous sur le terrain de la patrie. Des nations vous guettent ; des nations se frottent les mains quand vous vous disputez ; des nations se disent (pardonnez-moi si, dans ce jour de joie, je rappele ce que quelques-uns disent),

(1) Le caractère presque officiel de ce discours valut à son auteur d'être nommé commandeur de la Légion d'honneur (septembre 1900).

des nations se disent : « Laissez faire les Français, ils se consumeront dans leurs divisions. » Eh bien, Messieurs, vous, jeunes soldats de la France, sortez dans le grand chemin de la vie et dites : « Le salut de la France avant tout. Je la prends telle que je la vois telle qu'elle se présente devant moi, et son salut, c'est la règle suprême de ma conduite (1). »

La présence de l'archevêque n'excita plus les protestations de ses adversaires : il disparaissait dans le mouvement de l'exposition universelle (2). Quelques années auparavant, il avait cru qu'il y présiderait un parlement religieux. Il écrivait alors à M. Charbonnel :

« Ce qui est certain, c'est qu'un congrès des religions se tiendra à Paris, en 1900, que l'Eglise catholique y participe ou non. Et alors quelle honte que la vraie Eglise n'y donne aucun signe de vie ! Ses ennemis la disent mourante ou morte. Quelle belle occasion pour elle de rassembler ses forces, de faire paraître ses talents, de se montrer à la tête de tous les mouvements intellectuels et sociaux. D'ailleurs il ne faut pas considérer seulement l'effet de son silence sur Paris, mais cet effet sur l'univers entier. Pour moi, la plus belle occasion de triomphe offerte à l'Eglise depuis un siècle, c'est celle du congrès de Paris en 1900 (1). »

(1) *Discours*, p. 10 et 15.

(2) M. J. de Bonnefon lui consacra encore un article dans le *Journal* du 30 juin : *Notre ami Ireland ?* — Voyez du même *l'Américanisme* dans *l'Eclair* du 31 mai 1900.

(1) Lettre citée dans Charbonnel, *Hist. d'une idée*, p. 156.

La grande exposition ne vit point le congrès des religions mais un intéressant congrès de l'histoire des religions. Trois prêtres de l'église romaine osèrent y paraître (1). Les catholiques laïques n'y assistaient pas en grand nombre. On peut conclure des travaux de cette assemblée que si le clergé pouvait organiser des congrès internationaux de savants catholiques, du moins il était prudent de ne point se mêler aux réunions de la science indépendante.

Il se tint cependant, en 1900, une réunion qui souleva de la part des intégristes une opposition presque aussi violente qu'une nouvelle réunion du parlement de Chicago (2), ce fut le congrès ecclésiastique de Bourges. Le fait que trois pré-

(1) MM. Ch. Denis, le directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, Fourrière, curé d'Oresmieux, et Toiton.

(2) Ce terme de comparaison est historique. Il revenait sans cesse.

Durant l'hiver 1898-1899, il se tint, à Paris, ce que la *Vérité* (15 mars 1899) dénonça aussi comme « une manière de congrès des religions au petit pied ». Des moralistes de toutes les théories firent au collège libre des sciences sociales une conférence sur l'idée morale. « Leur dessein était de rechercher si la diversité des doctrines ne leur permettait point de fonder sur des bases communes un enseignement moral social. On entendit successivement MM. Belot, délégué des professeurs de philosophie au conseil supérieur de l'instruction publique; Gide, l'éminent sociologue, professeur à l'école de droit; le pasteur Wagner; Jacques Sorel, l'écrivain socialiste. » Les catholiques furent représentés dans cette entreprise par le dominicain V. Maumus et M. G. Fonsegrive.

lats (1) l'honorèrent de leurs encouragements et de leur présence prouvait une notable évolution dans les idées (2).

Le mouvement progressiste reçut au printemps de 1901 un nouvel apport de la part de M. l'abbé Klein.

---

(1) Mgr Servonnet, archevêque de Bourges ; Mgr Petit, archevêque de Besançon et Mgr Rumeau, évêque d'Angers. Mgr Rumeau ne voulut pas toutefois que sa *Semaine religieuse* enregistrât sa participation au congrès.

(2) Sur ce congrès, voy. le discours de Mgr Isoard publié dans la *Revue canonique*, sep.-oct. 1900 et la *Lettre de Mgr l'évêque d'Annecy à Mgr l'archevêque de Bourges, touchant le congrès ecclésiastique tenu dans cette ville au mois d'août 1900*. (Annecy, 1901, in-8, 14 pp.).

Dans son opuscule sur *Le Saint Bréviaire et son avenir* (1900), Mgr Isoard gémit sur les « hommes d'action de l'Amérique et de l'Allemagne, les hommes qui veulent un catholicisme de leur temps, les hommes qui rangent la religion parmi les religions, acceptent l'idée d'un congrès des religions, d'une exposition de l'art de toutes les religions » (p. 19). « C'est ainsi, dit-il, qu'ils ont apparu tout récemment les prêtres qui, dans l'intérêt même de leur action dans le monde, prétendent pouvoir faire abstraction de leur qualité de prêtres en certaines circonstances qui leur appartiendrait de déterminer. Hors de là, ils sont des laïcs honnêtes et servant la cause sociale. C'est ainsi que comme moyens d'action, ce n'est que depuis peu de temps, qu'a été adopté franchement et presque universellement le système qui consiste à recourir aux procédés et moyens d'action dont usent les laïcs, soit comme individus, soit comme société. Les modèles à suivre pour le prêtre zélé et qui veut le succès de ses œuvres, ce sont les hommes qui savent se créer des succès, hommes d'affaires, artistes, acteurs, entrepreneurs de fêtes publiques. Qu'ils deviennent donc nombreux les enrôlements à cette nouvelle milice ! Tel leur langage, tels leurs vœux. »

Le professeur de l'Institut catholique n'avait point disparu du champ des batailles intellectuelles depuis la publication de la lettre *Testem*. Quelques mois plus tard il publiait la *Vie de Mgr Dupont des Loges*, le dernier évêque français de Metz. L'édifiante biographie de ce prélat patriote et légitimiste rassura la presse conservatrice et religieuse sur les opinions de son auteur. L'Académie française décerna l'un de ses prix au mérite littéraire de l'ouvrage, et le rapporteur, M. Gaston Boissier, en fit un éloge dans son rapport de la séance annuelle. Pour éviter qu'on ne vît une rétractation dans cet ouvrage préparé, du reste, pendant de longues années, M. Klein terminait en ces termes l'Avant-Propos où il présentait le héros messin :

« Parce que de tels exemples se décorent souvent du beau nom de « vertus antiques », ce n'est pas une raison pour qu'ils ne soient point admirés de ceux-là même qui aiment le plus leur temps, le siècle où Dieu les a fait naître et où il leur a ordonné de travailler. L'une des supériorités de l'Eglise catholique n'est-elle pas, justement, l'infinie souplesse avec laquelle, dans la divine fixité de sa doctrine, elle adapte ses moyens d'action à la partie changeante des misères et des forces humaines ? Comme l'éternel Père de famille qu'elle représente parmi nous, n'a-t-elle pas toujours elle, suivant les besoins des différents âges, à tirer de son trésor les anciennes choses aussi bien que les nouvelles : *nova et vetera ?*

« Pour moi, reconnaissant envers la Providence d'avoir pu naguère, en contribuant à faire connaître des archevêques comme ceux de Carthage et de Saint-Paul, la célébrer elle-même dans ses dons nouveaux, je la remercie aujourd'hui de permettre qu'en retraçant le portrait d'un des évêques les plus traditionnels du XIX^e siècle, je la puisse célébrer dans ses dons plus anciens et non moins excellents. Du même cœur que j'ai répété : *Nova*, je viens, sans contradiction, proclamer dans ce livre : *Et vetera* (1). »

Ces déclarations ne témoignaient pas d'une conversion bien profonde chez le héraut d'Ireland et d'Hecker. Bientôt après il traduisait en français deux discours de l'évêque Spalding. Le premier, l'*Education supérieure des femmes* (2), exposait le sujet d'une manière très nouvelle pour un prélat, au jugement des catholiques du vieux monde (3) : c'était la reprise des idées de Madame Marie du Sacré-Cœur. L'évêque même ne craignait point de dire : « On est forcé d'avouer que l'absence de religion chez tant d'hommes, en France et ailleurs, a sans doute pour cause la faible culture intellectuelle des épouses et des mères (4) ». Le second discours, publié dans la *Revue du Clergé Français*, sur

(1) *Vie de Mgr Dupont des Loges*, X-XI.
(2) Brochure in-12, Paris, Bloud et Barral.
(3) *Op. cit.*, voy. p. 13, 20, 44-45.
(4) *Ibid.*, p. 32.

« la mission vitale de l'Université », renfermait pareillement un certain nombre de sentences dont il eut été facile de faire l'application aux récentes querelles.

Ces traductions étaient le prélude d'un nouveau volume d'importations américanistes que M. l'abbé Klein donna à Pâques de l'année 1901, sous le titre d'*Opportunité* (1) et qui fit le pendant de l'*Eglise et le siècle*. Tous deux prêchent « ce culte de Dieu en esprit et en vérité que le Christ a révélé au monde, et qui n'est ni d'un temps ni d'un peuple, mais de tous les temps et de tous les peuples (2) ». Une seule différence caractérise les deux prédications, celle de Mgr Ireland est d'un orateur, celle de Mgr Spalding d'un poëte et d'un philosophe.

Omission de toute effusion envers ces dévotions nouvelles dont aucun évêque des pays latins, chaque fois qu'il prend la parole, ne manque point d'affirmer non seulement l'opportunité, mais encore la nécessité; mépris des sub-

---

(1) *Opportunité* est le titre du premier discours. Il est à remarquer que, dans l'encyclique *Longinqua oceani*, Léon XIII s'est servi de ce mot si souvent employé par les Américains. « Il est juste et nécessaire que l'Eglise marche de concert avec l'Etat, d'un pas ferme vers le progrès, mettant à profit toutes les opportunités que le temps offrira. » (Utendis videlicet opportunitatibus, quas afferat dies).

(2) *Opportunité*, p. 251.

tilités et des disputes théologiques (1); recommandations incessantes de l'initiative et de l'activité (2) comme plus utiles encore que cette docilité et cette soumission qui passent ailleurs pour les seuls devoirs catholiques ; insistance sur les vertus naturelles : tels sont les traits qui caractérisent tout d'abord l'enseignement de l'évêque de Péoria. On comprend que son traducteur ait jugé que ses coreligionnaires de France pourraient en faire leur profit et qu'ils trouveraient à prendre particulièrement dans le discours dont voici des extraits :

« Toute vérité est orthodoxe, qu'elle nous vienne de la révélation confirmée par la voix infaillible de l'Eglise ou qu'elle arrive sous la forme d'une connaissance certaine et scientifique (p. 96).

« Rien n'est plus malaisé que de faire accepter l'Evangile à ceux qui vivent dans les mortelles ténèbres de l'ignorance et de la misère. Quiconque s'efforce d'élever l'humanité entière en lui donnant la possibilité de vivre une vie plus libre et plus humaine, celui-là, qu'il en ait conscience ou non, est l'ouvrier de la cause du Christ pour le salut des hommes (p. 97).

« Si, dans les premiers siècles du christianisme, l'Eglise a su s'assimiler tout ce qu'elle a trouvé de vrai et de bon dans la civilisation païenne, si saint

(1) *Ibid.*, p. 183.
(2) *Ibid.*, pp. 73, 120, 163.

Augustin et saint Thomas d'Aquin ont su contraindre Platon et Aristote à devenir les auxiliaires de la cause du Christ, pourquoi donc nous décourager et nous figurer que l'Eglise a perdu cette faculté d'assimilation ? (p. 100). Une institution qui ne sait pas se servir de ses meilleurs sujets est bien près de la décadence (p. 101).

« Les théologiens et apologistes catholiques ont érigé en principe fondamental qu'il doit y avoir harmonie entre la révélation bien comprise et les phénomènes de l'univers bien connus ; or, s'il en est ainsi, c'est justement la pensée la plus profonde et la science la plus parfaite qui fourniront les preuves les plus irréfutables de la vérité de notre foi (p. 102).

« Il n'y a pas d'effort vers le progrès sans risques d'erreur, c'est vrai ; mais une léthargie intellectuelle et morale entraîne inévitablement la décadence et la ruine. Une faculté inutilisée dégénère jusqu'à ce qu'elle cesse d'exister. Celui qui ose s'expose : pour vaincre, il faut aller au-devant du danger. Est-ce que l'Eglise, qui a pour tous ses enfants des approbations et des encouragements, n'en saurait donner à ceux qui travaillent avec zèle et droiture à acquérir des connaissances plus exactes et plus profondes ? Tandis que le monde entier irait de l'avant, permettrait-elle aux catholiques de s'endormir dans une ignorance satisfaite et de s'ensevelir, en quelque sorte, dans la tombe ? (p. 104).

« Ne vivre que par la pensée, s'efforcer sans cesse de mieux sonder la vérité infinie, n'est aisé pour personne. Il faut pour cela une discipline, une énergie et un esprit d'abnégation que bien peu d'hommes

possèdent. Quand un homme de cette trempe et de cette valeur se dévoue à élucider et à défendre les doctrines de la religion, nous devons l'honorer et nous fier à lui ; sans quoi, il pourra perdre courage ou se consacrer à des études dans lesquelles ses efforts seront mieux appréciés. Si nous permettons que nos esprits les plus capables soient en butte à la défiance, il s'ensuivra inévitablement l'abaissement du niveau intellectuel chez les catholiques, et, par voie de conséquence, l'abaissement de leur vie morale et religieuse (p. 107).

« Le surnaturel dépasse la nature sans l'annihiler. de même que Dieu peut être à la fois transcendant et immanent. Il est la puissance cachée derrière le monde matériel, comme il est la force qui agit au dedans de l'âme humaine. La révélation ne peut être faite qu'à des êtres doués de raison, et la raison veut qu'on cherche à comprendre tout ce qui est intelligible (p. 124). Considérer la théologie comme un simple système de formules cristallisées, comme une science qui n'a nul besoin de prendre contact avec la culture générale du temps présent, mais se contente de présenter les vieilles vérités dans les vieilles formules ; n'y voir, en deux mots, qu'un grand catéchisme avec plus de définitions et de réfutations ; c'est la dépouiller de sa force d'action sur les hommes qu'une pensée impérieuse soulève et emporte sur ses ailes, et qui, troublés par tant de nouveaux et difficiles problèmes, commencent à se demander, l'âme remplie de doute et d'angoisse, si notre vie ne va pas bientôt être vidée de tout contenu spirituel (p. 127).

« Nous n'avons pas besoin de nouvelles dévotions

ni de nouveaux reliquaires ; ce qu'il nous faut, c'est un autre esprit, un réveil de foi, d'espérance et d'amour, une volonté plus courageuse de nous emparer des sources d'où procède la puissance morale ; c'est par là que nous amènerons toute science à rendre hommage au Christ, et que nous arriverons nous-mêmes à servir de la plus noble manière tous les enfants de Dieu. Nous devons résolument nous efforcer de voir, non seulement les choses telles qu'elles sont, mais nous-mêmes tels que nous sommes. Là où manque la critique de soi-même, chez l'individu aussi bien que dans une société, la décadence est inévitable (p. 134).

Ce fut à Rome, le 21 mars 1900, que Mgr Spalding prononça ce discours dans l'église du Gesù qui n'avait certainement jamais retenti de tels accents. En descendant de la chaire, l'orateur fut reçu à la sacristie, et sans doute félicité, par le père Brandi, l'un des rédacteurs de la *Civiltà cattolica*. Quelque temps après, le jour de Pâques, Mgr Spalding prêcha sur le *Pater* à l'église Saint-Sylvestre. Il montra dans son sermon le vide d'une civilisation qui n'est chrétienne que de nom et ne connaît que la lutte pour la vie ; il distingua la politique de la religion. On crut qu'il s'amusait à dénoncer la faillite du catholicisme traditionnel et à condamner le pouvoir temporel. Il ne fut pas invité à remonter en chaire.

Les protestations des intégristes contre la traduction des discours de l'évêque de Péoria ne tardèrent pas à se faire entendre.

« Les idées de Mgr Spalding, écrivit M. l'abbé Maignen, n'ont ni l'attrait de la nouveauté, ni le mérite de la clarté et nous avons peine à concevoir comment M. l'abbé Félix Klein a pu croire qu'un tel livre serait goûté du public français.

« Rien de nouveau, en effet, dans ces pages qui reproduisent, sous une forme plutôt atténuée, le thème favori et cent fois ressassé des libéraux anglo-saxons : l'Eglise et le siècle, l'alliance du catholicisme et du progrès moderne, la liberté, l'initiative..., etc., etc.

« Y a-t-il un Français ayant quelque lecture auquel ces *nouveautés* ne paraissent un peu passées de mode et qui ne souhaite entendre des accents moins connus?

« Nous ne sommes plus en 1892.

« Depuis l'époque déjà lointaine où l'on croyait à « la supériorité des anglo-saxons », les évènements ont marché et les idées à leur suite. La guerre hispano-américaine, la guerre anglo-boër ont dissipé bien des légendes ; la condamnation de l'américanisme, les récents voyages des grands prélats américains ont fait la lumière sur les idées et sur les hommes.

« C'est à un public fatigué et désabusé que M. Klein offre, sous un titre nouveau, la même idée, la même thèse, moins l'enthousiasme de Mgr Ireland et l'originalité naïve du Père Hecker.

« Mgr Spalding — en français — n'est plus qu'un

philosophe froid, sentencieux, obscur. Il réalise ce paradoxe : enfermer une idée vague dans une phrase concise : exprimer brièvement une pensée diffuse (1).»

M. l'abbé Périès (2) fit écho à M. l'abbé Maignen, ainsi qu'un intégriste belge.

« Aura-t-on bientôt fini, disait celui-ci, de nous faire connaître les étonnants penseurs américains ? Quand ils s'avisent de trouver du nouveau, ils inventent des systèmes absurdes tels que l'américanisme, et quand ils se bornent à être sérieux, il n'est point de banalité qui ne leur paraisse indigne du lecteur.

« A preuve le volume que voici. Et tout d'abord pourquoi ce titre ? Peut-être l'auteur a-t-il voulu dire qu'il est parfois opportun de répéter ce que chacun sait (3). En tous cas, son livre déborde d'idées archiconnues, d'axiomes usés et de conseils vieux comme le monde.

« Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que de ci de là des pensées sont esquissées qui cessent d'être banales pour devenir terriblement fausses et perfides. A tout moment on se heurte à un manque de science stupéfiant. Ne parlons pas de précision, jamais les idées n'apparaissent avec des contours précis, la profondeur est partout absente. C'est une débauche de mots, des formes vagues à l'aspect mystérieux, un

(1) Voyez la *Vérité Française* du 1er août 1901 et *Nouv. cath.*, p. 164-165.

(2) *Polybiblion,* n° de juin 1902.

(3) Voyez ci-dessus, page 431, note 1.

air de prophète un peu cabotin et de phraseur apocalyptique qui se croit philosophe. C'est piteux ; par instants, cependant, c'est plutôt drôle (1). »

Mais, comme disait M. l'abbé Maignen, on n'était plus en 1892. Si le livre ne soulevait pas autant d'enthousiasme ni de contradictions que l'*Eglise et le siècle*, c'est que celui-ci avait imposé ses idées à une partie du clergé français. On en avait vu la preuve au congrès ecclésiastique de Bourges, notamment dans un discours de M. l'abbé Birot, vicaire général d'Albi. D'ailleurs la ruine des anciens partis conservateurs semblait consommée ; le clergé séculier, déçu de ses espérances réactionnaires, sentait de plus en plus la nécessité de s'adapter. Onze évêques et un archevêque exprimèrent à M. l'abbé Klein leur satisfaction de sa nouvelle œuvre. *Opportunité* fut également traduit et reçu en Allemagne (2). L'américanisme, comme autrefois le libéralisme, après avoir été un péché, semblait devenir une vertu, en attendant peut-être qu'il fût une nécessité. A Rome seulement on restait fidèlement au même point. Dans le temps où l'on y rejetait l'élection de l'évêque Spalding à l'archevêché de

(1) *Revue bibliographique belge* du 31 août 1901. Article de M. « V.-D.-B. »

(2) Munich, librairie G. Schuh et Cie.

Chicago, on refusait d'agréer M. l'abbé Klein pour l'épiscopat et comme administrateur apostolique de la principauté de Monaco, bien qu'il fût patronné par quatre archevêques de France.

XI

(1902-1903).

« *La crise de la foi.* »
Appels du P. Fontaine, de M. l'abbé Gayraud, de Mgr Turinaz.
Les apostasies ecclésiastiques et laïques.
La responsabilité de l'américanisme.

En 1899, le P. Fontaine, de la Compagnie de Jésus, avait commencé à dénoncer comme des *Infiltations protestantes* dans le clergé toutes les idées nouvelles qui y pénétraient. Son zèle d'inquisiteur avait eu des précurseurs (1), il trouva des imitateurs. Pénétrant sans cesse plus nombreuses et plus puissantes dans un corps qu'un système d'éducation et d'instruction particulier en avait jusque là préservé, à tel point que la mentalité de beaucoup des moins retardataires ne dépassait pas celle de l'ancien régime, les idées nouvelles produisaient des chocs douloureux si

(1) Par exemple, dom Chamard, les abbés Rambouillet et Moniquet et aussi dans un autre genre, le P. Cornut, auteur des *Malfaiteurs littéraires*, un jésuite dont la défection ne peut pas être mise au compte de l'américanisme.

généraux, si répétés, qu'on put, à bon droit, parler d'une « crise de la foi ». La prudence ecclésiastique refusa d'abord d'en constater l'existence. Il fut ensuite admis qu'on en traitât en conversation. Bientôt après on en parla d'autant plus librement que le mal acquérait de grandes proportions. En février 1901, M. l'abbé Gayraud, député du Finistère, écrivait : « La crise actuelle de la foi peut devenir mortelle pour la France. C'est aux évêques de France d'y pourvoir (1) ». A la fin de la même année, M. l'abbé Maignen, terminant son livre *Nouveau catholicisme et nouveau clergé* et prenant modèle sur saint Vincent de Paul qui avait sollicité l'intervention des évêques contre le jansénisme, leur demandait de se prononcer contre les partisans des doctrines nouvelles. « Aujourd'hui, comme il y a deux siècles, disait-il, le peuple fidèle se tourne vers ses pasteurs et les supplie de conjurer le péril par une action énergique. Les choses en sont venues à ce point que la possibilité d'un schisme qui n'eut même pas été discutée, il y a quelques années, fait maintenant l'objet de tous les entretiens (2) ».

L'appel fut entendu. Au mois de février 1902, Mgr Turinaz publiait une brochure intitulée :

(1) *La crise de la foi*, p. 166.
(2) *Op. cit.*, p. 430.

Les périls de la foi et de la discipline dans l'Eglise de France à l'heure présente. « Le silence et l'inaction, disait-il, sont impossibles. Je suis convaincu que les déclarations et les actes isolés des évêques n'auront ni l'autorité, ni la puissance de conjurer ces périls, de vaincre l'obstination de ceux qui les déchaînent sur nous, d'arrêter le mouvement qui emportera le clergé et avec lui le peuple de France sur des pentes glissantes et fatales (1). » Mgr Turinaz suppliait l'épiscopat français de publier une déclaration ou un jugement qui « serait l'application des enseignements de l'Eglise et surtout des enseignements récents de Léon XIII, aux doctrines erronées, aux tendances dangereuses, aux innovations et aux tentatives coupables ». Cette déclaration pourrait être suivie de certaines décisions. Rédigée après entente, par les Eminentissimes Cardinaux, elle serait proposée à la signature des évêques. Appuyé sur l'autorité de l'épiscopat français tout entier, chaque évêque prendrait ensuite dans son diocèse les mesures qu'il croirait nécessaires ou opportunes (2).

L'entente que demandait Mgr Turinaz était impossible et lui-même la compromettait par des personnalités et des allusions blessantes

(1) *Op. cit.*, p. 100.
(2) *Ibid.*, p. 102.

envers les archevêques de Bourges et d'Albi, les évêques de Châlons et de la Rochelle. Evidemment ces prélats et leurs amis ne pouvaient s'engager dans la voie qu'on leur montrait et qui aboutissait à la condamnation de quelques unes de leurs idées (1). Après avoir été pendant deux mois l'objet de polémiques, la brochure tomba dans l'oubli, tandis que la crise à laquelle elle voulait remédier, atteignait une acuité suprême.

Au commencement de son écrit, Mgr Turinaz avait posé la question : « L'américanisme est-il mort ? » Il s'était répondu : « Je ne le pense pas; je crois que la plupart de ses doctrines restent dans beaucoup d'intelligences et que leur influence se fera sentir longtemps encore (2). »

En effet, ceux qu'on avait dénoncés et com-

---

(1) La question était infiniment complexe. Le cardinal Perraud qui condamna solennellement des novateurs sur la question biblique, MM. Loisy et Grosjean, approuva la traduction d'*Opportunité* et même fut, pour un de ses livres, taxé d'américanisme religieux par un critique, M. Ledrain, *Eclair*, 5 février 1903.

(2) La question posée par Mgr Turinaz pour la France pourrait être étendue aux autres pays de l'Europe où l'américanisme a été discuté. Partout la réponse serait la même. En ce qui concerne l'Angleterre, il faut remarquer que tout au commencement de 1901 les évêques romains ont publié une lettre pastorale collective contre le libéralisme catholique. Tel qu'ils le désignent, c'est l'américanisme. Leur acte semble n'avoir jusqu'ici aucunement influencé l'évolution de la pensée théologique.

battus comme américanistes étaient encore sur la brèche, cherchant à prouver, comme en 1892, que l'Eglise romaine peut s'adapter aux temps nouveaux. Les événements de la dernière décade montraient qu'ils n'avaient pas eu tous les torts et, dans des moments d'abandon, leurs adversaires exprimaient quelques-uns de ces sentiments « heckéristes » qui, autrefois, les avaient indignés (1). On étudiait la manière dont, au-delà de l'Atlantique, le catholicisme avait réussi. En terminant une étude qu'il publiait en 1903, un jésuite disait :

(1) En particulier sur « l'anglo-saxonisme ».

Quand les Anglo-Saxons eurent encore affirmé leur force par de nouvelles victoires, l'Angleterre dans le Sud-Africain, les Etats-Unis aux Philippines, et que cette dernière puissance eut envoyé à Rome une commission pour négocier avec Léon XIII au sujet des ordres religieux de sa nouvelle colonie, les théologiens journalistes qui s'étaient si fort indignés des idées d'Hecker et d'Ireland sur la mission providentielle de leur race, reprirent pour leur propre compte leur thèse. On lisait dans *La Voce della Verità* du 7 juin 1902 : « Come la Roma cesarea facilitó col suo imperialismo la missione cosmopolitica della Chiesa, cosî nei decreti della Provvidenza sembra delinearsi la missione, cosciente o incosciente, del duplice imperialismo anglo-sassone — con la sua innegabile superioritá di organizzazione coloniale, di progresso materiale nel movimento della popolazione, nell' agevolare le comunicazioni, e via dicendo — di facilitare la evangelizzazione universale della Chiesa cattolica, la missione dell'unico Ovile e dell'unico Pastore. » — Selon les besoins de l'apologétique les mêmes « décrets » sont interprétés différemment dans *New-York Freeman's Journal*, 29 août 1903, article intitulé « *Self-appointed Agents of Providence* ».

« Nous tenons à le déclarer, nous n'avons jamais songé à présenter la situation de l'Eglise catholique aux Etats-Unis comme un idéal, loin de là. Mais en même temps nous voyons dans les progrès de l'Eglise, en ce pays, malgré tant d'obstacles accumulés, une des plus éloquentes leçons que nous puissions méditer (1). »

On aurait pu croire que dans la débacle de l'antique foi de la France, il n'y avait qu'à recourir au pape infaillible pour obtenir une direction effective. Or, Léon XIII avait beaucoup parlé, beaucoup écrit sur toutes les matières débattues et ses déclarations étaient restées sans résultat pratique.

Il avait imposé l'étude de la philosophie scolastique et condamné la philosophie kantiste, mais le retour au système du moyen âge avait été pour beaucoup d'écrivains catholiques une affaire de mode et de politique. Ils avaient trouvé plus commode de saupoudrer leurs élu-

(1) *L'Eglise catholique aux E.-U.*, par le p. J. Forbes dans *La Rev. cath. des Inst. et du Droit*, juin-juillet 1903. Cette étude contient des inexactitudes (v. g., l'auteur appelle le *Catholic directory* un livre officiel ; sur cette question, voy. *Review*, 1er mai 1902, *What is the statistical value of the Catholic directory* ?) Il renferme aussi des jugements fort contestables (v. g., Brownson est appelé « le premier écrivain de l'Amérique du Nord » ; l'auteur parle de « l'immutabilité doctrinale de l'Eglise en face de l'émiettement et des folies des sectes protestantes »).

cubrations de citations tronquées de saint Thomas d'Aquin que de se pénétrer de son génie. On ne se demandait pas non plus si Kant n'était pas, lui aussi, dépassé, et si la pensée, désormais indépendante, ne continuait pas son chemin sans s'attacher à des autorités. La néo-scolastique se montrait non seulement impuissante mais encore incapable de comprendre la nouvelle critique philosophique. Elle constituait un recul et ne pouvait que préparer une crise. On en eut une preuve dans l'apostasie de plusieurs prêtres distingués spécialement adonnés aux études philosophiques.

A la crise philosophique s'ajoutait une crise historique.

Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles de grands érudits ecclésiastiques avaient défriché avec autant de patience que de loyauté l'histoire religieuse toute encombrée de l'extravagante végétation du moyen âge. Au XIX^e^ siècle une réaction anticritique défit malheureusement leur œuvre, remit en honneur des légendes insensées et déforma des faits authentiques pour les plier à des opinions théologiques. Quand l'inanité de cette œuvre de passion eût été démontrée par quelques esprits rassis, le public catholique ne voulut pas voir qu'ils ne faisaient que rentrer dans la ligne scientifique des deux siècles passés.

On crut à une démolition soudaine, nouvelle, et comme on s'était fort exagéré l'importance des débats, on s'imagina constater une grande catastrophe.

La réaction anticritique et sa réfutation empêchèrent les catholiques de se rendre compte des travaux scientifiques continués en dehors de chez eux : le clergé se trouva fort déconcerté quand il apprit leurs résultats. Il était d'autant plus désorienté que pour obtenir la tolérance, ses travailleurs avaient dû se borner à étudier des faits, à publier sans commentaires des documents dont ils ne tiraient point les conséquences et dont ils ne paraissaient même ne point comprendre toute l'importance. Mais à la longue une synthèse s'imposait de tous ces travaux et les lecteurs logiques ne pouvaient s'empêcher de la voir.

Léon XIII avait écrit une belle lettre sur l'Histoire et ouvert aux savants les archives du Vatican. L'événement récompensa mal ses actes. Les archives, quoiqu'elles aient été encore très incomplétement explorées, ont fourni nombre de pièces qui ont mis à néant des thèses que que les ultramontains français avaient intimement liées à l'honneur de l'Eglise, et comme la science des catholiques français avait été acceptée de confiance par les catholiques des

autres nations, il en résultait une sorte de défaite générale.

Bien plus l'idée qui se dégageait irrésistiblement des études historiques était celle de l'évolution dogmatique ; or d'après la théologie traditionnelle sanctionnée par le concile du Vatican, et répétée par Léon XIII dans la lettre *Testem benevolentiae,* la foi est un dépôt divin confié par le Christ à l'Eglise pour la garder fidèlement et l'interpréter infailliblement, la foi n'est pas à l'instar d'une conception philosophique, proposée comme une chose à perfectionner (1). La foi ne change pas ; on l'explique seulement plus clairement. Les dogmes possèdent une vérité absolue et ne représentent pas une valeur symbolique, transitoire. Il y avait donc un conflit entre l'ancienne conception de l'histoire dogmatique et la nouvelle. Des publications catholiques le laissaient entrevoir, comme Mgr Turinaz l'indiquait discrètement à ses collègues :

« J'avoue humblement, leur écrivait-il, que je trouve obscures certaines dissertations sur *la vie du dogme* (2), sur *la dépendance de la théolo-*

(1) Voyez *supra* lettre *Testem*, p. 328.

(2) Titre d'un livre du R. P. de la Barre, S, J., qui eut la prétention de réfuter le livre d'A. Sabatier, *Esquisse d'une Philosophie de la religion.*

gie à l'égard des autres sciences et de la critique contemporaine (1). Je ne comprends pas : c'est sans doute ma faute. Je dois cependant ajouter que, sur cette question et sur les autres, je comprends les grands théologiens. Cette obscurité tiendrait-elle à l'obscurité même de la doctrine ou à certaines réserves qu'impose encore la prudence (2)? »

La publication du livre d'apologétique de M. Loisy, *l'Evangile et l'Eglise*, jeta quelque lumière sur la question (3); mais comme les théologiens se refusent à reconnaître les résultats d'une étude impartiale des évangiles, le problème sera longtemps agité en pure perte d'efforts. Il n'en devient pas moins de plus en plus troublant pour les croyants.

La consigne dans la hiérarchie semblait être

---

(1) Idées exposées par Mgr Mignot, archevêque d'Albi, dans son discours du 13 novembre 1901 sur « la méthode de la théologie ». — Sur ce discours qui a été longuement discuté entre théologiens, on peut voir un article de M. l'abbé Maignen dans *La Vérité Française* du 12 mai 1902 ; un article de M. le Docteur E. Michaud, *Revue internationale de théologie* avril juin 1902 ; le livre de M. Gazagnol.

(2) *Les périls de la foi*, p. 19.

(3) Dans la défense qu'il publia de cet ouvrage, *Autour d'un petit livre* (7 octobre 1903), et en disant à M. Klein « évitons, cher ami, l'erreur de l'américanisme ! » M. Loisy reprit la plupart des thèses libérales traitées durant cette controverse (voyez *Autour*, pp. 180, 181, 185). Il indique directement « la question de principes » (voyez ci-dessus, p. 283, note 1).

de ne rien savoir, de ne rien entendre. Quand un prêtre s'avisa seulement de montrer une partie de la situation, telle qu'elle résultait d'un enchaînement d'évènements récents et indubitables, bien qu'il s'abstint prudemment d'émettre des jugements théologiques, il fut condamné. On voulait se rassurer avec de fortes affirmations dans le genre de celles de M. Brunetière qui disait, le 18 novembre 1900, dans une de ses tournées pastorales : « En tant que l'exégèse et la critique ont eu pour objet de jeter le doute sur les vérités de la religion, elles y ont décidément et finalement échoué (1). » Toutefois l'autorité de M. Brunetière lui-même restait faible devant certaines démonstrations de l'histoire et des sciences naturelles. Aussi, un théologien conservateur (2), un de ceux qui sollicitaient vainement l'intervention des évêques et même du pape, ne pouvait-il s'empêcher d'écrire : « Je crains bien que ce fin lettré n'ait point senti assez la force pénétrante des traits de la critique et qu'il ne soit, pour longtemps encore, plus vrai de dire avec Mgr Mignot : « On ne saurait nier que les critiques gagnent beaucoup de terrain (3). »

(1) *Discours de combat*, 2e série, p. 41.
(2) Conservateur en théologie, progressiste en politique.
(3) Gayraud, *La crise de la foi*, p. 116.

Le même théologien ajoutait encore :

« La crise biblique est d'autant plus grave que le christianisme étant premièrement, non pas une théorie, un système de philosophe, mais un fait historique, c'est à l'histoire qu'il appartient de prononcer tout d'abord sur lui d'après sa méthode critique et de dire le mot décisif (1). »

Enfin les recours à l'autorité qui avaient motivé l'Encyclique *Providentissimus* et la décision des Trois témoins célestes avaient embrouillé les problèmes au lieu de les éclaircir. Quant à la commission nommée par le Saint-Père pour la question biblique, elle restait muette, étudiant selon les uns, se renfermant selon les autres, dans un silence plus politique que savant.

Si on passait du terrain intellectuel sur le pratique on y constatait aussi un conflit, le conflit politique. Il se résumait dans le *Syllabus*. Au droit moderne Pie IX avait opposé le vieux droit de l'Eglise, et Léon XIII avait solennellement renouvelé les condamnations et les directions de son prédécesseur. Au moment de la grande campagne menée contre l'américanisme les intégristes avaient pu lui reprocher juste-

(1) *Ibid.*, p. 77.

ment de reprendre les thèses de ceux qu'ils appellent « les catholiques libéraux ». Il n'en était pas moins vrai qu'en face du parti qui voulait continuer la sécularisation de la société, la reprise de ces idées semblait opportune et nécessaire. C'est pourquoi, sans qu'on veuille se l'avouer, le libéralisme catholique fut remis en honneur presque unanimement dès 1898, servant de soutien aux autres thèses de l'américanisme. Mais les sécularisateurs refusaient tout compromis, connaissant la tactique et se souvenant de la manière dont les vrais principes théologiques avaient été mis en pratique sous la restauration, sous l'empire, sous le gouvernement de « l'ordre moral ». Ils croyaient entendre la célèbre formule : « Nous vous réclamons au nom de vos principes une liberté que nous vous refuserons au nom des nôtres. » Et cette contradiction était la cause des querelles intestines qui usaient tant de forces de la France.

Un seul parti semblait de plus en plus fort, se flattait de conquérir la prépondérance au vingtième siècle : la démocratie. Elle montait soucieuse de vérité, de logique, de choses positives et non point d'hypothèses théologiques ou de compromis ecclésiastiques. Elle témoignait un profond mépris pour ceux qui dans le débat

du fait historique de la révélation invoquaient des raisons d'ordre utilitaire ou social. Elle était à même de voir trop clairement que leurs prétendues convictions n'étaient qu'une politique (1). Les bonnes paroles que lui avait adressées Léon XIII, parce qu'il désespérait des monarchies, la laissèrent indifférente ; elles étaient d'ailleurs peu suivies ou même méconnues par nombre de catholiques. Leurs discussions, dégénérant dans des personnalités injurieuses, prouvaient clairement que le clergé de France se débattait dans une espèce d'anarchie.

Tandis qu'en 1894, un des écrivains que Léon XIII avait choisis pour faire connaître officiellement sa pensée et le sens exact de ses directions appelait l'usinier du Val-des-Bois, M. Harmel,

(1) Qu'on se reporte, par exemple, à l'article du *Nouvelliste* (Lyon), 26 janvier 1903. — Je cite ce journal parce que des théologiens très orthodoxes ont une grande influence sur sa rédaction. — Dans cet article, les travaux des savants catholiques contemporains, et surtout des exégètes, sont représentés comme inspirés non par l'amour de la vérité pure, mais simplement par des nécessités de tactique. « Historiens, disciples de l'évolutionisme dans la science et l'histoire, dans la morale et la théologie elle-même, nous devrions subordonner nos convictions à l'opportunité de les manifester ou de les modifier. Même tactique aussi dans les questions sociales. » Evidemment pour le rédacteur on ne doit toucher ni au vieux système théologique, ni aux vieux systèmes politique et économique : les uns et les autres représentent la vérité absolue, contre lesquelles la sincérité et la justice n'ont aucune objection à faire valoir.

un « éminent industriel et sociologue » (1), « un apôtre laïque (2) » s'expliquant avec « infiniment de prudence (3) », Mgr Turinaz, en 1902, au nom des enseignements de Léon XIII, s'efforçait de le déconsidérer devant la France entière. Dans sa brochure il posait et examinait ces questions :

« Qu'est-ce que ces jeunes prêtres et ces séminaristes vont apprendre au Val-des-Bois ? Serait-ce le respect du clergé plus ancien, le respect des évêques, de leur dignité et de leur autorité ? (p. 71). Vont-ils apprendre au Val-des-Bois ce qu'est en pratique la direction des masses d'ouvriers dans la grande industrie ? (p. 74). Vont-ils apprendre à exercer sur la classe ouvrière un apostolat inspiré par le zèle mais aussi par l'intelligence et la sagesse ? (p. 74). Vont-ils apprendre auprès du *Bon-Père* à réaliser à la perfection les enseignements de Léon XIII sur le juste salaire, sur la charité à l'égard de l'ouvrier, à l'égard surtout de la femme, de la mère de famille ? (p. 75). Vont-ils apprendre la parfaite loyauté dans les relations entre catholiques ? (p. 77). M. Harmel apprendra-t-il à ces jeunes ecclésiastiques à obéir aux enseignements si souvent répétés de Léon XIII sur l'union des pauvres et des riches, des ouvriers avec leurs patrons, sur l'appel surtout qu'il faut faire « au bienveillant concours de ceux à qui leur situation, leur fortune, leur culture intellectuelle ou

(1) T'Serclaes, *op. cit.* II, p. 112.
(2) *Ibid.*, p. 205.
(3) *Ibid.*, p. 112.

morale assurent plus d'influence dans la société (p. 78) » ?

L'examen finit par l'anecdote suivante :

« Il y a quelques années, à la fin d'un dîner dont les convives étaient assez nombreux, un religieux, voulant constater jusqu'où allait.... l'ambition de M. Harmel, lui adressa quelques éloges et termina en l'appelant le *pape laïque !* Les amis de M. Harmel applaudirent avec enthousiasme et lui remercia en pleurant de reconnaissance. Je tiens le fait de ce religieux lui-même, qui n'est pas le premier venu (p. 79). »

Quelques mois après, M. Harmel conduisait, comme de coutume un pélerinage à Rome et était reçu par le pape avec de plus grands égards qu'un évêque de France. Le trait terminait à la manière ordinaire l'incident causé par la brochure de Mgr Turinaz. Au-dessus des disputes des partis, le Saint-Père apparaissait toujours un sourire énigmatique sur les lèvres, fixant au loin les yeux comme pour pénétrer un avenir obscur, et distribuant aux combattants, progressistes ou rétrogrades, ses bénédictions, ses ordres pontificaux (1) et même de petits cadeaux (2).

(1) En 1899, M. Georges Goyau reçut la dignité de commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand. M. Harmel a été créé comte romain.

(2) Par exemple, dans une audience privée, Léon XIII fit

Après avoir reconnu la gravité d'une situation dont ils ne pénétraient point suffisamment les causes, les adversaires de l'américanisme avaient l'habitude, pour montrer l'étendue et l'horreur du péril, de parler du nombre des prêtres qui à ce moment sortaient de l'Eglise romaine (1). « Quelles sont les causes de ces apostasies ? » demandait Mgr Turinaz. Et il rapportait, les trouvant bonnes, cette fois, et indiscutables, puisqu'elles servaient sa cause, les explications de M. Charbonnel qui après avoir cité les principaux apôtres de l'américanisme disait :

« Sans nul doute, je dois aux idées que ces hommes représentent mon « apostasie », si l'on veut, et moi je dis : ma libération. Mais il fallait ajouter à ces idées ce qui n'est que de moi et ne saurait être attribué à d'autres : un acte de volonté loyal et sincère.

« Ayant bien reconnu mes illusions et que toute évolution libérale du catholicisme est impossible, je

---

don à M. Fonsegrive « de son portrait en un camée encadré d'or et enrichi de brillants ». Voyez là-dessus les réflexions de Mgr Turinaz, la *Vérité Française*, 7 mars 1902 ; sur le voyage de M. Fonsegrive, voyez *Vie Catholique*, 20 avril 1900.

(1) « Depuis quatre ou cinq ans, on peut dire sans exagération aucune, qu'il est sorti, annuellement deux cents prêtres de l'Eglise de France. » *La Revue*, 1er janvier 1903 ; article de M. B. Guinaudeau, prêtre sécularisé. Il m'a été impossible de trouver les pièces justificatives d'une telle estimation qui me semble exagérée.

quittai l'Eglise. Assurément, la logique de l'Américanisme doit aboutir à cette conclusion : car rien n'est plus contraire que l'Américanisme aux principes catholiques. Oui, la séparation ! Oui, le schisme, le schisme ! Si les temps ne sont plus où les schismes se font par la masse du peuple, des individualités seront schismatiques et rompront avec l'Eglise. C'est la menace fatale (1). »

Jusque là quand un prêtre sortait de l'église ou même quand il y restait en se distinguant par ses études historiques ou dogmatiques qui dérangeaient les vieilles idées traditionnelles, son cas rencontrait une explication classique : « Il veut se marier ». L'américanisme eut du moins le grand mérite de compléter la psychologie très courte de bon nombre d'intégristes. Ils admirent que cette doctrine pouvait être aussi une cause de « perversion ». Néanmoins on ne voit pas dans les principes du père Hecker si soumis au pape ce qui peut conduire au schisme. Il en va autrement si l'on regarde l'américanisme sous l'aspect d'adaptation de l'Eglise aux idées modernes.

Mais cette tentative avait commencé en France avant le P. Hecker, elle s'était portée sur des matières auxquelles il est resté étranger, et, si elle a produit des défections, elles ne peu-

(1) *Revue Chrétienne*, 1er octobre 1899.

vent lui être imputées. Le premier et le plus illustre des apostats fut Lamennais, le grand promoteur du mouvement ultramontain qui aboutit au concile du Vatican. Il sortit de l'Eglise, désespérant de l'adapter au progrès démocratique. Depuis, l'exode a continué par divers chemins : les uns parce qu'ils ne pouvaient concilier la théologie romaine avec l'histoire, comme Guettée et le Dr Michaud ; d'autres parce qu'ils la jugeaient condamnée par la critique biblique, comme M. Ledrain et M. Amélineau ; d'autres encore parce qu'ils étaient doués d'une mentalité moderne incapable de s'accommoder d'un système qu'on leur représentait comme essentiellement moyenâgeux, tel le père Hyacinthe Loyson. Il n'en est pas moins vrai que les défections sont de plus en plus fréquentes au fur et à mesure que les résultats de la science pénètrent dans un milieu qui n'est pas destiné à les recevoir. Et s'il y en a tant à partir, combien plus encore ne sont-ils pas ébranlés !

Il est un autre fait sur lequel les adversaires de l'américanisme auraient dû fixer leur attention pour en tirer la philosophie : les défections de tant d'hommes distingués qui n'avaient point lu les théologiens d'outre-mer et qui n'ont pas cru pouvoir honnêtement mourir dans la

vieille Eglise nationale où ils étaient nés. Leur liste est très longue. Elle comprend des noms comme ceux de Victor Hugo, Leconte de Lisle, Barni, Michelet, Quinet, Sainte-Beuve, Delacroix, Spuller, Jules Favre, Henri Martin. L'un d'eux, Taine, — l'étrangeté des circonstances l'a fait, en dépit de ses funérailles protestantes, docteur du « cléricalisme » — Taine exposait ainsi ses motifs d'« apostasie » :

« Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme actuel et romain ; au contraire, avec le protestantisme large et libéral la conciliation est possible (1). »

Et du côté des laïques encore si tant de défections s'étaient produites, combien étaient morts dans l'Eglise qui ne partageaient plus ses croyances, de combien le clergé n'avait-il pas béni la tombe, malgré sa discipline qui le lui défendait!

On ne peut donc déclarer justement l'américanisme responsable de la crise de la foi. Considéré en lui-même il n'est qu'un épisode de la querelle que se sont toujours livrée en religion, les esprits libéraux et les absolutistes, les rationnels et les traditionnistes, les intellectuels et les

(1) Lettre datée du 9 décembre 1891 et publiée par V. Giraud, dans son *Essai sur Taine,* 2e édit. (1901), p. XII.

ritualistes, les progressistes et les conservateurs. Bien qu'elle eût été un peu vive, l'escarmouche serait restée sans importance, si elle ne s'était engagée dans des circonstances graves. Les patrons des doctrines et des pratiques d'outre-mer croyaient venir au secours de l'Eglise romaine et la défendre de la manière la plus opportune. Rome les a condamnés. Mais le mal auquel ils prétendaient remédier subsiste, augmente, attendant d'autres hommes de bonne volonté.

APPENDICE

AFFAIRES DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE WASHINGTON

(Voyez ci-dessus p. 134)

I

Lettre de démission adressée par le Docteur POHLE à Sa Grâce l'Archevêque de Philadelphie (1).

Most Reverend Archbishop,

Your Grace is doubtless already aware of the fact that I have accepted the professorship of Dogmatic theology in the University of Münster, tendered me by the Prussian government. I regard it as my duty, before severing my connection with the Catholic University of America, to send to your Grace a formal notification of this acceptance. In order to complete as far as

(1) Le Très Révérend Docteur Ryan, président du comité chargé de la nomination des professeurs.

possible my course of lectures for the current year at this University, I requested the Prussian Government to grant me a leave of absence until after the Pentecost Holidays, to which request the Government kindly acceded. Accordingly I shall not leave this University until the middle of May.

In view of the circumstances under which I accepted the professorship at the Catholic University of America, as well as of those under which I relinquish it, I deem it advisable, yea even a duty to give some explanations to your committee and through it to the members of the honorable Board.

When after mature reflection I accepted the kind invitation of the Right Rev. Bishop Keane to come to Washington, it was my firm purpose to devote all my energies and my whole life to the young and promising University, and through it to the Catholic Church in America. The difficulties with which such a youthful Institution had by the nature of the case to grapple, far from weakening my determination served but to strengthen it. I can therefore sincerely say, that during the first two years after the inauguration of the University, begun under such happy auspices, no offer, however honorable, would have induced me te withdraw from it my

feeble co-operation. The biblical dictum : « Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum » was beautifully illustrated in our mutual relations within and without, notwithstanding the special and unusual labor necessarily incumbent upon the professors during that time ; the united and harmonious efforts were at the same time a source of mutual encouragement as also the surest guarantee of its success for the good of Holy Church.

Unhappily it was not to remain so ; an unfortunate dispute, which was foisted upon the Catholic Church in America, left its lamentable traces also in the University. The particulars of that controversy are so well known, that I need not dwell upon them. I cannot, however, help alluding to certain features of it which greatly influenced my resolution to quit my position, and the more so, because I deem that a frank avowal of my motives will perhaps be of service to an institution whose welfare will be the object of my tenderest wishes and prayers to the end of my days.

It was my opinion then, and it is still my opinion, that the University as such was not called to take a stand in those so-called burning questions and matters connected with them, and this because those questions, by their very

nature, were outside of our sphere, and also because it necessarily brought itself into a position which is not consonant with its object to be the Catholic University of America and consequently of the whole episcopate.

I may mention in passing that I could not approve of certain opinions and principles defended by some members of the University, and I venture to assert that their defence did not enhance the good opinion entertained toward this Institution by our colaborers in the field of Catholic science. I emphasize that the interference of the University in these questions was wholly inopportune and was, in view of the attending circumstances, calculated to do it harm. That such was really the case, at least with regard to the majority of our Catholics, is an undeniable fact.

To this must be added another circumstance which concerns us even more intimately, viz: that that very inopportune partisan stand taken by the greater part of the teaching staff brought about the sudden disruption of the fraternal relations previously existing among the professors; a fact which necessarily exercised a most injurious influence upon the spirit of the house, among the superiors as well as among the students.

If I especially mention in this place one of my esteemed colleagues, I do this not only to express my sincere and deep friendship towards him, but also in the interests of common justice and of the University itself. Monsignor Dr. Schroeder indeed took an active part in those public discussions, but only after the University had already taken a decided position in the opposite direction. He was justified in doing so, by virtue of our Catholic and American liberty; moreover, he intended to serve the best interests of the University itself, by showing in a public manner that the University was not the representative of an exclusive line of opinion; and in doing so, he acted in perfect accord with a large contingent of our bishops and only followed their example; and I cheerfully acknowledge that the essential principles which he defended, are also my own.

I pass a similar judgment upon his attitude in the s. c. movement against Cahenslyism. Whilst condemning in common with him the policy falsely ascribed to Mr. Cahensly, I have publicly protested in unison with him against such a scandalous crusade, based upon calumnious misrepresentations. I do not regret it; I even declare that this unchristian agitation influenced not a little my determination to

leave America. Certain parties have accused us of a narrow national spirit, from which we were and are still far removed, perhaps more so, than our accusers themselves.

But what has touched me most profoundly is the fact which I have observed during the last two years, that Mgr. Schroeder, who as a man and a professor is, to say the least, equal to any of his colleagues, has become in consequence of his fearless attitude, at times the subject of a treatment which is contrary not only to the courtesy due to such a distinguished man, but also to the most elementary principles of christian charity. I myself have witnessed attacks whose evident purpose was to render his position at the University unbearable.

If in spite of these and other vexations, even from the public press, we remained at our post, this was done only upon the advise and request of some members of the Board itself. The aforementioned behavior toward my venerated colleague and friend still continues, and vitiates the once so delightful atmosphere of our community life. And this last fact is a further motive of my determination, the imparting of which to your Grace is the object of this communication.

I am firmly convinced that your Grace and the

Board will not take offence at my frankness, and I cheerfully take the opportunity of cordially thanking my Superiors and colleagues for all the kindnesses and favors bestowed upon me during my sojourn at the University.

I remain, etc.,

PROF. DR. JOS. POHLE.

Washingthon, D. C., end of March 1894.

II

Fin du mémoire remis par le Docteur PÉRIÈS à Sa Grandeur l'Evêque de Cleveland (1).

The only objection that can be made against me is that when arriving here I did not consent to boycott Drs Schroeder and Pohle.

I wanted to be in good terms with all, but that was impossible when it was shown that I was not an enemy to these gentlemen. I have not a character to...(2) to menaces and I acted according to my conscience.

---

(1) Le Très Révérend Docteur Hortsmann.

(2) Mot illisible.

In order to punish me, I was boycotted myself. Although a member of the Committee of the Bulletin, I ignored everything about it and had to support the most odious mocqueries for several months. I hoped that after the first issue, the men who had been so narrow-minded would understand their wrong and make an honorable proposition to us. They went farther than ever. My dignity ordered me to keep aside and I did.

Nevertheless I behaved myself always as a gentleman and as a priest, addressing those who would not even answer me and speaking to all.

At the end the election of the Dean took place. I protested against the nomination of Drs Pace and Quinn who were already members of the new faculty. They wanted to vote for the appointment of the officers of this year. This was unjust. I left the room. I could have appealed against the injuria and we would have had a regular election, but for the sake of peace I suffered all.

I do not want any scandal, but I must warn you that if something is made against me, the country at large and the Roman competent congregation will know what has been the spirit of this house, and I will do that, not in view

of the mean revenge, but for the interests of the Church.

I hope, nevertheless, that nothing such will be necessary, and that I will not be obliged for the honor of my name, and the defence of my interests, to enter a struggle which would prove disadvantageous for several, and for the great aim we have in view in this institution.

Please do not lose my documents. I can want them again.

PRINCIPAUX OUVRAGES

CITÉS ET CONSULTÉS

Américanisme (L') jugé par un prêtre américain (Lagny, Colin, 1900, in-8°, 39 p.).

Astié (J.-F.). — *Le réveil religieux des Etats-Unis (1857-1858) d'après les principales publications américaines et anglaises* (Lausanne, Bridel, 1859, in-12, 120 p.).

Baird (Robert). — *De la Religion aux Etats-Unis d'Amérique. Origine et progrès des églises évangéliques des Etats-Unis, leur rapport avec l'Etat et leur condition actuelle, avec des notices sur les communions non évangéliques.* Traduit de l'anglais par L. Burnier (Paris, Delay, 1844, 2 vol. in-8).

Bargy (Henry). — *La religion dans la société aux Etas-Unis* P., Colin, in-18, 1902, XX-299 p.).

Barringer. — Bibliothèque Nationale. Département des Imprimés. *Catalogue de l'histoire de l'Amérique* par George-A. Barringer, bibliothécaire au département des Imprimés. Tome I^er^ (Paris, 1903, in-4°, 854 p.).

Barrows. — *The World's parliament of religions. An illustrated and popular story of the world's parliament of religions, held in Chicago in connection with the columbian Exposition of 1893* edited by the Rev. John Henry Barrows, D. D. (Chicago, 1893, gd. in-8, 2 vol.).

Bonet-Maury (G.). — *Le Congrès des religions à Chicago en 1893.* (Paris, Hachette, 1895, in-16, IX-345 p.).

Boudin (Frèd.). — *Ultramontanisme et démocratie* (Paris, société française d'imp. et de lib., fév. 1897, in-16, 13 p.).

— *L'Evolution religieuse* (*Ibid.*, octobre 1897, in-16, 13 p.).

— *La Renaissance chrétienne* (*Ibid.*, juillet 1898, in-16, IV-47 p.).

— *L'Américanisme* (*Ibid.*, 1899, in-16, 20 p.).

— *Autour de la politique de Léon XIII* (ibid., fév. 1899, in-16, 102 p.).

Cet opuscule ne fait que reproduire les 4 précédents en y ajoutant quelques notes. Voici la dernière : « Fils d'une génération de paix, celle de 1890, nous avons peine à comprendre le triste état où se débattent nos concitoyens. Où est-il le temps où, fidèles à l'esprit de Léon XIII, M. Melchior de Vogüé, M. Leroy-Beaulieu, le P. Didon, l'abbé Joiniot, l'abbé Félix Klein, l'abbé Victor Charbonnel, l'abbé Frémont, M. Ferdinand Brunetière, M. Henry Bérenger célébraient ensemble l'Eglise et la Démocratie !

« L'esprit de secte a désorganisé une pareille armée. Que le crétinisme de droite et de gauche le sache bien, ce n'est que pour un jour, et Spuller était le seul clairvoyant : la politique de Léon XIII enterrera toutes les autres ! » (p. 102).

— *Cléricaux et Césariens. L'Eglise de demain. L'idée de race. Education libérale.* (Vernon, Rousseau, 1899, in-8, 83 p.).

— *Lettre ouverte aux RR. PP. Jésuites* (Paris, Stock, 1900, in-18, 16 p.).

P. 13 : « Comme dans l'affaire de Port Royal, dans celle de l'Ecole Menaisienne, il n'est pas de mensonges que vous n'ayez répandus pour détruire l'Américanisme. »

P. 14 : « Pour parler net, mes Révérends Pères, vous êtes une morbidité. Pères du cléricalisme, vous avez apporté dans le monde l'esprit absolu d'inique domination. Vous êtes friands de l'absurde, ennemis de tout progrès. »

— *Le mouvement néo-chrétien. Etude rétrospective.* (Paris, Lecène, 1899, in-18, 31 p.).

Boutmy (Emile). — *Eléments d'une psychologie politique du peuple américain. La Nation, la Patrie, l'Etat, la Religion* Paris, Colin, 1902, in-16, XI-366 p.).

Bridel (Louis). — *Récits américains ou conversions, réveils expériences chrétiennes et entretiens sur la recherche du salut tirés des mémoires et journaux de trois pasteurs presbytériens des Etats-Unis et publiés* par le L. B. pasteur ; 2e édit., abrégée (Lausanne, Bridel, 1861, in-12, 464 p.).

Bryce (James). — *La République Américaine. Edition française complétée par l'auteur en quatre volumes* avec une préface de M. Chaveyrin. Traduction de MM. Müller, Lestang et Bouyssy. (Paris, Giard, 1900-1902).

Carra de Vaux (le baron). — *Petites religions d'Amérique. — Les cures divines. — Le spiritisme* (Paris, Bloud, 1901, 2e édit., in-12, 62 p.).

Cercle littéraire des étudiants catholiques de l'Université de Gand 1887-1897 (s. l. n. d., in-8 90 p.).

Le discours de M. Klein sur *l'Idéal littéraire* se trouve pp. 5-20. M. Klein en a reproduit une grande partie et même le passage tant critiqué sur Washington et Saint-Paul de Minnesota dans son *Discours prononcé à la distribution des prix de l'Ecole Saint-Bernard à Troyes* (Auxerre, Chamblon, 1897, in-8. 19 p.).

Chambrun (le marquis Adolphe de). — *Droits et libertés aux Etats-Unis. Leurs origines et leurs progrès* (P., Thorin, 1891, in-8, II-542 p.).

Charbonnel (Victor). — *Le Congrès des religions et la Suisse* (Genève, Eggimann, 1897, in-12, 152 p.).

— *Congrès universel des religions en 1900. Histoire d'une idée*, (Paris, Colin, 1897, in-12, VI-300 p.).

Le Chrétien Français. Organe de la réforme évangélique dans le catholicisme (Paris, 12, rue Vivienne).

Journal fondé en 1895 par M. Bourrier, ancien vicaire à la cathédrale de Marseille.

Constitutiones generales Catholicæ Universitatis Americæ quibus accedunt constitutiones peculiares Facultatis Sacræ Theologiæ in eadem universitate ab episcopis Statuum Americæ Fœderatorum Sanctæ Sedis judicio propositæ (Romæ, ex typo. polyglotta S. C. de P. F., 1889, in-8, 24 p.).

Coppinger. — *La polémique française sur la vie du P. Hecker* (Paris, Oudin, 1898, in-8, 84 p.).

Compte rendu de M. Périès, *Polybiblion*, septembre 1898, p. 252-254.

Courcy (Henry de). — *The Catholic Church in the United States, pages of its history* translated and enlarged by John Gilmary Shea, 2e édit., revised (New-York, Strong, 1856, in-12, 591 p.).

Delassus. — *L'Américanisme et la conjuration antichrétienne* par M. l'abbé Henri Delassus, chanoine honoraire de la Métropole de Cambrai, directeur de la *Semaine religieuse* de ce diocèse (Lille, Desclée, 1899, in-12, XXXIX-447 p.).

Cf. *Polybiblion*, octobre 1899, p. 314-315 compte rendu de M. Périès.

Elliot (W). — *The Life of Father Hecker*. Introduction, by Most Rev. John Ireland, D. D. (New-York, in-8, 2e édit., 1894, XVII-428 p.).

Gabriels (Mgr). — *Le catholicisme aux Etats-Unis, durant le XIXe siècle, de 1800 à 1901*. Article dans *Correspondant*, 10 octobre 1901.

Gazagnol (Germain). — *Die neue Bewegung des Katholizismus in Frankreich* (München, Schuh, 1903, in-8, XIV — 450 p.).

Le livre est divisé en quatre parties consacrées aux questions théologique, biblique, philosophique et politique. Sur 144 pages traitant de la question biblique, cent sont traduites avec les renvois bibliographiques du livre *La question biblique chez les Catholiques* de France qui n'est cité qu'une seule fois.

Gibbons. — *The Ambassador of Christ* (Baltimore, Murphy, 1896, in-18, XI-404 p.).

L'Ambassadeur du Christ, traduit de l'anglais par l'abbé André, sulpicien (Paris, Lethielleux, 1897, in-18, XXIX-512 p.).

Compte rendu dans *Church News*, 28 nov., et article de M. Périès dans *Polybiblion*, octobre 1897, reproduit dans *Observateur Louisianais*, 6 novembre, et *Review*, 18 novembre.

M. Périès appelle l'évêque England un « Irlandais fanatique », « dont les sentiments souverainement injustes à l'égard du rôle du noble clergé français en Amérique sont devenus, hélas ! le programme de l'école libérale américanissime dont M. André est l'admirateur ». Cette appréciation vise sans doute la lettre d'England que j'ai cru devoir citer, p. 7.

— *La Foi de nos Pères ou exposition complète de la doctrine chrétienne* par le très révérend D. D. James Gibbons, cardinal archevêque de Baltimore, ouvrage traduit de l'anglais sur la vingt-huitième édition avec l'autorisation spéciale de l'auteur par l'abbé Adolphe Saurel, vicaire à la paroisse Saint-Paul de Nimes (Paris, Retaux, 1886, in-8, 430 p.).

L'ouvrage parut en 1876. En 1902 on estimait qu'il s'était distribué plus de 400.000 exemplaires du texte anglais. Il a été traduit en allemand, en norvégien, en espagnol.

GOHIER (Urbain). — *Le peuple du XX^e^ siècle aux Etats-Unis* (Paris, Fasquelle, 1903, in-12, 311 p.).

« La question catholique, aux Etats-Unis, est d'un extrême intérêt. Le péril catholique y sera redoutable avant peu d'années » (p. 129). — L'auteur entendit prêcher l'évêque Spalding : « sa doctrine était l'antithèse de la doctrine de ténèbres et de mort que nous entendons prêcher par ses confrères dans le Vieux-Monde ; il me semblait, à l'écouter, que je pourrais être évêque catholique aux Etats-Unis, et que les évêques catholiques de ce pays sentiraient le fagot en Europe » (p. 136).

HECKER. — *The Church and the Age. An exposition of the catholic church in view of the needs and aspirations of present age* (Tenth thousand, New-York, 1896, in-12, 322 p.).

Recueil de différents articles d'Hecker. Le plus intéressant est publié en tête et donne son titre au volume. Il fut écrit à la fin de 1874 et traduit en français par M^me^ Craven sous le titre : *L'Eglise en présence des controverses actuelles et des besoins de notre siècle*. P., imprimerie Simon Raçon et C^ie^, 15 avril 1875, in-8, 60 p.).

HOGAN. — *Les études du clergé*. Traduit de l'anglais par l'abbé Boudinhon, avec une introduction de Mgr Mignot (Rome, Pustet ; Paris Lethielleux, 1901, in-8, 575 p.).

Paru d'abord en articles dans *l'American ecclesiastical Review* réunis ensuite en volume sous le titre *Clerical Studies* (Boston, 1898). Comptes rendus dans *Tablet*, 29 avril 1899 ; *Vérité*, 9 décembre 1901, (M. Périès) ; *Correspondant*, 10 mars 1902 (M. Klein) ; *Revue d'hist. et de litt. relig.*, tome VII, mai-juin 1902 (M. Loisy ; il indique les différences des éditions anglaise et française) ; *Revue du Clergé français*, 1^er^ août 1902 (Mgr Batiffol) ; *Polybiblion*, janv. 1902 (M. Pisani).

IRELAND (Mgr). — *L'Eglise et le Siècle, conférences et discours* publiés avec une préface par l'abbé F. Klein (Paris, Lecoffre, 1894, in-12, 230 p.).

Le titre de ce livre est celui du premier discours qu'il renferme et qui fut prononcé au jubilé épiscopal du cardinal Gibbons, 18 octobre 1893. Ce discours fut publié en mars 1894, dans la *Nouvelle bibliothèque populaire*, éditée par Henri Gautier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris (in-12, 36 p.). L'édition Gautier donne en outre une notice sur Mgr Ireland, une partie d'un discours qu'il prononça le 29 juin 1892 et la lettre au préfet de la Propagande, relative à la question scolaire, documents qui ne se trouvent pas dans le livre de M. Klein.

— *Discours prononcé à la distribution des Prix de l'Ecole Albert-le-Grand* le 19 juillet 1900 par S. G. Mgr Ireland et le T. R. P. Feuillette, prieur de l'Ecole (Paris Mersch, 1900, in-8, 32 p.).

— *Jeanne d'Arc, l'envoyée de Dieu.* Panégyrique de la Vénérable, prononcé dans la basilique Sainte-Croix d'Orléans, le lundi 8 mai 1899, pour le 470e anniversaire de la délivrance (Orléans, Herluison, 1899, in-8, 36 p.).

— *Un trait d'union entre l'Amérique et la France. La Fayette.* Discours prononcé à l'inauguration du monument de La Fayette (Paris, 4 juillet 1900 Paris, Perrin, 1900, in-8, 34 p.).

Jannet (Claudio). — *Les Etats-Unis contemporains ou les mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de la Sécession* (4e édit., complétement refondue, 2 vol. in-12, Paris, Plon., 1899).

La 1re édit. parut le 15 décembre 1875.

Klein. — *Le mouvement néo-chrétien dans la littérature contemporaine* (Paris, Perrin, 1892, in-12, 63 p.).

Reproduit du *Correspondant* du 10 février 1892 et réimprimé dans : *Nouvelles tendances en religion et en littérature.* Préface de l'abbé Joiniot, vicaire général de Meaux. 2e édit. (Paris Lecoffre, 1893. in-12 XLIII-303 p.).

— *L'Idéal littéraire,* discours prononcé à Gand et à Troyes (avec des variantes) en 1897. (Voy. ci-dessus, *Cercle littéraire,* etc., p. 473).

Lacroix (L.). — *Yankees et Canadiens. Impressions de voyage en Amérique* (Paris, Lecoffre, 1895, in-18, IV-322 p.).

L'auteur, aujourd'hui Mgr de Taremaise, était alors aumônier du Lycée Michelet et directeur de la *Revue du clergé français.*

La Rochefoucauld-Liancourt. — *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique fait en 1795, 1796 et 1797* (Paris, an VII, 8 vol. in-8).

L. (H). — *La foi irlandaise en Amérique. Souvenirs d'un missionnaire* (Citeaux, 1880, in-8, 284 p.).

Le Bon (Gustave). — *Psychologie du socialisme* (P., Alcan, 1898, in-8, VII-496 p.).

L'auteur philosophe ainsi sur la religion des Anglo-Saxons et celle des Latins :

« Le concept religieux, après avoir exercé son rôle utile, a fini par devenir aussi funeste aux peuples latins que leur concept de l'Etat et de l'éducation, et toujours pour la même raison qu'il n'a pas su évoluer.

« Sans rompre brusquement avec les croyances du passé, les Anglo-Saxons ont su se créer une religion plus large, pouvant s'adapter à toutes les nécessités modernes. Les faits dogmatiques trop gênants se sont estompés, ont pris une valeur symbolique, un caractère mythologique. La religion a pu vivre ainsi sans hostilité avec la science. De toutes façons elle n'est pas un adversaire déclaré qu'il faille combattre. Le dogme catholique des latins a conservé au contraire ses formes rigides, absolues et intolérantes, utiles autrefois peut-être, mais très nuisibles aujourd'hui. Il est resté ce qu'il était il y a cinq cents ans. Hors de lui point de salut. Il prétend imposer à ses tidèles les absurdités historiques les plus inacceptables. Il n'y a pas de conciliation possible avec lui. Il faut le subir ou le combattre.

« Devant les révoltes de la raison les gouvernements latins ont bien dû renoncer à soutenir des croyances si profondément incompatibles avec l'évolution des idées, et ils ont fini généralement par s'abstenir de toute ingérence dans le domaine religieux.

« Mais alors deux conséquences se sont manifestées. Sur les âmes faibles les vieux dogmes ont repris tout leur empire, et ils les courbent sous des croyances usées sans aucun rapport avec les besoins modernes. Les esprits un peu indépendants ont su se soustraire à un joug évidemment irrationnel et pesant ; mais comme on leur avait dit dans leur jeunesse que toute la morale reposait sur les dogmes religieux et ne pouvait exister sans eux, ils ont cru qu'avec la disparition de ces dogmes devait disparaître aussi la morale qui s'appuyait sur eux. Leur moralité s'est alors considérablement relâchée, et bientôt ils n'ont plus connu d'autres règles de conduite que celles prescrites par les codes et maintenues par les gendarmes. » P. 190-191.

Leclerc (Max). — *Choses d'Amérique. Les crises économique et religieuse aux Etats-Unis en 1890* (Paris, Plon 1891, in-12, VII, 282 p.).

Leclère (A). — *Le mouvement catholique kantien en France à l'heure présente.* (Halle A. S., 1902, in-8, 64 p.).

(Sonderabdruch aus den von H. Vaihinger und M. Scheler herausgegebenen Kantstudien, Band VII. Heft 2/3.)

Maignen. — *Etudes sur l'Américanisme, le Père Hecker est-il un saint ?* par Charles Maignen, Prêtre de la congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, docteur en théologie (Rome et Paris, 1898, in-12, XV-404 p.).

Réimpression améliorée des articles publiés par l'auteur dans *La Vérité* durant le mois de mars 1898. — Le livre parut en mai.

Comptes rendus innombrables. Outre ceux qui ont été cités plus haut, on peut consulter celui de *The Review*, 30 juin.

— *La souveraineté du peuple est une hérésie. A propos d'une brochure du P. Maumus* (P., Roger, 1892, in-8, VII-119 p.).

Sur cette brochure voyez des articles et lettres de ou sur M. Maignen dans la *Gazette de France* des 15 et 19 février, 2, 9, 13, 28 mars, 11 août. — Dans la lettre du 4 avril, M. Maignen dit à propos du Journal *L'Autorité* : « Je n'éprouve aucun embarras, à confesser que je suis un de ses correspondants *anonymes* dont les lettres, en leur temps, ont fait quelque bruit. »

La brochure que réfute M. Maignen est intitulée : *La République et la politique de l'Eglise. Le pouvoir. La loi. La liberté* (Paris, Lethielleux, 1892, in-12, 200 p.). Le P. Maumus reçut du cardinal Rampolla une lettre de félicitations publiée dans *l'Univers*, 29 mars.

M. Maignen s'était constitué le théologien des journaux de l'opposition aux tendances démocratiques et aux institutions républicaines. Lorsque M. Drumont se sépara de M. de Mun en l'appelant « paladin catholique », « acteur, tenor jouant habilement son rôle », « faux comme un jeton », « Tartufe » (*Libre Parole*, 30 juillet 1894), M. Maignen écrivit à M. Drumont : « son attitude présente [de M. de Mun] est pour moi, comme pour la plupart de ses anciens amis, la cause d'une profonde tristesse, d'une véritable humiliation. J'ai personnellement rompu toutes relations avec lui. Je vous transmets, sous ce pli, un article que j'ai publié dans la *Gazette de France*, le 7 avril 1893, après le *dernier* discours de M. de Mun au cercle Montparnasse... Le de Mun que nous aimions, celui qui fut nôtre, c'était le de Mun intransigeant et contre-révolutionnaire... Nous sommes de ceux qui n'ont pas le droit d'oublier ce qu'ils doivent à Albert de Mun. Mais nous ne pouvons pas oublier, non plus, qu'il nous devait de ne pas descendre où il est tombé. » Sur ces incidents voy. *La Libre Parole* et *l'Univers*, août. *La Semaine religieuse de Paris*, du 4, donna la note suivante : « Le jour même où paraissait dans *la Libre Parole*, une lettre regrettable de M. l'abbé Maignen, le Supérieur général des Frères de Saint-Vincent de Paul, prévenant les ordres de Son Eminence, lui a retiré la direction du Cercle catholique de Montparnasse. »

— *Le pèlerinage national. Notre-Dame de la Salette, patronne de la France pénitente* (Paris, 1897, in-8, 124 p.).

— *Nouveau catholicisme et nouveau clergé* (Paris, Retaux, in-12).

1e édit., novembre 1901 (XX-521 p.) ; 2e édit., juillet 1902 (XVI-494 p.). L'ouvrage contient une bibliographie de l'Américanisme (7 pages). — La 2e édition dit : « Nous nous sommes borné à compléter le chapitre des séminaristes sociaux et à ajouter quelques indications bibliographiques » (p. VIII).

— *Nationalisme, Catholicisme, Révolution* (Paris, Retaux, 1901, in-12, XVI-504 p.).

Une grande partie de ce livre a paru dans la *Vérité Française*.

Narfon (Julien de). — *Léon XIII intime* (Paris, Juven, in-16, 276 p.).

L'ouvrage contient un chapitre sur l'Américanisme.

Neely's *history of the Parliament of Religions and religious Congresses at the World's Columbian Exposition* (Neely, Chicago, 1894, 5e édit., in-8, 1001 p.).

Nevers (Edmond de). — *L'Ame Américaine. Les origines. La Vie historique* (Paris, Joure et Boyer, 15, rue Racine, 2 vol. in-12, 1900, 353-IX-408 p.).

New-York Freeman's Journal and catholic Register. (New-York, hebdomadaire).

O'Connell. — *A new idea in the life of Father Hecker* by the Rt Rev. D.-J. O'Connel, DD., domestic prelate of His Holiness, read at the international catholic congress at Fribourg, Aug. 20 th, 1897 (in-8, 11 p.).

Printed by B. Herder for private circulation.

Ce texte fut publié dans *New York Freeman's Journal*, 25 septembre. Une traduction française a paru dans *La Quinzaine* du 15 octobre et en brochure sous le titre : — *L'Américanisme d'après le P. Hecker. Ce qu'il est et ce qu'il n'est pas* (en dépôt chez Lecoffre, Paris, in-16, 17 p.).

Sur cette étude voyez *The Review*, 14 octobre et 18 novembre 1897.

O'Reilly (Mgr Bernard). — *Life of Leo XIII* (Chicago and Philadelphia ; The John C. Winston Co, 1903).

Ouvrage écrit avec l'approbation et l'encouragement de Léon XIII, d'après des notes fournies sur ses ordres ; publié avec une introduction du cardinal Gibbons, approuvé par les archevêques Elder, Keane, Ryan, etc.

Voici comment y est raconté l'affaire de l'Américanisme :

Les individus qui ont tenté de plonger l'église dans cette controverse d'opportunité douteuse — au moins en Amérique — étaient pour la plupart, les mêmes que ceux qui avaient tenté de semer la discorde à propos du mouvement Cahensly et du rectorat de l'Université de Washington. Ils trouvèrent un docile instrument dans l'abbé Maignen, prêtre français qui avait encouru la condamnation de l'archevêque de Paris pour une odieuse attaque contre le comte de

Mun (1)... L'abbé Maignen parvint à publier son pamphlet attaquant l'orthodoxie du P. Hecker et accusant deux évêques américains et le cardinal Gibbons d'être les complices de prêtres révoltés comme Charbonnel et Bourrier et d'être membres d'un syndicat américain constitué pour le lancement d'un saint Américain en Europe... Le pape agit sans hésitation et avec un rare jugement... Le résultat fut la lettre au cardinal Gibbons. Ce document condamnait les doctrines et les tendances attribuées au P. Hecker, sans cependant affirmer qu'elles eussent été siennes. A cette lettre le cardinal et les prélats d'Amérique répondirent selon leur devoir, pour la plupart, de manière à prouver au Souverain Pontife que le pamphlet était indigne de considération. Que le Pape ait été complètement satisfait, c'est ce qu'ont prouvé les termes très nets dans lesquels il répondit à ses enfants d'Amérique à l'occasion de son jubilé pontifical...

PÉCHENARD (Mgr). — *La fin de l'Américanisme en France* (Paris, Mersch, 1901 in-8, 22 p.).

« Cet article écrit en juillet 1899, a été traduit en anglais et imprimé dans *The North American Review*, numéro de mars 1900. » P. 5.

PIODA. — *L'Etat et les Eglises aux Etats-Unis* (Berne, Wyss, in-18, 54 p.).

Etude publiée d'abord dans le *Politisches Jahbruch der Schweizerischen Eidgenossenschaft* édité par le prof. Hilty, réimprimée en avril 1901.

Prêtre converti (Le). Journal mensuel rédigé par des prêtres convertis à l'Evangile (Courbevoie, 45, rue Victor-Hugo).

Fondé en 1899 par M. Corneloup, ancien Oblat de Marie-Immaculée.

QUIÉVREUX (Abbé). — *L'Anti-Démocratisme. Sus à l'Eglise ! Sus à Léon XIII ! Sus à la France* (Amiens, Yvert, 1902, in-8, IV-104 p.).

Réfutation des deux livres de M. Maignen, *le P. Hecker* et *Le Nationalisme*.

RENAULD (Ernest). — *Le Péril Protestant. Essai d'histoire contemporaine* (Paris, Tolra, 1899, in-18, 569 p.).

Il y a un chapitre intitulé *Américanisme*. On en peut juger par cette phrase : « Dans un livre : *La Vie du père Hecker*, M. l'abbé Klein nous montre la réforme à accomplir dans l'église catholique, pour catholiciser l'Amérique. » (p. 404). Plus loin l'auteur dit que le P. Hecker « reconnaît et déclare sans détour » que l'américanisme est l'un des plus grands dangers qui menacent l'Eglise (p. 406).

---

(1) Voy. p. 478.

Review (The), founded, edited and published by Arthur Preuss (St-Louis, Mo.), hebdomadaire.

Relatio collationum quas Romæ coram S. C. de P. F. Præfecto habuerunt Archiepiscopi pluresque Episcopi Statuum Fœderatorum Americæ. 1883 (Baltimore, Foley, s. d., in-8, 35 p.).

Les séances auront lieu du 13 novembre au 10 décembre 1883.

Rousiers (Paul de). — *La vie américaine. L'éducation et la société* (Paris, Firmin Didot, 1899, in-12, 336 p.).

Saint-Clair-Etheridge. — *La Genèse de l'Américanisme. Histoire d'une hérésie fantôme* (in-8, 28 p.).

Extrait du *Spectateur catholique*, juillet 1900 ; traduit par M. George Grappe.

St-Raphaels-Blatt, organ des St-Raphaels-Vereins zum Schutze katolischer deutscher Auswanderer (Limburg a. d. Lahn, trimestriel).

Sedgwick (Henry D.). — *Father Hecker* (Boston, Small, 1900, in-32, 157 p.).

L'auteur résume le livre du P. Elliot en profitant des lettres d'Hecker publiées dans la Vie de Brownson.

Spalding. — *An address delivered at the laying of the cornerstone of the catholic University at Washington, D. C.*, May 24 th, 1888 (Peoria, Cremer, 1888, in-8, 25 p.).

— *L'Education supérieure des Femmes.* Ouvrage traduit de l'anglais par l'abbé Klein (Paris, Bloud et Barral, 1900, in-12, 63 p.).

Collection *Science et religion. Etudes pour le temps présent.*

L'opuscule se compose de deux parties dont la première se lit dans le volume *Opportunity* (1899) et la seconde dans *Means and Ends of Education* (1897).

— *Opportunité*, traduit de l'anglais et augmenté d'une notice avec autorisation de l'auteur par l'abbé F. Klein (Paris, Lethielleux, 1901, in-12, 344 p.).

L'édition allemande, 1903, a été critiquée au point de vue traditionnel dans les *Stimmen aus Maria-Laach*, juillet 1903, par le P. A. Baumgarten, S. J., critique reproduite dans *Review*, n° 35.

— *Socialism and labor and other arguments social, political and patriotic* (Chicago, Mc Clurg, 1902, in-12, 225 p.).

Tables showing arrivals of alien passengers and immigrants in the United states from 1820 to 1888 (Washington, 1889. in-8, 173 p.).

Tardivel (J.). — *La situation religieuse aux Etats-Unis. Illusions et réalité* (Paris et Lille, Desclée, 1900, in-12, VIII-302 p.).

Cf. *Polybiblion*, juillet 1900, p. 67-69. art. de M. Périès.

Tocqueville (A. de). — *De la démocratie en Amérique.*

La première partie de cet ouvrage fut composée de 1832 à 1834 et parut en 1835 ; la deuxième partie parut en 1840.

T'Serclaes (Mgr de). — *Le pape Léon XIII. Sa vie, son action religieuse, politique et sociale.* (Paris et Lille, Desclée, 1894, 2 vol. in-8.)

La Vie Catholique. Journal d'informations paraissant le mardi et le vendredi.

Ce périodique parut du 16 décembre 1898 au 5 novembre 1902. Il fut fondé par M. l'abbé P. Dabry et dirigé par lui jusqu'au 8 décembre 1900.

ERRATA

	au lieu de	lire
p. 52, l. 19,	de leur supérieur le P. Elliot	du P. Elliot.
p. 72, l. 31,	Noailles, *ouv. cité*	Noailles, *Cent ans de République.*
p. 121, l. 20.	Dieu et le Père	Dieu notre Père.
p. 215, l. 25,	juin 1898	juin 1899.
l. 30,	juillet 1898	juillet 1899
p. 231, l. 25,	Levé	Plon.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Adams, 15.
Allgemeine Zeitung, 137.
Amélineau, 458.
American ecclesiastical Review, 99, 475.
Ami de la Religion (L'), 10.
Ami du clergé (L'), 288.
André, 339, 474.
Annales de philosophie chrétienne, 427.
Association catholique (L'), 172.
Astié, 471.
Autorité (L'), 406, 408, 478.

Baird, 12, 471.
Baptifollier (Mgr), 296, 306.
Barbey d'Aurevilly, 198.
Bargy, 15, 51, 160-162, 278, 281, 312, 471.
Barrès, 220.
Barringer, 471.
Barrows, 109, 111, 121, 123, 125, 126, 245, 471.
Barry, 365.
Batiffol (Mgr), 475.
Baudelaire, 198.
Baumgarten, 481.
Baunard (Mgr), 221, 269.
Bayley (Mgr), 55.
Bechger, 159.
Bedini (Mgr), 322.
Bellaigue, 407,
Belmont (Mgr), 306.
Bénédictins belges, voy. *Revue bénédictine*.
Bénédictins de Solesmes, 273, 316, 337.
Benziger, 302.
Bérenger (Henry), 196, 200-201, 216, 219, 242-243, 262-264, 472.
Berthe, 393.
Berthelot (Marcelin), 197.
Bien du Peuple, 234.
Birot, 438.
Blondel (Maurice), 292, 293.
Boeglin (Mgr), 407, 423.
Bonet-Maury, 245, 246, 471.
Bonnefon (J. de), 406, 408, 426.
Bonney, 106, 126.
Boston Herald, 363.
Bouchor, 198.
Boudin, 291, 318, 382-383, 472.
Boudinhon, 475.
Bougaud (Mgr), 296.
Bouland, 159.
Bouquillon, 116, 133.
Bourdaloue 212.

Bourget, 197, 223-225, 313.
Bourgogne (La), 234.
Bourrier, 473, 480.
Boutmy, 472.
B. (V. de), 438.
Brandi, 435.
Bridel, 472.
Broglie (abbé A.-P. de), 226.
Broglie (duc A. de), 407.
Brownson, 32, 33, 50, 445, 481.
Brucker (J.), 303, 305.
Bruneau, 169.
Brunetière, 40, 94, 184, 292, 311-316, 407, 450, 472.
Brunhes, 202, 225.
Bryce, 20, 473.
Bulletin de l'Institut catholique, 248.
Bulletin de S. Martin, 273.
Burnier, 471.
Bussierre (M.-T. de), 56.

Cahensly, 94-95, 133, 465, 479.
Caldwell (Miss), 84.
Calvin, 187, 312.
Captier, 288, 408.
Capucin, 159.
Carra de Vaux, 473.
Carroll (Mgr), 1, 2, 11.
Carton de Wiart, 256.
Catholic Citizen, 361, 362.
Catholic Columbian, 361.
Catholic Irish, 374, 422.
Catholic Sentinel, 52.
Catholic Times (Liverpool), 303.
id. (Philadelphie), 235.
Catholic Union Gazette, 408.
Catholic University Bulletin, 76, 133, 135, 139, 146.
Catholic World, 52, 81, 354.
Chabrol (de), 190, 192, 265, 269, 288, 298.
Chamard (dom), 303, 316, 393, 394, 440.
Chambrun (de), 76, 473.
Channing, 15.
Chapelle (Mgr), 358.
Charbonnel (V.), 127, 235, 246, 254, 259, 264, 280, 285, 293, 375-378, 383-384, 426, 472, 473, 480.
Chauveau de Kernaeret (Mgr), 306.
Chesnelong, 388.
Chevaliers du Travail, 191.
Cheverus (Cardinal de), 13-15, 189.
Chrétien Français (Le), 155, 160.
Christianisme au XIX^e^ siècle (Le), 383.
Christie (Mgr), 359.
Church News, 474.
Civiltà Cattolica, 131, 310-311, 364, 387, 416, 419-421, 423, 435.
Cobb, 76.
Cochin, 407.
Conaty (Mgr), 145, 172.
Contemporary Review, 279, 364, 365, 417.
Coppinger, 310, 311, 373, 374, 419, 473.
Coquille, 187.
Corneloup, 480.
Cornut, 440.
Correspondant (Le), 107, 151, 188, 193, 226, 245, 269, 283, 288, 296, 303, 304, 305, 474, 475.
Corrigan (Mgr), 13, 101, 110, 168, 280, 359.
Coubé, 292.

Coubertin (P. de), 169.
Courcy (de), 473.
Courrier de Bruxelles, 355, 387.
Craven, 475.
Crétin (Mgr), 57.
Croix (La) (Paris), 249, 252, 260, 387.
Croix (La), de Seine-et-Marne, 234.
Croix (La), du Forez et du Velay, 235.
Croix (La), du Nord, 235.
Curtis, 33.

Dabry, 366-369, 415, 482.
Daëns, 382.
Daily Chronicle, 364.
Défense de Seine-et-Marne (La), 394.
Delassus, 181, 326, 392-397, 420, 474.
Delattre, 237, 257-259, 295, 308, 310, 387.
Delfico, 353.
Delfour, 225, 314.
Delorme, 303, 305.
Demolins, 266, 271.
Denis, 427.
Deshayes, 284.
Deshon, 356-357.
Desjardins (Paul), 197, 198, 217, 280.
Didiot, 306,
Didon, 247, 472.
Dillon (John), 14.
Doherty, 159.
Dominicains, 159, 247.
Dreux (André), 198.
Drumont, 478.
Dublin Review, 365.
Dubois (Mgr), 83.
Dubourg (Mgr), 3.
Duchesne (Mgr), 205, 226.
Dufresne, 317, 373, 407.
Duhamel, 280.
Dupanloup (Mgr), 80, 296.
Dupont des Loges (Mgr), 429.
Durendal, 374.
Duval, 190.

Echo religieux de Belgique, 133.
Eclair (L'), 172, 252, 305, 406, 408, 426, 443.
Elder (Mgr), 358, 479.
Elder (M.-T.), 110.
Elliot, 52-53, 265, 280, 298, 358, 474, 481, 483.
England (Mgr), 5, 7, 8, 474.
Enseignement chrétien (L'), 271.
Espérance (L'), 234.
Etudes, 46, 189, 235, 273, 294, 302, 305, 308.
Evening Star, 142, 149.

Falconio (Mgr), 131.
Farley (Mgr), 74.
Fava (Mgr), 217.
Feehan (Mgr), 119.
Fenwick (Mgr), 15.
Ferrando, 159.
Ferrata (cardinal), 310.
Ferry (Jules), 196-197.
Feuillette, 475.
Figaro (Le), 235, 407.
Fitzgerald, 159.
Flaget (Mgr), 189.
Flandre libérale (La), 372.
Fleming, 423.
Foley (Mgr), 108.
Fontaine, 440.
Fonsegrive, 245, 249, 252, 288,

378-380, 427, 456 ; voyez, aussi Lacoste et Le Querdec.
Forbes, 445.
Forter, 100.
Fortnightly Review (The), 132.
Fourrière, 427.
France contemporaine (La), 213.
France Libre (La), 273.
Franciscains, 423.
Frémont, 472.
Freppel (Mgr), 203.
Fuzet (Mgr), 365-366, 414.

Gabriels (Mgr), 102, 156, 474.
Gans (E.), 107.
Garnier, 241.
Garrigan (Mgr), 138, 142.
Gaudeau, 293.
Gaulois (Le), 408.
Gavazzi, 322,
Gay (Mgr), 188.
Gayraud, 295, 398, 405-407, 441, 450.
Gazagnol, 449, 474.
Gazette de France, 252, 406, 478.
id *Lausanne*, 353, 373.
Gibbons (cardinal), 14, 55-56, 58-65, 66, 77, 80, 84, 101, 105, 114, 119, 124-125, 136, 142, 145, 149, 171, 173, 191, 192, 260, 271-287, 298-300, 301, 303, 309, 310, 318, 319, 320, 325, 339, 351, 357, 367, 369, 403, 474, 475, 479.
Gibson, 364.
Gigot, 169.
Giraud, 459.
Globe (The), 363.
Gohier, 475.
Gondal, 288.
Gourmont (R. de), 198.
Gouthe-Soulard (Mgr), 260, 306.
Goux (Mgr), 393.
Goyau, 191, 202, 225, 245, 249, 288, 407, 455.
Grace (Mgr), 128.
Grandmougin, 198.
Grannan, 146.
Grappe, 348, 481.
Grasset, 400.
Gratry, 80.
Gréa (dom), 306.
Greely, 139, 141.
Grégoire XVI, 186, 237.
Grégoire (Léon), 191, 249.
Grosjean, 443.
Guéranger (dom), 81, 275, 303.
Guettée, 458.
Guillibert, 272.
Guinaudeau, 456.

Hamilton, 20.
Harmel, 453-455.
Harrison, 87.
Hébert, 160.
Hecker, 31, 55, 67, 69, 78, 81, 160, 180, 237, 265-276, 279-281, 289, 291-293, 296, 301, 306-308, 309-312, 317, 319-320, 336, 338, 341, 355, 362, 364, 365, 372-376, 384, 386, 417, 419, 436, 457, 475, 479.
Hello, 198.
Herbelot (d'), 388.
Héricault (d'), 215, 285, 393.
Hewit, 52.
Hogan, 81, 131, 169, 226, 363, 406, 475.
Hortsmann (Mgr), 135, 358, 467.
Huen-Dubourg, 14.

Hulst (Mgr d'), 80, 226, 227, 274, 312, 422.
Huysmans (J.-K.), 160, 198.
Hyacinthe (le P.), 48, 458.

Independent, 170, 282.
Ireland (Mgr), 50, 54, 57-64, 67, 69, 77, 81, 98-99, 105, 127, 128, 143, 151, 162-166, 168, 172, 193, 205-217, 223-225, 233-244, 251, 257-259, 260, 262, 266, 269, 270, 279, 286, 287, 301, 303, 309, 310, 318, 321, 323, 325, 332, 338-339, 351-354, 358, 363, 365, 367-375, 406-408, 414-426, 430, 431, 436, 474, 475.
Isoard (Mgr), 246, 264, 306-308, 365, 366, 379, 394-396, 428.
Italie, 369.

Jannet, 13, 156, 184, 191, 206, 476.
Janssens (dom), 39, 133, 317.
Jésuites, 56, 84, 112, 130, 139, 140, 149, 159, 169, 189, 235, 255, 273, 290-295, 302, 305, 308, 324, 371, 381, 382, 408, 419-421, 423.
Johnston, 76.
Joiniot, 227, 472, 476.
Joly, 72.
Journal (Le), 406, 426.
id. *de Genève*, 374.
id. *des Débats*, 217, 235, 406.
id. *du Tarn*, 235.
Justice sociale (Bruxelles), 371-372.
Justice sociale (Paris), 235, 287, 374, 392.

Kain (Mgr), 170, 315, 358, 425.
Katholisches Familienblatt, 148.
Katzer (Mgr), 360.
Keane (Mgr), 55, 81, 86, 90, 112, 123, 131, 134, 137-142, 145, 147, 149-151, 165, 171, 181, 245, 260, 261, 280, 301, 310, 315, 318, 354, 417, 424, 462, 479.
Keller, 383.
Kenrick (Mgr P.-J.), 52.
Kernaeret (Mgr de), 306.
Klein, 47, 105, 127, 151, 192, 205, 216, 225, 243, 245, 248, 249, 255-259, 265-274, 280, 281, 283, 288, 298, 303, 304, 314, 316, 325, 329, 341, 355, 356, 367, 372, 375, 407, 428-439, 449, 472, 473, 475, 476, 480, 481.
Kolasinski, 131.
Kraus (F.-X.), 137, 146, 149.
Kurth, 256.

La Barre (le P. de), 273, 448.
Labouré (cardinal), 306.
Lacordaire, 80, 83, 186, 236, 237, 275, 286, 400.
Lacoste, 252.
Lacroix (Mgr), 476.
Lambert (A.), 159.
Lamennais, 80, 82, 83, 186, 212, 235, 236, 274, 364, 409, 458.
La Rochefoucauld-Liancourt, 10, 25, 28, 476.
Langénieux (cardinal), 248.
Lasserre, 195.
Latty (Mgr), 443.
Lavedan, 407.
Lavigerie (cardinal), 193-194, 201, 214, 226, 430.
Leber, 400.
Le Bon, 476.

Le Camus (Mgr), 443.
Leclerc (Max.), 192, 193, 205, 206, 477.
Leclère, 477.
Lecot (cardinal), 248.
Ledochowski (cardinal, 310.
Ledrain, 443, 458.
Lejeune, 212.
Lemaître (J.), 198.
Lemire (abbé), 241, 247, 288, 407.
Léon XIII, 67-68, 100-102, 127, 129, 132, 137, 144, 151, 153, 172-177, 202, 217-218, 220-223, 237-238, 240, 247, 249-251, 291, 318, 323, 352, 370-372, 386, 401, 403, 442, 445, 448, 451, 453-455, 472, 479.
Le Play (F.), 187, 206.
Leroy-Beaulieu (A.), 205, 246, 389, 472.
Leroy-Beaulieu (S.), 231.
Le Querdec, 235, 252.
Levé, 247.
Liberté (La) (Fribourg), 235.
Liberté (La) (Paris), 235, 248.
Libre Parole (La), 235, 478.
Limousin, 384.
Lintelo, 255.
Literary Digest, 155.
Loisy, 226, 260, 283, 443, 449.
Loras (Mgr), 208.
Lorenzelli (Mgr), 170.
Lorin, 205.
Loth, 390.
Loyson (Hyacinthe), 48, 458.
Luther, 187.

Mac-Closkey (cardinal), 34.
Mac-Glynn, 131.
Mac-Mahon, 159.
Mac-Quaid (Mgr), 93, 143-144, 168.
Magnien, 81.
Maignen (abbé Ch.), 81, 112, 115, 181, 184, 203, 216, 224, 237, 264, 283, 294-295, 303, 305, 308, 316, 331, 349, 359, 361, 363-364, 366, 369, 374, 378, 386, 387, 405, 416-419, 436-438, 441, 449, 477, 480.
Maistre (J. de), 179-182.
Manning (cardinal), 39, 192.
Marie du Sacré-Cœur (Mme), 390-392, 397, 430.
Martin (Ed.), 159.
Martin (Hipp.), 46, 235, 308.
Martin (général des jésuites), 324.
Martinelli (cardinal), 131.
Mathieu (cardinal), 407.
Maubec, 227.
Maumus, 288, 427, 478.
Mazel, 47.
Mazzella (cardinal), 310, 324, 371, 416, 423.
Meaux (C. de), 192, 193, 245, 246, 288.
Mémorial diplomatique, 353.
Mercier, 389.
Merry del Val (cardinal), 324.
Michaud, 449, 458.
Miel, 159.
Mignot (Mgr), 443, 449, 450, 475.
Mivart, 131, 423.
Moeller, 371-372.
Monde (Le), 235, 245, 247, 248, 249, 252.
Moniquet, 440.
Moniteur du Cantal (Le), 388.

Monsabré, 296.
Monstiers-Mérinville (Marquise des), 84.
Montalembert (Ch. de), 80, 189, 192, 212, 213, 286, 366, 400.
Montégut, 32.
Morel (abbé J.), 83, 183.
Moreno (G.), 191.
Morris, 139-140.
Muller, 288, 318.
Mun (A. de), 205, 223-224, 478, 479.
Murphy, 159.
Murri, 288.

Narfon (J. de), 173, 479.
National Review (The), 365.
Naudet (abbé), 241, 245, 247, 286, 288, 374, 388, 392, 398, 407.
Neely, 119, 121, 123, 125, 126, 479.
Nélis, 255.
Nevers (E. de), 156, 479.
New Era (The), 261.
New-York Freeman's Journal (The), 60, 75, 142, 145, 153, 444, 479.
New-York Herald (The), 52, 149.
Newman (cardinal), 39, 104, 274.
Nineteenth Centhury (The), 364.
Noailles (duc de), 72, 483.
Norfolk (duc de), 408.
North American Review (The), 101-104, 131, 365, 411-414, 480.
North Western Chronicle (The), 361.
Nouvelliste (Le) (Lyon), 142, 234, 283, 397, 453.

Observateur Louisianais (L'), 134, 146-148, 474.
O'Connell (Mgr Denis), 79, 172, 225, 271, 273, 282, 310, 315, 373, 375, 479.
O'Connell (Mgr William), 94.
O'Connor, 159.
O'Gorman (Mgr), 55, 98.
Orban, 134-135.
O'Reilly, 479.
Osservatore cattolico, 283.
Osservatore romano, 369, 403, 405.

Pace, 468.
Paix (La), 235.
Paquet, 308.
Paravicino (C^tesse^ de), 241.
Parton, 47.
Pasquier (Mgr), 185.
Patriote de Normandie (Le), 142, 234.
Paulistes, 37, 48-55, 81, 159, 251, 265, 270, 293, 294, 299-300, 309-310.
Péchenard (Mgr), 274, 411-416, 422, 424, 480.
Pélerin (Le), 403.
Périès, 94, 98, 133-138, 142, 143, 145, 146, 149, 250, 260-262, 295-305, 363, 394, 415, 416, 423, 437, 467-469, 473, 474, 475, 482.
Perraud (cardinal), 293, 443.
Persico (cardinal), 98.
Petit Marseillais (Le), 235.
Peuple Français (Le), 235, 271, 293.
Pfülf, 308.
Philosophisches Iahrbuch, 135.
Picot (G.), 205.
Pie IX, 68, 182, 237, 238, 240, 451.

Pie (cardinal), 81, 288.
Pierre (abbé), 300, 418.
Pilot (*The*), 363.
Pioda, 155, 479.
Pisani, 475.
Pitra (cardinal), 238.
Pohle, 133, 461-467.
Politique nouvelle (*La*), 341.
Polybiblion (*Le*), 137, 437, 473, 474, 482.
Popelineaux, 295.
Post (*The*), 134.
Presbytère (*Le*), 235.
Prêtre converti (*Le*), 480.
Preuss, 302, 481.
Propagateur de Saint-Joseph (*Le*), 415.

Quiévreux, 280, 480.
Quigley (Mgr), 172.
Quinn, 468.
Quinzaine (*La*), 269, 270, 273, 301, 366, 479.

Ragey, 270.
Rambouillet, 440.
Rampolla (cardinal), 100, 168, 247, 301, 322, 370, 478.
Rankin, 140.
Rédemptoristes, 36-37, 56, 159.
Redwood (Mgr), 119, 121.
Renaudin, 405.
Renauld, 389, 480.
Renan, 278.
Renouard (Mgr), 306.
Retaux, 302.
Revel (Cⁱᵉˢˢᵒ di), 241.
Review (*The*), 75, 89, 128, 134, 143, 146, 148, 149, 153, 160, 172, 445, 474, 478, 479, 481.
Réville (Jean), 160.
Revue (*La*), 456.
Revue Anglo-romaine, 262.
Revue bénédictine, 39, 273, 317.
Revue bibliographique belge, 438.
Revue bleue, 243.
Revue canonique, 94, 288, 296, 306, 316, 363, 394.
Revue catholique des Institutions, 445.
Revue chrétienne, 155, 217, 285, 377, 457.
Revue critique, 283.
Revue de Belgique, 160.
Revue de l'Institut catholique, 355.
Revue de Paris, 248.
Revue des Deux Frances, 318.
Revue des Deux Mondes, 32, 94, 184, 245, 311, 315.
Revue des Questions historiques, 137.
Revue des Revues, 242, 263, 264.
Revue d'histoire et de littérature religieuses, 475.
Revue du Clergé français, 41, 269, 284, 314, 317, 423, 430, 475, 476.
Revue ecclésiastique (Metz), 235.
Revue générale, 215, 286, 294, 308, 394.
Revue internationale de théologie, 449.
Revue thomiste, 273.
Ricault (de), 215.
Richard (cardinal), 136-137, 249, 250, 260, 301, 365, 388, 478.
Richards, 140.
Richeville, 367, 374.

Riordan (Mgr), 358.
Rod, 197, 252.
Rommel, 133.
Rooker (Mgr), 143.
Roosevelt, 58, 74.
Rosland, 198.
Rousiers (de), 156, 206, 362, 481.
Rumeau (Mgr), 428.
Ruthven, 159.
Ryan (Mgr), 77, 359, 461, 479.

Sabatier (Aug.), 280, 448.
Saint-Clair-Etheridge, 253, 414-424, 481.
Saint-Raphaels-Blatt, 363, 481.
Salinis (Mgr de), 214.
Satolli (cardinal), 87, 100-102, 109, 127, 130, 131, 134, 136, 143, 249, 250, 261, 296, 302, 310, 370-371, 416-417, 423.
Saurel, 474.
Scanlon (Mgr), 128.
Schell, 281, 288, 318, 356, 382-383.
Schinz, 155.
Schlesische Volkszeitung, 135.
Schroeder (Mgr), 133, 134, 145-149, 151, 173, 465-467.
Sedgwick, 481.
Semaine religieuse d'Angers, 428.
Semaine religieuse de Cambrai, 474.
Semaine religieuse de Nancy, 311.
Semaine religieuse de Paris, 143, 478.
Semaine religieuse de Perpignan, 241.
Semaine religieuse de Poitiers, 295.
Semallé (R. de), 189.
Servonnet (Mgr), 406, 428, 443.
Seton (E.), 189.
Shahan, 146.
Shea, 473.
Shinnors, 155.
Signal (*Le*), 357, 384.
Sillon (*Le*), 392, 400-405.
Silvestre (A.), 198.
Slattery, 159.
Smith (W.), 107.
Spalding (Mgr J.-L.), 2, 8, 55, 57, 62, 68, 72, 79, 84-86, 101-104, 165, 167, 172, 279, 287, 430-438, 475, 481.
Spalding (Mgr M.-J.), 6, 8, 58, 68.
Spectateur catholique (*Le*), 47, 481.
Spectator (*The*), 412.
Spuller, 472.
Stafford, 141.
Steinhuber (cardinal), 149.
Stéphanois (*Le*), 384.
Stimmen aus Maria-Laach, 308, 481.
Storer, 374.
Sulpiciens, 56, 80-81, 150, 293, 305, 339, 380, 408.
Sun (*The*), 242.

Tablet (*The*), 192, 354, 364, 475.
Tailhade, 280.
Taine, 459.
Tanquerey, 76.
Tardivel, 192, 416, 421-422, 482.
Taschereau (cardinal), 195.
Taxil, 420-421.
Téléphone (*Le*), 235, 247.
Temps (*Le*), 235, 384.
Teste, 407.

Thaon (Comtesse), 241.
Thorne, 363.
Thureau-Dangin (J.), 231.
Times (*The*), 310.
Tobin, 159.
Tocqueville (A. de), 16-20, 26-27, 70, 75, 170, 186, 187, 482.
Toiton, 427.
Touchet (Mgr), 406.
Tourville (de), 267.
Traynor, 102.
Tribune de Genève (*La*), 235, 240.
Trogan, 294.
Truesdell, 139, 141.
T'Serclaes (Mgr de), 100, 129, 192, 220, 454, 482.
Turinaz (Mgr), 216, 272, 274, 306, 366, 378-380, 392, 441-443, 448-449, 454-456.
Turmann, 225, 245.

Univers (*L'*), 52, 173, 182, 183, 187, 205, 235, 247, 252, 271, 284, 295-296, 298, 301, 355, 357, 398, 478.
Université Catholique (*L'*), 273.

Vanutelli (cardinal V.), 172, 310, 315.
Vaughan (cardinal), 408.
Vere (de), 159.
Vérité Française (*La*), 52, 82, 94, 112, 133, 137, 138, 142, 145, 146, 149, 150, 239, 246, 249, 252, 260, 262, 264, 270, 288, 293, 295-297, 303, 305, 317, 331, 355, 357, 358, 363, 374, 375, 387, 388, 390, 393, 397, 405, 416, 427, 437, 449, 456, 475, 477, 478.
Vérité (*La*) (Québec), 354, 416.
Veuillot (Eug.), 247, 295.
Veuillot (Louis), 81, 82, 187, 275.
Veuillot (Pierre), 284.
Vicaire (G.), 198.
Vie catholique (*La*), 136, 242, 261, 301, 311, 319-321, 366-369, 374, 381, 394, 415, 418, 456, 482.
Voce della Verità, 303, 444.
Voce del Popolo, 373.
Vogüé (E.-M. de), 192, 196, 197, 200, 201, 205, 206, 285, 407, 472.

Walburg, 88.
Washington Post, 142, 148, 149, 150.
Watterson (Mgr), 71.
Weekly Register (*The*), 364, 394, 408.
Whitman, 141.
Williams (Mgr), 358.

Young (Brigham), 128.

Zadoc-Kahn, 246.
Zahm, 169.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos V

PREMIÈRE PARTIE

L'Américanisme aux Etats-Unis

I. Le catholicisme aux Etats-Unis dans la première moitié du XIX^e^ siècle. — Les débuts. — L'immigration. — Nationalisme, démocratie et religion . 1

II. Le P. Hecker converti et apôtre (1819-1888). Ses disciples : Les Paulistes 30

III. Prélats d'Amérique : Le cardinal Gibbons (1868), l'archevêque Ireland (1875), l'évêque Spalding (1877). Un catholicisme moderne. — Influence du libéralisme catholique français. 54

IV. Fondation de l'Université catholique de Washington (1889). — La question des langues et des écoles. — Etablissement de la délégation apostolique (1893) 83

V. Les catholiques à l'Exposition de Chicago (1892). Le Parlement des Religions (1893). L'extension du Parlement. 105

VI. Inquiétude papale (1894). — L'encyclique *Longinqua Oceani* (1895). — La crise de l'université (1896). — Les Réfractaires (1897) 129

VII. La religion en Amérique au commencement du XX^e^ siècle. — Catholicisme et patriotisme. — La tolérance scientifique. — La paix du conclave. — La gloire de l'Eglise des Etats-Unis. 154

DEUXIÈME PARTIE

L'Américanisme en France

I. (1797-1897). Les idées des catholiques français sur les Etats-Unis au XIX^e^ siècle. — « Enfant au maillot » ou « encore à naître » ? — Condamné par l'Immaculée-Conception et le Syllabus. — « Au-dessous de notre pauvre France ! » — Phylloxéra politique et replantement américain. — Les importateurs 179

II. (1890-1892). Besoin et difficulté de croire. — Commencement du mouvement néo-chrétien. — L'encyclique du ralliement. — M. l'abbé Charles Maignen. — Le nouveau monde chez l'ancien. — Le dogme de *l'Ame de l'Eglise*. 195

III. (1892-1894). *Espérance*. — *Outre-mer*. — M. l'abbé Félix Klein. — *L'Eglise et le Siècle* 221

IV. (1894-1897). L'idée d'un parlement des Religions à Paris. — Un congrès d'intellectuels à Gand. — Fin du mouvement néo-chrétien. 244

V. (1897). Traduction de la vie du P. Hecker. L'escarmouche de Fribourg. Une nouvelle hérésie, ses variétés et ses fauteurs. 265

VI. (1897-1898). La bataille de Paris. — Les Jésuites en chaire. — Le livre de M. l'abbé Maignen et ses approbateurs. — Le sauvetage de l'américanisme.

VII. (1899). L'Encyclique *Testem Benevolentiæ*. — Un petit Syllabus. 319

VIII. (1899). Soumissions, adhésions et distinctions. La galerie. 351

IX. (1899). Le triomphe des intégristes. — La suppression de la liberté de conscience. — M^me^ Marie du Sacré-Cœur. — Le chanoine Delassus. — La démocratie chrétienne sera-t-elle condamnée ? — Mgr Ireland en France. 386

X. (1900-1901). Oraison funèbre de l'américanisme. — Histoire de sa Genèse. — Le congrès de l'histoire des religions. — *Opportunité*. 411

XI. (1902-1903). « *La crise de la foi* ». Appels du P. Fontaine, de M. l'abbé Gayraud, de Mgr Turinaz. — Les apostasies ecclésiastiques et laïques. — La responsabilité de l'américanisme 440

APPENDICE.

I. Affaires de l'Université catholique de Washington.
1. Lettre de démission du Docteur Pohle . . . 461
2. Fin du mémoire du Docteur Périès 467
II. Principaux ouvrages cités ou consultés 471

ERRATA 483

TABLE ALPHABÉTIQUE 484

TABLE DES MATIÈRES. 495

Du même auteur :

LA QUESTION BIBLIQUE

CHEZ LES CATHOLIQUES DE FRANCE

American Journal of Theology (Université de Chicago), janvier 1903.

« Ce volume est une excellente preuve du beau travail historique que l'école française est en train d'accomplir. Les savants d'Amérique remarquent à peine que les Français en traitant les sujets historiques, sont supérieurs aux Allemands ; qu'ils sont plus larges, moins sujets aux attaques d'une fastidieuse extravagance ; moins tentés de rivaliser pour prendre une position qui rend presque nécessaire la découverte d'une nouveauté si outrée qu'elle puisse être. » Geo. W. Gilmore.

Rassegna Nazionale (Florence), janvier 1903.

« La seconde édition du livre de l'abbé H. sur la *Question biblique* vient de paraître et ce succès extraordinaire montre que nous ne nous étions pas trompé en en conseillant la lecture à tous ceux qui s'occupent d'études bibliques. »

E.-S. Kingswan.

Revue d'Histoire Ecclésiastique (Louvain), 15 janvier 1903, p. 136.

« L'actualité même de ce qu'on appelle « la question biblique », non moins que le talent avec lequel M. H. résume l'histoire des controverses que cette question a provoquées en France au cours du dernier siècle, donnent au livre un puissant intérêt. On n'en commencera pas la lecture sans le lire jusqu'au bout. Cette lecture est d'ailleurs instructive au plus haut point ; il s'en dégage d'utiles leçons ; nous croyons qu'à certains égards le livre fera du bien. Mais il s'en faut, en tous cas, qu'il soit très réconfortant pour le lecteur catholique. »

A. Van Hoonacker.

Revue historique, juillet-août 1902, p. 364-367.

« Parmi les livres parus dans ces derniers temps, un des plus dignes d'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent aux évolutions de la pensée humaine est le livre de M. A. Houtin sur la *Question biblique* ». G. Monod.

Theologische Literaturzeitung (Leipzig), 2 août 1902, p. 443.

« Œuvre extrêmement intéressante, également remarquable par une parfaite possession du sujet, un lumineux groupement des matériaux et une exposition de forme achevée. »

P. Lobstein.

Du même auteur :

LES ORIGINES DE L'ÉGLISE D'ANGERS

LA LÉGENDE DE SAINT RENÉ

Analecta Bollandiana, n° du 30 juin 1902, p. 212.

« ..... Non seulement M. l'abbé H. retrace parfaitement l'histoire de la légende [de S. René] dès ses origines et à travers ses développements successifs, mais il raconte aussi les alternatives de succès et de défaveur par lesquelles elle a passé et dans le culte liturgique et dans le monde lettré. Nous n'avons pas à nous ingérer dans la jurisprudence liturgique. Quant à la valeur historique de la légende, il y a bel âge qu'on avait établi ce qu'il fallait en penser. Nulle part cependant avant le travail de M. l'abbé H. on n'avait employé à l'examiner une telle richesse et une telle exactitude dans l'information et une plus grande fermeté de critique, jointe à une incontestable largeur de vues. »

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, n° de mai-août 1902, p. 395.

« C'est l'application locale aux traditions angevines des principes du doute le plus minutieux. En même temps que les légendes merveilleuses, M. H. proscrit sévèrement les banalités édifiantes des hagiographes et les hypothèses des apologistes modernes. Sa critique est un tamis très fin qui ne laisse point passer les erreurs les plus légères, mais qui peut retenir parfois avec elles certaines parcelles de vérité. » A. R.

Revue critique, n° du 24 mars 1902, p. 237.

« La brochure de M. H. est excellente et l'on y retrouvera l'érudition, la netteté, la rigueur et le bon sens, dont il a déjà fait preuve en racontant la controverse sur l'apostolicité des églises gallicanes. » P. Lejay.

Revue des Questions historiques, n° d'avril 1902, p. 634.

« L'appendice... étudie la légende de saint René, prétendu évêque d'Angers, dont il démontre la non-existence. »

E.-G. Ledos.

Revue historique, n° de septembre-octobre 1902, p. 112-113.

« Etude bien conduite et concluante, pour tout lecteur non prévenu, des légendes singulières dont les hagiographes ont embroussaillé l'ancienne histoire de l'église angevine...

« C'est un spectacle singulièrement réconfortant de voir des prêtres qu'on ne saurait soupçonner d'hostilité à la religion, reprendre la tâche jadis assumée par d'excellents catholiques... L'ouvrage, écrit avec entrain et d'un ton fort convenable, est un des meilleurs parus sur ces questions depuis quelques années. » A. Molinier.

Du même auteur :

LA CONTROVERSE

DE L'APOSTOLICITÉ DES ÉGLISES DE FRANCE

Analecta Bollandiana, tome XIX, p. 354.
« Il est difficile de résumer avec plus de verve, plus de bon sens, plus de compétence, la controverse dont il s'agit. Ce récit, à la fois amusant et navrant devrait ouvrir les yeux à tout homme impartial. »

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, août 1903, p. 342.
« On ne saurait trop louer M. Houtin de l'impartialité et de la modération dont il a fait preuve. » Ch. DE LASTEYRIE.

Revue Chrétienne, août 1903.
« De tels ouvrages sont au grand honneur du clergé français, car ils se rattachent étroitement à l'évolution des méthodes historiques. Dans la paix et la tranquillité, M. l'abbé Houtin peut laisser passer les orages diocésains. L'heure n'est pas lointaine, où tous les livres consacrés à démontrer l'origine apostolique de certaines églises de France, resteront, ceux-là, comme les monuments les plus authentiques de la crédulité la plus enfantine et devront cependant à son ouvrage de ne pas disparaître entièrement dans la nuit du passé. »

Revue des questions historiques, 1er juillet 1903, p. 294.
« Si M. Houtin a trop bruyamment et parfois trop brutalement enfoncé une porte ouverte, au moins sera-t-il désormais impossible de la refermer derrière lui. » Paul ALLARD.

Revue d'Histoire ecclésiastique, 15 octobre 1901, p. 849.
« M. Houtin a su mettre en lumière les méthodes si différentes des deux écoles et les principes qui les guident, montrer la faiblesse des arguments de l'école légendaire, et faire bonne justice de certains procédés plus polémistes que scientifiques. Enfin, disons-le à sa louange, s'il relève ces défauts souvent avec verve et bonne humeur, il a su toujours garder une grande courtoisie envers les personnes. »
Alfred PONCELET, S.-J.

Studi Religiosi, octobre 1903, p. 450.
« C'est un grand service rendu à la science et à la religion que l'exposition si courtoise de la psychologie de cette controverse. »

Université Catholique, septembre 1903, p. 120.
« L'ouvrage en est déjà à sa 3e édition, et nul doute qu'il ne reçoive un accueil de plus en plus favorable. »

Du même auteur :

DOM COUTURIER

ABBÉ DE SOLESMES

Lettre de Mgr Denéchau, évêque de Tulle, à l'auteur :
« Vous avez parfaitement rendu cette noble et sympathique figure, cet homme de science, de piété et d'énergie, digne disciple et successeur de l'illustre Dom Guéranger. Plus ces caractères sont rares de nos jours, plus il importe de les mettre en lumière. » — 24 juillet 1899.

Lettre de Mgr de la Passardière, évêque de Rosea, à l'auteur :
« Ces pages sont *une véritable photographie intellectuelle, morale, mystique et artistique* du saint moine, *de cet homme d'autrefois*, comme il nous en faudrait aujourd'hui... » — 1er octobre 1899.

Bulletin de saint Martin et de saint Benoît. Revue mensuelle publiée par les RR. PP. Bénédictins, n° de janvier 1900, pages 104-105.
« Un compatriote de dom Couturier, M. l'abbé Houtin, a essayé de faire revivre le successeur de dom Guéranger dans une notice biographique qui sera lue avec édification et intérêt. L'auteur a connu et aimé le Père Abbé. On sent, à le lire, l'affection filiale et le respect profond qu'il lui conserve.
« Ceux qui ont eu le bonheur d'être des enfants de Dom Couturier lui sauront gré du témoignage qu'il rend à sa mémoire... Une grande sincérité règne dans son travail ; il laisse de côté ses idées et ses sentiments propres pour laisser agir, parler et vivre le Père Abbé, tel qu'il était : quelques-uns lui reprocheront même d'avoir poussé trop loin cette qualité. »
DOM J.-M. BESSE, M. B.

Revue d'histoire et de littérature religieuses, n° de janvier-février 1901.
« Ceux qui voudront philosopher sur les passions et sur les petites querelles qui ont divisé les catholiques depuis quarante ans, devront à M. H. des renseignements de bonne source. »
J.-M. HEMMER.

Bulletin critique, n° du 5 mars 1901, p. 137.
« On trouve de précieux renseignements sur la persécution religieuse en France [1880-1883] dans le corps du livre et de l'appendice [pages 297-381]. »

Valence. — Imprimerie A. DUCROS, 41, rue du Tunnel.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BX 1407 A5H68 Houtin, Albert
L'américanisme

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 11 02 11 004 3